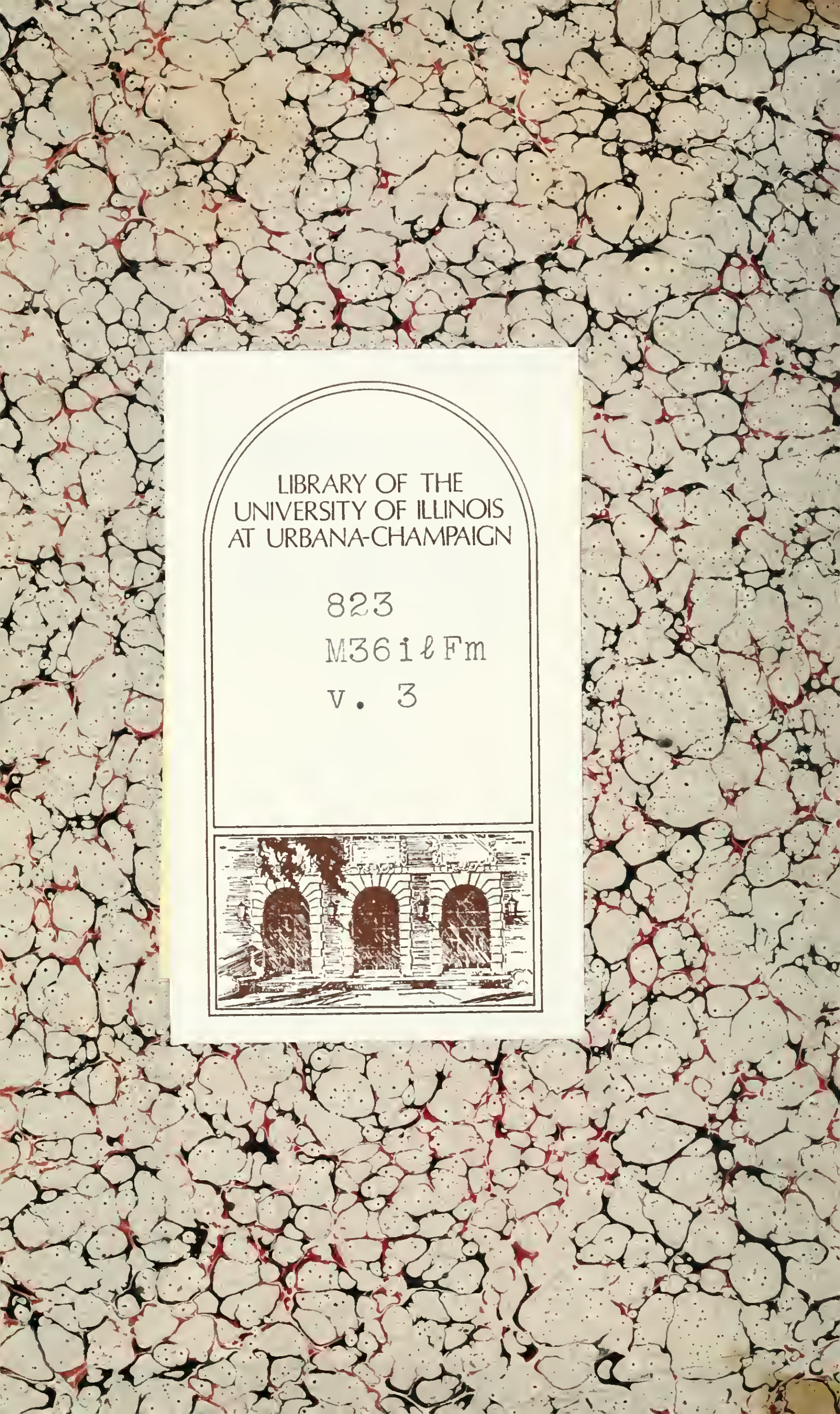
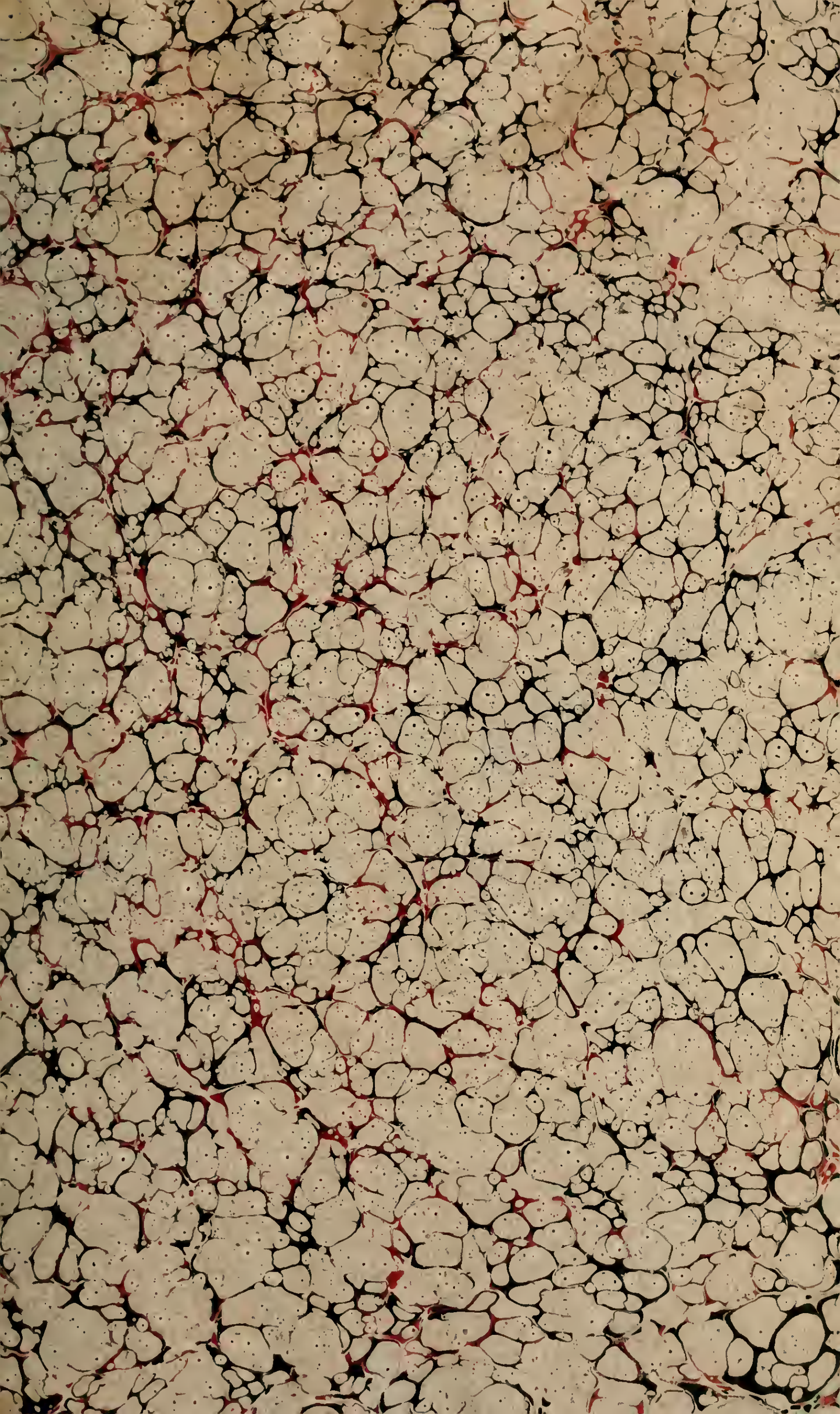



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN
823
M36iℓFm
v. 3



# CONTES

## DE MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

# L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

TOME III.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

# CONTES

DE

# MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

# L'ÉCONOMIE POLITIQUE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. B. MAURICE,

ÉLÈVE DE L'ANCIENNE ÉCOLE NORMALE.

TOME TROISIÈME.

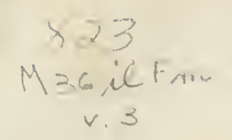
**PROSPÉRITÉ ET DÉSASTRE A GARVELOCH. —**
**— LA COALITION D'OUVRIERS A MANCHESTER. —**
**— POUR CHACUN ET POUR TOUS.**

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIV.




# PROSPÉRITÉ ET DÉSASTRE

## A GARVELOCH.

# SOMMAIRE

## DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

---

L'accroissement de la population est nécessairement limité par les moyens de subsistance.

Puisque des portions successives de capital donnent toujours un produit de moins en moins considérable, et que l'espèce humaine se reproduit constamment plus nombreuse, il y a une tendance perpétuelle de la population à dépasser la masse des moyens de subsistance.

Les échecs principaux qu'éprouve la population et qui la rabaissent au niveau des moyens de subsistance sont le vice et la misère. Puisque les fins de notre existence sont la vertu et le bonheur, ces échecs devraient être rendus impossibles par l'adoption de méthodes plus convenables et qu'il nous est facile de suivre.

Ces échecs peuvent être évités ou du moins reculés, en augmentant et favorisant l'accroissement du capital, ou bien on pourrait y obvier à l'avance en restreignant l'accroissement de la population.

Pour arriver au premier but, une partie de la société peut faire quelque chose; toutes peuvent beaucoup pour atteindre le second. La société peut favoriser l'accroissement du capital, en rendant la propriété sûre, en modérant les dépenses, en facilitant la production.

La société peut se précautionner contre les malheurs de la détresse, en ne mettant pas au monde plus d'enfans qu'elle ne peut en nourrir. En d'autres termes, c'est en usant en temps utile d'une douce restriction préventive, que la société peut prévenir les échecs positifs de la population.

Plus la société avance, plus ces restrictions préventives acquièrent de force, et moins en conservent les échecs positifs.

Après que les échecs positifs ont rempli leur fonction en stimulant les facultés humaines et donné naissance aux institutions sociales, il faut qu'ils soient entièrement neutralisés par de douces restrictions préventives, avant que la société n'atteigne son but final, — le plus grand bonheur du plus grand nombre.

# PROSPÉRITÉ ET DÉSASTRE
# A GARVELOCH.

## CHAPITRE PREMIER.

### LES TEMPS SONT CHANGÉS.

Dix ans environ avant l'époque où commence notre narration, le laird de Garveloch avait affermé la propriété de cette île et de quelques autres qui l'avoisinent à une grande compagnie de pêche. Le marché était avantageux aux deux parties. Le laird devait recevoir quelques centaines de livres sterling en plus que ce qu'il recevait annuellement de ses fermiers, ce qui ne montait guère à plus de soixante, en considération des améliorations dont sa propriété était susceptible. Comme il y avait peu de chances que ces améliorations se pussent jamais élever à des centaines de livres sterling, si elles eussent dû être effectuées par lui-même ou ses pauvres paysans, la transaction était évidemment profitable pour lui. D'un autre côté la compagnie s'attendait raisonnablement que les changemens qu'elle allait introduire dans ces îles lui paieraient et au-delà ses avances ; — espérance qui ne fut pas déçue.

Entre autres stations établies pour la pêche par cette

opulente compagnie, il y en avait une autre à Islay. On y avait construit de vastes ateliers où l'on avait emmagasiné le sel pour la préparation du poisson, le chanvre pour faire des filets, le bois pour la construction des bateaux, les douves pour celles des barils, et généralement tout le matériel nécessaire à une pêcherie sur une vaste échelle. Ainsi l'on trouvait réunis sous la main une salerie, un chantier de construction et une tonnellerie, près d'un port toujours rempli de bâtimens de toute dimension. Une petite ville s'était élevée autour de cet établissement, là où peu d'années auparavant n'habitaient que des oiseaux de mer. Là où l'on n'entendait naguère que leurs cris discordans s'élevaient une masse de sons mélangés, qui n'avaient rien de plus musical peut-être pour l'oreille, mais bien plus agréables au cœur. Les voix des bateliers qui s'appelaient les uns les autres, le marteau des tonneliers, la scie des charpentiers de navire, le bruit confus de la salerie où les femmes et les jeunes filles s'occupaient à vider, saler, emballer les harengs et à sécher la morue, les *hourahs* et les rires d'une troupe innombrable d'enfans, leurs jeux animés sur la plage: tout cela contrastait si fort avec la désolation qui régnait en cet endroit dix ans auparavant, que l'étranger qui le revoyait après une longue absence, avait peine à le reconnaître.

Le changement n'était pas moins remarquable dans les îles voisines. Des rangées d'habitations s'élevaient sur une ligne de rochers, ou avaient été pratiquées dans leurs ouvertures naturelles, là où l'on ne voyait d'autres vestiges humains que des feux allumés de temps à autre pour l'incinération du varech. Un village de pêcheurs s'était formé à Garveloch, dans l'endroit où la chaumière d'Angus et d'Ella avait été seule pendant des années. Le champ qu'ils avaient cultivé depuis leur ma-

riage jusqu'à l'établissement de la compagnie de pêche, était actuellement couvert de chaumières, qui s'étendaient depuis l'entrée de la barre d'un côté et de l'autre jusqu'au promontoire que Ronald avait eu autrefois en location, et la plupart d'entre elles avaient par derrière une pièce de terre qui y était attachée. Angus et Ella habitaient l'ancienne maison; mais elle avait été tellement agrandie et réparée qu'elle avait l'air d'être neuve; c'était la meilleure du village, non pour l'extérieur, mais pour la convenance et la commodité. Ils avaient neuf enfans à loger, et tous deux avaient assez de notions hygiéniques pour savoir que, s'ils voulaient leur donner une bonne santé et de bonnes habitudes, il fallait ne les pas laisser manquer d'air et d'espace. Ils avaient beaucoup travaillé, et en somme ils avaient travaillé avec succès; encore que les dépenses nombreuses qu'ils étaient obligés de faire, ne leur eussent pas permis de faire beaucoup d'épargnes en argent, ils avaient trouvé moyen de se meubler et de vêtir leurs enfans plus décemment qu'on ne le croyait généralement nécessaire dans la petite société dont ils faisaient partie.

Le vaisseau d'Angus lui avait rapporté et au-delà les bénéfices qu'il s'en était promis. Avant l'établissement de la compagnie il avait eu presque toujours assez de fret pour traverser avantageusement le détroit deux fois par semaine; et depuis qu'une station de pêche avait été établie à Islay, il avait employé à deux fins *la Flora*, c'était le nom que portait actuellement son vaisseau. Il lui avait fallu un bâtiment ponté pour avoir part à la prime sur les harengs; il s'était donc adonné principalement à la pêche, ne s'occupant du cabotage qu'au printemps et à l'automne, c'est-à-dire dans les intervalles des saisons du hareng.

C'était pour eux un grand trésor qu'un bâtiment de

cette force; ils crurent donc qu'ils pouvaient donner en cadeau de noce à Fergus leur vieux bateau, et le mettre ainsi à même de pêcher la morue à son propre compte, au lieu de se louer à la journée à bord d'un des bâtimens de la compagnie. Ceux qui n'avaient que des bateaux découverts ne pouvaient se livrer à la pêche du hareng, car ils n'avaient point part à la prime qui ne s'accordait qu'aux bâtimens pontés, circonstance qui donnait une infériorité incontestable à leurs produits. Mais on vendait toujours bien la morue, de quelque manière qu'elle eût été prise; et maintenant qu'on avait un marché toujours ouvert sous la main, la possession d'un bateau parut à Fergus un gagne-pain suffisant et assuré. Il se maria à vingt-un-ans, un an après l'établissement de la station à Islay et par suite de cet évènement; car il devint amoureux d'une jeune fille qui était venue s'établir avec ses parens, pour se livrer à la pêche. Janet était jeune et légère, elle ne demanda pas mieux que de quitter son père qui n'était qu'un simple pêcheur à la journée, pour un mari qui possédait un bateau à lui appartenant; et après une cour qui ne fut pas longue, ces jeunes gens s'établirent dans une chaumière à deux portées de pistolet de la maison d'Angus. A force de travail ils s'étaient assez bien soutenus jusque-là, quoique leur famille augmentât tous les ans; et comme ils ne s'étaient jamais trouvés positivement dans le besoin, ils commencèrent à croire qu'ils ne s'y trouveraient jamais, et à sourire aux sages avis de Ronald. Fergus disait que s'il pouvait y avoir seulement une ou deux saisons d'une abondance extraordinaire, en sorte qu'il pût acheter un bateau neuf, il serait sans inquiétude pour l'avenir. Il avait été fort tourmenté quand il n'avait qu'un enfant à nourrir, il l'était encore de temps à autre, maintenant qu'il en avait cinq; mais il lui sem-

blait que s'il pouvait seulement être sûr de continuer à pêcher, la Providence soutiendrait ses enfans comme elle l'avait fait jusqu'à ce jour. Mais, demandait Ronald, si ces saisons d'une abondance rare ne se présentent pas, comment faire? car le bateau s'use rapidement. — Il faudra le calfater et le rapiécer jusqu'à la fin, répondait Fergus, et espérer toujours que quelque bonne année amènera des profits extraordinaires. Il ne parlait pas des conséquences que pourrait avoir une année de disette, quoique probablement il y songeât beaucoup.

Ronald était exempt d'inquiétudes de ce genre, quoiqu'il eût eu sa part de chagrins d'une autre espèce. Il était garçon, avait un bon état, et par conséquent était heureux, du moins extérieurement. Il était tonnelier à la station d'Islay, et comme on aurait besoin de barils, tant qu'on prendrait du poisson, il avait raison de supposer qu'il ne manquerait pas d'ouvrage tant que subsisterait la compagnie. Charmé de pouvoir se montrer utile à celle qui avait pris un soin si tendre de son enfance, il s'était chargé du fils aîné d'Ella pour lui apprendre son métier. Les chagrins auxquels nous avons fait allusion avaient eu pour cause un désappointement dans ses amours. Il avait long-temps aimé une jeune fille qui était venue à la suite de la compagnie, mais son ami Cuthbert avait gagné son cœur, et après l'avoir rendue heureuse pendant quelques années, il était mort accidentellement à la mer, lui laissant quatre enfans, et pas d'autre fortune qu'un caractère industrieux et l'amour du travail La veuve Cuthbert habitait Garveloch et y faisait des filets pour nourrir sa petite famille. Elle était respectée de tous ses voisins, et autant aimée que jamais par Ronald, qui cependant se conduisait envers elle plutôt comme envers la veuve d'un ami, qu'envers l'objet d'un premier et long attachement.

La veuve Cuthbert était regardée comme la première femme de l'île, non qu'elle fût plus riche, mieux habillée que les autres, ou qu'on la sût de meilleure famille, mais parce qu'elle avait reçu une meilleure éducation : et c'était là son titre à la considération qu'on lui témoignait. Excepté Angus, personne n'avait autant voyagé qu'elle, et lui-même ne pouvait se vanter de faire un meilleur usage de ce qu'il avait appris. Elle appréciait avec beaucoup de perspicacité les hommes et les choses, et la justesse de ses opinions était d'autant remarquable, qu'elle les donnait avec plus de modestie et de douceur. Elles étaient respectées par tous, grands ou petits, depuis Ella jusqu'à Meg Murdoch. La manière dont elle élevait sa petite famille servait de modèle à tous ceux qui étaient jaloux de donner une bonne éducation à leurs enfans, tandis que son habileté et son adresse dans différens genres de travaux, faisaient l'admiration de ceux-là mêmes qui n'étaient point tentés de l'imiter

Il eût été intéressant pour un moraliste d'observer comment une distinction de rang s'était imperceptiblement élevée dans la petite société de Garveloch, dont les membres dans l'origine ne possédaient rien de ce sur quoi elle se base ordinairement. Après la veuve Cuthbert venait Duff, le fermier et sa famille, que l'on considérait beaucoup à cause de l'importance, pour la petite colonie, des céréales qu'ils produisaient. Comme il y avait beaucoup de demandes pour les produits de leurs champs, qu'ils avaient agrandi leur culture et l'avaient améliorée sensiblement au moyen de l'engrais abondant que fournissait la préparation de tant de poisson, et à l'aide de meilleures méthodes que leur prospérité leur permit d'employer, ils parvinrent à faire produire à leurs terres précisément le double de ce qu'elles donnaient quinze ans auparavant, quand ils les avaient affermées.

Ils avaient toutes sortes de raisons pour produire de plus en plus; car le blé était toujours rare, et on était toujours obligé d'en faire venir quelques chargemens des îles voisines, pour aller jusqu'à la prochaine récolte. Il est vrai que depuis peu la demande avait diminué; une famille irlandaise avait donné l'exemple de cultiver la pomme de terre; et un grand nombre de leurs voisins l'avaient suivi, espérant épargner ainsi la dépense de l'orge et de l'avoine. Parmi ceux-ci se trouvaient les anciens locataires de la ferme, qui, ayant échoué dans toutes leurs entreprises, avaient maintenant recours à ce qu'ils supposaient être une méthode aisée et presque infaillible de vivre. Ils étaient tombés d'année en année, et il y avait peu d'espoir qu'ils pussent se relever quand ils commencèrent à compter sur la pomme de terre pour leur nourriture. Ils occupaient maintenant un rang aussi au-dessous de celui d'Ella et de son mari, qu'ils paraissaient en occuper un au-dessus le jour des funérailles du père de celle-ci. En perdant son ancienne aisance, Murdoch n'avait rien perdu de son orgueil ou de sa jalousie. Il gardait toujours rancune à Angus; et quand il avait à demander quelques conseils ou à déplorer ce qu'il appelait ses malheurs, il s'adressait plus volontiers à de nouveau-venus qu'à ses anciens voisins. Il était plus particulièrement lié avec les O'Rorys qui habitaient une cabane près de la sienne, mais qui ne pouvaient aucunement lui être comparés ni pour l'âge ni pour la position.

Dan O'Rory était un jeune homme de vingt ans, qui, avec sa femme plus jeune encore, était venu chercher de l'emploi à la pêcherie de Garveloch, n'en trouvant pas à Rathmullin. Il n'avait pas encore réussi à s'engager à la journée à bord de l'un des grands bâtimens pêcheurs; et comme il n'avait point de bateau à lui appartenant, il se contentait de bêcher et de planter son carré de pom-

mes de terre, formant toujours des projets pour l'avenir, mais s'inquiétant peu qu'ils dussent se réaliser ou non. Il eût vu dans leur réalisation un grand malheur, c'est qu'il n'aurait plus eu le temps de bavarder : ce qu'il aimait à faire presque autant que sa femme Noreen.

Un jour, qu'ennuyée de son époux, Noreen l'avait poliment renvoyé de sa cabane, il s'en alla rôder jusqu'à la porte de Murdoch, et s'y coucha pour se chauffer au soleil de juillet, la tête appuyée sur le degré de bois, la main dans les cheveux, et le pied reposant sur des débris de poisson amoncelés à l'ordinaire devant la porte, et exhalant l'odeur la plus infecte. Entendant quelqu'un approcher, Dan entr'ouvrit à moitié ses yeux, et vit Murdoch qui s'avançait un tonneau suintant sur l'épaule, dont les douves mal jointes laissaient échapper la saumure qui découlait sur ses vêtemens et sur son visage.

— Voilà des larmes salées. Vous ne vous en porterez pas plus mal, s'écria Dan. J'en verserais volontiers tous les jours de semblables, si le destin le permettait.

— Levez-vous, Dan ; est-ce que vous ne me laisserez pas entrer dans ma maison?

— Avec le plus grand plaisir du monde, dit Dan, ouvrant la porte et s'effaçant juste assez pour laisser passer Murdoch.

— Oh ! voilà les harengs qui reviennent ! Que ferons-nous, papa, pour avoir de l'argent ? De quoi sert la prime à ceux qui ne peuvent pas vendre leur poisson?

Murdoch se prit à jurer contre la prime, la compagnie, les officiers, et ceux qui, à ce qu'il disait, l'avaient supplanté.

— Eh bien ! qu'ont-ils dit cette fois-ci ? demanda sa femme. J'ai pris le plus grand baril que nous eussions ; et si celui-ci ne tient pas trente-deux gallons, il n'y en a pas un dans l'île.

— Oh! ils n'ont pas disputé sur la taille cette fois; mais ils ont dit que pas un seul tonneau qui fuit ne serait marqué pour la prime.

— Pour fuir, — vous ne le nierez pas, dit Dan regardant de dehors en dedans. — Voilà votre tête couverte de sel et de saumure, comme si vous étiez vous-même marchandise pour la prime.

Murdoch ne fit pas attention à lui, mais continua d'épancher sa bile. — Quant à ce dont ils se plaignent encore, je vous en ai l'obligation, à vous, ma femme, ou à vous, Meg, ou à toutes les deux. Il n'y a pas un poisson qui soit proprement vidé, pas un qui n'ait été touché du soleil; et en outre le baril est à moitié plein de sel. C'est à vous autres, femmes, à trouver l'argent du loyer comme vous l'entendrez; pour moi, j'y renonce, tant que vous ne m'aiderez pas mieux.

Meg commença à se plaindre que le bateau était si sale que tous les poissons étaient gâtés avant que d'arriver dans le port; que sa mère lui avait donné autre chose à faire au moment où elle aurait dû les nettoyer; que Rob ayant emporté le couteau, elle avait été obligée de les ouvrir avec ses doigts; et que sa mère demandant un plus grand baril d'un côté, et de l'autre son père ne voulant pas pêcher plus de poisson, elle n'avait vu rien de mieux à faire que d'emplir le baril à moitié de sel. La querelle commençait à s'échauffer quand Dan s'en mêla pour détourner l'orage.

— Je m'étonne, dit-il, que vous vous tourmentiez ainsi pour des gredins qui portent la tête si haut. A votre place, je les laisserais pêcher leur poisson eux-mêmes, et je me tiendrais chez moi à l'aise et au frais.

— Il faut vivre, Dan; vous ne dites là que des sottises.

— C'est vrai, voisin; tout ce qui n'est pas né avec des rentes doit travailler pour vivre. Mais il n'y a rien de si

aisé au monde que de se passer de ces misérables gens riches. Pour moi, je serais ravi de le faire, ne fût-ce que pour voir leur figure quand, debout jour et nuit, ils verraient passer les bancs de harengs, et pas un bateau pour leur en aller pêcher. Je ferais volontiers dix milles pour les voir les bras croisés avec tous leurs ateliers et toutes leurs grues non employés, et les bateaux tranquillement amarrés autour du port, comme si tout l'univers était endormi. Cela ferait un agréable passe-temps pour un jour d'été!

— Assez agréable pour eux, Dan; mais pénible pour nous, qui n'avons pas nos poches pleines d'argent comme ils les ont.

— N'importe l'argent? Où est l'argent avec lequel on pourrait acheter un soleil comme celui-ci?

— Si les gens aiment le soleil tout autant quand ils ont le corps nu et l'estomac vide, je n'ai plus rien à dire; pour ma part, le vent du nord commence à me paraître glacial, maintenant que je me fais vieux, et que je ne puis aller à la pêche sans avoir eu mon déjeuner.

— Oh! le déjeuner, c'est la chose du monde la plus agréable, quand on peut se le procurer sans se donner de mal. Si vous vouliez faire comme je fais, vous auriez votre déjeuner tous les matins sans faire la fortune de toutes ces vilaines gens-là. Vous n'avez qu'à planter des pommes de terre; et c'est fini, voilà votre subsistance assurée. Il faut aller dans la vieille Irlande pour apprendre à vivre à bon marché!

— Je croyais que l'Irlande était un pauvre pays.

— Pas le moins du monde, c'est le pays le plus joyeux, le plus heureux que les saints aient jamais protégé. — Graces leur soient rendues!

— En ce cas, pourquoi êtes-vous venu ici?

— Ah mon dieu! parce que quelqu'un a dit au père de Noreen qu'on pouvait pêcher des guinées dans ces mers-ci; là-dessus il nous a mariés, et nous voilà. Mais, moi, je dis à Noreen qu'il y a moins d'or ici qu'à Rathmullin, puisque le soleil y brille moitié moins. Toutefois, nous y vivons contens, comme on le fait en Irlande, et comme on le pourrait faire par tout le monde. Quand une femme a pour mari un homme aussi aimable que moi, elle est toujours heureuse.

—Et comment voulez-vous que je me trouve heureux, moi, quand je ne puis vendre mon poisson, ni frais ni salé? Je pensais, Dan, que vous aviez plus de sympathie pour vos voisins.

— Moi, que Dieu me soit en aide! j'ai le cœur aussi tendre qu'une femme de bon ton. Et c'est pour cela que je voudrais ne voir personne se tourmenter comme vous le faites. Quand un homme a une cabane, un petit morceau de terre derrière, et une bêche, pourquoi se tourmenterait-il jusqu'à ce que les étoiles tombent du firmament?

— Et c'est comme cela que vous vivez en Irlande?

— Précisément; et voilà pourquoi l'Irlande est le plus heureux pays du monde à habiter.

—Mais je n'ai pas que ma femme à nourrir, dit Murdoch jetant un coup d'œil sur son petit champ.

— Dites à Rob de le labourer pour vous la première année : s'il y a assez de pommes de terre, tout est pour le mieux; sinon, vous pêcherez pour gagner la différence; ou bien que Rob ait un champ de pommes de terre pour lui-même.

—Mais nous aurons besoin d'habits et d'argent pour payer le loyer.

— Dites à la compagnie que vous travaillerez pour le prix du loyer, ou bien vendez votre bateau pour le

payer; ayez recours à la protection des saints du paradis, qui ne demandent pas mieux que d'aider les honnêtes gens. Faites tout ce que vous voudrez; mais ne vous tourmentez pas.

—Tout ce que je voudrai, mais ne pas me tourmenter, se répéta Murdoch à lui-même, provoqué par la chaleur, la fatigue, le désappointement et la jalousie. Je me sauverai de dessous la coupe de tous ces gens-là ; et du diable! si je me donne la peine d'offrir jamais du poisson à aucun homme vivant! Je puis me procurer des oiseaux de mer pour manger avec nos pommes de terre ; avec cela nous vivrons très-bien.

En ce moment, il vit approcher le fermier Duff, et dit à Dan qu'il serait curieux de voir quelle figure ferait celui-ci quand il verrait qu'il n'avait plus rien à vendre à leurs deux familles.

Duff refusa le siège que lui offrait la femme de Murdoch. Son plus grand désir était de s'éloigner de l'endroit où celle-ci avait amoncelé des débris de poissons Il demanda à Murdoch de sortir un peu avec lui ; mais comme celui-ci ne le voulut pas, il prit la liberté de fermer la porte, et essaya d'ouvrir le volet qui fermait la fenêtre dépouillée de vitres.

—J'habite sur la hauteur et loin de ce genre de travail, voisin, dit-il ; ne trouvez donc pas mauvais que mon odorat soit si délicat. Du reste, je viens précisément vous offrir de vous débarrasser de toutes ces saletés. Je viens de faire le tour du village pour acheter tout le fumier de poisson ; et si vous voulez, je prendrai le vôtre au même prix.

—Je ne le puis pas vendre, Monsieur le fermier.

—Comme il vous plaira ; mais en vérité, dans l'intérêt de votre santé, j'espère que vous l'enlèverez bientôt d'ici.

— J'espère que ma santé me servira à planter et à récolter quelque chose qui me coûtera moins que votre orge, et qui sera plus salutaire que toutes ces salaisons. J'ai quitté pour jamais la pêche des harengs. Dites-moi, fermier, connaissez vous quelqu'un qui ait besoin d'un bateau?

— Plus que vous n'en avez à vendre. Et d'abord voici Dan. N'avez-vous pas l'intention, Dan, de vous livrer à la pêche?

— Peut-être, si la station m'offrait une place à bord d'un de ses bâtimens, et que cela ne me coûtât pas trop de fatigues. Mais je ne voudrais pas me charger d'un bateau à mon compte. Murdoch et moi, nous sommes résolus à vivre tranquillement de nos pommes de terre. Cela ne vous fait pas de peine, j'espère.

—Pas la moindre. Mais s'il venait une saison humide, il serait possible que cela vous en fît à vous.

— Après une saison humide il en vient une sèche, répondit Dan ; et le bon Dieu nous fera vivre en attendant.

— Voyons votre bateau, dit Duff. Votre parent, Fergus, regardait le sien ce matin, et ne le trouvait plus guère raccommodable.

— Le mien est presque aussi vieux ; mais enfin j'espère qu'il pourra aller quelques années encore. Il faut que je lui en fasse l'offre.

Duff n'avait pas de temps à perdre, et s'en alla avec Murdoch, laissant Dan se chauffer au soleil comme auparavant, et, pour varier ses plaisirs, regardant monter la marée.

Chemin faisant, ils s'arrêtèrent chez Ella avec laquelle Duff voulait faire le même marché qu'il avait offert à Murdoch. Ils la trouvèrent sous un hangar bâti exprès pour la préparation des harengs, entourée de ses enfans dont quelques-uns l'aidaient à les saler et à les emballer,

tandis que les plus jeunes s'amusaient à jouer à cache-cache parmi les tonneaux.

—Quel magasin de nouveaux barils! s'écria Murdoch. Vous devez perdre beaucoup sur les vieux.

—Pas du tout, répondit Ella; ils nous servent pour notre cabotage, quand ils ne sont plus assez bons pour la Compagnie. Si nous en avions souvent comme celui-ci, nous aurions rarement besoin de les renouveler. C'est Kenneth qui l'a fait.

—Kenneth, votre garçon! impossible, s'écria Murdoch.

—Son oncle lui a bien montré, dit Duff, et il a de bons matériaux. Voyez, les douves ont une ligne et demie d'épaisseur, et parfaitement unies; les fonds, les cercles, tout cela est aussi bien terminé que Ronald lui-même l'eût pu faire.

—Ce sera un baril de perdu, si vous laissez les enfans toucher le poisson, dit Murdoch. Mag m'a perdu des tonneaux de poissons et des boisseaux de sel.

La petite Annie, qui en ce moment saupoudrait le poisson de sel, rougit, et se tourna vers sa mère comme pour se plaindre d'un soupçon insultant et injuste. Ella sourit en invitant Murdoch à voir comme le poisson était bien rangé en couches, et lui dit qu'il y avait ce jour-là une lutte de talent entre ses enfans; et que quand son mari serait de retour, il aurait à décider si Annie salait le poisson d'une manière digne du baril de Kenneth.

—Kenneth n'y regardera pas jusqu'à ce que tout soit fini, dit Annie; il aide maintenant mon oncle Fergus à raccommoder son bateau; et mon oncle Fergus dit que personne ne pourrait le faire durer plus long-temps, si ce n'est mon oncle Ronald.

—Ronald l'a envoyé ce matin, au moment où nous

en avions le plus besoin, dit Ella. J'aurais voulu que son père le vît débarquer. Il m'a apporté ce baril en cadeau, et de lui-même il a pensé à prendre avec lui ses outils et quelques petits bordages, en cas que le bateau de Fergus eût besoin de réparations ; et Dieu sait que c'était bien le cas. Vous nous excuserez, voisins, si nous continuons notre ouvrage; mais vous savez qu'il n'y a pas de temps à perdre en ce moment. Toutefois, si vous désirez quelques rafraîchissemens, les enfans vont vous les offrir. Allons, mes petites, mettez sur la table les gâteaux d'orge et le fromage; moi, je vais apporter le whisky.

Cependant Duff ne put s'arrêter que le temps de convenir avec Ella quand il devrait envoyer le pony avec les paniers pour enlever le fumier.

— Mais ce ne peut pas être le petit Kenneth! s'écria Murdoch, lorsque, guidés par les coups de marteau au milieu des rochers, ils aperçurent un beau jeune garçon occupé à réparer un bateau. Ma foi, si fait, c'est lui; il ressemble à son père, et sera aussi bel homme.

Kenneth parut à la fois modeste et heureux quand il entendit son oncle déclarer qu'il n'avait pas besoin d'acheter le bateau de Murdoch, puisqu'il croyait que le sien serait le meilleur des deux avant que son neveu ne retournât à Islay.

Murdoch s'étonna que les autres tirassent un profit de leurs enfans, tandis que les siens ne lui avaient causé que de la peine étant petits. et ne lui rapportaient guère que des pertes étant plus âgés. Il accepta pour son mauvais bateau un assez pauvre prix d'un cultivateur des environs; encore ne fut-il payé qu'en nature. Et il s'en retourna regrettant de n'avoir pas envoyé Rob à la station pour y apprendre quelque chose, puisqu'il ne pouvait rien lui enseigner à la maison.

## CHAPITRE II.

### CONVERSATIONS ENTRE VOISINS.

La nuit était déjà avancée, et la veuve Cuthbert continuait à s'occuper à faire des filets, comme elle avait fait pendant toute la journée. Il y avait long-temps qu'elle avait cessé de chanter pour aider le plus jeune de ses enfans à s'endormir, et elle continuait son travail au milieu du silence le plus profond, à la lueur vacillante de sa lampe solitaire. Ses pensées allaient alternativement de ses enfans qui dormaient autour d'elle, à son époux qui dormait pour toujours au fond des eaux. Chaque fois qu'une petite main sortait de dessous la couverture, ou qu'une petite joue rose se montrait sur l'oreiller, la mère regardait; attentive chaque fois aussi que le flot écumeux se retirait après avoir bruyamment frappé la plage, son cœur soupirait agité comme si elle eût encore attendu le retour de celui qui ne devait plus revenir. Elle tressaillit en entendant frapper à la porte.

— Ce n'est qu'Ella, dit-on du dehors. Et la veuve s'empressa d'ouvrir.

—Votre mari! votre mari! s'écria-t-elle. Il ne lui est rien arrivé. Vous ne redoutez rien pour lui, j'espère.

— Le voilà de retour sain et sauf, grace à celui qui dirige les tempêtes! répondit Ella. Mais la nuit est fort orageuse.

—Vous avez l'air d'avoir bien froid, et l'eau découle de votre plaid, dit la veuve posant sa lampe et jetant quelques combustibles de plus au feu. Qu'est-ce qui vous amène ici, Ella?

— Rien qu'un message d'Angus pour les filets, que j'aurais retardé jusqu'à demain matin si, en passant avec Kenneth, nous n'eussions vu de la lumière chez vous, et que je n'eusse été ainsi sûre de vous trouver encore à l'ouvrage. Nous vous pressons beaucoup, Katie. Il est pénible de travailler si durement quand le cœur nous saigne. J'aimerais mieux me passer de ces filets que de vous voir fatiguée comme le paraissez maintenant.

— C'est pour mes petits enfans, dit Katie; autrement je ne le pourrais supporter. Ella ! je vous ai porté envie depuis deux heures, supposant, comme il est probable, que vous étiez sur le rocher à attendre votre mari.

— Cela ne m'étonne pas; et moi-même j'enviais le sort de la femme de Fergus, et de toutes les autres qui servent leurs maris auprès du feu au lieu de rester à lutter contre le vent et prenant chaque lame dans le lointain pour une voile, comme je l'ai fait depuis le coucher du soleil. Mais j'avais Kenneth avec moi pour m'aider à passer le temps et à entretenir la lumière. Ils m'a montré comment ils hissent leurs fanaux à la station; et dorénavant nos signaux seront mieux entendus. Katie, il faut que vous voyiez Kenneth, et que je vous dise tout ce que son oncle a fait pour lui.

— Mais votre mari, interrompit la veuve, combien de temps a-t-il été à la mer? En quel état son vaisseau est-il revenu? Qui de vous l'a aperçu le premier? Et.....

— Ma chère Katie, pourquoi multiplier des questions auxquelles vous savez qu'il m'est pénible de répondre? Je vous ai dit qu'il était revenu sain et sauf. Il nous apporte tant de poisson, qu'encore qu'ils en aient nettoyé une grande partie à bord, il en reste encore à préparer plus que les petites filles et moi ne le pourrons faire en vingt-quatre heures. Cela me rappelle les filets. Il faut qu'Angus ait avant trois jours ceux qu'il vous a com-

mandés ; il m'a chargé de vous le dire. Mais il faudrait chercher quelqu'un pour vous aider, au lieu de continuer à vous fatiguer le corps et l'esprit, comme vous le faites, pendant toute la nuit.

— Il faut bien travailler tant que dure la saison, répliqua Katie. Quant à la fatigue de l'esprit, continua-t-elle en souriant, cela tient à l'imagination ; il faut prendre le dessus. Je n'ai plus personne pour qui trembler. — Je n'ai plus besoin de prêter l'oreille et de regarder au large ; et la tempête ne devrait plus me faire d'autre effet que de me porter à remercier le ciel de ce que mes enfans ont tout ce qu'il faut pour n'en n'avoir rien à redouter. Si c'était une mauvaise saison, comme nous en avons eu ici, je pourrais envier le sort de ceux qui passaient la nuit sans dormir, non à cause du froid et de la faim, mais parce qu'ils avaient plus d'occupation qu'ils ne pouvaient en finir en un jour.

—La saison est excellente en effet, dit Ella. Les bancs sont les plus beaux qu'Angus ait jamais vus, soit pour la quantité, soit pour la qualité du poisson. Et, de plus, la moisson s'apprête bien ; le fermier Duff dit qu'elle sera la plus abondante qu'il ait faite depuis qu'il a sa ferme.

— Grace à Dieu! s'écria Katie, cette abondance empêchera les prix de monter ; et il n'y avait que cela qui le pût faire. Je suis presque effrayée quelquefois quand je vois l'accroissement de notre population ; et je me demande comment nous aurons assez d'orge et de seigle pour nourrir tant de monde.

—Si vous aviez été ici il y a seize ans, quand je me suis fixée dans cette baie, dit Ella, vous vous étonneriez des changemens qui sont survenus, et vous remercieriez la Providence qui a permis que la culture s'améliorât en proportion de la population. Émouchez votre lampe, et continuez votre travail. Il se passera encore quelque

temps avant qu'Angus et Kenneth aient fini de décharger le bateau, et qu'ils viennent me chercher. — Mais il n'est pas possible, vos mailles ont plus d'une ligne de large? — Non, exactement la mesure. — Eh bien! c'est encore là un petit perfectionnement.

—C'était une sottise d'employer des filets comme ceux que j'avais coutume de faire; — des filets qui prenaient le fretin et laissaient échapper le gros poisson. C'était un moyen assuré de rendre chaque année la pêche plus mauvaise que l'année précédente. Et puis les bateaux sont bien plus sûrs depuis qu'ils sont pourvus de ponts; le poisson s'y conserve mieux depuis qu'ils sont plus propres; et leur solidité bien plus grande permet à nos pêcheurs de ne plus s'arrêter sur la côte, mais de se lancer en pleine mer, et d'y rester plusieurs jours. Voilà toutes les circonstances qui rendent aujourd'hui la pêche si profitable.

— A son tour, la pêche favorise le fermage en lui procurant de l'engrais: ce qui est pour nous d'une importance au moins égale. Le blé étranger est si cher, que nous ne serions guère plus avancés si Duff n'en récoltait pas plus que ne le faisait Murdoch avant lui.

—Les habitans des autres îles et de Lorn ont aussi besoin que nous de tout le blé qu'elles peuvent produire; car leur pêcherie s'est étendue avec la nôtre. La viande et le pain sont aussi chers dans les pays environnans qu'ils l'étaient ici l'année dernière.

— En ce cas, nous devons des remerciemens au fermier Duff pour toutes les peines qu'il s'est données afin d'améliorer ses champs et ses pâturages. Sa récolte est à présent précisément le double de ce qu'elle était il y a quinze ans.

— Et cela était bien nécessaire, car nous avons plus du double de bouches à nourrir. Sans parler des étran-

gers qui sont venus se fixer ici, voyez comme les familles s'y sont accrues. Dans ce logement où M. Callum venait de temps en temps passer quelques jours, habitent maintenant Duff, sa femme et cinq enfans. Et vous, vous en avez neuf. — Comme votre famille s'est accrue!

— Il y a un de mes frères qui repose là-bas sous la pierre grise; et Ronald s'est fixé ailleurs. Mais Fergus a une troupe d'enfans aussi bien que moi : si nous en déduisons un pour le fils que Murdoch a perdu, et un pour celle de ses filles qui s'est en allée avec un soldat, nous trouverons encore que notre nombre est plus que doublé.

— En supposant même, continua Katie, que la fille de Murdoch ne lui retombe pas sur les bras avec ses enfans, ce qu'on m'a dit être très-probable. Mais, Ella, il faudrait que la ferme de Duff continuât à donner des produits toujours doubles, si elle doit seule nous nourrir; car nos enfans se marieront, et ils auront probablement comme nous une nombreuse famille. Si vous et moi vivons long-temps, nous pourrons nous voir vingt ou trente petits-fils, et peut-être quatre-vingts ou quatre-vingt-dix arrière-petits-fils.

— S'il en est ainsi, répliqua Ella, que Dieu détourne de nous la pauvreté qui atteint généralement des races si nombreuses! Puissions-nous ne jamais voir nos hommes, dans la force de l'âge, dépérir en ne se nourrissant que de coquillages et d'herbes; nos vieillards tourmentés du froid et de la faim sur leur lit de mort; et nos jeunes mères incapables de donner à leurs enfans la nourriture et la chaleur qu'elles sauront pouvoir seules les sauver!

— Ne nous arrêtons pas à ces tristes pensées; la Providence nous a bénis jusqu'ici; ne soyons pas trop habiles à prévoir ces jours de douleur qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'éviter.

Ella garda le silence. Katie continua en ces termes :

— A coup sûr, quoique vous ne répondiez rien, il n'est pas au pouvoir de l'homme de les éviter. Que le fermier Duff fasse tout ce qu'il voudra; qu'il ne laisse pas sans culture la moindre pièce de terre où pourrait pousser un épi, le temps n'en viendra pas moins où le blé sera insuffisant pour la population; — et alors qu'est-ce que l'homme pourra y faire?

Ella ne fit pas de réponse directe, elle observa que Dan et sa femme paraissaient peu se soucier des malheurs d'une pareille époque, puisque par choix ils se nourrissaient des plus misérables alimens, et n'acquéraient rien qu'ils pussent perdre dans la plus mauvaise année.

— Ils sont contens, toujours contens, observa la veuve; et ils disent qu'ils ont tout ce qui est nécessaire, ils s'étonnent que nous nous donnions tant de mal pour nous procurer ce qu'ils prétendent ne l'être pas; mais je leur dis que nous ne sommes pas de cette opinion ; je pense qu'une cheminée, une fenêtre, un lit et des vêtemens décens sont nécessaires à des enfans.

— A moins qu'on ne veuille les faire vivre comme des cochons dans une étable. Quand Dieu nous a donné la charge de ces petits êtres, il ne nous a pas permis, que je sache, de les exposer aux privations et aux maladies, ou de les corrompre en les faisant vivre comme des brutes. En les créant faibles et sensibles, il nous a montré aussi clairement que s'il eût envoyé un prophète pour nous le dire, que sa volonté était que nous prissions soin de leur conserver leur santé et leur innocence, autant que nous pourrons faire par notre prudence et notre travail. Toutes les fois que je vois un petit enfant pleurant dans la malpropreté, ou pleurant de besoin, ou encore adonné à quelques vices dont il ne devrait pas

même connaître l'existence, il me semble que la volonté si claire de Dieu n'a pas été comprise, soit que les parens aient entrepris à tort une tâche au-dessus de leurs forces, soit qu'ils s'en soient mal acquittés.

— Je pensais bien, Ella, que telle était votre manière de voir; et cependant quand des parens la partagent, quand ils voient tous ces maux comme vous, qu'ils les déplorent, et ne peuvent y remédier, que voulez-vous dire ?

— Je dirai seulement que, si le père et la mère ont pris toutes les mesures que la prudence suggérait, que si tous les deux ont travaillé péniblement, et se sont imposé des privations, la faute alors n'est pas à eux. A qui est-elle, dans un pareil cas? C'est ce qu'Angus et moi nous avons souvent cherché. Mais tel n'est pas celui qui nous occupe; nous parlons de ce couple qui se dit heureux dans la plus profonde misère, au lieu de se procurer par le travail les nécessités de la vie.

La veuve regarda ses enfans et soupira.

— Ce n'est point à vous de soupirer, dit Ella en souriant. Vous pourriez conduire vos enfans à Inverrary, les comparer avec ceux du duc, et parmi eux tous vous n'en trouveriez pas un plus fort, plus beau ou plus innocent que les vôtres.

— Plaise à la Providence de les conserver tels!

—Pourquoi vous livreriez-vous à la crainte, vous avez maintenant le nécessaire, et un avenir prospère devant vous. Gardez vos larmes pour des jours plus sombres, s'il doit y en avoir dans les années à venir.

— Tous les jours sont sombres pour moi, pensa la veuve; mais elle garda pour elle-même cette réflexion qui aurait pu paraître ingrate envers la Providence. Ella continua, désireuse de lui rendre quelque bonne humeur :

— Je regardais votre petit Hugh ce matin, tandis qu'il jouait avec mes enfans sur la grève, et il me paraissait un gaillard à faire un jour son chemin dans le monde. J'aurais voulu que vous le vissiez draguer l'étang avec un mauvais filet qu'Angus a donné aux enfans. A le voir diriger ses petits compagnons, vous eussiez dit qu'il avait été à la station prendre des leçons du super-intendant.

— Oui, répondit sa mère, je crains qu'il n'ait tendance à vouloir commander.

— Pas du tout, ce n'est que de la vivacité de caractère. Si vous pouvez lui conserver sa sagesse, avec une telle activité il peut arriver à tout, il peut aller aussi loin que Ronald qui l'aime tant. Oh ! il n'a pas du tout la rage de commander; je l'ai vu quitter le filet dès que la petite Bessie[1] fut effrayée en voyant notre chien sauter après elle; il la porta à travers le gué dont l'eau était déjà trop élevée pour elle, et cela dès qu'il l'entendit crier maman ! maman ! Mais, maintenant que j'y pense, Ronald l'a sans doute conduit à la station avec lui?

— Oui, il n'y a pas long-temps; c'est la dernière fois qu'il est venu. Hugh a vu le super-intendant, comme vous le pouvez penser, et depuis ce temps-là il ne fait qu'imiter tout ce qui se fait là bas.

— Il sera peut-être super-intendant lui-même, un jour ou un autre, ma chère Katie. Mais n'est-ce pas qu'il aime bien Ronald ?

— Beaucoup; et il le doit bien.

— Tous mes enfans l'aiment singulièrement, répliqua Ella. C'est toujours un jour de fête quand leur oncle Ronald doit venir. Cet homme, que ses supérieurs respectent plus qu'aucun de ceux qui leur sont soumis, est

1. Abbréviation pour Elisabeth.

aimé des petits enfans autant que le pourrait être une jeune fille douce et bonne.

— C'est vous qui avez fait Ronald ce qu'il est, et je vous félicite de votre ouvrage.

— Ah ! Katie, dit Ella en riant, voilà comme vous m'imposez toujours silence quand je parle de Ronald.

— Eh bien, parlez-moi donc de Fergus ; c'est aussi vous qui l'avez élevé.

— Vous savez tout ce que je puis en dire, répondit Ella en souriant. Vous savez combien je suis fière de lui, et cela ne fait qu'augmenter mon chagrin quand je vois son caractère s'aigrir par les soucis, comme je ne puis m'empêcher de le remarquer chaque jour. Je tremble sans cesse qu'il ne se fasse une querelle avec quelque voisin, et surtout maintenant que nous sommes dans la saison de la pêche.

— Mais il doit avoir moins d'inquiétude maintenant que jamais ; voilà de l'abondance pour tout le monde.

— C'est vrai ; mais c'est aussi le moment des petites vengeances. Si Fergus s'est montré fier envers quelque voisin, ou qu'il ait lâché quelqu'un de ces mots aigres qui ne s'oublient jamais, voilà le moment de lui couper ses filets, de lui désamarrer son bateau, ou de lui enlever pendant la nuit le poisson qu'il aura pêché pendant le jour.

— Il y a à Garveloch des gens que je connais capables de se livrer à de pareils excès.

— Ne citons pas de noms propres, Katie ; mais c'est ainsi que des hommes déshonorent leur espèce et perdent des biens que leur envoyait la Providence. De penser que nous ne puissions pas jouir en paix d'une saison abondante ; qu'il faille que quelques-uns fassent du mal, et que les autres s'en plaignent ! Il serait temps de laisser à l'orfraie à poursuivre sa proie, et aux tempêtes d'automne à murmurer. Ecoutez ! j'entends au

dehors le pas d'Angus, et il était temps, car il ne peut pas être loin de minuit.

La veuve invita Angus à se réchauffer au coin de son feu, mais il était temps d'aller se reposer. Kenneth était rentré à la maison depuis une heure.

— Il trouvera son souper sur la planche, et vous ne serez pas non plus fâché de souper, Angus.

Katie promit les filets pour dans trois jours; et aussitôt qu'elle eut refermé la porte sur ses hôtes, elle se remit à l'ouvrage encore une heure afin de pouvoir remplir sa promesse, et n'en dormit que mieux, enfin pour avoir veillé jusqu'à ce que le vent se fût abattu.

---

## CHAPITRE III.

### PARENTÉ N'EST PAS AMITIÉ.

Il ne se passa pas long-temps avant que les craintes d'Ella pour son frère ne se réalisassent en partie, encore que ce malheureux jour eût été reculé par un arrangement qu'Angus proposa et que son beau-frère accepta avec empressement. Comme la pêche du hareng était particulièrement abondante, Angus avait besoin de plus de monde à bord de son vaisseau; et comme on espérait que la morue serait aussi abondante en proportion, Angus pourrait aider Fergus à son tour quand les bancs de harengs seraient passés, et que la morue, qui les suit pour en faire sa proie, serait devenue le principal objet de la pêche. Fergus travailla depuis juillet jusqu'en octobre, moyennant un intérêt convenu dans le produit des harengs; et Angus devait l'accompagner dans ses courses

de cabotage, pendant la fin de l'automne et tout l'hiver.

Tant que Fergus fut à bord du bâtiment de son beau-frère, tout alla bien ; car Angus n'avait point d'ennemis. Il pouvait étendre ses filets sur la grève, et le plus petit enfant suffisait pour les garder. Jamais il n'avait laissé son poisson toute la nuit à bord, une fois rentré à Garveloch, pensant qu'il eût été mal d'exposer un tel objet de tentation sur le chemin du premier venu ; mais s'il l'y avait laissé, personne n'y aurait touché par malice ou vengeance, comme cela arrivait trop souvent dans cette pêcherie.

Le pauvre Fergus n'était pas si tranquille, il avait pour lui l'expérience, et une expérience qui malheureusement devait se renouveler. Comme beaucoup d'hommes d'un caractère prompt et sensible en même temps, il avait des ennemis parmi ceux qui n'appréciaient pas ses bonnes qualités, et qui n'étaient pas toujours disposés à pardonner des paroles un peu vives, dont, l'instant d'après, lui-même ne se rappelait pas avoir fait usage. Tout content et satisfait que Dan paraissait être, il avait l'égoïsme ordinaire aux paresseux, et la bonne volonté n'a pas d'ennemi plus invétéré que l'égoïsme. Dan n'était pas comme la plupart de ses compatriotes, qui en un instant ont les juremens à la bouche et le bâton à la main, dès que quelque chose ne va pas comme ils veulent ; c'était un homme qui disait lentement et froidement les choses les plus provoquantes ; qui jouissait de leur effet sur un caractère irritable, et montrait qu'il en jouissait. Après avoir engagé une querelle, sans donner à son adversaire la satisfaction de la lui voir prendre à cœur, il la laissait tomber, mais il n'était pas fâché de voir un autre la continuer à sa place. Depuis une certaine dispute qu'il avait eue avec Fergus, il s'amusait à observer tout ce qui lui arrivait de malheureux, et ne manquait jamais de s'en

réjouir. Il ne faisait pas le mal par lui-même, mais on savait qui le voyait faire volontiers; et une sympathie de ce genre est un puissant excitant pour les malfaiteurs.

Parmi ceux-ci on pouvait compter Rob, le fils de Murdoch, qui faisait le mal par nature, à ce que quelques-uns disaient, mais qui bien certainement le faisait par habitude, et très-souvent de propos délibéré. Depuis le jour où il avait fait retourner le bateau, évènement qui avait amené la mort d'Archie, il ne s'était jamais senti à l'aise avec Ella ou aucun membre de sa famille, encore que pas un mot, pas un regard de la part de ceux-ci, ne lui eussent fait le moindre reproche, si sa conscience ne lui en faisait pas. Il était toujours prêt à se trouver offensé, surtout dans une famille qui ne l'aimait pas, et où il n'était que toléré à cause de la parenté et d'une longue fréquentation. Il avait soin de ne se pas commettre avec Ella, parce qu'il en avait grand'peur. Il haïssait Angus parce que son père le lui avait autrefois représenté comme un traître qui l'avait voulu supplanter, et cette impression était restée dans son esprit stupide long-temps après que la cause en eut cessé d'exister. Ronald était trop éloigné; Fergus se trouvait donc seul exposé à son mauvais vouloir, et malheureusement c'était le membre de la famille le moins propre à le mépriser comme il aurait dû. Autrefois Fergus eût repoussé l'idée que ce que Rob pouvait dire fût capable de lui causer la moindre émotion. Mais Fergus était devenu plus sensible; il lui était pénible, quand il partait pour une expédition, d'entendre Rob prédire que le vent serait contraire, ou bien, quand il revenait après une pêche malheureuse, de le voir accourir avec empressement, et lui annoncer que tous les autres avaient pris une énorme quantité de poissons. Ce qui l'irritait surtout, c'était que Rob, quand il n'avait rien de mieux à faire, s'amusât à

effrayer ses enfans. De toutes ces provocations, il s'ensuivit des querelles, et de ces querelles Rob sortit avec un désir de vengeance; désir qu'il ne put satisfaire que par de petits moyens tant que Fergus travailla pour son beau-frère. Pendant la saison du hareng, Rob emprunta à diverses fois le bateau de Fergus; et comme il le demandait au nom de son père, il ne lui fut pas refusé. Mais quand il se fut aperçu que le bateau éprouvait chaque fois quelque avarie, Fergus exigea, avec beaucoup de raison, qu'il réparât chaque fois le dommage qu'il avait causé. Comme il était trop paresseux pour le faire, on lui refusa dorénavant le bateau; alors il se permit de le prendre quand il savait que Fergus était absent. Les exclamations des enfans ayant attiré leur mère dehors pour voir ce qui se passait, une langue de femme ne contribua pas peu à envenimer les choses. Depuis la dispute entre Rob et Janet sur le rivage, ils ne gardèrent plus aucune mesure; à partir de ce moment ils se regardèrent comme des ennemis déclarés, et agirent en conséquence l'un envers l'autre.

Angus offrit à Fergus un *bénéfice*[1], comme il l'appelait, pour terminer l'année: c'est-à-dire qu'il devait abandonner à Fergus tout le poisson qui serait pris dans leur dernière pêche; et celui-ci comptait sur le produit de cette gratification pour compléter le paiement de son loyer, et acheter des vêtemens d'hiver à ses enfans. Sa famille et lui observèrent avec anxiété les pronostics du temps, les filets furent réparés avec soin, on examina les barils, on fit venir du sel de la station; en un mot, on prépara tout la veille, on porta les provisions et les filets à bord, et l'on se tint prêt à partir le lendemain matin à la pointe du jour.

1. Anglicisme, *benefit*, représentation à bénéfice; se dit surtout en parlant des acteurs, des [illegible], etc.

Ce fut une matinée brumeuse, et ni Janet ni Ella n'eussent été tentées de mettre le pied dehors si ce n'avait été la dernière expédition de l'année. Mais comme ce l'était, elles accompagnèrent leurs maris jusque sur la grève avec un troupeau d'enfans, courant et sautant autour d'elles. Comme il faisait trop de brouillard pour qu'elles pussent apercevoir le bateau à cinquante pas de distance, elles ne tardèrent pas à revenir, et le firent si lentement qu'avant qu'elles fussent arrivées à la maison le soleil levant fit disparaître l'humidité, et permit de voir assez clairement les objets.

— Voilà Rob qui tourne la pointe du rocher, cria l'un des petits enfans.

— Impossible ! dit Ella. Rob à cette heure de la matinée ! Les gens qui n'ont pas plus à faire que lui ne quittent pas leur lit de si bonne heure. — Mais cependant c'est bien lui ! voyez, Janet, comme il se cache derrière le rocher pour nous regarder ! Je vais aller lui parler, nous n'avons pas de querelle tous deux, et je ne puis oublier que nous sommes cousins.

Toutefois ce n'était pas chose aisée que de l'atteindre. Dès qu'il vit Ella approcher, il disparut ; et quand elle eut tourné la pointe, il était déjà au milieu des rochers les plus élevés, dans un sentier où il n'avait pu gravir qu'en exerçant plus d'activité qu'il n'en déployait ordinairement.

— Je crois, pensa Ella, que cet homme me prend pour une sorcière, comme le faisait M. Callum autrefois ; il fuit devant moi comme l'oiseau fuit devant l'épervier. Si je pouvais seulement lui parler une demi-heure, peut-être parviendrais-je à mettre fin à ses inimitiés avec Fergus, ce qui est un scandale entre parens et pour des gens qui, vivant si loin d'un théâtre de guerre, devraient au moins vivre en paix.

Une fois que l'inimitié s'introduit quelque part, il est difficile de conserver la paix avec aucune des deux parties.

Après avoir échoué dans sa tentative pour rattraper Rob, Ella trouva Janet offensée de ce qu'elle l'avait cherché pour lui parler ; et ce ne fut qu'avec quelque difficulté qu'elle amena sa belle-sœur à reconnaître qu'une querelle n'avait déjà fait que trop de mal en séparant deux familles, et qu'il n'y aurait aucun avantage à ce qu'une troisième l'embrassât.

Peu d'heures s'étaient écoulées, quand les enfans accoururent vers leur mère, en criant :

— Le bateau ! le bateau ! le voilà qui entre dans la baie ; papa sera bien tôt ici.

— Ce ne peut être notre bateau ! s'écria Ella, qui cependant devint pâle en parlant. Il faut que ce soit un de ceux de la station.

Toutefois un coup d'œil lui suffit pour se convaincre que c'était bien en effet le bateau de son mari, déjà de retour, quoiqu'elle ne l'attendît que dans trois ou quatre jours. La seule manière dont elle pût se rendre compte d'un retour si précipité, c'était en supposant qu'il était arrivé quelque accident à bord. Le vent était contraire, en sorte qu'il fallait quelque temps avant que l'équipage pût débarquer, et Ella n'était pas d'humeur d'attendre pour savoir à quoi s'en tenir. Elle recommanda à ses enfans de ne point sortir, et de ne point en aller parler à leur tante Janet qui, occupée dans l'intérieur de sa maison, pouvait ne point avoir appris la nouvelle. Cela fait, elle courut à l'endroit où était amarré le vieux bateau de Murdoch, se hâta de demander qu'on le lui prêtât, sauta sur les rames, et en deux minutes se trouva bord à bord avec le bateau de son mari. Fergus avait déjà la moitié du corps en avant pour sauter près de sa sœur, impa-

tient de toucher au rivage, quand Angus, qui essayait en vain de le retenir à bras-le-corps, s'écria :

— Arrière, Ella ! n'approchez pas jusqu'à ce que je l'aie rappelé à la raison.

Voyant que son mari et son frère étaient tous les deux sains et saufs, Ella comprima son anxiété de savoir ce qui s'était passé, et par un vigoureux coup de rame mit sa barque hors de la portée de Fergus. Celui-ci se rejeta en arrière dans le bateau, et se promena à grands pas sur le pont, comme un homme furieux.

— Mon mari ! mon frère ! s'écria Ella avec un accent qui leur alla jusqu'au cœur à tous deux, vous ne vous êtes point querellés ?

— Oh non ! et jamais cela ne nous arrivera non plus, dit Angus posant sa main sur l'épaule de Fergus ; et aujourd'hui moins que jamais.

— Croyez-vous que je puisse m'être battu avec Angus ? demanda Fergus. Non ! j'aimerais mieux mille fois m'abîmer au fond de l'eau. C'est lui qui m'a préservé jusqu'ici de ma ruine ; c'est lui qui aujourd'hui encore essaie de me persuader que je ne suis pas ruiné.

Ruiné !—La malheureuse histoire fut bientôt racontée. Les filets de Fergus étaient détruits. Lorsqu'au matin il s'apprêtait à les lancer, il les avait trouvés coupés en morceaux. Quand même il aurait eu de l'argent pour en acheter d'autres, il n'aurait pu s'en procurer à temps. La saison était passée ; son *bénéfice* était perdu, et avec lui s'en allait l'espoir de compléter le prix de son loyer, et de donner à ses petits enfans des vêtemens chauds pour l'hiver.

Les soupçons d'Ella s'arrêterent sur Rob, avant même qu'elle n'eût entendu Fergus déclarer que ce ne pouvait être personne autre. Une pensée la frappa soudain ; elle se rapprocha du bateau, et après avoir échangé avec son

mari quelques mots que Fergus ne put entendre, elle se remit à ramer, se dirigeant vers la maison de Murdoch. Rob, comme elle s'y attendait, était couché et dormait sur le rivage, à côté de Dan qui en faisait autant. Quand bien même ils eussent été éveillés, ils n'auraient pu voir le vaisseau d'Angus qui était à leur droite, de l'autre côté du petit promontoire. Ella débarqua, et fut éveiller Rob.

— Je vois que vous n'avez rien à faire pour votre compte par une aussi belle journée, Rob: prenez donc une rame, et venez avec moi.

Rob tressaillit quand il vit sa grande cousine debout devant lui; il l'aurait voulu voir au fond de la mer, ou partout ailleurs, plutôt qu'à ses côtés.

— Demandez à Dan, dit-il. Dan! voici ma cousine qui désire faire une promenade à la mer. Prenez une rame et allez avec elle; voulez-vous?

— Non, répliqua Ella. Laissez Dan finir son rêve.

— Meg rame mieux que moi, dit encore Rob.

— C'est vous que je veux, et cela à l'instant même, répondit Ella lui montrant du doigt le chemin vers le bateau. Rob s'achemina de ce côté, comme un enfant qui va chercher les verges dont on le doit fouetter.

Au lieu de lui donner une rame, Ella les prit toutes deux; et quand il se vit assis vis-à-vis elle et rien à faire, il se sentit tout décontenancé : mauvaise préparation pour ce qui allait suivre. Lorsqu'ils furent hors des brisans, Ella se reposa sur ses rames, et, regardant son compagnon entre quatre yeux, lui demanda où il avait passé la nuit précédente. Rob leva les siens au ciel, les promena sur le rivage, puis sur la mer autour de lui, et enfin se gratta la tête et demanda :

— Qu'est-ce que vous disiez, cousine Ella?

— Vous avez entendu ce que j'ai dit.

—Eh bien! où puis-je avoir passé la nuit?

— C'est à vous de répondre. Je vous demande encore où vous avez été depuis que la lune s'est levée la nuit dernière.

La réponse de Rob fut tout ce qu'il y a de plus embrouillé en fait de paroles, et de plus confus quant au geste. Il dit que souvent il passait le temps sur les rochers plutôt que de souffrir l'odeur du poisson gâté, qui empestait la maison de son père. Il ajouta que Meg avait prédit une mauvaise nuit, et qu'au bout du compte la nuit avait été fort belle, et bien d'autres choses qui n'avaient rien à voir avec la question d'Ella. Elle le laissa aller jusqu'à ce que, tournant le petit promontoire, ils arrivèrent en vue du bateau de Fergus au sud-ouest. Ella dirigea son attention de ce côté en lui disant que c'était là qu'elle avait affaire. Rob jura un gros jurement, demanda à être remis à terre, et s'emporta contre lui-même d'être ainsi venu sans savoir où l'on le conduisait. Ella continua de fixer sur lui un œil scrutateur en lui demandant d'où venait cette subite horreur de se trouver avec ses cousins, et ajoutant :

—Il me semble qu'il n'y a pas si long-temps que vous êtes allé sur *la Flora* de votre propre mouvement.

Rob eut assez de bon sens pour comprendre qu'il ne pouvait que se trahir en insistant pour être ramené à terre, et se tint coi jusqu'à ce qu'ils approchassent de *la Flora;* alors il héla Angus, le priant d'aider Ella à monter, et dit à celle-ci :

—Je vais ramener le bateau, cousine, et me faire un plaisir de remercier Duncan Hogg pour vous l'avoir prêté.

—Pas encore, répondit Ella; nous n'avons pas fini ensemble. Maintenant, Rob, dites-moi franchement si vous êtes resté toute la nuit chez vous; et tout est fini

dans ce cas. Mais si vous ne me donnez pas une réponse positive et satisfaisante, nous sommes obligés de vous conduire devant le magistrat à la station. Si vous êtes innocent, vous ne pouvez avoir aucune objection à vous justifier. Si vous êtes coupable, soyez-en sûr, vous trouverez plus d'indulgence auprès de vos cousins qu'auprès d'un étranger dont le devoir est de rendre la justice.

— Dès que quelque chose arrive, je suis sûr que vos soupçons tombent sur moi, murmura Rob. Que m'importe à moi ce qu'il arrive à Fergus, ou quel profit il tire de son *bénéfice*?

— Oh! alors vous savez ce qui est arrivé, et cependant je ne vous l'ai pas encore dit.

Rob voyant qu'il ne faisait que donner de nouveaux alimens aux soupçons chaque fois qu'il ouvrait la bouche, prit le parti de garder un silence absolu, monta à bord sur l'ordre d'Ella, s'assit sans lever les yeux de dessus l'eau, quand ils mirent à la voile pour Islay, après avoir amarré le petit bateau à l'arrière de *la Flora*. Le courage ou l'obstination de Rob l'abandonnèrent quand on approcha de la station, et que l'on vit la maison blanche de M. M'Kenzie, le magistrat, se dessiner à quelque distance, au-dessus du port, de la tonnellerie, de la salerie et du village. Ella, qui ne désirait qu'une occasion de sauver au coupable la honte de la publicité, fut à ses côtés du moment qu'il témoigna l'intention de parler.

— Si vous voulez seulement dire que vous êtes disposé à réparer le mal que vous avez fait, et jurer de ne plus y revenir, j'intercèderai auprès de Fergus pour qu'il vous pardonne.

— Qu'est-ce peuvent coûter les filets?

— Plus que vous ne pouvez payer sans travailler beaucoup; mais enfin qu'importe? je ne désire rien tant

que de vous ramener tranquillement à la maison, sans que vous ayez vu la figure du magistrat.

Rob murmura, et dit entre ses dents qu'il ne voyait pas pourquoi il serait conduit devant le magistrat plutôt que tant d'autres qui avaient fait des farces pareilles; qu'au bout du compte ce n'était qu'une plaisanterie; et que, quand ils étaient tous enfans, il n'y avait dans l'île ni magistrat ni justice.—Ella lui rappela que M. Callum était à la fois homme de loi et juge de paix, quand l'île n'avait que peu d'habitans; que les circonstances étaient changées; et qu'il fallait que la propriété fût assurée aussi bien contre les mauvais farceurs que contre les malfaiteurs.

Fergus, touché de la bonté de son frère et de sa sœur, réprima sa colère, accueillit les excuses de Rob de meilleure grace qu'elles ne lui étaient présentées, et consentit à recevoir en compensation ce que l'offenseur pourrait donner, pourvu qu'on obtînt à la station d'autres filets sur promesse de paiement.

---

## CHAPITRE IV.

### LE PASSÉ ET L'AVENIR.

Malgré cette transaction amiable, aucun d'eux ne quitta la station sans avoir vu la figure du magistrat. Il se trouvait dans le magasin général quand Fergus y vint demander des filets.

—Pourquoi demandez-vous tant de pieds de filet à la fois, et en paraissez-vous si pressé? dit-il. Les vôtres n'ont pas été détruits, j'espère?

—Pardon, Monsieur, ils le sont; et si ce malheur m'arrive encore une fois, je suis un homme perdu.

—Il faut que la loi soit exécutée dans toute sa rigueur, déclara le magistrat. — A ces mots, Rob se hâta de disparaître, et alla se cacher dans la tonnellerie. A peine un jour se passe-t-il sans qu'on apprenne quelque acte de violence.—Comment pensez-vous que cela soit arrivé, M. Angus?

—Par jalousie, je crois, Monsieur. Nous entendons rarement parler de vols, et...

—Je vous demande pardon, M. Angus; j'ai reçu depuis quelques jours plusieurs plaintes de déprédations dans les pêcheries le long du lac où la morue commence à se montrer.

—Je croirais même que ces vols proviennent plutôt d'un esprit de vengeance que d'un esprit de cupidité; car il n'y a pas, ou du moins il ne devrait pas y avoir de misère sur aucun point de la pêcherie. Quelques-uns se voient, comme mon frère Fergus, dans une position difficile pas la destruction de leur équipage; mais dans une année comme celle-ci, il ne peut pas y avoir de détresse complète pour quiconque désire travailler.

—Je ne sais trop, reprit le magistrat, lequel des deux est le plus pénible, de voir des hommes s'arracher le pain de la bouche les uns les autres par vengeance, ou sous l'impulsion de la faim. Le pire est que généralement le second de ces deux cas est la conséquence de l'autre. L'ennemi de votre frère, qui vient de lui faire tort sans l'ombre d'une excuse, se rejettera peut-être sur le besoin après qu'il aura commis quelque autre acte de violence.

—J'espère, Monsieur, que vous vous trompez. J'ose croire que les malheurs de la pauvreté, que j'ai vus dans d'autres pays, sont encore loin de nos rivages.

— Le premier signe de leur approche, Angus, c'est quand les hommes commencent à se figurer que leurs intérêts sont opposés les uns aux autres. — Or, les intérêts des hommes qui vivent en société ne peuvent jamais l'être. Une concurrence loyale amène l'amélioration du sort de tous; mais la jalousie qui porte à blesser les intérêts de nos rivaux, est un signe infaillible que la détresse n'est pas loin. Vous avez vu assez le monde pour vous convaincre que cela est vrai en général, Angus; pourquoi nieriez-vous que cela ne soit vrai dans le cas particulier où nous nous trouvons?

— Peut-être mon propre intérêt m'aveugle-t-il sur la fin de tout ceci; dans d'autres contrées, j'ai vu trop d'exemples de tout ce que vous dites là, pour ne pas m'affliger profondément quand je vois des hommes renverser la fortune l'un de l'autre, au lieu de travailler à la prospérité publique en travaillant tous d'un commun accord à celle de chacun d'eux. Toutes les fois que j'entends parler, dans un pays commerçant, de classes industrielles adressant des pétitions au gouvernement pour qu'on mette des entraves à la prospérité de leur industrie réciproque; ou quand je vois, comme cela m'est arrivé au Canada, des voisins jaloux renverser pendant la nuit les clôtures de leurs voisins, ou les assiéger à force ouverte pendant le jour, je suis convaincu que la destruction est près de fondre sur eux et de les réduire à la mendicité, soit qu'elle vienne sous forme de droits prohibitifs imposés par le gouvernement, ou sous celle de bestiaux qui brisent sous leurs pieds les moissons qui devaient faire vivre les voisins querelleurs.

— Vous nous avez une fois parlé, dit Ella, de voisins qui, au contraire, s'étaient réunis pour ouvrir une route en commun : ceux-là étaient plus sages que ceux qui détruisaient réciproquement leurs clôtures.

— Dans l'endroit, répondit son mari, où les habitans se réunirent pour se procurer les uns aux autres l'avantage d'une bonne route, s'élèvent maintenant de fort beaux villages au milieu de champs fertiles. Dans les endroits où les clôtures avaient été détruites, il n'y eut bientôt plus besoin de clôtures. Quelques-uns de ceux qui avaient habité dans leur enceinte reposèrent bientôt sous le gazon, le besoin ayant abrégé leurs jours; d'autres émigrèrent pour trouver ailleurs les moyens de vivre, et laissèrent leurs champs retourner à l'état inculte et sauvage.

— Il est vrai de dire que leur folie était la plus honteuse qui se puisse imaginer.

— Pas tout-à-fait, observa M. Mackensie; j'en conçois une encore plus déplorable encore; je ne vous la présente que comme une supposition. Les gens dont on vient de parler ne lâchèrent le bétail dans les blés que lorsqu'un petit nombre d'hommes seulement en attendaient leur nourriture, et que ce petit nombre d'hommes avaient d'autres ressources immédiates. Si au lieu de cet acte de folie, ceux qui l'ont commis eussent attendu que des centaines, des milliers d'hommes fussent dévorés par des besoins que la plus ample moisson eût pu à peine satisfaire, et qu'ils eussent mis le feu aux grains précisément dans le moment où l'on se réjouissait de leur maturité prochaine, et qu'ils eussent fait tout cela uniquement pour vexer le propriétaire foncier, que diriez-vous alors?

— Rien; si ce n'est qu'une pareille action est de la démence, — d'une démence telle qu'elle n'a pu être commise que par un seul individu, par un fou échappé de Bedlam (1).

1. Hospice des aliénés.

— L'école de l'ignorance est la cour intérieure de Bedlam, répliqua M. Mackensie; et tant qu'il y restera quelques malades, il est possible que des meules de blé soient brûlées par quelque mécontent, qui croira venger ainsi les injures de la classe souffrante. Tout cela, vous le savez, n'est qu'une supposition. Est-il possible, Angus, que vous ne voyiez pas où doivent aboutir tous les actes de violence qui désolent ce district? Ne voyez-vous pas la détresse et la ruine en perspective si l'on n'y met un terme, et si l'on ne parvient à corriger le mauvais naturel de quelques-uns des habitans?

— Nos ressources sont tellement multipliées que j'ai bonne espérance; et cependant notre population s'est accrue dans la même proportion, en sorte que nous ne saurions perdre sans danger la moindre partie de notre capital.

— Non certes, nous n'en pouvons rien perdre sans danger. J'ai visité toutes les stations sur la côte et dans les îles, et partout j'ai trouvé le même état de choses, — une prospérité si peu ordinaire dans ces parages que les gens croient leur fortune assurée pour toujours, tandis que, par tous les moyens possibles, ils approchent pour eux le moment de la détresse.

— J'espère que vous avez trouvé les blés et les pâturages s'améliorant en même temps que la pêche? demanda Angus. — Tout dépend pour nous que la nourriture se multiplie avec le travail.

— La culture se perfectionne autant que le peuvent faire les efforts et l'habileté. D'un côté, l'accroissement de la demande est un puissant aiguillon pour le fermier, tandis que ce qui peut faciliter la production s'accroît autour de lui. Il y a plus d'engrais, de meilleurs instrumens d'agriculture, et plus de bestiaux; en sorte que

quelques fermes produisent précisément le double de ce qu'elles donnaient quand on a établi la pêcherie.

Angus secoua la tête, et dit que ce n'était pas encore assez.

— La culture s'est accrue ici autant qu'elle le pouvait faire, dit-il. Elle est encore susceptible d'améliorations sans doute; mais chacune donne un produit moins considérable : nous verrons toujours s'éloigner de plus en plus la possibilité de doubler la production tous les dix ans; or, le nombre des consommateurs se double ici en bien moins de temps.

— En moins de dix ans! Non certainement, dit Ella.

— Vous avez raison; non pas en moins de dix ans. Mettez-en vingt, trente, cinquante, cent; mettez le nombre d'années que vous voudrez : — il n'en sera pas moins vrai que, puisque le nombre des bouches croît indéfiniment tandis que les produits de la terre sont limités, l'accroissement de la population doit dépasser celui de la production. Si le blé produisait le blé sans être marié au sol, il pourrait s'accroître aussi vite que la race humaine. Alors un sac de blé en enfanterait deux; et chacun de ces deux en produirait deux autres à son tour, — procédant ainsi par un, deux, quatre, huit, seize, trente-deux, soixante-quatre, ainsi de suite.

— Je vois, Angus, que si l'on pouvait faire que le capital s'accrût ainsi, il n'y aurait jamais trop de population, ni dans le monde entier, ni dans notre petit monde de Garveloch.

— Ou, ce qui serait l'inverse, si l'on pouvait restreindre la production humaine de manière qu'elle marchât au même pas que la production de nos champs, nous n'aurions pas à redouter de disette. Si le nombre des producteurs ne s'accroissait qu'en proportion de l'accroisse-

ment des substances alimentaires, la détresse dont ces îles ont été affligées, et dont elles peuvent l'être encore, ne serait plus possible. Mais personne ne pense à établir une telle proportion; la terre donne toujours une plus grande quantité de blé, et cependant elle en donne dans une proportion toujours décroissante, par rapport au nombre de bouches qui va sans cesse se doublant.

— Dans ce cas, s'écria Ella, c'est de la démence chez les hommes de détruire l'un à l'autre leurs moyens d'existence. Il semble que le premier devoir de chacun devrait être d'augmenter la production des substances alimentaires; et cependant nous voilà coupant les filets les uns des autres, et détruisant le poisson qui devait nous faire vivre.

— Vous ne trouvez plus étonnant maintenant, dit M. Mackenzie, le chagrin que me fait éprouver l'ignorance du peuple, et mon dégoût pour des querelles qui ont de telles conséquences. Je vous assure que la saison est positivement perdue dans quelques-uns des lacs du Nord, non-seulement parce que des pêcheurs se trouvent n'avoir plus ni lignes ni filets, mais parce que le poisson, effrayé par le tumulte, ne s'arrête plus dans ces parages, et qu'il n'est que trop probable qu'il n'y reviendra plus.

— Et pendant tout ce temps, continua Angus, ces gens-là mêmes, qui sont les premiers à se quereller, sont les premiers aussi à se marier de bonne heure et à multiplier le nombre de leurs enfans; — c'est-à-dire qu'ils mettent au monde une postérité nombreuse, en même temps qu'ils se hâtent de faire tout ce qu'il faut pour que cette postérité meure de faim.

— Nous n'avons pas besoin, dit M. Mackenzie, de faire ce qu'ont fait les Romains et bien d'autres nations,

— nous n'avons pas besoin d'offrir une prime à l'accroissement de la population.

— Non ; en effet, dit Ella, il semble que nous devrions la restreindre plutôt que l'encourager.

— Tout dépend du temps et des circonstances. Quand Noé et sa petite troupe sortirent de l'arche et mirent le pied sur une terre dépeuplée, leur grand objet fut d'augmenter le nombre des êtres qui devaient récolter et employer les fruits que la terre donnait en abondance, et hors de toute proportion avec le petit nombre de ceux qui devaient les consommer. C'est absolument le cas où se trouve une nation naissante, pourvu qu'elle ne soit pas sauvage.

— Les sauvages, observa Ella, font moins de cas et se nourrissent moins volontiers des fruits de la terre que de la chair des animaux. Du moins c'est ce que nous a dit Angus de ceux que refoule dans les déserts la civilisation américaine.

— Les sauvages, répliqua Angus, n'ont guère d'autre souci que de satisfaire les besoins pressans du moment. Ils ne font pas d'épargnes, ils n'ont pas de capital, et leurs enfans sont enlevés de ce monde rapidement par le besoin et la maladie. Parmi les sauvages, il n'y a accroissement, ni de capital, ni de population.

— En effet, dit M. M'Kenzie, il y a peu de chances de vie et de santé pour les enfans dont les parens ne se nourrissent que de racines crues et des fruits sauvages ; qui pour satisfaire leur faim avalent quelquefois des vers et des hannetons, et d'autres fois demeurent des semaines entières sans manger. Faibles, difformes, rachitiques eux-mêmes, leurs enfans ont peu de chances de survivre à une disette, même quand ils auraient été élevés dans les meilleures circonstances possibles.

— Il est absurde, dit Angus, de douter du chiffre de l'accroissement de la race humaine, parce que ce chiffre va toujours décroissant parmi les sauvages. Toute la question est de savoir quelle est la proportion que doivent garder le capital et la population ; on ne peut donc l'essayer là où il n'y a point de capital.

— Je suppose, demanda Ella, que les troupeaux sont le premier capital qu'une tribu sauvage possède en grande quantité. Comment la population augmente-t-elle parmi ces peuples qui cherchent des pâturages, mais qui ne cultivent pas la terre.

— Ces tribus sont nombreuses là où les pâturages naturels sont beaux ; faibles et misérables là où la terre ne donne sans culture que de maigres produits. Toutefois il ne peut exister ainsi que des tribus ; il n'y a pas de nations parmi ceux qui ne connaissent que la vie pastorale. Leurs troupeaux ne peuvent se multiplier jusqu'à un certain point, qu'autant qu'on multiplierait les herbages dont ils se nourrissent, et eux-mêmes ne peuvent se multiplier qu'en proportion de la multiplication des bestiaux dont ils font leur nourriture.

— Non-seulement ils ne se multiplient pas, observa M. Mackenzie, mais encore leur nombre décroît chaque jour par suite de quelques-uns des accidens malheureux auxquels leur condition les soumet. Les peuples pasteurs sont surtout exposés à la guerre. Au lieu de conserver la possession d'un territoire déterminé, et d'y habiter fixement, ils émigrent sans cesse d'un pays à un autre en abandonnant ce qu'ils appellent cependant leur patrie ; — une autre tribu survient qui s'en empare ; de là une querelle et une guerre qui détruit la population. Le plus grand nombre de ces tribus vivent dans un état continuel d'hostilités, et par conséquent vont toujours s'amoindrissant.

— Mais, dit Ella, quand ils commencent à se fixer et à cultiver la terre, je suppose que leur nombre augmente de nouveau?

— Oui; les Juifs, après qu'ils se furent établis dans le pays de Canaan, devinrent un peuple agriculteur, et se multiplièrent très-rapidement. La loi et la coutume leur firent un devoir de se marier, et de se marier jeunes; en sorte que le fléau de la guerre une fois écarté, leur petit territoire fut extrêmement peuplé.

— C'est sans doute pour réparer les brèches que la guerre avait faites à la population, que les Romains encouragèrent d'une prime son accroissement.

— Ces brèches ne venaient pas que de la guerre, répliqua M. Mackenzie, elles avaient encore d'autres causes. Dans les premières années de Rome, la population, pendant les intervalles de paix, était trop nombreuse pour l'étendue de la capitale; c'est ce qu'on voit par une loi du roi Romulus, qui défend d'exposer pour y mourir dans le désert des enfans au-dessus de trois ans, ce qui prouve qu'il avait été jusque-là d'usage d'en exposer qui n'avaient pas encore atteint cet âge. Dans les temps postérieurs,—aux beaux jours de la gloire romaine,—la population était susceptible de décroître, même en temps de paix, par suite d'une distribution vicieuse de la propriété. La terre était tombée en la possession d'un petit nombre de grands propriétaires, et n'était point cultivée par un travail libre. Des essaims d'esclaves étaient amenés des contrées étrangères, et eux seuls étaient employés là où le travail libre eût réclamé une part dans la peine et dans le salaire; et par suite il n'y avait point de subsistance pour une classe moyenne et pour la classe pauvre. Aussi leur nombre décrut-il de manière à alarmer les gouvernans, et nécessita-t-il des lois spéciales pour encourager la propagation. Si au lieu de rendre des

lois pour encourager les citoyens à se marier de bonne heure, et accorder des privilèges à ceux qui auraient un certain nombre d'enfans, les empereurs romains eussent accordé aux peuples qu'ils gouvernaient un travail libre qui subvînt à leur subsistance, on n'aurait pas eu à se plaindre du décroissement de la population, on aurait eu plutôt à se demander ce que nous nous demandons aujourd'hui, comment trouvera-t-on de la nourriture pour tous ceux qui viennent au monde?

— Mais, monsieur, demanda Angus, voulez-vous dire qu'il ne naissait pas d'enfans dans les classes inférieures de la société romaine, ou bien qu'il en naissait, mais qu'ils mourraient de besoin?

— Un grand nombre de ceux qui naissaient mouraient immédiatement, parce qu'on les exposait sur la voie publique; et, en outre, on se mariait bien moins pendant la durée de l'empire romain qu'on ne l'a fait à aucune autre époque chez une nation d'une population égale.

—En ce cas, les lois n'atteignaient pas le but qu'elles s'étaient proposé.

—Et cela ne doit pas nous étonner, si nous réfléchissons qu'il était d'usage de donner gratis à des millions de citoyens le blé qu'ils n'avaient aucun moyen de se procurer par le travail. Un homme n'est guère porté à se marier avec la perspective d'exposer ses enfans dans la rue, ou de les voir mourir de faim à la maison, à moins qu'il n'arrive accidentellement quelque aumône irrégulière de blé. Les lois, si elles avaient dans ce cas aucun effet, n'en auraient point eu sur les classes nombreuses, mais seulement sur les classes plus relevées, et celles-ci n'avaient pas besoin de la loi pour se marier.

—S'il est un pays, observa Ella, où la loi n'apporte au mariage ni obstacles ni encouragemens, il me semble

que c'est là qu'on peut voir quelle est au juste la proportion d'accroissement de la race humaine.

— Non, dit son mari, les lois humaines ont peu d'influence dans ce cas, puisqu'on respecte si peu les lois naturelles, qui régissent la production de la vie et celle du capital. Donnez aux gens la permission de se marier ou de ne se pas marier, à leur choix, c'est fort bien; mais tant que vous influencerez le capital en quelque manière que ce soit, vous influencerez aussi la population.

— Où donc, demanda Ella, le capital agit-il en toute liberté? Dans quel endroit du monde irons-nous chercher un exemple des proportions naturelles dans lesquelles s'accroissent l'homme et sa subsistance?

— On ne connaît pas encore, répondit M. Mackenzie, un siècle ou un pays où les hommes aient été à la fois assez intelligens, assez purs dans leurs mœurs, assez abondans dans leurs ressources, pour donner au principe de l'accroissement l'occasion de se développer sans aucun obstacle. La vie sauvage ne convient pas pour cette expérience, parce que les peuples n'y sont point intelligens; les colonies, parce que les peuples y sont entachés de coutumes vicieuses; les vieux empires non plus, parce que les moyens de subsistance y sont restreints et limités.

— Une colonie nouvelle de peuples intelligens et libres, dit Angus, établie dans un pays fertile, approche le plus possible des conditions nécessaires pour apprécier l'accroissement naturel de la population et des moyens de subsistance. Dans quelques-uns des meilleurs établissemens de l'Amérique du Nord, j'ai vu l'accroissement du capital et celui de la population marcher avec une rapidité qu'on jugerait à peine croyable dans la vieille Europe.

—Et celui de la population était encore le plus grand, je suppose?

—Naturellement, et cependant le capital est encore proportionné, quoique la population tende journellement à le dépasser. Quand les premiers colons arrivèrent, ils ne trouvèrent rien que du capital, tous les moyens de production, et pas d'autres consommateurs qu'eux-mêmes. Ils firent venir pendant quelques années la même quantité de blé dans certains champs. Au commencement, il y avait trop de blé dans un champ pour cent bouches; mais ces cent bouches devinrent deux, quatre, huit, seize cents, et ainsi de suite; en sorte qu'on alla mettant chaque année en culture de nouvelles terres, pour nourrir une population qui se multipliait sans cesse.

— Et quand toute la terre sera en culture, et qu'ils continueront à se multiplier, il faudra alors perfectionner de plus en plus les moyens de production.

— Oui, dit Angus; et toutefois les produits seront de plus en plus inférieurs au besoin; car chaque amélioration de la culture, chaque nouvelle avance d'argent, donne un produit moins considérable. Alors ils se trouveront dans la même condition où se trouve une vieille nation, l'Angleterre par exemple, où grand nombre de citoyens ne sont qu'à moitié nourris, où beaucoup de citoyens prudens se déterminent à ne pas se marier, où ceux qui n'ont pas cette prudence, sont exposés à voir leurs enfans souffrir de la faim, dépérir dans la souffrance, et prêts à être emportés par la première maladie sérieuse.

— Plaise à Dieu! s'écria Ella, que ce ne soit jamais le cas à Garveloch.

— Plus on y gaspille le capital, plus on rapproche ces jours malheureux.

— Mais nos îles, reprit Ella, sont maintenant dans

l'état d'une colonie nouvelle, comme celles dont nous parlait tout à l'heure Angus. La disette doit être encore loin de nous.

— Excepté, répondit son mari, que nous n'avons ni un sol fertile, ni un climat heureux. Il est vrai que nous ne comptons pas entièrement sur le blé pour notre subsistance; — et c'est tant mieux, car nous ne saurions en faire venir beaucoup ici. Nous avons la ressource du poisson; mais c'est une ressource précaire, et nous devrions avoir quelque réserve. Si les harengs désertent nos côtes pendant un an ou deux, et si la moisson vient à manquer, il faudra que quelques-uns de nous meurent de faim, ou du moins en souffrent beaucoup, si nous n'avons eu la précaution de nous assurer une réserve.

— Pauvre Fergus! s'écria Ella, je ne m'étonne point qu'il était si triste et si colère ce matin! Cinq enfans, et point de capital amassé! Il peut bien, celui-là, attendre les saisons avec inquiétude, et trembler à l'approche d'un orage.

— Je suis fâché, dit M. Mackenzie, qu'il ne veuille point nommer l'auteur du tort qui lui a été fait. Il est nécessaire pour la sûreté publique qu'on mette un terme à cette destruction de la propriété. Je vous charge, vous, Angus, d'avoir l'œil à ce que le dommage soit réparé, ou que le coupable me soit remis pour en faire un exemple. S'il avait été généralement connu que je suis ici pour rendre la justice, je n'y aurais pas mis tant de condescendance. Mais comme je ne fais que d'arriver et de commencer à faire connaître la loi, je n'insisterai pas pour vous forcer à déposer entre mes mains une plainte en forme. Il n'en sera pas ainsi dorénavant, car la connivence pour les malfaiteurs est un crime chez le magistrat.

---

# CHAPITRE V.

## PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

Cependant Fergus consulta Ronald sur la meilleure manière de retirer du travail de Rob la réparation du dommage qui lui avait été causé. Il était trop stupide et trop gauche pour qu'on pût lui confier une besogne dans laquelle il ne serait pas surveillé par quelqu'un de plus habile; et Ronald, encore qu'il ne voulût point dire qu'il y avait à craindre des querelles continuelles si Rob devenait le compagnon forcé de Fergus à la pêche, offrit de lui donner quelque emploi inférieur dans sa tonnellerie, gardant une partie de ses gages pour sa nourriture et remettant le reste à Fergus jusqu'à parfait paiement. Rob, à qui tous les genres de travaux étaient également désagréables, consentit en rechignant, se maudit lui-même avec tous les autres quand il vit *la Flora* quitter le petit port, et le laisser là pour réparer par un travail de plusieurs semaines, et même de plusieurs mois, le mal qu'il avait fait en moins de deux heures. Il avait à payer non-seulement le prix des filets, mais encore le montant approximatif de ce que Fergus eût pu retirer de son *bénéfice*, s'il avait eu lieu.

Tandis qu'il passait ainsi son hiver à faire des épargnes involontaires, la situation de ses voisins à Garveloch était ce qu'on avait lieu d'attendre d'après leurs connaissances, leurs désirs et leurs habitudes. La compagnie était dans le plus grand état de prospérité; il eût pu en être de même de tous ceux qu'elle employait dans quelque rang que ce fût; mais dans cette société, comme

dans toutes les autres, quelques-uns étaient sages, et quelques autres imprudens; quelques-uns faisaient des épargnes pour des jours mauvais, et d'autres ne se donnaient pas ce souci.

Aucuns n'étaient plus prudens qu'Angus et Ella, et ne l'étaient d'une manière plus éclairée. Voyant aussi clairement qu'ils le faisaient l'importance de l'accroissement du capital dans une société qui ajoutait chaque jour au nombre de ses membres, ils réfléchirent et consultèrent long-temps sur les différens degrés d'accroissement du capital diversement employé, et ils virent que la compagnie et chacun de ceux qu'elle employait n'avaient et ne pouvaient avoir qu'un seul et même intérêt. Puisque le capital ne s'accroît que par l'épargne, il semblait peu probable que celui de la compagnie pût suffire long-temps à ce qu'on en attendait; mais cependant on pouvait faire quelque chose pour accroître la valeur de ce capital, — en lui donnant de la sécurité, — en diminuant les dépenses accessoires, en employant toutes les méthodes possibles de rendre la production plus aisée et plus rapide. En supposant que tout le blé récolté dans ces îles eût été conservé pour les semailles, au lieu que l'on en mangeait les neuf dixièmes; si tout le poisson avait eu immédiatement sa valeur échangible sans les dépenses accessoires du vidage, du salage et du transport, ce capital se serait encore doublé bien plus lentement que le nombre de ceux qui en devaïent vivre : or, maintenant qu'il fallait en déduire leur subsistance et les dépenses accessoires, son accroissement devait être infiniment plus lent. Et cependant la saison était favorable ainsi que toutes les circonstances. La propriété était sûre, placée sous la protection de la loi bien administrée, et dirigée par une commission des plus forts actionnaires. Les dépenses etaient peu considérables, parce que la position

des différentes stations était très-avantageuse, et que les appareils nécessaires à l'exploitation étaient extrêmement simples. En même temps la production était aisée; car le hareng venait régulièrement, et jusque-là les saisons avaient été favorables. Là donc, ou jamais, le capital devait s'accroître; il le faisait, mais non pas aussi vite que les besoins auxquels il était appelé à satisfaire.

Angus et Ella prenaient donc soin du capital de la compagnie comme s'il eût été le leur, et ajoutaient à leurs propres épargnes, tout en jouissant honnêtement du fruit de leur travail. Quoiqu'ils eussent neuf enfans, ils étaient dans des circonstances plus favorables pour amasser que quelques-uns de leurs voisins qui en avaient bien moins, ou qui même n'en avaient point du tout. Dan et sa femme Noreen, par exemple, ne mettaient rien de côté; et comment l'eussent-ils fait, quand ils se protégeaient à peine contre la pluie ou la neige, quand ils avaient à peine des vêtemens pour se défendre d'un vent glacial, — quand ils n'avaient absolument rien préparé pour le pauvre petit innocent que la nature allait bientôt confier à leurs soins? On ne peut attendre d'épargnes de ceux qui ne savent pas même se procurer le pain de chaque jour. Les Murdochs étaient dans une position presque aussi lamentable; et puisqu'ils n'avaient rien su mettre de côté aux jours de leur prospérité, il n'était pas probable qu'ils le pussent faire maintenant. Fergus travaillait sans relâche; il parvenait avec peine à conserver son rang dans la petite société, mais ne pouvait rien de plus. Les besoins de sa famille absorbaient tous les fruits de son travail, en sorte que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait commencer aucune épargne. A peine croyait-il avoir mis de côté la moindre pièce de monnaie, qu'il se voyait obligé de la dépenser, et quelquefois le même jour. Son seul espoir, c'était donc que les saisons conti-

nueraient d'être favorables, et qu'il aurait toujours de l'occupation, jusqu'à ce que ses fils aînés travaillassent assez, non-seulement pour payer leur propre nourriture, mais encore pour l'aider à nourrir les plus jeunes, qui devaient être bien des années encore sans rien gagner.

Si cette société eût été constituée comme celle de Rome, dont nous avons parlé, il ne s'y serait fait que peu ou point d'épargnes; et, par conséquent, aucunes ressources n'y eussent été ménagées pour l'accroissement du nombre de ses membres. Quand la société est composée d'un petit nombre de gens riches et d'une multitude extrêmement pauvre, c'est alors qu'il se fait le moins d'économies. En pareil cas, il n'y a que les riches qui *peuvent* économiser, et ils ne voient aucune raison suffisante de le faire. Ils comptent qu'ils seront toujours riches, et ne voient pas pourquoi ils ne mangeraient pas annuellement l'entier de leurs revenus. Quand la société est composée d'un petit nombre de citoyens d'une richesse modérée, et d'une multitude qui a du moins le nécessaire, c'est alors que le capital a la plus belle chance d'accroissement; car alors la masse des citoyens a l'espoir d'élever ses enfans jusqu'à la condition de la classe aisée. Ils sont exempts de la négligence découragée qui accompagne ordinairement une misère extrême, et de la négligence extravagante qui suit une richesse inépuisable en apparence. A cette classe moyenne appartenaient Angus, la veuve Cuthbert, Ronald et les Duffs; aussi faisaient-ils les économies les plus considérables relativement à ce qu'ils gagnaient. M. Mackenzie n'en faisait point, parce qu'il n'avait pas d'enfans, et qu'il voyait son existence assurée pour jamais. Le capitaine Forbes, surintendant de la marine, officier plein de jeunesse et de gaieté, songeait si peu à faire des économies, qu'il jetait son argent dans ses rapides visites à la station jusqu'à ce qu'il ne

lui en restât plus, et qu'il s'en fallait de peu qu'il ne contractât des dettes. Mais Duff, qui ne se croyait pas assuré contre les mauvaises années ; la veuve Cuthbert et Angus, qui avaient des enfans à pourvoir ; et Ronald, qui regardait ceux d'Ella et de Fergus comme les siens, avaient des raisons pour économiser, et travaillaient de tout leur pouvoir à augmenter le capital de la société.

Au printemps suivant, Ronald parut un matin devant la porte de sa sœur.

— Bien-venu, frère! s'écria Ella. Est-ce que c'est congé chez vous aujourd'hui? Êtes-vous venu le passer avec nous?

— C'est en effet un jour de congé, et le dernier que j'aurai d'ici long-temps. Je vous expliquerai cela; et comme c'est une affaire qui regarde Angus, je suis venu pour me consulter avec vous : voilà pourquoi j'ai voulu venir moi-même au lieu d'envoyer Kenneth.

— Je commençais à croire que vous ne viendriez plus; et puis c'est si rarement que vous envoyez Kenneth maintenant. Cependant asseyez-vous; — oui, dehors, vous avez raison; car il fait aujourd'hui un vrai temps de printemps. — Angus est à bord, il reviendra bientôt.

Effectivement Angus ne tarda pas, et Ronald raconta alors sa nouvelle. Le capitaine Forbes était arrivé tout joyeux à la station; un marché nouveau s'ouvrait inopinément pour leurs produits dans les Indes Occidentales. Cet officier était convaincu que tout le poisson qu'ils pourraient préparer durant cette saison ne suffirait pas pour satisfaire cette importante demande ; il venait donc voir combien de bateaux on pourrait mettre à la mer, et combien d'hommes on pourrait enlever à d'autres travaux pour aider à la pêche.

— Fergus a là, dit Ella, une bonne occasion de placer ses deux garçons à la station. Il est vrai qu'ils sont bien

jeunes; mais puisqu'on a besoin de tant de monde, je suis presque sûre qu'on acceptera leurs services.

— Rob a là une belle occasion de s'acquitter envers Fergus, dit Angus; car je suppose que le prix des travaux va augmenter à la tonnellerie. Vous avez la vente de plus de tonneaux que vous n'en pourrez fabriquer.

— Sans aucun doute, répliqua Ronald. Et vous-même, Angus, voici le moment de construire la plate-forme dont vous parliez l'année dernière; et je viens vous offrir de vous y aider autant qu'il est en moi. Je puis laisser Kenneth travailler avec vous huit jours; mais je vous avertis qu'il faut le prendre aujourd'hui, ou jamais. Si vous étiez embarrassé pour la petite somme qu'exigeront les travaux, je possède quelques livres sterling qui sont bien à votre service.

Angus accepta avec reconnaissance l'offre qui lui était faite, quant à l'assistance de son fils; mais heureusement il n'avait pas besoin d'emprunter de l'argent. Il dit qu'il ne perdrait pas de temps pour élever sa plate-forme, si la nouvelle de Ronald se confirmait. Il économiserait bien du temps pour le chargement et le déchargement de son vaisseau, s'il avait une grue; et il ne croyait pas pouvoir utiliser mieux ses épargnes qu'en en construisant une au commencement de l'année la plus occupée qu'on eût encore connue à Gaverloch.

Ella craignait que la demande ne fût que temporaire. Ronald ne pouvait l'assurer du contraire; il connaissait trop peu l'affaire pour cela; mais il lui paraissait que tous ceux à qui l'on ne demandait que leur travail, ou l'avance d'un petit capital qui devait bien leur être rendu avec intérêt, devaient se réjouir de ce changement de circonstances sans se tourmenter de ses conséquences éloignées. Dans tous les cas, Angus n'avait rien à craindre en disposant ainsi de son capital. Il était douteux

que l'érection d'une plate-forme et d'une grue eussent réussi l'année précédente; elle ne pouvait manquer de réussir cette année qu'il devait y avoir une addition si considérable aux profits ordinaires d'une bonne saison, en supposant même que cette addition ne dût être que temporaire. Angus proposa d'aller sur les lieux pour mesurer et évaluer la dépense.

—Si vous voulez attendre jusqu'à midi, dit Ella, je pourrai aller avec vous. Il faut bien que vous me fassiez connaître vos plans, afin que je puisse répondre en votre absence.

Un autre motif de ce retard était de laisser à Ronald la liberté d'aller où son cœur l'appelait. Pendant qu'Ella terminait ses petites affaires domestiques, il descendit lancer à l'eau, avec ses neveux les plus jeunes, un petit bateau, présent de leur frère Kenneth. Les cris de joie que poussaient ces enfans frappèrent délicieusement le cœur d'Ella; et elle se dit qu'il n'y avait pas de si beaux jours de fête que ceux où Ronald ou Kenneth venaient les visiter.

Au bout de quelques instans, les enfans furent assez actionnés à leur jeu pour le continuer sans leur oncle. Ronald se rendit chez la veuve Cuthbert. Katie lui tendit franchement la main quand il entra. Elle mettait la nappe, et l'invita à prendre place à côté d'elle et de ses enfans; sur son refus, elle les appela, et le dîner se passa aussi librement que s'il n'y avait pas eu là d'étrangers, excepté que Katie eut le plaisir de causer avec son ancien ami Ronald.

—Hugh est bien grandi; je ne le reconnaissais pas d'abord, quand il m'est venu voir débarquer.

—Je vous reconnaissais bien, moi, s'écria Hugh; et je venais voir si vous m'aviez apporté un tonneau comme celui que vous avez donné à Bessie. J'ai besoin d'un

tonneau pour mettre mon poisson quand j'en prendrai.

— Je vous en ferai un plus grand que celui de Bessie; et Kenneth vous l'apportera.

— Je voudrais que vous l'apportassiez vous-même, répondit l'enfant. Vous m'aviez promis un bateau, la dernière fois que vous êtes venu, il y a bien long-temps, et vous ne l'avez jamais envoyé.

— Si fait, je vous l'ai envoyé, mon garçon; et je croyais que Kenneth vous l'avait remis.

Katie expliqua que Kenneth s'était bien acquitté de sa commission; mais que le bateau avait disparu, on ne sait comment, avant que Hugh ne l'eût vu; et que, comme il ne l'avait point demandé depuis, on n'avait pas cru devoir l'affliger en lui apprenant ce qui était arrivé.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas demandé un autre? dit Ronald. Je voudrais que vous en agissiez librement avec moi, comme avec un ancien ami.

— C'est bien aussi ce que je fais, répondit Katie. Je vous demanderais un service aussi volontiers qu'à Angus ou à Fergus.

Après une pause d'un moment, Ronald raconta les nouvelles qu'il apportait à Garveloch d'une saison qui paraissait devoir être si bonne, et s'offrit d'acheter pour la veuve du chanvre qu'il lui enverrait un peu avant que le cours ne montât, si elle n'en avait pas déjà une provision suffisante. Katie accepta volontiers son offre, et jeta un regard si content sur ses enfans en entendant parler d'une prospérité prochaine, que Ronald fut charmé d'avoir eu le courage de venir la lui annoncer.

Quand le dîner fut fini, Katie reprit son ouvrage, et parut loin de désirer que son hôte se retirât; mais elle garda près d'elle le petit Hugh, sous prétexte de lui montrer comment il commençait à aider sa mère.

Après avoir épuisé différens sujets de conversation

également intéressans pour tous les deux, Ronald se rappela qu'il était depuis long-temps l'heure à laquelle il devait rejoindre Angus sur la grève; il se leva donc, et partit après avoir annoncé qu'il reviendrait le soir avant de s'embarquer, ce à quoi la veuve Cuthbert ne fit pas d'objections.

On avait fini de dîner dans la maison d'Angus, mais Ella, qui soupçonnait où était son frère, n'avait pas voulu le faire appeler. — Elle avait deviné ce qu'il en était, que Ronald était venu voir s'il lui restait quelque chance de gagner enfin le cœur de Katie, et de se consulter avec sa sœur, dans le cas où il lui serait impossible de s'assurer par lui-même de ses sentimens à son égard. Cette entrevue l'avait un peu découragé. Elle lui avait montré des manières si franches et si amicales qu'il lui semblait impossible qu'elle éprouvât rien de cette contrainte qu'il ressentait, lui, si vivement; — elle le voyait absolument du même œil que sa sœur et son frère. Ella ne put pas lui dire qu'il se trompât. Elle était loin de regarder son affaire comme désespérée; mais elle pensait qu'il fallait et qu'il faudrait encore bien du temps et de la patience. Elle assura à son frère que la précipitation ruinerait tout, et que sa meilleure chance était d'attendre quelque occasion favorable de gagner le cœur de sa maîtresse. Ceci détermina Ronald à ne point faire sa demande immédiatement, comme son impatience le lui suggérait.

Pendant que la petite compagnie se rendait à l'endroit où Angus avait dessein d'élever ses nouvelles constructions, plusieurs curieux s'assemblèrent pour voir ce dont il s'agissait. On regardait Ronald comme un homme d'un savoir si prodigieux, particulièrement quand il avait sa règle à la main, ou qu'il se livrait à ses calculs, que des étrangers, — tels que les étrangers à Garveloch, — ne se seraient pas aventurés à lui adresser

directement la parole. Ils aimèrent mieux faire leurs questions aux enfans.

D'abord venait Noreen, traînant le long du rivage son manteau gris, qu'on supposait qu'elle ne quittait jamais, parce que, été ou hiver, on ne l'avait pas vue un seul jour sans. Dans ce manteau était enveloppé comme à l'ordinaire son petit garçon, la tête en bas; et comme à l'ordinaire, il poussait de petits gémissemens auxquels la mère ne faisait pas attention, car il n'y avait que des cris aigus qui lui parussent dignes d'en prêter aucune. Son chapeau était presque de la même couleur et du même âge que son manteau; quant à ses cheveux ils n'étaient point peignés et ne servaient d'accompagnement à sa figure qu'en ce qu'ils lui cachaient un *œil noir*.

— Annie, ma chère, comme vous voilà tous occupés! et vous, mon bijou, vous tenez là votre petit frère dans vos bras, comme si vous n'aviez fait d'autre métier toute votre vie.

— Je n'oserais pas le tenir comme vous faites des vôtres, répondit Annie. Voyez! la figure du pauvre malheureux est aussi noire que..... mais voyez donc!

— Aussi noire que votre œil, s'écria Bessie.

— Ah, mon œil! oh, ce n'est rien, c'est un petit coup que Dan m'a donné quand il avait de la liqueur dans le corps.

— Quoi! est-ce que Dan vous a battue? s'écria Annie qui était assez grande pour savoir que deux époux ne doivent pas se battre comme des enfans.

— S'il m'a battu! ma petite biche! oh, oui, et l'enfant aussi. Je voudrais que vous l'eussiez entendu, ce pauvre petit, il criait aussi fort que moi.

— Est-ce que Dan n'en est pas bien repentant? demanda Annie en caressant le malheureux enfant.

— Repentant!.... lui..... et pourquoi?.... c'est la bois-

son qui le rend mauvais quelquefois le soir; mais jusqu'à midi c'est bien le mari le plus doux qu'on puisse imaginer. Ainsi, mon bijou, n'allez pas vous figurer que Dan ne soit pas assez bon pour moi. Que Dieu l'ait en sa sainte garde! — Il ne me tourmente pas pour travailler, comme votre père le ferait. Nous sommes parfaitement contens, sans mesurer, bâtir, saler, emballer toute la journée, comme vous êtes obligée, mon petit cœur, de le faire, sur l'ordre de votre papa. Et pourquoi tout ceci maintenant?

Annie était trop pressée de défendre son père, pour répondre immédiatement à cette question; de sorte que Noreen se tourna vers les plus jeunes enfans qui sautaient sur les bords du rocher.

— Pourquoi tout ce mouvement, mes petits agneaux?

— Le capitaine arrive! s'écrièrent-ils, le capitaine arrive!

— Oh! est-ce que le capitaine va faire construire une maison neuve à Garveloch? dit Noreen. Dan, il vous faut parler au gentleman aussitôt qu'il arrivera, et gagner l'argent que d'autres ont gagné la dernière fois; et quand vous l'aurez ne faites pas une brute de vous-même et un martyr de ce pauvre enfant; mais, mon bien aimé, pensez au loyer.

Dan trouvait plus commode de penser au loyer que de le payer, et eût mieux aimé donner à sa femme un coup de poing sur l'œil en particulier que recevoir d'elle une mercuriale en public; il prit donc un air maussade, et lui dit de courir après le capitaine si elle le jugeait à propos, mais que, quant à lui, il n'entendait se tourmenter pour aucune raison au monde. — Ella, qui avait tout entendu, lui expliqua qu'il n'avait pas besoin de se tourmenter pour l'arrivée du capitaine, puisqu'il n'arrivait pas;

mais que s'il voulait prendre la peine d'aller pêcher, son loyer ne l'inquieterait pas long-temps.

Malgré leur insouciance et leur paresse, ces gens avaient de l'orgueil, et quand ils entendirent dire qu'il était probable que tout le monde allait prospérer cet été, Noreen commença à parler de relever la tête, comme elle en avait le droit, aussi haut qu'aucun de ceux qui ne se doutaient guère du rang que tenaient ses parens à Rathmullin.

Dan trouvait singulièrement provocant de se voir toujours enlever le pain de la bouche par des gens qui étaient nés pour ne manger que ce qu'ils gagnaient de leurs mains sales. S'il avait pu parler avec le capitaine aussitôt qu'un autre, il aurait pu en obtenir la direction d'un bateau; mais c'était toujours comme cela que les choses se passaient. — Tandis qu'il était chez lui, ne songeant positivement à rien, quelque vagabond venait et s'emparait de la place qui lui était due.

Ronald se retint de demander compte à Dan de cette expression injurieuse, sachant qu'on en faisait un usage trop fréquent en Irlande pour qu'elle eût rien conservé de sa force. Il lui assura que le capitaine avait maintenant de l'occupation pour tout le monde, et l'engagea à en demander sans délai.

Murdoch fut frappé d'étonnement quand il apprit qu'Angus allait transporter sa salerie à l'endroit où il faisait actuellement construire; cela lui paraissait, ainsi qu'à Dan, immensément trop de peines et de dépenses. Mais Angus avait fait entrer en ligne de compte le dommage que souffrait le poisson en étant trop transvasé et remué avant la salaison, et il pensait que la rapidité et la propreté avec laquelle ils seraient dorénavant débarqués, vidés, salés et reembarqués, lui paieraient bientôt ses avances et au-delà.

Sur la foi des nouvelles apportées par Ronald, il se fit ce soir-là à Garveloch une masse d'affaires qui semblaient demander des mois entiers. Toutes celles qui étaient en suspens se décidèrent, sauf l'affaire que Ronald avait le plus à cœur. Angus, comme nous l'avons vu, se décida à aventurer une somme assez considérable pour augmenter son capital fixe. Le fermier Duff se décida à louer plus de travailleurs pendant qu'il y avait encore quelque chance de s'en procurer. Fergus se décida à offrir à la station le travail de ses deux fils aînés, croyant qu'ils pourraient maintenant y trouver de l'occupation malgré leur grande jeunesse. Plus d'un couple amoureux se décida à se marier immédiatement, convaincu qu'il était très-convenable de le faire à l'approche d'une saison de prospérité. Dan se décida à mettre enfin la main à une rame. Tous ceux qui avaient besoin d'ouvriers se décidèrent à en chercher au dehors sans délai, s'ils ne voulaient les payer trop cher. Tous ceux au contraire qui pouvaient disposer de leur travail et de leur temps, commencèrent à se demander comment ils feraient pour se louer au prix le plus élevé possible.

Cet espoir de prospérité ne fut pas trompeur, pour ceux du moins qui ne s'en étaient pas fait des idées exagérées. Les ignorans et ceux qui vont toujours trop loin, qui sont toujours prêts à recevoir un pouce quand on leur offre une ligne, supposaient que l'île était pour toujours enrichie. Ils entendaient dire que les gages allaient toujours croissant, et ne soupçonnaient pas qu'ils pussent jamais descendre. Ils voyaient que la seule chose qui manquait actuellement c'était un plus grand nombre de travailleurs, et s'imaginaient que quand leurs nichées d'enfans auraient grandi, tout serait pour le mieux, — que les gages seraient toujours aussi hauts, la nourriture toujours aussi abondante; que seulement il y aurait

plus d'ouvriers pour faire plus d'ouvrage. Il était bien heureux que tous ne partageassent pas ces espérances exagérées, et que quelques-uns comprissent combien était précaire leur prospérité actuelle. Une seule mauvaise saison, l'établissement de quelque nouvelle pêcherie, un changement dans le régime alimentaire des noirs en Amérique, étaient des circonstances qui, réunies ou isolées, suffisaient pour réduire la pêcherie de Garveloch à ce qu'elle était il y a peu de temps, tandis que le nombre de ceux qui en attendaient leur subsistance, s'accroissait avec une rapidité toujours plus grande.

Toutefois, les moins prompts à se créer des illusions ne pouvaient s'empêcher de se réjouir de ce qui se passait devant leurs yeux, et il n'y avait aucune raison pour qu'ils ne le fissent pas. La prudence et l'économie n'empêchent pas de jouir raisonnablement des bienfaits de la Providence; elles en relèvent au contraire le prix en leur ajoutant un caractère de sécurité. Les plus jeunes et les plus légers d'entre les membres de la petite société ne pouvaient pas goûter plus délicieusement que ne le faisaient Angus et sa femme l'exemption de toute inquiétude dont ils jouissaient dans ce moment; la vue de l'abondance autour d'eux, la certitude que personne n'était forcément dans l'oisiveté et dans le besoin. Si les plus jeunes et les moins prévoyans ne s'occupaient point de l'issue probable de leur prospérité actuelle, et évitaient ainsi l'anxiété avec laquelle ils eussent dû envisager l'avenir, ils n'avaient pas non plus la satisfaction de s'amasser des provisions pour la saison des orages. Le capitaine venait de temps en temps à Garveloch dans ses voyages autour de la station. Il était toujours prodigieusement pressé, et faisait partager à tout le monde son chagrin de ce qu'on ne pouvait trouver assez d'ouvriers pour l'ouvrage qu'on avait à faire. Quelque part qu'il allât,

on lui suggérait qu'il pourrait en trouver dans quelque autre endroit, où il savait bien, lui, que les bras manquaient. Quelques-uns pensaient qu'il fallait se borner aux affaires que leur nombre leur permettait de faire, mais le capitaine n'était pas content qu'il n'eût engagé tous les travailleurs qui se présentaient. Des hommes et leur famille entière furent emmenés de fort loin; tous les garçons qui pouvaient manier une rame ou aider à tirer un filet recevaient des gages; toutes les filles travaillaient avec leur mère à la préparation du poisson; de manière qu'à cette époque, les familles les plus nombreuses étaient aussi les plus riches. Les circonstances agissaient comme un encouragement, et l'espoir enthousiaste du capitaine que la demande continuerait était une prime indirecte à la propagation; aussi la population augmentait-elle à Garveloch avec autant de rapidité que dans une colonie nouvelle et dans le pays le plus fertile.

Les saisons qui sont favorables à la pêche, — sous le rapport de la température, le sont aussi à la moisson. Le fermier Duff fit, dans les deux années suivantes, des récoltes d'une abondance extraordinaire, qui lui permirent de satisfaire ses nombreuses pratiques. Que serait-il arrivé, si l'année eût été mauvaise, ou seulement ordinaire? c'est ce dont peu de gens se tourmentaient. Ils savaient qu'ils en avaient assez, et c'était tout ce dont ils s'occupaient.

Kenneth eut peu de vacances pendant ces deux années-là; toutefois il vint assister au baptême d'un petit frère et de deux cousins. Il ne parlait que de la difficulté qu'on éprouvait à satisfaire toutes les demandes de barils, et de la colère d'où se mettait le capitaine quand le poisson se trouvait trop gâté pour la vente parce qu'il avait été mis dans de vieux tonneaux. Le magistrat était l'individu le moins occupé dans tout ce petit archipel : les

temps de misère sont les temps de crimes. Il y avait bien de temps en temps quelques querelles, quelques plaintes d'oppression d'un côté et de paresse de l'autre; quelques gens aussi stupides que Rob commettaient bien encore de petites méchancetés; mais les crimes auxquels la misère porte l'homme, on n'en entendait point parler quant à présent. Devait-il en être toujours ainsi?

## CHAPITRE VI.

### UN SOMBRE AVENIR.

Un temps de loisir ne tarda pas à arriver, aussi funeste pour les plus imprudens et les plus paresseux que pour les membres supérieurs de la société. La première difficulté se présenta sous la forme d'une moisson ordinaire; car les gens ayant augmenté leur consommation jusqu'à l'entier produit d'une récolte excessivement abondante, éprouvèrent naturellement des privations, quand le sol ne donna plus que ce que l'on devait généralement en attendre. Les conséquences ne furent pas d'abord fort désastreuses; il y eut beaucoup de plaintes et un peu de découragement quand on apprit qu'il n'y avait point à faire venir de blé des îles voisines. La saison n'y avait été que médiocrement favorable, et elles avaient trop de bouches à remplir pour qu'il leur restât rien à vendre de leurs produits. Les gens de Garveloch furent donc obligés de manger une partie de leur poisson au lieu de le porter au marché, et de payer fort cher leur seigle et leur orge. Ceux qui pouvaient en donner ce prix élevé ne demandaient pas mieux que de le faire.

voyant que cette hausse était une conséquence naturelle d'une disette relative; que le fermier Duff devait s'indemniser des avances qu'il avait faites sur sa terre, que le produit en fût considérable ou non; et qu'enfin il n'y avait que cette cherté qui pût faire durer cette récolte jusqu'à la prochaine moisson. Ceux qui étaient trop pauvres pour donner le prix demandé se répandaient en investives contre le fermier, disant que sa moisson n'avait pas été moins abondante que les années précédentes, où il l'avait vendue moins chère, et qu'il abusait des bontés de la Providence pour emplir ses poches. Ils ne s'apercevaient pas que c'était eux-mêmes, et non le fermier, qui avaient amené ce changement; que c'était eux qui avaient causé l'accroissement de la demande, et par suite la hausse des prix.

Ce n'eût rien été s'il n'y avait rien eu de pire qu'une récolte ordinaire, le nombre des gens qu'avait amenés à Garveloch une augmentation subite de travail aurait pu diminuer. Quelques-uns auraient pu émigrer ailleurs, d'autres auraient pu imaginer quelque moyen nouveau et plus économique de se nourrir, et après une gêne passagère la demande de substances alimentaires aurait pu se retrouver au niveau de la production. Car leur société n'était pas comme la population d'un grand royaume où l'on peut se tromper en assignant leurs causes aux effets, et où souvent on jette le blâme là où il n'est pas mérité. Les habitans de Garveloch pouvaient d'un coup d'œil parcourir leur petite île, calculer la masse de blés récoltés, compter ceux qui devaient s'en nourrir, et par ce moyen voir, dans les circonstances ordinaires, comment ils devaient proportionner leurs ressources en fait de travail et de substances alimentaires. Mais si quelqu'un d'entre eux avait pris la peine de l'établir, ce calcul se fût trouvé faux par l'évènement, à moins

qu'on n'eût pris soin d'y faire entrer la probabilité de mauvaises saisons, — probabilité que l'on ne doit jamais perdre de vue.

Quelques années après l'époque de prospérité dont nous avons parlé, le jour se leva, au mois de juin, aussi brumeux que si l'on eût été en novembre; des nuages noirâtres couvraient le ciel, il en sortait par instans des torrens de grêle qui balayaient la pointe des rochers élevés. Le vent soufflait aussi glacial que dans les tempêtes d'hiver; l'océan s'agitait furieux et soulevé; il semblait défendre à l'homme de l'approcher, et encore plus de lui confier le frêle ouvrage de ses mains. On voyait encore de la lumière dans quelques-unes des maisons de Garveloch; les îles du détroit ne s'apercevaient pas encore, et les pics de Lorn se dessinaient à peine à l'orient quand Angus sortit d'un pas ferme de sa demeure, en ferma doucement la porte, ramena son plaid autour de lui, et se promena à pas lents sur la grève. Il allait détacher son bateau, quand son fils Kenneth s'approcha.

— Vous n'allez pas vous confier à la mer par un pareil temps, papa?

— Il faut du secours, Kenneth. Il faut que je traverse la mer au péril de ma vie, ou bien plus d'une sera perdue. J'ai ici le reste de mes épargnes; et puisque l'argent n'a pas à Garveloch plus de valeur que des cailloux, il faut que je le porte là où il pourra nous servir à acheter de la nourriture.

— Et ma mère. —

— Ta mère est dans la seconde chambre; le petit Jamie l'a tenue debout toute la nuit. Tout-à-l'heure encore il se plaignait beaucoup. Sa fièvre est très-ardente, en sorte que ta mère sera peut-être des heures entières sans s'apercevoir de mon absence. Elle ne m'a ni vu ni entendu sortir. — Allons, mon cher Kenneth, ne parle

plus de t'embarquer à ma place. Tu sais que j'ai plus d'expérience que toi; et tout ce que j'en ai ne sera pas de trop pour un voyage comme celui que j'entreprends paraît devoir être.

— Mais, insista Kenneth, ma mère. — Il faudra que bientôt elle sache —

— Sans doute. Dis-lui que j'espère revenir demain soir avec ce qui pourra faciliter la guérison de notre petit malade. Adieu, mon garçon.

Kenneth était un brave et courageux jeune homme. Le cœur lui gonfla quand il vit son père démarrer au milieu des brisans écumeux; aussi ne dit-il plus un mot: il aida à lancer le bateau jusqu'au dernier moment, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, et luttant contre les vagues tant qu'il lui fut possible, jusqu'à ce que son père lui eût formellement, par signe, ordonné de s'en retourner. Il eût été inutile d'essayer à parler au milieu du fracas assourdissant que faisaient les flots. Kenneth s'enveloppa de son plaid, et, grimpant sur le rocher, s'assit malgré la force du vent pour surveiller le bateau de son père autant que le lui permettait la faible clarté du jour. Des pensées amères vinrent fondre sur lui; — son père en danger sur les flots; sa mère harassée de veilles et d'inquiétude; son bien-aimé Jamie, le plus jeune de cette nombreuse famille, et leur idole à tous, dévoré par la fièvre; ses autres frères et sœurs perdant leur gaieté, leur santé et leur caractère; et lui-même incapable de rien faire pour les aider. Renvoyé de la station avec beaucoup d'autres, parce que leur travail ne payait plus leur nourriture, il était revenu à la maison pour être, suivant lui-même, un fardeau, et, suivant eux, une consolation pour ses parens. Jour et nuit il n'avait qu'une seule pensée, c'était de voir comment il pourrait les aider en quelque chose. Convaincu de l'inutilité de ses efforts,

il se leva, parce-que ses larmes l'aveuglaient et l'empêchaient de rien distinguer à la mer. Plus il les essuyait, plus elles revenaient, jusqu'à ce qu'enfin il cessa de lutter et les laissa couler en plus grande abondance qu'elles n'avaient jamais fait depuis qu'il n'était plus enfant.

Il venait de se rasseoir, la tête cachée dans son manteau, quand il fut tiré de sa rêverie par la main de sa mère qui s'appuya tout à coup sur son épaule. Elle lui avait parlé de quelque distance; mais les mugissemens des flots, le sifflement des vents et les cris des oiseaux de proie, avaient couvert sa voix; et sa présence causa à Kenneth une suprise qui la fit sourire.

— Ma mère! s'écria-t-il se levant tout à coup, la rougeur peinte sur le visage; si j'étais un bon fils, ce serait à moi de vous sourire quand je vous vois abattue par le chagrin.

Ella sourit de nouveau, et lui répondit :

— Et quand je suis accablée par le chagrin, je te regarde, moi, pour me consoler. Cependant ne vas pas te figurer que des larmes soient indignes d'un homme brave, ou que leur vue soit toujours pénible pour le cœur d'une mère. C'est la volonté de Dieu que nous ayons une cause d'en verser; et puisque la cause vient de lui, ce n'est pas un chagrin de les voir couler. Puisque Dieu a voulu que nous vissions tous deux une seconde année de telles tempêtes, il sait qu'il faut que nos yeux versent de l'eau comme les nuages entr'ouverts; et ne pense pas, mon enfant, que je serai jamais pour toi un juge plus sévère que lui.

— Et qu'est-ce qui vous amène ici, ma mère, de si bonne heure, et par un pareil froid?

— J'y suis venue chercher les vents rafraîchissans. Jamie s'est endormi; Annie est venue me remplacer auprès de lui; voyant que Angus était sorti, sentant ma

tête lourde et brûlante, j'ai cru que je trouverais un repos plus rafraîchissant sur ce rocher que dans mon lit. Je vois le bateau, Kenneth; je connais les intentions de ton père, et je suis sûre que dans ce moment tu priais le ciel pour son heureux retour.

—Oh! ma mère, bien des pensées me distrayaient dans ma prière. S'il ne devait pas revenir; et même maintenant, pendant son absence, je ne puis rien faire pour vous,—rien. Je suis là à manger chaque jour ce que je n'ai point aidé à gagner; je suis pour vous un fardeau, tandis que je croyais dans mon orgueil que je serais un jour votre consolation et votre appui. Ma mère, cela est bien humiliant. — Je n'aurais jamais pensé que je pûsse être humilié à ce point.

— Celui qui s'humilie, mon cher Kenneth, voit toujours le coup avant d'être frappé! Jette les yeux autour de toi. Il n'y a pas un an que le feu brûlait dans toutes ces cabanes en bas; les feux sont éteints, et avec eux l'orgueil de ceux qui s'y réjouissaient dans l'abondance. Beaucoup n'y sont plus, et ne nous ont laissé pour souvenir que quatre murailles toutes nues; quelques-uns dorment là sous la pierre grisâtre; d'autres, en plus petit nombre, ont traversé la mer pour retourner dans leur ancienne patrie. Ceux qui restent ont perdu leur orgueil; il s'est refroidi avec les cendres de leurs foyers; et il ne se ranimera pas, tant qu'ils seront mourans de froid et de faim. Qui d'entre eux avait jamais plus que toi songé qu'ils dussent être humiliés à ce point? Quand je mettais ma gloire dans mon Jamie, comme dans le plus spirituel, le plus beau de mes enfans, je ne prévoyais pas que c'était le premier que je dusse déposer dans la tombe.

—Est-ce qu'il en mourra, ma mère?

— Je crois que telle est la volonté de Dieu; mais tu sais, mon garçon, que Dieu m'a déjà appris à ne pas

être trop prompte à deviner ses décrets. Ceux que je croyais perdus sont revenus sur le rivage; et celui-là dormait au fond des eaux que je croyais sain et sauf sur le rocher. Depuis ce jour, je compris qu'il fallait attendre la fin, et c'est ce que je ferai dans cette circonstance. Nous espérerons que Jamie peut vivre encore, et nous nous tiendrons prêts à nous séparer de ceux qui ne font qu'entrer au monde, et qui paraissent pleins de force et de santé.

— C'est bien peu de chose en effet, répliqua Kenneth, que ce que les hommes savent. Naguère cette mer offrait l'aspect d'une ville populeuse; cent bateaux y poursuivaient les bancs de harengs, et revenaient chargés d'une riche cargaison. Et cette année, ainsi que la précédente, pas un bateau n'est sorti; pas un rayon de soleil, pas un rayon de lune n'éclaire la surface des flots. Quant à la terre, elle est encore plus tristement changée; là où les champs d'orge verdoyaient il y a trois ans comme un riche pâturage, on ne voit que quelques épis clairsemés et chétifs, juste assez pour donner à l'homme le regret d'une moisson. C'est là un changement que nous étions loin de craindre.

— Et cependant plusieurs le prévoyaient, et tous l'eussent pu prévoir également. A quelle époque de l'histoire n'y a-t-il pas eu du changement dans le temps, de l'inconstance dans les saisons? Nous avons été trop lents à comprendre les décrets de la Providence. Nous savions que ces mêmes tempêtes, qui nous enlevaient nos occupations, devaient aussi nous priver de nos moissons; nous savions que ces saisons orageuses arrivent de temps à autre; et cependant nous agissions comme si l'on nous avait promis que l'abondance ne dût jamais avoir de terme. Nos enfans nous demandent de la nourriture, parce que nous ne les avons pas avertis que nous de-

vions cesser de leur en donner; et ils ont raison. Mais, nous, nous avons tort quand nous nous plaignons à Dieu que la nourriture nous manque; car il y a long-temps qu'il nous a avertis qu'il en serait ainsi quelque jour.

—J'ai entendu mon oncle Ronald parler sur ce sujet. Il a souvent exprimé la crainte que la disette ne vînt; mais il disait que mon père, la veuve Cuthbert et les Duff, ne seraient jamais pris au dépourvu.

— Si ce n'avait été pour nos économies, nous aurions eu bien d'autres malheurs à supporter que ceux que le ciel nous réserve peut-être encore. Au lieu de trembler pour Jamie, j'aurais peut-être à porter le deuil de la moitié de mes enfans. Au lieu de m'affliger de te voir ainsi dépérir, Kenneth, — comme tu es devenu maigre! —j'aurais peut-être été... — Elle s'arrêta.

—Si je suis maigre, ma mère, répliqua Kenneth, c'est de chagrin; et mon chagrin vient de ce que je ne puis gagner du pain pour vous et pour moi.

—Je te prends au mot, répondit sa mère en souriant. Nous verrons si tu te porteras mieux quand j'aurai mis ta conscience en repos sur ce point-là. Mais, fais attention, ce ne sera qu'une épreuve modérée, et j'y prendrai part avec toi.

Kenneth regarda sa mère, attendant avec impatience qu'elle s'expliquât. Ella lui déclara qu'il n'y avait positivement plus moyen de se procurer du grain pour de l'argent avant la moisson. Le fermier Duff avait fort sagement mis de côté ce qui était nécessaire pour les semailles, en cas que la récolte vînt à manquer absolument; il avait conservé aussi ce dont il avait strictement besoin pour nourrir sa famille, en sorte qu'il n'avait plus rien à vendre. La petite réserve d'Ella ne suffisait même plus pour donner une maigre ration à chacun des membres de la famille pendant les trois mois qui

restaient encore jusqu'à la prochaine récolte; elle proposa donc à Kenneth de ne plus toucher ni l'un ni l'autre à l'orge ou au seigle, mais de laisser leur part à ceux de ses frères et sœurs plus jeunes et plus délicats.

Kenneth se montra reconnaissant de la confiance que sa mère lui témoignait. Elle lui avait caché jusque-là que leurs provisions fussent presque complètement épuisées, espérant que, comme les autres, il pourrait manger sans s'inquiéter de l'avenir; elle venait de voir qu'il serait plus heureux si elle lui permettait de partager son sacrifice; et, en conséquence, elle lui en avait fait la proposition. Kenneth ne se contenta pas encore de cela; ce n'était pas assez pour lui qu'on lui permît d'épargner la réserve; il lui fallait encore trouver moyen d'apporter quelques alimens à la maison.

— Ce n'est pas assez, dis-tu, mon enfant! s'écria Ella tristement. Ah! tu ne sais pas ce que c'est; tu ne le peux savoir avant d'en avoir fait l'expérience. Tu ne sais guère ce que c'est que de se coucher le soir avec le froid et la faim, de se tourner et de se retourner dans le lit sans pouvoir dormir, quand le sommeil seul, à défaut de nourriture, semble devoir procurer quelque rafraîchissement. Tu ne sais guère ce qu'est ce sommeil quand il vient enfin; — quels horribles rêves enlèvent alors le bien que le sommeil devait donner au corps souffrant; — comme tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, prend la forme d'alimens savoureux, et la quitte avant qu'on ne puisse y porter la bouche; — ou bien, ce qui est plus affreux, de rêver que quelque démon vous porte à étrangler, à dévorer les êtres qui nous sont le plus chers au monde! — Tu ne sais guère ce que c'est que de s'éveiller la bouche brûlante, les mains crispées, en sorte qu'elles sont toute la journée faibles comme celles d'un enfant à la mamelle; de sentir ses membres tremblans,

sa vue débilitée, comme si cinquante années étaient passées sur votre tête dans l'espace d'une nuit! Tu ne sais guère, Kenneth, ce que ce sera que d'avaler avec répugnance, avec dégoût, la nourriture que nous pourrons tous deux nous procurer, et de voir les jeunes enfans manger leurs gâteaux et leurs petits pains d'orge avec autant d'insouciance que si l'on pouvait les avoir en les ramassant comme les grêlons qui couchent nos blés à terre. Attends un peu, mon ami, avant de dire que ce n'est pas assez.

— Oh! ma mère, vous savez trop bien, vous, ce que c'est! Est-ce que vous auriez déjà souffert de la faim?

— J'ai appris tout cela, dit Ella éludant la question; j'ai appris tout cela quand j'étais presque aussi jeune que te voilà. Il y eut alors une disette, et nous eûmes beaucoup à souffrir; — mon père ne s'est jamais bien porté depuis ce temps-là! Dieu merci, nous ne fûmes pas obligés d'imposer à tes oncles les privations que nous nous imposâmes, mon père et moi; quant à moi, ajouta-t-elle en souriant, tout ce qu'il en résulta, c'est qu'Angus à son retour me trouva moins jolie que quand il était parti. C'est encore un avantage, qu'il y en ait un parmi nous qui ait déjà vu un temps de disette, et qui sache comment il faut s'y prendre pour la supporter.

— Apprenez-moi, ma mère, comment je me procurerai des alimens dont nous puissions vivre?

— Nous ne manquerons pas absolument d'alimens, quant à présent, mais nous en aurons qui nous nourriront moins bien que ceux que nous avons eus jusqu'ici. Il nous faut essayer des coquillages, sans pain ni pommes de terre; rien que des coquillages, des coquillages tous les jours de la semaine; et les hommes les plus robustes dépérissent bientôt avec un pareil régime.

— J'aimerais mieux abandonner quelquefois ma part

que d'en ramasser au prix de ce que je vois. J'étais charmé que vous fussiez à la maison quand la marée s'est retirée, et je n'ai pas voulu souffrir que mes petits frères vinssent sur le rivage, pour qu'ils n'apprissent pas à se battre comme le faisaient tant de malheureux affamés. Dan, qui dormait ordinairement la grasse matinée, est maintenant le premier à épier le jusant, et repousse avec violence quiconque aperçoit un coquillage avant lui, fût-ce Noreen elle-même.

— Leurs pommes de terre n'ont pas poussé, observa Ella, et ils se sont trouvés les premiers privés de nourriture, parce qu'ils n'avaient rien dont ils pussent en acheter.

— Voilà encore les Murdochs, dit Kenneth, qui se sont attiré l'animosité de tous leurs voisins, par l'habitude où ils sont d'enlever violemment aux enfans les petites provisions qu'ils rapportaient dans leurs familles. Aussi, même ceux qui sont encore, pour ainsi dire, à la mamelle, maudissent-ils le nom des Murdochs.

— Et tu prends leur parti, dit Ella souriant, sauf à te laisser dépouiller à ton tour. Tu as raison de ne pas laisser tes petits frères descendre sur le rivage pour y recevoir des leçons de cupidité et de vol; mais il ne faudra plus à l'avenir donner ta part aux autres, maintenant que tu n'auras plus de pain à la maison.

— Puis il y a les oiseaux de mer, reprit Kenneth; ce n'est pas une nourriture bien délicate dans cette saison, à coup sûr : toutefois il faudra voir si nous ne pourrions pas nous en nourrir, jusqu'à des temps meilleurs. Le pis est qu'il n'en reste que peu, les plus vieux et les plus durs.

— Les voisins qui sont plus pauvres que nous, ont exploré toute la côte avant nous, cela est juste. Puisqu'ils n'ont compté que sur le hasard, les premières chances

leur appartiennent. J'ai les yeux fatigués de suivre ainsi ce bateau; je ne distingue plus rien; est-il encore en vue, ou bien le brouillard le cache-t-il entièrement?

Ella avait à peine détourné les yeux un moment de dessus le bateau dans lequel son mari luttait contre les vents et les flots. Kenneth, qui ne les avait pas aussi fatigués, l'aperçut encore comme un point noir s'élevant et s'abaissant à l'horizon.

— Je l'aperçois encore, ma mère, mais vous ne le pourrez bientôt plus voir.

— Je n'y veux plus essayer; je retourne à la maison.

— Pour vous coucher? dit Kenneth; vous êtes harassée et demi-morte de froid, à vous tenir ainsi debout sur cette pointe de rocher, comme si vous y étiez venue braver la tempête. Promettez-moi, ma mère, que vous allez prendre du repos.

— Peut-être, si je trouve Jamie toujours endormi. Toi, mon ami, descends sur le rivage, ramasse ce que la marée y aura jeté, et ne donne plus ta part aux autres. Je t'ai dit qu'il fallait t'imposer des sacrifices: le moins pénible ne sera pas de renoncer à tes habitudes de générosité.

— Non certes, ma mère, ce ne sera pas le moins pénible, mais je me rappellerai le proverbe: *charité bien ordonnée commence par soi-même.* Oh! sans le malheur des temps, nous ne verrions pas tant de cupidité, pas tant de querelles. Il n'est pas dans le naturel des hommes de se battre pour des coquillages chaque fois que la marée se retire.

— Ne perds pas de vue que ce malheur des temps donne aussi à bien des vertus l'occasion de se développer. Est-ce que plusieurs d'entre nous n'ont pas appris la patience, ou montré du désintéressement?

— Mais, ma mère, nous n'avons pas encore vu la misère dans tout ce qu'elle a de plus affreux.

— C'est vrai. Puissé-je ne jamais voir le jour où mes enfans jetteront l'un sur l'autre des regards jaloux! La jalousie des hommes affamés est quelque chose d'effrayant.

Kenneth ne tarda pas de mettre à l'épreuve sa nouvelle résolution, quand il descendit sur la grève pour y ramasser des coquillages. Dès qu'il paraissait, c'était ordinairement un signal pour les enfans, repoussés par quelque petit tyran, de venir se placer sous sa protection. Il les avait accoutumés à le voir leur partager ce qu'il avait lui-même ramassé; car, tant qu'il était resté du pain à la maison, il n'avait pas eu le courage de refuser à de pauvres enfans mourant de faim, les misérables alimens qu'ils lui demandaient. L'un n'avait trouvé que des coquilles vides, un autre disait qu'il n'avait pas mangé le matin, un troisième déclarait que son père le battrait s'il ne rapportait pas son bonnet plein à la maison. Kenneth vidait son petit magasin, touché par l'un ou l'autre de ces cas piteux. Il y avait des solliçiteurs qu'il n'avait jamais refusés, — c'étaient ses cousins. Les deux fils aînés de Fergus, qui naguère gagnaient de bons gages, et qui espéraient en gagner encore de bons quand les travaux reprendraient à la pêcherie, avaient été congédiés en attendant, et se trouvaient sans ressource. C'était chose affligeante de les voir errer autour de l'île, cherchant tout ce qu'on pourrait convertir en alimens, et quelquefois réduits à demander à leur cousin Kenneth autant de coquillages qu'il leur en pouvait donner. Kenneth sentait qu'il n'y avait qu'une pressante famine qui pût le forcer à les refuser; il fut donc très-content de voir qu'ils n'etaient point en ce moment sur

le rivage. Il avertit les petits enfans qui vinrent l'entourer, qu'à l'avenir il ne pourrait rien faire autre chose pour eux que de les protéger dans la possession de ce qu'ils auraient ramassé; que dorénavant il garderait sa part et les priait de ne lui point demander ce qu'il ne pouvait plus leur accorder.

Alors commencèrent parmi ces enfans des scènes dont il devait être chaque jour le témoin, et qui devaient se renouveler sur une plus grande échelle entre leurs parens. Toutes les petites ruses, les petites violences que le besoin suggère à ceux qui ont moins d'empire sur eux-mêmes, donnèrent bientôt une idée de ce à quoi l'on se devait attendre quand les hommes faits auraient perdu les principes et les habitudes dont la force devait inévitablement céder à celle de la faim.

Un de ces petits enfans poussa un cri aigu. — Willie m'a arraché mon bonnet! Ah! mon bonnet, mon bonnet! il était plus plein aujourd'hui qu'il ne l'avait jamais été.

— C'est précisément pour cela, répondit Willie, garçon vigoureux qui sentait bien qu'il pouvait tout se permettre parmi les petits enfans. Tu n'en avais jamais eu assez jusqu'ici pour que ce fût la peine de le prendre; maintenant je les ai et je les garde.

Kenneth, qui représentait la justice dans cette petite société, se colleta avec Willie et rendit les coquillages à leur maître; mais Willie jura qu'il se vengerait des coups qu'il avait reçus, et surtout sur le plaignant, qui depuis ce jour-là n'eut plus un moment de tranquillité. Les deux parties s'étant retirées mécontentes, ce fut évidemment un grand malheur que Willie eût été tenté de recourir à ce qu'il appelait le droit du plus fort.

On trouva une petite fille cachée derrière un rocher et mangeant seule ce qu'elle avait ramassé de coquillages

pour toute sa famille. Plusieurs s'écrièrent : Fi! fi! c'est une honte, et jurèrent que dorénavant on ne lui confierait plus que sa propre part ; là-dessus elle répondit qu'elle entendait manger tant qu'elle avait faim, et que ceux qui en avaient trop pouvaient en donner s'ils voulaient à ses frères et sœurs. Cette enfant-là était déjà de l'opinion de ceux qui lèvent une taxe sur les ménagers et les prudens pour faire vivre les pauvres et les prodigues.

Deux jeunes garçons s'étant querellés sur la portion de coquillages qui revenait à chacun d'eux, le plus affamé jeta le tout dans la mer, et cela pour se venger. On aurait cru qu'il avait entendu parler M. Mackenzie du cas possible, mais improbable, de gens qui brûleraient les meules de blé parce que la récolte serait insuffisante. Toute condamnable que fût la conduite de ce garçon, elle l'était moins encore que celle d'une troupe d'enfans, remarquables pour leur pauvreté et leur saleté, qui appelaient les chiens et les chevaux, tous les animaux qui mangent des coquillages à Garvoloch, et les en rassasiaient.

— Comment pouvez-vous appeler des animaux à manger nos coquillages, dit Kenneth, quand il n'y en a pas assez pour les hommes?

— Il faut bien que nous nous amusions, répondirent-ils. Nous sommes dans l'âge du plaisir, nous l'avons entendu dire à nos pères ; nous souffrons tellement du froid et de la faim presque toute la journée, il serait bien dur qu'on nous empêchât de nous amuser quand nous en trouvons l'occasion.

Ce fut en vain qu'on leur représenta qu'ils faisaient ce qu'il fallait pour augmenter encore leur faim ; ils se contentèrent de répondre qu'ils s'amuseraient jusqu'au bout, et se mirent à siffler pour appeler encore d'autres chiens.

A en juger par leurs actes, ces enfans ne voyaient pas qu'encore qu'ils ne pussent pas déterminer la quantité de coquillages qu'on pourrait ramasser, c'était par leur faute que le nombre de ceux qui s'en devaient nourrir se trouvait inutilement augmenté. La population à demi affamée d'un royaume comme le nôtre pourrait prendre leçon de leur folie.

— Est-ce bien là Garveloch ? pensa Kenneth ; sont-ce bien là ces enfans parmi lesquels il y avait tant de gaieté naguère? Comme nous étions tous heureux quand la pêcherie était florissante. Il en est bien quelques-uns qui rient aujourd'hui plus fort que jamais; mais la gaieté des gens qui n'ont rien fait plus de peine encore à voir que l'air soucieux de ceux à qui il reste encore quelque chose. Quand reverrons-nous régner ici la paix et l'abondance?

## CHAPITRE VII.

### UNE LEÇON POUR LES SAGES.

Comme Ella s'en retournait doucement à la maison, elle aperçut deux hommes qui montaient le sentier tortueux qu'elle-même descendait. Oubliant qu'il était impossible qu'Angus fût encore de retour, et voyant qu'un de ces deux hommes était Fergus, elle s'imagina que son frère et son mari venaient à sa rencontre. Quand elle eut tourné la pointe d'un rocher, elle vit que c'était Ronald et non pas Angus. La terreur s'empara de la pauvre femme, déjà affaiblie par les veilles et les chagrins.

— Angus! Angus! s'écria-t-elle d'une voix qui fit

retentir les rochers. Oh! il est mort, vous venez me l'annoncer!

Avant que ses frères ne pussent la joindre, elle se laissa tomber, incapable de se tenir au rocher et croyant sentir la terre trembler et s'abîmer sous elle. Elle était complètement évanouie avant qu'ils ne pussent lui faire entendre une parole de consolation.

— Le besoin est ici pour autant au moins que l'inquiétude, dit Ronald lui frottant les mains tandis que Fergus lui jetait de l'eau au visage. Jamais je n'ai encore vu Ella s'évanouir, à plus forte raison le faire pour une fausse alarme. Il faut que ce soient des privations bien douloureuses qui l'aient amenée à cet état de faiblesse.

Les larmes inondaient les yeux de Fergus quand il répondit :

— C'est son cœur de mère qui souffre, Ronald. Elle a veillé et souffert pour son petit Jamie, jusqu'à arriver à cet affaiblissement de l'esprit et du corps.

— La voilà qui revient. Ses lèvres se colorent. Voyez si son esprit ne sera pas aussitôt, ou même plutôt ranimé que son corps. Elle sera plus surprise que nous de son évanouissement. — Silence ! elle ouvre les yeux. — Soulevez-la un peu.

— Eh bien! Ella, dit Ronald se penchant sur elle et souriant, vous ne m'avez jamais accueilli de cette manière. Pourquoi êtes-vous donc si fâchée de me voir aujourd'hui?

— Est-ce qu'il n'est rien arrivé? demanda Ella d'un ton calme. J'ai rêvé qu'il etait arrivé quelque chose ; — quelque chose à Angus.

— Ce n'est qu'un rêve, du moins que je sache. Je ne fais que de débarquer, et je venais savoir des nouvelles d'Angus et de vous.

Ella s'était levée, et faisant signe qu'elle n'avait plus besoin de leurs secours, s'était seulement appuyée contre le rocher.

— Il me semblait, dit-elle, que Fergus avait l'air affligé, il me semblait qu'il avait l'air consterné, ajouta-t-elle, regardant fixement son frère.

— Peut-être ne vous trompez-vous pas, Ella; mais cette consternation n'était ni à votre sujet, ni à celui de votre mari. Un homme peut bien avoir l'air triste par le temps qui court; mais je n'avais pas dessein de vous effrayer.

— Le temps qui court nous rend égoïstes, dit Ella; et c'est ce qu'il y a de plus affreux. Autrefois, Fergus, j'aurais eu l'œil plus prompt à apercevoir vos chagrins que les miens propres. — Mais venez vous mettre avec moi à l'abri dans ma maison, avant que ce nuage ne crève. Il n'y a déjà que trop long-temps que je suis loin de mon pauvre enfant malade. Venez tous deux, et acceptez la misérable hospitalité que je puis vous offrir. C'est une grande consolation pour moi de vous voir ici, Ronald.

Ella marchait, ses frères en firent l'observation, d'un pas presque aussi ferme que le leur. Arrivée près de la maison, elle leur recommanda de ne pas parler de son évanouissement, afin de ne point donner d'alarmes inutiles aux enfans. C'était, disait-elle, une étrange idée qui ne lui reprendrait plus.

— Mon Dieu! ma mère, que vous êtes pâle! s'écria Annie quand ils entrèrent.

— J'ai froid, ma belle. Le vent est glacial sur la hauteur; mets donc plus de tourbe dans le foyer, et montre à tes oncles que tu sais faire les honneurs de la maison, tandis que je vais voir le petit Jamie.

Jamie dormait toujours d'un sommeil agité. Il était

couché sur le dos, la bouche ouverte et brûlante, la respiration irrégulière; ses petits doigts se crispaient par instans, et puis retombaient abandonnés et sans force. Tandis que sa mère lui passait la main sur les tempes, tâtait son pouls, et étudiait toute sa petite physionomie, elle ne s'aperçut pas que quelqu'un l'eût suivie. Elle entendit tout à coup des soupirs étouffés, et vit Fergus à genoux devant le berceau, et cachant sa tête sous son plaid.

— Dieu vous assiste! Dieu vous console! disait-il tout bas.

— Vous pensez qu'il en mourra, Fergus; et vous tremblez pour vos deux enfans malades aussi. Mais, espérez, — du moins jusqu'à ce que vous les voyez aussi mal que Jamie. Jusque-là j'ai espéré, moi.

La douleur de Fergus devint encore plus violente. Ses deux petits enfans étaient morts dans la nuit. La fièvre avait plus tôt terminé son ouvrage sur ces deux victimes affaiblies déjà par le besoin. Fergus était venu inviter ses frères aux funérailles.

Ella le conduisit hors de la chambre, et s'assit à côté de lui, de manière toutefois à ne pas perdre de vue le berceau de son enfant. Elle fut plus contente que jamais que Ronald fût venu, quand elle vit qu'il parvenait à captiver l'attention de Fergus par les nouvelles qu'il apportait.

Il ne voulait pas, pour le consoler, lui exagérer les espérances de secours à attendre des îles voisines : la disette y sévissait presque au même degré. La saison défavorable pour l'une, l'était aussi pour les autres. Mais si l'on ne pouvait espérer de secours immédiat, on pouvait croire qu'il y en avait actuellement à la mer. Un mémoire avait été envoyé au gouvernement; et le capitaine Forbes faisait en ce moment le tour des îles pour constater l'état des besoins, et voir comment employer le plus utilement les fonds que la Compagnie se proposait d'affecter au sou-

lagement de leurs habitans. Il allait arriver incessamment à Garveloch; et il était possible qu'il fût bientôt suivi d'un vaisseau chargé de pois, de pommes de terre et de grains. Ronald ajouta qu'aussitôt qu'il avait appris cette espérance de secours, il avait osé braver une mer orageuse pour en apporter la nouvelle à son frère et à sa sœur. Ella observa qu'il y avait sans doute une autre personne à laquelle il désirait en faire part, quoique, grace à Dieu, la veuve Cuthbert souffrît moins peut-être de la rigueur des temps qu'aucune autre famille à Garveloch, à moins que ce ne fussent les Duffs.

Ronald ne répondit pas quant à présent, réservant ce qu'il avait à dire sur Katie jusqu'à ce que Fergus fût parti. Il ajouta qu'il avait en vain essayé d'acheter quelques alimens pour les porter avec lui; il n'avait pu s'en procurer ni pour or ni pour argent. Mais, comme ceux qui pouvaient le mieux payer étaient servis les premiers, on lui avait promis de lui vendre une portion du premier chargement qui arriverait à la station. Il désirait que cette portion fût partagée également entre sa sœur, son frère et la veuve Cuthbert, et qu'il y eût toujours quelqu'un en sentinelle pour veiller sur cet envoi qui serait fait à l'adresse de Fergus. Sans prendre le temps de remercier son frère, celui-ci demanda quand ces vivres arriveraient. Il n'y avait pas moyen de le savoir. Peut-être dans quinze jours, peut-être dans deux mois. Il n'en témoigna pas moins sa reconnaissance à Ronald, et dit quelques mots sur le remboursement qu'il espérait effectuer dans un temps plus heureux. Ronald n'en voulut pas entendre parler, et le congédia pour qu'il pût apprendre à sa femme et à ses enfans qu'un vaisseau chargé d'alimens était actuellement en route pour Garveloch, ou ne tarderait pas à y être.

— Je n'ai à travailler que pour moi, je n'ai que moi

à nourrir, dit Ronald ; et ce qui me reste au-delà de mes besoins appartient naturellement à mes parens. Vous en hériteriez à ma mort, Fergus ; ce n'est donc que vous donner, quand vous en avez le plus besoin, ce qui vous arriverait quand vous et les vôtres pourriez plus aisément peut-être vous en passer.

Aussitôt que Fergus fut parti et que Ronald se trouva seul avec sa sœur, une conversation s'établit entre eux au sujet de la veuve Cuthbert. Elle fut longue et animée, et interrompue seulement par les soins à donner au petit malade. En s'éveillant, l'enfant reconnut son oncle Ronald, qui le caressa et l'amusa tandis que sa mère filait près de son berceau.

Ils étaient ainsi à causer après le dîner, quand Katie entra. Elle apportait un potage nourrissant pour le petit Jamie, comme elle avait fait plus d'une fois depuis le commencement de sa maladie. Elle fut surprise de voir Ronald ; car les visiteurs étaient rares dans une saison si orageuse. Quand elle vit qu'il se levait pour partir, elle dit qu'elle était bien fâchée d'être ainsi entrée sans les avoir prévenus ; mais il répondit qu'il fallait qu'il fût de retour à la station avant la nuit, et qu'il n'était déjà resté que trop long-temps. Comme sa sœur n'insistait pas pour le retenir, Katie ne le fit pas non plus : elle accepta la main qu'il lui offrait, et confirma ce qu'Ella lui avait dit de la santé et du bien-être relatif dont jouissait sa petite famille. Il n'y avait pas besoin de demander comment elle se portait elle-même ; car, par contraste sans doute avec tous ceux qui l'entouraient, elle paraissait plus fraîche et plus gaie que jamais.

— Allez, mes chers amis, dit Ella à ses enfans, aider votre oncle à s'embarquer : vous pourrez suivre de l'œil son bateau jusqu'au petit promontoire : ayez soin de remarquer s'il n'y a aucun autre navire en vue. Et cepen-

dant Angus a dit qu'il ne reviendrait pas aujourd'hui.

— Maintenant, dit Katie quand Ella eut fini de faire manger au petit Jamie ce que son amie avait apporté, il faut que vous me laissiez faire à ma volonté.

— Dites-moi quelle est votre volonté, avant que je vous promette rien.

— Ma volonté est que nous changions de maison et de famille pour cette nuit. Il faut que vous couchiez mes enfans pour moi, que vous mangiez mon souper que vous trouverez dans le buffet, et que vous vous couchiez dans mon lit pour y dormir jusqu'à demain au grand jour. Vous pouvez vous en fier à moi du soin du petit Jamie; vous savez que je suis bonne garde-malade, vous me l'avez dit quand Hugh avait la rougeole. D'un autre côté, soyez sans inquiétude, Kenneth est sûr qu'Angus ne reviendra pas cette nuit.

Ella ne se fit point un sot scrupule d'accepter cette offre obligeante. Elle avait déjà passé plusieurs nuits, et se sentait tellement épuisée qu'elle vit là un secours qui lui arrivait bien à temps pour lui permettre de mieux remplir son devoir le lendemain. Elle s'était toujours empressée de rendre de semblables services à ses voisins; et, sachant tout le plaisir qu'éprouvait Katie à le lui offrir, elle ne voulut pas la refuser. Elle accepta donc sans se faire prier, ajoutant seulement :

— Je suis sûre que vous ne me l'offririez pas si vous aviez la moindre crainte que vous ou moi puissions donner la fièvre à vos enfans.

— Certainement non, Ella. Vous savez que personne n'a pris plus de précautions que moi quand la petite vérole était dans l'île. Plusieurs voisins m'en ont voulu de ce que je ne laissais pas mes enfans parler un seul instant avec les leurs; mais, pour cette fièvre, elle n'est pas contagieuse, j'en ai la conviction.

Voyant, au bout de quelques minutes, qu'Ella s'occupait à préparer tout ce dont elle pourrait avoir besoin pendant la soirée et la nuit, Katie l'invita à venir s'asseoir près d'elle, et à ne se donner aucune autre peine ce jour-là.

— Ce qui vous aurait suffi me suffira ; et, si j'ai besoin de quelque chose, Annie me dira où le trouver.

— Je ne demande pas mieux que de m'asseoir près de vous, dit Ella quand elle eut ranimé le feu et repris sa quenouille, parce que....

— Parce que vous ne pouvez vous tenir debout ; n'est-ce pas, Ella ? Vous êtes encore aussi pâle que si vous aviez vu un spectre. Ainsi vous avez pris Ronald pour un fantôme, ce matin ?

— Fergus a eu tort de vous conter cette sottise-là. Non ; je suis bien aise de me trouver seule avec vous, parce que j'ai beaucoup à vous parler de Ronald. Ne prenez pas cet air-là, Katie. J'ai une toute autre demande à vous faire aujourd'hui, et, si vous me l'accordez, ce sera la dernière.

Katie baissa les yeux sur son ouvrage, et ne répondit pas. Ella continua en ces termes :

— Vous savez aussi bien que moi depuis combien de temps Ronald vous aime ; vous savez que votre mariage lui fut un coup bien pénible ; et que, depuis votre veuvage, il a parfois senti renaître ses espérances ; mais vous n'avez jamais su, ce que j'ai su, moi, combien son cœur a été inquiet et irrésolu depuis plus de trois ans. Il n'a fait que venir et repartir, puis revenir presque immédiatement. Katie, il épiait vos sentimens ; il attendait un moment favorable ; enfin il ne savait plus que faire, ni comment s'y prendre pour vous parler.

— A coup sûr, non-seulement je n'ai pas désiré, mais je n'ai pas su qu'il fût ainsi tourmenté. Je n'aime point à

laisser qui que ce soit dans l'incertitude; et j'ai pour Ronald trop de respect, beaucoup trop de.....

— Ni lui ni moi n'avons pensé que vous fussiez femme à vous jouer de lui ni d'aucun homme. S'il avait eu cette idée, c'en eût été bientôt fait de son amour. Cette incertitude où il est resté ne vient pas de votre faute; et ce sont des causes particulières qui l'ont fait durer si longtemps. Il a dit souvent que si vous aviez été une jeune fille, il aurait parlé, et aurait su une fois pour toutes à quoi s'en tenir; mais votre mari était son ami, il ne pouvait savoir quels étaient vos sentimens, et il craignait avant tout de les heurter. C'est ainsi qu'il a toujours attendu, et que, remettant sans cesse à le faire, il n'a jamais parlé, jusqu'à ce qu'enfin les circonstances ont décidé ce qu'il ne pouvait prendre sur lui de décider lui-même. Il m'a chargée de vous dire, Katie, que vous cessiez de rien craindre de sa part. Il vous donne sa parole d'honneur de ne jamais vous parler d'amour ni de mariage; et s'il vous a occasioné, comme il le soupçonne, quelques contrariétés, il vous en demande pardon, et vous prie d'en bannir entièrement le souvenir

— Est-ce là la demande dont vous me parliez?

— Non, la demande dont je vous parlais est plus facile, je crois, à accorder. Je suis chargée de vous prier de sa part de le vouloir bien traiter avec une franche amitié, comme vous le feriez pour un vieil ami, pour un frère. Il ne pensera plus au mariage, et je crois que rien ne le pourrait rendre plus heureux que la permission de nous regarder du même œil et de nous traiter toutes deux comme ses sœurs. Vos enfans l'aiment, Katie; si vous voulez seulement faire comme je fais, lui dire qu'il est le bien venu quand il vient, lui souhaiter bonheur et santé quand il part, lui demander son secours quand vous en avez besoin, l'accepter quand il vous

l'offre, lui permettre de s'occuper de vos enfans pour leur bien, toutes les difficultés seront terminées, et Ronald pourra être plus heureux qu'il ne l'a été depuis bien des années. Il serait toujours pénible pour vous deux de vivre ensemble comme de simples connaissances ou comme des étrangers; vous avez sa parole d'honneur — est-il un homme dont la parole soit plus sûre? — qu'il n'essaiera jamais d'être pour vous plus qu'un ami. Le seul moyen de lui rendre la paix, et de vous mettre vous-même plus à l'aise, est de vivre ensemble comme deux amis, — comme si vous étiez tous deux les enfans d'un même père. Permettez que Ronald soit votre ami comme il est le mien.

— Je ne vois aucune raison de ne point accepter l'amitié de Ronald, ou de lui refuser la mienne. Mais, Ella, il faut que vous répondiez franchement à une question que je vais vous faire. Y a-t-il quelque chose en moi qui ait motivé ce changement dans les vues de votre frère? Je ne vous aurais pas fait cette question, si vous ne m'aviez dit qu'il renonce absolument au mariage; mais puis qu'il n'a porté ses idées sur aucune autre femme, je désirerais savoir si c'est qu'il a pour moi moins d'estime qu'avant mon mariage.

— S'il en était ainsi, rechercherait-il votre amitié comme il le fait? S'il vous estimait, ou s'il croyait pouvoir vous estimer jamais moins, il n'aurait qu'à ne plus venir à Garveloch sans dire à personne, si ce n'est peut-être à moi, pour quel motif il en agit ainsi. Non, il est toujours dans les mêmes sentimens; et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous dire tout ce que je sais de sa manière de voir à ce sujet. Katie, c'est l'état de la société dans ces îles qui le force, ainsi que d'autres hommes prudens, à renoncer au mariage.

— Et quelques autres aussi qui ne se piquent pas de pru-

dence, Ella. Je pourrais vous citer les noms de plusieurs hommes qui n'eussent pas demandé mieux que de m'épouser quand les ouvriers étaient rares et qu'il était probable que mes garçons seraient pour moi une petite fortune, qui maintenant s'éloignent et daigneront à peine me saluer, je le parierais, jusqu'à ce que ma famille promette d'être pour moi une source de profits, et non plus un fardeau.

— Vous ne classez pas Ronald parmi ces gens-là? s'écria Ella indignée. Vous ne sauriez le croire capable de s'avancer et de reculer, selon que votre fortune s'élève ou s'abaisse, que votre fortune consiste dans vos enfans ou dans vos économies! Ce n'est pas pour lui seulement, c'est pour vous, pour vos enfans, pour nous, pour toute la société, qu'il pense et qu'il agit comme il le fait.

Katie n'en doutait pas, — Ronald était loin d'être égoïste.

— Quand tout serait de nouveau prospère autour de nous en un mois, dit Ella, il ne changerait pas de résolution, car il voit que notre prospérité ne saurait être durable, tant que nous ne nous précautionnerons pas contre les changemens qui peuvent arriver, tant que les saisons seront quelquefois orageuses, et notre commerce sujet à des variations. Une saison abondante et un commerce florissant ont été la cause de notre ruine, parce que nous avons agi comme s'il devait toujours en être ainsi; maintenant nous avons besoin, pour soulager notre infortune, de beaucoup d'hommes comme lui, et il ne le pourrait faire s'il était chargé d'une nombreuse famille comme nous.

— Mais il est très-pénible qu'il soit obligé de renoncer au mariage, parce que d'autres ont manqué de prudence.

— Katie, son lot est encore le meilleur. C'est un

bonheur pour lui que de nous aider dans nos besoins, et il s'épargne le chagrin de voir ses enfans souffrir, privés de ce qu'il ne pourrait leur donner. Il n'en sent pas moins qu'il fait plus que son devoir en renonçant au mariage. S'il n'y avait pas des O'Rorys qui se marient à dix-huit ans, si la plupart des autres avaient la prudence d'attendre quelques années avant de le faire, tous ceux qui désirent se marier le pourraient sans encourir de blâme.

— Mais qui pense en se mariant à mériter des éloges ou du blâme? Je conviens qu'on y devrait songer. Quand on jette les yeux autour de soi, quand on voit tous les chagrins, tous les crimes qu'enfante la misère, on ne peut s'empêcher de dire que celui-là est coupable, qui s'expose à accroître la classe des nécessiteux. Combien peu songent à tout cela! Ceux qui se croient les plus concièncieux s'occupent seulement d'épouser une personne qui leur convienne à tous égards, et ne vont pas au-delà. Ils ne s'occupent ni du temps, ni de la manière, ni de leurs devoirs envers la société.

— Il en est ainsi, même dans cette petite île où nous pouvons voir les causes de la détresse; dans les grandes villes où il est aisé de jeter le blâme là où il n'est point dû, où les gens deviennent plus turbulens à mesure qu'ils deviennent plus pauvres, le mal est bien plus grand. Des enfans viennent au monde, dont les parens n'ont à leur donner ni abri, ni vêtemens; plus la pauvreté s'étend parmi la classe ouvrière, plus rapidement la population s'y double. Vous avez assez vu les villes, Katie, pour savoir combien ce que je dis est exact.

— Oui; et tout cela se fait au nom de la Providence; et je me suis toujours attendue à voir ensuite blâmer la Providence de ce qu'elle ne donnait pas assez de nourriture pour cette multitude.

— Ce blâme eût été aussi peu raisonnable que cette confiance mal placée. Que nous sommes lents à comprendre la volonté de la Providence à cet égard, tandis qu'elle est la même que nous entendons si bien dans d'autres cas! La Providence nous a donné la force de nos membres et de nos passions; et cependant nous en restreignons l'usage pour mener une vie sociale. Si un homme employait la force de son bras à jeter bas la maison de son voisin, ou sa colère à troubler la société dans laquelle il vit, nous trouverions son excuse pitoyable s'il venait nous dire que c'est la Providence qui lui a donné cette force ou cette colère. Comment un homme serait-il plus excusable de mettre des enfans au monde, quand il y a déjà tant de personnes à nourrir, que chaque nouveau-né contribue nécessairement à faire mourir de faim un de ceux qui existent déjà?

— Puisque la Providence n'a pas permis que la nourriture s'accrût comme le nombre des hommes, il est évident qu'elle a voulu que nous nous restreignissions sur ce point, comme dans toutes nos autres passions.

— Et les signes de sa volonté sont effroyables, Katie. Les pleurs des mères sur le cadavre de leurs enfans, qui se sont fanés sous le vent de la misère, comme de tendres bourgeons sous le souffle de la gelée; le dépérissement des êtres faibles, l'affaiblissement des êtres forts, le vol dans les rues, la maladie dans les maisons, les funérailles qu'on rencontre sur le chemin, — tout cela sont autant de signes que l'accroissement illimité de la population n'est pas dans la volonté de Dieu.

— Ils nous disent en quoi nous avons tort, Ella. Comment apprendrons-nous à faire bien?

— En faisant comme vous avez fait pendant toute votre vie; en employant votre jugement et usant de vos facultés. Nous n'avons pas le pouvoir de faire accroître

la nourriture aussi vite que la population, mais nous avons celui de ne faire accroître la population que dans la même proportion où s'accroît la nourriture. C'est là un échec comparativement doux qu'il est en notre pouvoir de faire subir à la population; si nous ne voulons pas en faire usage, il ne faut pas murmurer quand la Providence lui en fait subir de bien plus pénibles. Si l'homme colère ne veut pas modérer son irritabilité, il doit s'attendre à être puni par celui qu'il aura insulté; si les hommes se livrent imprudemment à l'amour, ils ne doivent pas se plaindre quand la pauvreté, la maladie et la mort viendront désoler leur famille.

— Ne pensez-vous pas, Ella, que dans l'acte du mariage il intervient une partie de plus qu'on ne le suppose communément?

— Il y a une partie, répliqua Ella souriant, qui, si elle pouvait parler, s'opposerait souvent à la publication des bancs; et c'est cette partie que Ronald vient de consulter.

— Vous voulez dire la société.

— Oui. Dans la vie sauvage, le mariage peut n'être qu'un contrat entre un homme et une femme pour leur plaisir mutuel; mais si les contractans réclament les avantages et la protection de la société, ils deviennent responsables envers elle. Ils n'ont pas le droit de préparer une diminution de ses ressources; en conséquence, quand ils se marient, ils forment avec la société une convention tacite de ne pas introduire dans son sein de nouveaux membres aux besoins desquels il ne serait pas pourvu par leur travail ou celui de leurs parens. Celui-là n'est pas un bon citoyen qui court le risque de laisser ses enfans à la charge du public.

— Ella, avez-vous fait toutes ces réflexions-là avant de mettre au monde vos dix enfans?

— En vérité, Katie, mon mari et moi nous ne doutions pas que nous ne pussions fournir amplement aux besoins de nos enfans. Il y avait alors moins de travailleurs à Garveloch, et une belle perspective d'ouvrage; et même en ce moment nous ne sommes pas pauvres. Nous avons de l'argent, des habits, des meubles; et si nous n'avons pas assez de pain, nous le devons à ceux qui, n'ayant fait aucune épargne, sont maintenant infiniment plus malheureux que nous. Espérons que nous profiterons tous de cette leçon. Mon mari et moi, nous aurons soin d'apprendre à ceux de nos enfans qui nous seront conservés, combien il est plus aisé de prévenir le besoin que de le supporter.

— Vous et moi, Ella, nous ferons tout ce que nous pourrons pour rendre nos enfans prudens sous le rapport du mariage; et si tous nos compatriotes voulaient en faire autant, nous pourrions envisager l'avenir sans effroi; mais il y en a si peu qui comprennent les avertissemens de la Providence! et il est si pénible pour les gens prudens de voir qu'ils le sont presque seuls !

— Non pas, Katie; ce n'est pas ici comme si tous devaient travailler simultanément pour opérer quelque bien. Chaque homme prudent, pris isolément, comme Ronald, par exemple, non-seulement empêche l'accroissement du mal, mais produit un bien positif. Chaque fait de cette nature est un enseignement; chaque résolution aussi sage ferme l'une des écluses par lesquelles s'écouleraient les ressources de la société. C'est un exemple par lequel tout homme consciencieux peut régler sa conduite sans hésitation et sans découragement.

— Comme différentes choses sont réputées honorables, suivant la différence des temps! dit Katie en souriant; il y a eu des temps où l'on considérait comme les plus grands bienfaiteurs de l'humanité ceux qui avaient

eu le plus d'enfans; et maintenant nous honorons davantage ceux qui n'en ont pas eu du tout; et cependant ces deux opinions peuvent avoir été également justes, eu égard à la différence des temps.

— Un changement de localité produira le même effet. Si Ronald habitait une colonie naissante, où les bras manquassent plus que toute autre chose, ce serait un honneur pour lui d'avoir eu dix enfans, et un honneur double d'en avoir eu vingt. Et cela serait encore raisonnable; car, en pareil cas, ces enfans eussent été un bienfait, et non pas un fardeau pour la société.

— C'est une pitié que tous ceux qui sont trop pauvres pour se marier ici, et qui n'ont pas de goût pour le célibat, ne veuillent pas aller dans ces colonies naissantes. Dan et sa femme y seraient un trésor.

— Si eux et leurs enfans voulaient travailler, mais non pas autrement... Toutefois les pauvres petits auraient plus de chance de vivre là qu'ici. Si Noreen s'obstine à demeurer à Garveloch, il pourra en être d'elle comme de beaucoup de mères dans les Highlands; — elle pourra parler des vingt enfans qu'elle aura eus, et n'en laisser qu'un ou deux après elle.

— Le cœur me saigne pour ces pauvres enfans, dit Katie. On aimerait autant apprendre qu'ils aient été exposés dans la rue en naissant, que de les voir ainsi languir et descendre dans leur petite tombe avant d'avoir seulement atteint l'âge de quatre ans. J'ai souvent entendu dire que ni les gens très-riches, ni les gens très-pauvres ne laissent après eux d'aussi nombreuses familles que les classes moyennes; et si l'on connaît la raison de ce fait, ce me semble une espèce de meurtre que de ne pas en prévenir la reproduction.

— La raison en est bien connue. Ceux qui vivent dans le luxe et la dissipation engendrent bien moins d'enfans

qu'aucune autre classe; mais le petit nombre d'enfans qu'ils produisent sont du moins garantis du besoin et des maladies qui abrègent l'existence des enfans de la classe infime. La classe moyenne est plus prudente que celle-ci; en conséquence elle donne naissance à moins d'enfans : toutefois elle en a plus que la classe qui nage dans le luxe, et en laisse plus au monde qu'aucune des deux autres.

— On pourrait chercher long-temps chez les lords et les ladies de Londres, ou parmi les pauvres tisserands de Paisley, avant de trouver une famille d'enfans aussi bien portante, aussi gaie.

Que la vôtre, allait dire Katie; mais elle remarqua qu'Ella soupirait profondément en regardant son petit Jamie; elle n'acheva donc pas sa phrase, mais continua en ces termes :

— Il me semble qu'une femme à la mode, qui se prive de son sommeil, et passe la nuit à jouer aux cartes dans une chambre chauffée avec excès, qui se fait traîner dans voiture bien close au lieu de donner à ses membres le rafraîchissement de l'air naturel, ne doit pas plus s'attendre à laisser après elle des enfans nombreux et bien portans, que Noreen qui va ballottant son enfant comme si elle voulait lui rompre les reins, et ne donne à la pauvre créature rien que des pommes de terre, tandis qu'il demanderait à être nourri du meilleur lait et du pain le plus savoureux. Ces deux mères-là ne méritent guère mieux ce titre que certaines mères en Chine. Ella, votre mari vous a-t-il jamais parlé du sort des enfans en Chine?

—Oui; mais je puis à peine en croire sa parole sur ce point. Qui vous en a parlé, à vous?

—Je l'ai lu dans plus d'un livre; et je sais que les choses se passent de même dans l'Inde. J'ai bien lieu de craindre que ce qu'on en rapporte ne soit que trop vrai.

C'est une chose très-commune dans l'Inde que de faire mourir les petites filles aussitôt qu'elles sont nées.

—La tentation est forte, Katie, là où les peuples sont si pauvres qu'ils périssent par centaines de mille à la moindre famine. Mais le meurtre des enfans est encore plus commun en Chine, où il n'est aucunement puni, et où le manque de nourriture excède tout ce qu'on peut imaginer. Dans les grandes villes, les enfans nouveau-nés sont chaque nuit exposés dans les rues pour y périr; un plus grand nombre est jeté dans la rivière et entraîné au loin sous les yeux de leurs parens.

— On dit même, Ella, qu'il y a des personnes en Chine qui font profession habituelle de noyer les petits enfans comme autant de petits chiens ou de petits chats.

— Oh! horrible! A quel point de corruption faut-il qu'un peuple en soit arrivé avant que d'engendrer des enfans pour un pareil destin!

— Rien n'amène la corruption autant que la pauvreté; et il n'y a nulle part une pauvreté telle qu'en Chine.

—Et cependant on appelle la Chine le plus riche pays du monde.

—Et cela peut être vrai. La Chine peut produire plus de nourriture qu'aucun autre pays à proportion de ses limites. — Elle peut contenir plus de richesses de toute espèce, et en même temps renfermer le plus grand nombre d'habitans dénués de tout. Nous appelons les colonies naissantes des pays pauvres, parce qu'elles ne possèdent qu'un capital relativement peu considérable; mais le bonheur d'une nation ne dépend pas de la somme totale de ses richesses; il dépend surtout de la proportion dans laquelle est divisée cette richesse parmi ceux qui en doivent jouir. Quel pays fut jamais plus pauvre que Garveloch il y a vingt ans? et cependant personne

n'y souffrait de besoin. Quel pays fut jamais plus riche que la Chine en ce moment? et cependant des multitudes d'hommes y mangent des chiens et des chats pourris, y vivent dans des bateaux, faute d'avoir une maison, suivent les vaisseaux anglais, ramassent et dévorent les dégoûtans débris de cuisine qu'on y jette par-dessus le bord.

— Supposez, dit Ella en frémissant, que ce doive être un jour le sort de notre patrie! Tel est le cours naturel des choses quand l'accroissement d'une population est hors de proportion avec celui des produits naturels dont elle doit se nourrir. Puissent nos concitoyens ouvrir tous les yeux sur cet avenir, avant que nous n'en soyons où en sont les Chinois! —Même quand nous ne devrions jamais en venir à ce point extrême; —même si le mal doit être prévenu et amoindri par la retenue des hommes prudens, l'émigration des hommes entreprenans, et par les autres moyens qui restent encore en notre pouvoir, puissions-nous apprendre à les employer avant d'y être réduits par la disette et les épidémies !

— Il est déjà assez effrayant de voir ce que nous avons sous les yeux. A Dieu ne plaise que l'Angleterre entière doive jamais se trouver dans l'état où est aujourd'hui Garveloch !

—Dans un très-grand nombre de villes considérables, il y a toujours autant de misère que nous en voyons aujourd'hui chez nos voisins; il en sera toujours de même jusqu'à ce que ceux qui ont le pouvoir en main, — non le roi, — non le parlement, — non les riches seulement, mais la masse du peuple, comprennent les lois naturelles en vertu desquelles et sous lesquelles ils vivent.

Beaucoup partageraient l'opinion d'Ella s'ils pouvaient, comme elle, voir opérer le principe de l'accroissement dans une petite localité; car il n'y a rien de si

simple, rien de si peu controversable, une fois que l'on comprend bien la question. Dans de grandes sociétés, l'esprit de l'observateur est dérouté par les mouvemens qui s'exécutent autour de lui. Ceux qui viennent dans la cité et ceux qui en partent, les naissances, les décès, les accidens défient ses calculs; et il ne manque pas de gens qui concourent à le jeter dans l'erreur, parce qu'ils continuent à faire des choses actuelles une peinture, qui peut-être était vraie autrefois, mais qui a cessé d'être exacte. Dans toutes les villes, encore que la moitié de la population y meure de faim, il y a toujours une foule de personnes qui font tout ce qu'elles peuvent pour encourager la propagation, sans donner une bonne raison de leur opinion. En présence de leurs conseils et de leurs exemples, il est difficile de constater le véritable état des choses, car elles ne manquent pas de vous expliquer, Dieu sait comme, comment il se fait que nos maisons de refuge soient pleines, que les lits soient disputés dans nos hôpitaux, et que les cloches de nos églises ne cessent de sonner des enterremens. Mais quand l'observateur se place sur un théâtre plus étroit, la vérité se manifeste aussitôt; — il devient aussitôt évident que, puisque le capital s'accroît plus lentement que la population, il y aura nécessairement tôt ou tard déficit de nourriture, à moins qu'on n'avise aux moyens d'arrêter la rapidité avec laquelle s'accroît le nombre de ceux qui doivent en vivre. Si le salut d'une nation dépendait de ce que le lièvre n'arrivât pas à un but donné avant la tortue, peut-être y aurait-il des citoyens qui soutiendraient jusqu'au dernier moment que tous deux courent d'un pas égal, et que par conséquent il faut les laisser courir librement; mais il s'en trouverait d'autres qui, s'en fiant au témoignage de leurs propres yeux, voudraient prendre quelques mesures de précaution : ils pourraient laisser courir

le lièvre jusqu'à ce qu'il eût rattrapé la tortue; mais alors ils lui mettraient des entraves. Si quelqu'un trouvait que ce n'est pas là une course de franc jeu, on lui répondrait que le lièvre et la tortue n'ont pas été créés pour lutter de vitesse l'un contre l'autre; et que s'ils veulent les faire courir ensemble, il faut s'arranger à égaliser les choses entre les concurrens.

Ella et Katie, pleines de bons sens, dépourvues de préjugés, éclairées encore par leur anxiété pour leurs enfans, étaient on ne peut plus propres à reconnaître la vérité une fois qu'elles s'étaient trouvées en face. L'intérêt qu'elles prenaient à Ronald et à leurs propres enfans leur permirent de bien envisager la question sous ses deux jours différens; et il ne resta pas dans leur esprit le moindre doute, après qu'elles eurent comparé le nombre des habitans de Garveloch et les ressources qu'offrait cette île, qu'il fallait que l'accroissement de la population y fût arrêté, et qu'il valait infiniment mieux que ce fût la prudence qui le restreignît, que le vice et la misère.

Ella pouvait se former une idée des maux qu'entraîne cette dernière, encore que sa conscience ne lui fît aucun reproche, quand elle contemplait la figure de l'enfant qui reposait sa tête souffrante sur son sein. Quoiqu'il fût tard, elle ne put se décider à le quitter jusqu'à ce que ses yeux appesantis se fussent fermés et qu'elle l'eût posé sur son oreiller. Annie vint alors pour tenir compagnie à la veuve encore une heure ou deux, et Ella s'en alla passer la nuit dans la maison de son amie.

— Nous causerons dorénavant sans nulle réserve, Ella, dit Katie souriant. Il n'y a jamais eu qu'un sujet sur lequel je n'étais pas toujours contente de parler avec vous, et maintenant voilà la chose réglée pour jamais.

Ella fut charmée que Katie eût ainsi parlé, car jusque-là elle n'était pas complètement sûre de ses sentimens. Elle regarda avec affection cette figure marquée, mais non flétrie, par des chagrins prématurés, et baisa sur le front cette amie qu'elle chérissait comme une jeune sœur, et tout autant qu'elle l'aurait pu faire, si un mariage les eût rendues réellement belles-sœurs.

---

## CHAPITRE VIII.

### UNE LEÇON POUR LES IMPRUDENS.

---

Angus revint sain et sauf chez lui, mais son retour fut bien triste. Une tempête le ramena dans le détroit, et il débarqua au moment où le cortége qui accompagnait les deux enfans de Fergus au tombeau montait les rochers. Le malheureux père se figura naturellement que c'étaient là les funérailles de celui de ses enfans qu'il avait quitté si malade, et fut encore confirmé dans cette supposition en ne voyant sur la grève personne de sa famille venir à sa rencontre. Kenneth et ses frères étaient au convoi; Angus ne trouva donc que sa femme et ses filles dans sa maison quand il y entra, le cœur palpitant. Ella le reçut avec un visage calme, mais triste, qui, joint au silence terrible que gardaient les enfans, ne répondit que trop clairement à la question qu'il était sur le point de faire. Le petit Jamie était mort quelques heures auparavant dans les bras de sa mère. Ses dernières paroles avaient été pour demander son père.

— Oh! pourquoi n'étais-je pas là? s'écria celui-ci, inclinant sa joue humide sur la joue glacée de son enfant,

comme si ce pauvre petit pouvait encore sentir cette caresse. C'est quelque mauvais génie qui m'a entraîné à quitter ma maison.

— Hélas! dit Ella; votre voyage a donc été inutile. Vous ne nous rapportez pas de pain?

Angus secoua tristement la tête, et jeta à terre sa bourse de cuir aussi pleine qu'elle l'était à son départ. La disette s'était étendue à toutes les îles voisines, et l'on ne pouvait acheter de vivres à aucun prix. Ella vit l'abattement de son mari, et s'efforça de lui rendre un peu de courage. Elle lui rappela qu'ils avaient encore une petite provision de farine, et se hâta de lui communiquer les espérances apportées par Ronald, qu'un vaisseau était actuellement à la mer, chargé de vivres, et que ce serait un secours provisoire pour les habitans des îles.

Il avait été convenu entre Fergus et sa sœur que depuis le point du jour jusqu'au soir il y aurait toujours en sentinelle un des enfans les plus âgés des deux familles pour guetter l'arrivée du sloop. Annie était maintenant de garde en l'absence de Kenneth; Ella persuada à son mari de venir voir avec elle si la petite s'acquittait bien de son devoir. Elle voyait que son chagrin était trop récent pour lui permettre de recevoir les complimens de condoléance de ceux qui rentreraient dans la maison après le convoi [1]. Elle fut charmée d'avoir pris ce parti quand elle vit Annie rejetant en arrière ses cheveux que le vent impétueux ramenait par-devant, et s'efforçant évidemment de discerner quelque objet à la mer. Angus

1. En Angleterre, en sortant du cimetière, toutes les personnes qui ont assisté à l'enterrement reviennent en bon ordre à la maison mortuaire et s'asseyent dans une chambre tendue de noir. On y sert des rafraîchissemens auxquels on ne touche plus guère; c'est un reste de l'ancienne coutume des festins funéraires, usage conservé en Irlande.

avait sa lunette dans sa poche, et profitant d'un moment où le brouillard était moins épais, il aperçut distinctement un sloop qui s'approchait dans la direction du sud.

— A la mer, vous et moi, Angus! s'écria Ella; nous l'aborderons avant qu'on sache seulement qu'il doit arriver; par ce moyen nous éviterons les disputes et la vue des disputes. Toi, Annie, ne dis à personne, si ce n'est à votre oncle et à Kenneth, où nous sommes allés. Si ce n'était pas le sloop que nous attendons, il serait cruel de faire naître de fausses espérances.

— Et de plus, ma mère, les gens vous mettraient en pièces, ou au moins le bateau. — Ils sont devenus si sauvages.

— Il est probable qu'ils s'imagineraient que nous allons leur dérober leur part et non recevoir ce que nous aurons légalement acheté. Adieu, ma belle, Kenneth sera bientôt de retour pour te tenir compagnie, et si ce sloop est bien celui que nous attendons, nous reviendrons avec des figures plus riantes.

— Mais, papa, les vagues sont si hautes! j'ai peur de vous voir ainsi partir.

— Ne crains rien, Annie. *La Flora* est habituée aux vagues. Elle fera son chemin hardiment, mais tu la verras danser et rebondir, comme si elle luttait avec elles.

Il y avait bon nombre de spectateurs sur la grève quand Angus et Ella s'embarquèrent. C'étaient des malades qui ne pouvaient rester sous leurs toits malgré le temps glacial et orageux qu'il faisait. D'autres étaient des oisifs, et tous plaisantaient sur ce qu'ils appelaient l'imprudence inutile de mettre à la mer par un pareil temps. Leurs plaisanteries eussent affligé et peut-être irrité Angus, s'il n'avait eu raison d'espérer qu'il allait au-devant du salut de sa famille.

— Vous avez donc ramené une brillante cargaison ce

matin, que vous essayez encore une fois votre chance?

— Dépêchez-vous! s'écriait un autre, ou vous allez manquer le banc de harengs. Voilà un beau jour d'été pour jeter le filet.

— Pour pêcher à la ligne, reprit un troisième. Où sont vos lignes, voisin? Rien de tel pour des dames qui vont à la pêche qu'une mer douce et facile.

— Il faudra que vous nous donniez à tous à souper quand vous reviendrez, Angus, dit un quatrième, à moins que les poissons n'aient fait un souper de vous deux.

— J'espère que tout le monde soupera ce soir à Garveloch, dit tout bas Ella, quand les dernières de ces impertinentes plaisanteries arrivèrent jusqu'à elle. Bientôt toute son attention et celle de son mari furent absorbées par les difficultés et les dangers d'une course si périlleuse.

Jamais il n'y eut à Garveloch une commotion aussi violente que celle qu'y excita la nouvelle qu'un vaisseau était arrêté sur le quai avec une certaine quantité de grains, et une plus considérable encore de légumes secs. Les cris de joie couvrirent le bruit des vents; et plus les vagues devenaient hautes, plus on s'empressait de monter dans des chaloupes pour arriver au quai par le plus court chemin. Les hommes envoyèrent leurs femmes à la maison chercher le peu de choses de valeur qu'ils possédassent encore et pussent offrir en échange, en cas que les vivres dussent être vendus et non donnés. Eux-mêmes se hâtèrent de prendre la place la plus commode pour solliciter, ou mettre les enchères. Ici un pauvre malade, s'efforçant de marcher aussi vite que ses concurrens, était ballotté et renversé par eux. Là une bande d'enfans commençait une bruyante réjouissance, sans trop savoir de quoi ils se réjouissaient; quelques-uns d'entre eux, au milieu de leurs accens de joie, s'arrêtaient

pour pleurer de douleur et de faim. Les seuls habitans de l'île qui se tinssent alors tranquilles, c'étaient les deux familles de Fergus et d'Ella.

Quand *la Flora*, à peine aperçue par le crépuscule, arriva dansant sur les flots comme son maître avait dit, personne ne l'attendait sur la grève que ceux qui avaient suivi d'un œil avide son petit voyage, Fergus, Kenneth et sa sœur. Ils avaient trouvé à bord la provision de grains et de légumes annoncée par Ronald. Angus ne perdit point de temps pour la mettre à l'écart et en lieu de sûreté.

— Papa, dit Kenneth, lui montrant une bourse de cuir; j'ai apporté l'argent, afin que vous puissiez en acheter encore sur le quai, si vous le désirez, avant que tout ne soit vendu.

— Non, mon garçon, dit Angus. Nous en avons assez pour le présent; je ne veux ni prendre ce dont d'autres ont plus besoin que moi, ni faire hausser le prix en augmentant la demande.

Les Murdochs et les O'Rorys furent les derniers à apprendre ce qui se passait, car le tumulte ne s'entendait guère au-delà du petit promontoire. Ils étaient extrêmement et presque également malheureux, et bien éloignés d'essayer d'adoucir leur détresse mutuelle en se témoignant de la sympathie et se rendant quelques bons offices. Ceux qui dans la prospérité songent le moins à la mauvaise fortune ne sont pas ordinairement ceux qui la supportent le mieux quand elle arrive; ces deux familles en donnaient un nouvel exemple: Murdoch, qui, quand il eût pu encore suivre ses affaires, était trop paresseux pour faire rien autre chose qu'espérer qu'il s'en tirerait toujours assez bien, accusait maintenant de sa détresse Dan, qui lui avait assuré que rien n'était plus aisé que de vivre en ne plantant que des pommes de terre. Dan, qui était toujours

content quand les causes de mécontentement n'existaient encore que dans l'avenir, oublia qu'il existât rien de tel que le contentement dès que les conséquences naturelles de son insouciance se firent énergiquement sentir. Ç'avait été un terrible jour que celui où le manque absolu de nourriture les avait forcés tous les deux à désenfouir leurs pommes de terre. Murdoch avait assez de sens pour prévoir à quelle longue disette cette mesure les exposait. Dan se moqua de lui pour n'avoir pas vu qu'il n'y avait rien de mieux à faire dans une année si humide que toutes les semences eussent pourri au lieu de pousser; mais il ne continua pas moins de murmurer contre la Providence qui ne lui donnait à manger que des pommes de terre à demi pourries. Souvent on vit Noreen avec deux *yeux noirs* à la fois; elle ne persistait plus avec autant de force qu'autrefois à soutenir que son Dan était le plus joli mari du monde. Quant à leur enfant, ceux qui lui portaient le plus d'intérêt ne pouvaient rien espérer de mieux pour lui si ce n'est qu'il irait bientôt rejoindre les autres, qu'il goûterait enfin la paix dans le tombeau. La première nouvelle de l'arrivée du vaisseau vint à ces deux familles par Kenneth, que son bon naturel porta à les en avertir à temps pour qu'ils eussent encore quelque chance. Murdoch saisit aussitôt son bâton et fut dehors en un moment.

— Arrêtez donc, voisin, s'écria Kenneth qui ne connaissait pas toute la pauvreté de Murdoch; ceux qui achètent sont les premiers servis. Il vaut mieux ne pas y aller les mains vides.

Murdoch pensa qu'il se moquait de lui, et, dans sa colère, le menaça de son bâton. Kenneth ne put en conserver de ressentiment quand il vit combien les jambes du pauvre vieillard tremblaient sous lui, et combien

étaient vains ses efforts pour aller plus vite qu'à l'ordinaire.

Quand il apprit la nouvelle, Dan sauta en l'air, saisit son petit enfant, et le remua d'une façon qui eût suffi pour ébranler sa chétive machine, saisit Noreen, et voulut répondre par un baiser au cri qu'elle avait poussé en recevant l'enfant dans ses bras. Il saisit la marmite dans laquelle bouillait sa dernière fournée de pommes de terre pourries, en jeta le contenu sur le fumier devant la porte, et s'enfuit en courant, se moquant des lamentations de sa femme qui déplorait de voir ainsi perdre la seule nourriture qu'elle eût eu à mettre entre ses dents ce jour-là. Kenneth vit alors que Dan avait de l'activité quand il voulait; en effet, l'empressement joyeux de l'Irlandais était si expansif qu'on aurait pu croire que les liqueurs spiritueuses étaient pour quelque chose dans sa gaieté, s'il n'avait été bien connu qu'il était depuis long-temps hors d'état de s'en procurer.

La joie d'un pareil homme se change aisément en fureur. En approchant du sloop qui se déchargeait rapidement de sa cargaison, Dan trouva qu'à l'exception de Murdoch, qu'il avait laissé derrière lui, il avait de tout Garveloch la moindre chance d'obtenir quelque chose. Venir les mains vides et venir tard, c'étaient deux raisons qui devaient singulièrement lui nuire. Se voyant retenu de force à la queue des solliciteurs, Dan se mit dans une colère qui ne pouvait se comparer qu'à celle de son voisin quand il arriva aussi sur les lieux. Aussitôt qu'il se trouvait dans le groupe une ouverture qui permettait d'approcher du sloop, les spectateurs poussaient le vieillard en avant, et retenaient Dan en arrière, disant que lui, homme jeune, vigoureux et étranger, ne pouvait prétendre à passer devant un vieillard né dans l'île,

et qui l'avait toujours habitée. Mais Dan donnait des coups de pieds, se débattait, et frappait à droite et à gauche; à la fin, il se jeta sur Murdoch, arracha son bonnet, et lui en frappa le visage.

— Misérable ! s'écrièrent tous ceux qui virent cette action.

— Qu'il insulte mes cheveux blancs, lui qui les a fait blanchir! dit Murdoch avec un calme forcé. C'est lui qui m'a entraîné à ce degré de pauvreté; laissez-le s'en faire gloire.

— C'est bien à cause de vos cheveux blancs que je ne vous ai pas crevé les yeux. Je vous engage à modérer votre langue, si vous voulez les conserver.

— Je risquerai plutôt mes yeux pour le dire encore une fois, s'écria le vieillard. C'est vous qui m'avez mis dans cet état de pauvreté, en me disant que l'Irlande était le pays le plus gai et le plus joyeux du monde, et le seul où un homme puisse vivre content et sans se donner de mal.

— Et par l'enfer! c'est vrai, en déduisant seulement le petit nombre de réprouvés comme vous qui y vivent.

— Vous m'avez dit que je perdais mon temps pour rien, et pour moins que rien, à semer de l'orge et du seigle. Vous m'avez dit que je pourrais retirer trois fois autant de mon champ en n'y faisant venir que des pommes de terre. Vous —

— Par les saints du paradis! tout cela est très-vrai; et vous êtes un vilain d'avoir douté de ce que je vous disais. Il y a trois fois autant de nourriture dans le champ d'un Irlandais, trois fois autant d'enfans dans sa cabane, et trois fois autant de monde sur la surface de cette terre bénie, qu'il n'y en a là où les gens sont si gros seigneurs qu'ils veulent se nourrir de pain.

— Et il en meurt trois fois autant, dit un des assistans, quand vient une mauvaise saison.

— Et qu'importe? s'écria Dan. Cela n'empêche point que ce ne soit une terre de bénédiction, avec un glorieux soleil pour vivre dessus, et un gazon vert pour reposer dessous.

— C'est une terre maudite, répondit Murdoch enhardi par l'assistance qu'il attendait des spectateurs. Vos enfans sont affamés comme des cannibales, et nus comme des sauvages. Quand le soleil luit, vous remerciez le ciel, et vous restez dans votre oisiveté...

— Il y a une bonne raison pour cela, interrompit Dan. Il y a tant de gens pour faire l'ouvrage, que nous ne pouvons tomber d'accord pour savoir qui doit commencer; aussi nous nous trouvons très-contens de nous tenir tranquilles; et c'est surtout ce qu'ont appris de moi votre Meg et votre Rob.

— Et alors, quand vient une mauvaise récolte, vous vous battez les uns sur les tombeaux des autres.

— A coup sûr, c'est un péché que Dieu pardonne, s'écria Dan. Ventre affamé n'a pas d'oreilles; et puis le prêtre est bon.

—Meilleur que vous ne l'êtes les uns pour les autres, quand la fièvre vient, sauvages dénaturés que vous êtes! Si votre propre mère a la fièvre, vous la mettez sous un hangar sur la grande route, et lui laissez le soin de se soigner comme elle voudra. Vous passeriez tranquillement en fumant votre pipe devant l'endroit où est enterré votre père, sans remuer un doigt, sans dire un mot pour lui.

— Quant à ne pas dire un mot, c'est faux. Quand ils ont la fièvre, nous prions pour eux jour et nuit; et j'ai fait vœu de faire dire pour les miens bien des messes dès

que je serai plus riche. La fièvre est un jugement du ciel; à quoi bon l'attraper quand on peut l'éviter? Celui qui l'a envoyée prendra soin de ceux qui l'ont. Et qu'est-ce que nos soins en comparaison des siens?

— Fi! fi! s'écria-t-on de toute part; et quelques-uns de ceux qui s'en retournaient à la maison avec un demi-sac de farine ou un panier de légumes secs, s'arrêtaient pour savoir la cause de ces cris.

— Fi! fi! s'écria Dan singeant les spectateurs. Vous ne savez pas du tout ce que vous dites; car ceux qui ont la fièvre ne crient pas du tout fi! fi!

— Pas même intérieurement?

— Pas du tout, du tout. Est-ce que je ne sais pas que j'avais un oncle qui a eu la fièvre deux fois, et que deux fois je l'ai sorti de la maison pour qu'il ne nous la donnât pas à tous? Est-ce qu'il n'est pas revenu lui-même se traînant à quatre pattes la première fois, quand nous lui apportions un cercueil et que nous le croyions mort? est-ce qu'il n'a pas pris part à sa propre *nuit des larmes*[1]? Aurait-il bu et mangé avec nous, qui allions l'enterrer, s'il eût intérieurement crié comme vous fi! fi? Et qui en était meilleur juge que lui-même?

— Et qu'est-ce qui arriva la seconde fois, Dan?

— Oh! la seconde fois, ce fut bien son ame qui fut enterrée; et un bel enterrement que ce fut. Il n'y a pas pays au monde comme la vieille Irlande pour le soin que l'on prend des morts! Là-dessus nous vous battons entièrement, vous, chiens dénaturés, qui ne donnez pas même un gémissement à ceux qui ont été une même chair et un même sang avec vous.

Les spectateurs pensaient qu'il était mieux et plus

1. La veillée des morts. Il est encore d'usage en Irlande de passer la nuit à manger et à s'enivrer dans la chambre même du mort. C'est ce qu'on appelle la *veille* ou la *nuit des larmes*.

naturel d'aider les vivans que d'honorer ainsi les morts. Il ne paraît pas qu'il leur vînt à l'idée qu'on pouvait faire les deux choses successivement. La dispute s'échauffa plus que jamais, Murdoch accusant toujours Dan de l'avoir porté à faire dépendre toutes ses ressources d'une saison favorable, et Dan défendant tout ce qui est irlandais, tout jusqu'à la pauvreté, la famine et les fièvres pestilentielles; la pauvreté qui règne toujours, la famine et les fièvres qui règnent si souvent en Irlande. Un combat s'engageait quand l'ordre fut rétabli par une autorité à laquelle on ne pouvait résister. M. Mackenzie était à bord, ayant pris cette occasion pour visiter les diverses îles dont il avait la surveillance comme magistrat. Il vit que le tumulte augmentait d'instans en instans sur le quai. Il débarqua, ordonna à deux ou trois vigoureux gaillards de séparer les combattans, confia Murdoch aux soins d'Angus, le priant de veiller à ce qu'on pourvût à ses besoins, et qu'il s'en retournât à la maison sans être davantage exposé aux mauvais procédés de Dan. Angus s'empressa de soigner les intérêts de son ancien maître, tombé trop bas maintenant pour refuser son secours; puis il chargea un de ses voisins de le reconduire pour qu'il ne fût point volé en route. Il semblait que la personne qui eût dû naturellement servir d'escorte au vieillard, était son fils Rob; mais on ne le trouva nulle part. Il avait paru l'un des premiers sur le quai et avait acheté quelques provisions au prix d'un petit crucifix d'argent qu'il avait trouvé moyen de dérober à Noreen, qui, au milieu de toute sa détresse, l'avait gardé comme une sorte de talisman. Rob était maintenant caché dans un coin, mangeant une partie de ses provisions, et s'enivrant du whiskey contre lequel il avait échangé le reste.

M. Mackenzie accepta l'invitation que lui fit Angus de

passer la nuit chez lui. Il le fit d'autant plus volontiers qu'il s'aperçut qu'il lui ferait plaisir ainsi qu'à sa femme en prenant part le lendemain aux funérailles de leur enfant, portant, comme l'on dit, sa tête au tombeau [1].

M. Mackenzie désira qu'Angus lui racontât tout ce qu'il savait de l'histoire de Murdoch et de celle de Dan, depuis qu'il était venu se fixer à Garveloch. L'état actuel de l'île était un sujet de conversation qui rendait toujours Angus fort triste. Le pays était si changé, disait-il, qu'il y avait bien des gens qu'on ne reconnaîtrait pas pour être les mêmes qu'avant leurs malheurs.

— Il en est toujours ainsi, Angus, quand la population devient trop nombreuse pour que les intérêts des uns ne froissent pas continuellement ceux des autres. Les gens adoptent des maximes opposées suivant que les circonstances sont différentes. Y a-t-il abondance pour tous? ils sont prêts à s'écrier : plus on est de fous, plus on rit; les provisions deviennent-elles rares? ils murmurent entre leurs dents : moins il y a de convives, plus la part est forte; et chacun tâche d'accaparer celle de son voisin.

Ella était en train de distribuer le souper. Comme M. Mackenzie achevait ces derniers mots, elle plaça devant son fils Kenneth un gâteau d'orge, — le premier qu'il eût goûté depuis long-temps, — et elle le fit avec un sourire que celui-ci comprit parfaitement. Il avait connu quelque chose des souffrances que sa mère lui avait décrites comme devant être la conséquence de leur résolution mutuelle de ne plus toucher aux alimens dont ils s'étaient nourris jusque-là. Mais jusqu'à ce soir, il

1. Outre les personnes qui portent comme chez nous les quatre coins du drap mortuaire, il y en a en Angleterre une cinquième, et c'est la plus considérable, et qu'on veut honorer le plus, qui porte ou est censée porter la tête du mort pendant tout le convoi.

avait supposé que l'épreuve ne faisait que commencer, et se sentit comme humilié de le voir finir si tôt. Quand il mit les dents dans son pain, la rougeur couvrit toute sa figure; et quand ensuite il se hasarda à lever les yeux, il rencontra ceux d'Ella baignés de larmes. M. Mackenzie observa cette scène muette, mais ne la comprit pas; Angus lui-même aurait eu quelque peine à l'expliquer, encore que les traits altérés de Kenneth lui eussent fait soupçonner qu'il avait supporté plus que sa part de la détresse commune.

— Vous parliez d'accaparement et de vol, dit Angus, quand il se trouva seul avec son hôte; j'en ai vu assez ici pour croire que nous ne valons guère mieux que dans les villes en comparaison desquelles je trouvais cette petite île un paradis. Il s'est, je crois, commis assez de crimes, un mille à la ronde, pour égaler ce qui se passe dans les rues étroites et les caves d'une ville manufacturière. La méchanceté dans le discours, la jalousie dans le regard, la violence dans les actes, la fraude dans les transactions sont choses nouvelles à Garveloch. J'espère que je serai parvenu à empêcher que mes enfans n'entendent ni ne voient rien de toute cette démoralisation.

— Ne nourrissez pas cette espérance, mon ami, dit M. Mackenzie, à moins que vous n'ayez pu les empêcher aussi de voir et d'entendre les effets de la misère. La vertu et le vice ne dépendent pas des localités, mais bien des circonstances. Les riches ne volent pas plus dans les villes que des gens affamés ne respectent la propriété dans une île retirée comme celle-ci. Si nous pouvions accroître la masse de choses nécessaires ou agréables à la vie en proportion des besoins et des désirs raisonnables de tous, il y aurait peu de vices; et si seulement nous pouvions apprécier et administrer convenablement

les ressources que nous possédons déjà, nous pourrions détruire pour toujours les maux les plus affreux dont gémit la société.

— A coup sûr, Monsieur, cela pourrait se faire si la société était mue par un seul et même esprit. Il est, je crois, au pouvoir de bien peu de gens d'accroître perpétuellement et d'une manière considérable la masse des choses nécessaires ou agréables; et il n'est pas de pouvoir sur la terre qui le puisse faire de manière que cette richesse soit toujours au niveau de la demande.

— Certainement si cette demande n'est pas limitée.

— J'allais dire, Monsieur, qu'il est au pouvoir de chacun d'aider à l'égaliser aux ressources. Il me paraît que quiconque agit de manière à aggraver la misère, devient responsable des maux que la misère engendre, soit qu'il nuise au capital de son voisin, qu'il néglige d'améliorer le sien propre, ou qu'il accroisse une demande à laquelle ce capital ne pourra plus suffire.

— Mon ami, si vous prêchez votre doctrine devant ceux qui ne la veulent pas entendre, ils vous diront qu'il est une autre classe de vices qui ne prendra que plus d'énergie à mesure que l'on modèrera ceux qui naissent de la misère.

— Je sais bien, dit Angus, que quelques-uns pensent qu'il y a toujours une balance de vices dans la société, et qu'il en est qui s'accroissent à mesure que d'autres disparaissent; mais c'est une idée qu'on ne saurait prouver, et qui n'est pas même raisonnable.

— Je suis entièrement de votre opinion, Angus; et quand je n'en serais pas, il me paraîtrait difficile d'affirmer qu'aucune espèce de vice puisse être autant à redouter que ceux qui naissent d'une extrême pauvreté. Je ne voudrais établir aucune comparaison entre les vices ni dire que l'un soit préférable à l'autre; mais je ne con-

çois rien qui dégrade autant le caractère, rien qui enfante autant de malheurs, que les tentations auxquelles nous expose l'extrême besoin. Vous avez, je n'en doute pas, vu des exemples parmi les classes infimes, et même parmi les classes plus relevées, de la dégradation méthodique par laquelle les sentimens honorables sont étouffés, les affections tendres empoisonnées, la piété changée en blasphème, l'intégrité en mauvaise foi et en violence, à mesure que la pauvreté exerce avec plus de force sur les individus son impression delétère.

— J'en ai vu assez, Monsieur, pour croire que bien peu d'hommes puissent conserver une ame pure dans les épreuves prolongées d'une pauvreté irrémédiable. Bien plus, je crois avec le proverbe que *la pauvreté est la mère de tous les vices.* Jusqu'à preuve contraire, je ne croirai pas qu'il existe un seul vice qui pût s'aggraver, si toutes les classes de la société jouissaient d'une honnête aisance, et qu'il en existe un seul qui ne soit fomenté par le sentiment de leur injure, la haine de leurs supérieurs, l'insouciance et l'incertitude de leur avenir, dans les ames que la pauvreté rend abjectes et féroces.

— Chaque fois que la Providence nous envoie un fléau, c'est un avertissement de changer cette partie de notre conduite qui lui donne naissance ou en favorise le développement; heureux qui comprend à temps cet avertissement, ou qui se le rappelle pour le reste de sa vie. De vastes incendies avertissent les hommes de ne pas construire leurs maisons en bois; la peste leur enseigne les avantages de la propreté et d'une fréquente ventilation : après avoir donné ces leçons aux hommes, ces fléaux deviennent rares ou même disparaissent entièrement. Quelle leçon peut-on tirer de la famine?

— Elle nous dit qu'il faut avoir soin de ne pas multiplier le nombre des consommateurs hors de proportion

avec la production commune des objets de consommation. J'espère que nous, habitans de Garveloch, nous comprendrons cette leçon ; elle est assez claire.

— Oui, Angus. Vous avez consommé le produit entier de deux récoltes extraordinairement abondantes. Une année ordinaire vous a causé de la gêne. Une mauvaise vous a presque amené la famine. C'est ainsi que la Providence dicte ses leçons.

---

## CHAPITRE IX.

### UN MALHEUR NE VIENT JAMAIS SEUL.

Les souffrances de nos insulaires n'étaient pas encore finies, comme le prévoyaient tous ceux qui étaient accoutumés à observer l'enchaînement des évènemens. La conséquence naturelle d'une famine autrefois c'était une peste; et l'on sait encore aujourd'hui trop bien en Écosse et en Irlande que des maladies suivent ordinairement la disette. Garveloch ne fut pas exempte de cet enchaînement de calamités. On n'y avait jamais vu un hiver comme celui qui suivit la disette. Les affections rhumatismales chez les vieillards, chez les jeunes gens la phtisie, chez les enfans les maladies dont leur âge est susceptible, dépeuplèrent bien des maisons, dont les habitans crurent qu'ils n'avaient jamais connu le chagrin jusque-là.

Plus d'une vieille femme qui, assise avec son rouet sous le manteau de la cheminée, amusait par des chansons d'autrefois ses petits enfans qui jouaient autour d'elle, avait senti sa constitution ébranlée par les privations de l'été dernier, et maintenant gisait gémissante

sous le poids d'une maladie qui allait bientôt l'emporter, tandis que des soins et une nourriture convenables eussent prolongé quelques années encore sa robuste existence. Là un père qui brûlait d'être debout pour aller gagner du pain à ses enfans, à la mer ou à la station, était retenu oisif dans sa cabane enfumée, par la crainte de mourir s'il s'exposait trop faible encore à l'air glacial de l'hiver. Là une mère, qui s'était imposé de longs jeûnes pour continuer à nourrir ses enfans, s'apercevait qu'elle avait ruiné sa santé à cette épreuve, et que bientôt il lui faudrait les confier à des soins moins tendres que les siens. D'autres fois la mère et les enfans semblaient courir d'un pas également précipité vers la tombe, et l'on enterrait dans une même fosse deux ou trois membres d'une même famille.

La mortalité fut surtout effrayante parmi les enfans. La veuve Cuthbert avait peine à croire en son propre bonheur quand elle voyait chaque jour toute sa petite famille s'asseoir joyeuse et bien portante au déjeuner, tandis que tous ses voisins, sans exception, avaient quelque perte à déplorer. Elle permettait difficilement à ses garçons de la perdre de vue, et si elle était accidentellement obligée de s'en séparer, elle tremblait au retour d'entendre quelques plaintes ou de voir quelques symptômes avant-coureurs de la maladie. Il en avait régné plusieurs dans la famille d'Ella, mais aucun de ses enfans n'était mort que le petit Jamie. Ronald avait l'œil sur eux tous. Pendant cette année, il envoya bien de jolis petits présens, il apporta bien des petites douceurs aux enfans de sa sœur ou de son frère qui tombèrent malades. Katie n'avait pas besoin de pareils secours. Si elle en avait eu besoin, elle les aurait acceptés avec franchise; de fréquentes visites, des rapports amicaux montrèrent suffisamment l'estime que Ronald avait pour elle, et celle qu'elle lui portait.

Les arrivages de grain et de légumes étaient toujours très-précaires, en sorte que tous ceux qui n'étaient point assez riches pour en faire une bonne provision à la fois, n'étaient pas sans inquiétudes sur leur subsistance. De temps à autre, un bateau venait du large chargé de provisions, et la pêche de la morue fut assez productive pour ceux à qui leurs forces et leur santé permirent de s'y livrer. Toutefois la consommation immédiate en absorbait une si grande quantité que l'ouvrage fut presque nul à la station. Kenneth y avait été rappelé dès qu'il y eut espérance qu'on l'y pourrait occuper; mais il venait de terminer le dernier baril dont on aurait besoin cette année; et ses idées commençaient à prendre un tour tout-à-fait mélancolique. Il allait çà et là sur le port, où il ne se faisait plus d'affaires; il rôdait dans la tonnellerie, prenant d'abord un outil, puis un autre, et se demandant avec inquiétude quand on y entendrait de nouveau le bruit d'une scie et d'un marteau. Bien des fois il compta le nombre de semaines qui devaient s'écouler avant qu'il pût fournir à son entretien par son travail. Combien de fois il supputa la somme qu'il allait devoir à son oncle par suite de son manque d'occupation! Ronald ne pouvait parvenir à le tenir gai un jour entier, ou à lui persuader de chercher une distraction dans un travail quelconque. Il commença à craindre que son neveu ne tombât malade, ou que son courage ne fût abattu par les privations qu'il avait souffertes, et le sombre avenir qu'il voyait encore devant lui. Il l'aurait volontiers renvoyé à sa mère qui avait tout pouvoir sur son esprit; mais Ella n'avait déjà que trop de soucis à la maison. Comme elle recevait aussi souvent qu'à l'ordinaire des nouvelles de Kenneth, elle n'avait point d'inquiétudes extraordinaires sur son compte.

L'activité et la bonne humeur d'Angus ne l'abandonnèrent pas un instant. Il les attribuait aux exemples de sa femme; et celle-ci confessait qu'elle puisait dans sa présence une inépuisable énergie. Elle avouait, au contraire, à Katie combien elle se laissait aisément abattre quand il s'absentait plusieurs jours de suite, et comment elle se sentait la force de tout supporter dès que son bateau était seulement en vue. Le fait est qu'ils se devaient beaucoup l'un à l'autre, et qu'ils le sentaient bien. Il y avait dans Ella une confiance qui animait autant son mari, que l'expérience de celui-ci et l'amour qu'il avait pour son ménage donnaient de force et de persévérance à sa femme.

Katie contemplait avec une généreuse sympathie ce tableau d'un bonheur domestique dont elle avait été si tôt privée, et ne demandait au ciel que de n'avoir pas plus de chagrins, au sujet de ses enfans, qu'elle n'en prévoyait pour Ella et Angus au sujet des leurs. Elle disait souvent à Ella qu'il n'y avait pas de chagrins à attendre des enfans de tels parens, — d'enfans élevés comme les siens. Ella n'avait pas cette confiance illimitée; elle connaissait trop la vie humaine pour s'attendre qu'aucune de ses joies pût être toujours sans mélange.

Ce fut pendant qu'Angus était absent pour quelqu'une de ses excursions commerciales, que les enfans d'Ella accoururent devant la porte, la priant de sortir et de venir écouter la musique, nouvelle pour eux, que faisaient, tout en marchant, des *gentlemen* couverts de beaux habits. Katie fut attirée aussi dehors par sa petite famille. Les enfans grimpèrent sur les rochers pour revoir plus tôt les étrangers, et leurs mères les suivirent. Une troupe de recruteurs entrait dans le petit village, en même temps que plus d'un cortège funèbre sortait du cimetière. Les

enfans battirent des mains, et commençaient à danser aux sons étourdissans du tambour et du fifre; mais Ella les fit cesser immédiatement.

—Ne voyez-vous pas, leur dit-elle, Rob et Meg Murdoch qui descendent la colline? Seriez-vous bien aises de voir quelqu'un danser devant vous, si vous veniez de mettre en terre le corps de votre père?

— Maman, j'ai vu Rob seul ce matin, et il dansait comme s'il ne fût rien arrivé à leur père.

— Quand Rob agirait comme s'il n'avait pas de cœur, ce n'est pas une raison pour que vous lui fassiez voir que vous ne lui en croyez pas.

— Regardez donc Meg! s'écria un autre enfant. Elle rit comme si elle était à la noce plutôt qu'à l'enterrement.

Ella fut choquée, encore qu'elle n'en fût pas surprise, de voir Meg courir au-devant des soldats, comme au-devant d'anciennes connaissances, et s'arrêter avec eux, tandis que le reste du convoi, y compris son stupide frère, avait comprimé sa joie et passé outre. Il lui vint à l'esprit que peut-être le beau-frère de Meg était parmi ces militaires, et elle le dit pour excuser sa conduite. Toutefois elle rappela immédiatement ses enfans, et leur fit quitter la hauteur, ne voulant pas leur laisser plus long-temps sous les yeux l'exemple de tant de légèreté et de coupable insouciance. Les enfans éprouvèrent quelque peine à ne plus voir les habits rouges; ce qui était bien naturel, puisque c'était les premiers qu'ils voyaient.

— Vous en verrez assez dorénavant, dit leur mère en soupirant. Ces gens-là savent bien prendre le moment qui leur est favorable. Le fifre est toujours plus gai à mesure que les cœurs sont plus tristes; toutes les fois qu'une province est affligée par la misère et la disette,

les habits rouges arrivent, et emmènent ceux qui sont bien aises d'échapper aux tourmens de la pensée, et de courir après le changement au lieu de l'attendre.

— Oui, en effet, répliqua Katie, rien n'est plus naturel que de voir un enterrement sur le haut de la montagne et une troupe de recruteurs allant au-devant. Il n'eût pas été extraordinaire qu'on fît boire nos jeunes gens à la santé du roi [1], quand leur estomac manquait de nourriture. Je m'étonne que nous n'ayons pas encore vu de recruteurs ici ; car plus les temps sont mauvais, plus il y a de gens disposés à abandonner leurs foyers pour aller servir le roi.

Les enfans ne comprirent rien à ceci, si ce n'est qu'ils reverraient les soldats ; il est vrai de dire qu'eu égard à leur âge, c'était là le point qui les intéressait surtout. Ils écoutèrent long-temps le tambour ; — ils remplirent alternativement le rôle d'éclaireurs pour voir quelle route les soldats prenaient, et pour avertir de leur approche. On les vit se diriger sur la ferme de Duff ; on les entendit jouer devant la porte, et ils parurent invités à y entrer. Au bout de quelque temps, ils se dirigèrent par un détour, toujours suivis de quelques enfans, vers la misérable habitation des Murdochs. Meg était leur guide ; elle marchait à la tête, donnant le bras à un soldat. On entendit la musique approcher de derrière les rochers ; il n'y eut pas moyen d'empêcher les enfans de les escalader pour aller au-devant. Au bout de quelques instans, pendant lesquels leurs mères inquiètes les eussent voulu voir de retour à la maison, les enfans reparurent formant l'avant-garde, agitant leurs bonnets en l'air, essayant de marcher comme les grands hommes qui

1. Boire à la santé du roi, formule d'engagement militaire pour ceux qui ne savent point écrire ; c'est ce que l'on voyait tous les jours chez nous avant 89, dans tous les cabarets du quai de la Ferraille.

venaient derrière eux. On vit bientôt que toutes les personnes présentes ne partageaient pas leur joie. Il est vrai que Meg riait de manière à couvrir le bruit des tambours, et que deux grands gaillards d'un extérieur stupide paraissaient enflés d'orgueil et d'héroïsme, ôtant de temps en temps leurs bonnets pour regarder les joyeux rubans dont on les avait ornés; mais tout ce bruit, tout ce fracas, — qui n'aurait rien eu de remarquable peut-être dans une ville d'Angleterre, et qui était fort extraordinaire à Garveloch, — ne pouvaient détourner l'attention de la fureur et des sanglots d'une femme. Cette femme, c'était Noreen; et si jamais la fureur peut être excusée chez une personne du sexe, c'était bien dans le cas où elle se trouvait. Dan, son époux, pour lequel elle avait quitté, à ce qu'elle disait, la plus belle famille et le plus beau pays du monde; — Dan, qu'elle avait toujours défendu contre tous venans de l'accusation de meurtre contre elle et ses enfans; — Dan, qui disait si souvent qu'un homme n'avait besoin pour être heureux que d'une cabane, d'un champ de pommes de terre et d'une femme aimable, venait de s'engager, et allait la laisser mourir de faim, elle et son dernier enfant. Est-ce qu'il n'avait pas une cabane? elle désirait le savoir. Est-ce qu'il n'avait pas un champ de pommes de terre, aussi bon qu'aucun de ceux de Rathmullin? Est-ce qu'il ne l'appelait pas son aimable Noreen avant qu'il lui passât par l'idée de lui fendre ainsi le cœur?

Puisqu'il ne plaisait pas à Dan de répondre à ces interpellations, personne ne croyait obligé de le faire. Il était difficile de dire s'il était ivre ou non. Il embrassait sa femme pour répondre aux coups de poing qu'il en recevait, et se démenait comme un fou; mais c'était toujours sa manière quand il était dans ses bonnes humeurs.

Ella, choquée de ce spectacle, allait se retirer quand

Katie désira savoir si l'on se proposait de recruter dans toutes les îles environnantes. Elle avait des connaissances dans plus d'une, et commença à craindre que quelques-uns de ceux auxquels elle portait intérêt ne se laissassent engager. Ella accosta donc le sergent, homme d'une physionomie très-ouverte, et lui demanda s'il était probable que le recrutement réussît beaucoup dans ces îles? Il répondit qu'il y trouvait d'excellens patriotes, et un bon nombre de jeunes gens disposés à servir leur pays et leur roi. Son intention était de visiter successivement toutes les îles; il en avait déjà vu une bonne partie, et était venu ce matin d'Islay.

— Vous ne sauriez y avoir réussi beaucoup actuellement, dit Ella. Il y a peu de mois, vous eussiez eu belle chance à Islay; mais maintenant la pêcherie commence à donner de nouvelles espérances.

— Je vous demande pardon, Madame; c'est à Islay que nous avons fait les meilleures affaires. Et il tira de sa poche une liste de noms qu'il se hâta de déployer, et qu'il allait resserrer quand Katie la saisit, y jeta un coup d'œil, puis regarda son amie avec un œil d'angoisse qui lui apprit de suite la vérité.

— Est-ce que le nom de Kenneth est sur ce papier? demanda-t-elle d'une voix agitée.

— Ce jeune homme, dit le sergent, qui venait de parler à un de ses soldats, et ne remarquait pas l'émotion de la malheureuse mère, ce jeune homme est de cette île; — un beau garçon, ma foi, six pieds et un demi-pouce[1]. Il est de cette île-ci; il doit venir ce soir prendre congé de ses parens, et partira demain avec moi.

Ella se hâta de retourner chez elle, et sur le seuil de

1. Il ne faut pas perdre de vue que le pied anglais ne répondant qu'à onze pouces de France, il faudrait lire ici cinq pieds six pouces.

la porte fit signe à Katie de ne pas la suivre; Katie n'en tint compte, elle entra les yeux baignés de larmes. Bientôt Ella recouvra la parole.

— Laissez-moi, Katie. Je ne puis parler à personne qu'à Angus. Oh! Angus, pourquoi n'êtes-vous pas là? Oh! comment lui apprendrai-je cette fatale nouvelle, quand il reviendra?

Quand Katie eut conduit son amie dans la seconde chambre, elle la laissa tout entière à son chagrin, convaincue que le plus grand service qu'elle pût lui rendre en ce moment, c'était d'empêcher qu'aucun importun ne vînt la troubler. La pauvre veuve sentit son cœur se déchirer, quand, à pluiseurs fois, elle entendit les sanglots qui s'exhalaient de la poitrine d'Ella. Dans la ferveur de son amour et de sa compassion, elle se sentait indignée contre celui qui causait tout ce chagrin. Au moment où ces sentimens étaient à leur plus haut point d'exaltation, le loquet de la porte se leva, et elle vit paraître Kenneth. Sa figure pâle, où se peignaient à la fois la détermination et la douleur, aurait suffi dans un autre moment pour désarmer le ressentiment de Katie; mais, animée comme elle l'était, elle ne prit pas le temps de le regarder une seconde fois, ni de lui dire le moindre bonjour.

— Où est ma mère? demanda-t-il. Mon père est absent, à ce que je vois.

— Cherchez-la vous-même dans sa chambre, répliqua Katie. Puisque vous n'avez pas craint de lui fendre l'ame, vous ne devez pas craindre d'être témoin de sa douleur.

— Ainsi elle sait tout! J'aurais préféré le lui apprendre moi-même.

— Ne regrettez pas de ne l'avoir point fait; vous vous seriez déjà jeté à la mer, si vous l'aviez vue rece-

voir la terrible nouvelle. Et la veuve soulagea sa colère en lui disant tout ce qu'elle lui suggérait.

Kenneth n'essaya pas d'abord de l'interrompre; quand il voulut s'expliquer, elle ne lui en donna pas le temps. Jamais Katie n'avait paru si déraisonnable qu'elle l'était dans ce moment dans sa sympathie pour Ella.

— Faites-moi place, dit à la fin Kenneth profondément ému. Ma mère m'entendra.

En ce moment Ella ouvrit la porte de sa chambre, se présenta tremblante, mais calme.

— Katie, dit-elle, je croyais que vous nous connaissiez mieux Kenneth et moi; il a toujours été un fils soumis: pourquoi donc le condamner sans l'entendre? Je vous ai dit toute la confiance que j'avais en lui; est-il bien à vous d'avoir l'air d'en douter?

La colère de Katie se tourna dès ce moment contre elle-même. Elle jeta sur Ella et Kenneth un coup d'œil qui semblait implorer leur pardon et se précipita hors de la maison, avant que l'un ou l'autre pussent la retenir.

— Que Dieu vous bénisse, ma mère, s'écria Kenneth, pour la confiance que vous avez en moi.

— Oui, mon ami; mais à quelle rude épreuve tu viens de la mettre? Quand nous avons souffert si longtemps ensemble, et que nous commencions à renaître ensemble à l'espérance, qui t'a donc porté à nous replonger dans de nouvelles douleurs? Pourquoi as-tu voulu nous quitter?

— Cette résolution a été promptement prise, ma mère, mais elle l'a été dans les meilleurs intentions. Ne croyez pas que je fusse las du toit paternel, que j'aié été entraîné par le désir de courir le monde. Non; je ne voyais pas aussi clairement que vous que les temps allassent en s'améliorant. Je ne pouvais supporter d'être à la charge de

mon oncle Ronald; j'étais las d'attendre, d'espérer, et en définitive de ne point trouver d'occupations. Et puis j'ai tant de frères qui grandissent; mon départ fera place pour l'un d'eux à la station. Et puis encore la prime d'encouragement; j'ai pensé, ma mère, au plaisir que j'aurais à vous donner la première bourse d'argent que j'aie jamais possédée. Mais, du plaisir.... je n'en n'aurai jamais si vous croyez que j'aie pu volontairement vous affliger.

— Volontairement, Kenneth, oh non! Je ne l'ai jamais pensé, — pas même dans le premier moment, quand.....

Elle ne put en dire davantage. Son fils continua :

— Parlez, ma mère, parlez. Oh! si vous pouviez me dire que j'ai bien fait?

— Ne te tourmente pas de savoir si je pense que tu aies bien ou mal fait. Il est sûr que tu as voulu agir comme un fils bon et affectionné, et tu as autant de droit que moi de juger ta propre conduite. La bénédiction de ton père et la mienne ne te manqueront jamais. Ce que nous bénissons, c'est ton désir de remplir toujours tes devoirs envers nous; nos vœux te suivront donc au bout du monde.

Kenneth parla long-temps sur les devoirs du citoyen envers son pays, sur la question de savoir quels étaient ceux à qui incombait surtout le service militaire, et essaya de prouver que c'était particulièrement à des individus placés dans la position où il se trouvait. Sa mère, comprenant qu'il n'y avait pas moyen de revenir sur ce qui était fait, encouragea ses sentimens de patriotisme, approuva son désir d'accomplir ses devoirs de citoyen, et se contenta de garder le silence sur ceux de ses argumens où il lui paraissait dans l'erreur.

— Ma mère, s'écria à la fin Kenneth fondant en

larmes; vous faites de moi un enfant en me traitant comme un homme. Je savais que vous auriez de la patience, je savais que vous auriez de l'indulgence; mais je n'espérais pas que vous reconnussiez sitôt mon droit d'agir par moi-même, droit dont je me suis peut-être trop hâté de faire usage. Si vous m'aviez blâmé, si vous m'aviez parlé d'un ton d'autorité, peut-être aurais-je eu plus de force pour vous répondre.

— Nous sommes tous de faibles créatures, dit Ella d'une voix douce, et entrecoupée par ses larmes. A Dieu ne plaise que nous veuillons nous juger les uns les autres! Et nous sommes moins que jamais capables de le faire, quand les chagrins auxquels nous sommes en proie affaiblissent encore l'usage de notre raison. De l'autorité, Kenneth, ce n'était pas ici le moment d'en déployer. S'il s'était agi de savoir si ce serait aujourd'hui ou demain que tu devais aller à Islay, j'aurais pu faire de l'autorité; mais quand il s'agit de savoir quel est ton devoir pour la vie, et quand la question est déjà décidée, alors tout ce que ta mère peut faire, c'est de te donner sa bénédiction.

Les longues heures de cette nuit furent trop courtes encore pour tout ce qu'avaient à se dire la bonne mère et son fils. Presque aussitôt après le lever de l'aurore, Angus revint, en sorte que le malheur de Kenneth ne fut point augmenté de l'incertitude de savoir si la bénédiction de son père l'accompagnerait ou non. L'amour des aventures avait de bonne heure entraîné Angus hors de sa patrie, de sorte qu'il se trouvait encore mieux disposé qu'Ella pour sympathiser avec la résolution qu'avait prise Kenneth, et les convictions qui la lui avaient dictée. Il approuva donc son fils, quand la chose lui fut racontée; il le reconduisit jusqu'à une distance assez considérable, et dans la suite ne parla jamais qu'à Ella du

vide que son absence laissait dans la famille, et de l'anxiété avec laquelle il entendrait dorénavant parler des bruits de guerre.

---

# CHAPITRE X.

## CONCLUSION.

Comme Ella l'avait prédit, il ne fut pas rare de voir des recruteurs à Garveloch, aussi long-temps que la détresse y continua; et pour elle et son mari, une des conséquences les plus heureuses de la saison favorable qui suivit, fut que les habits rouges cessèrent leurs visites dans l'île et que le bruit odieux du fifre et des tambours cessa de les faire trembler. Aussitôt que les travaux recommencèrent à la pêcherie, il y eut de l'occupation pour tous ceux qui restaient, et par conséquent peu de tentation d'aller servir le roi hors de ses propres états. On recevait rarement des nouvelles de Kenneth, — à peu près aussi souvent qu'il y avait des réjouissances pour une victoire. Quelques-uns des voisins d'Angus avaient coutume de le venir voir après chacun de ces évènemens, s'attendant qu'il en serait charmé, pourvu qu'il sût que son fils se portait bien. Les fils de Fergus, en particulier, qui avaient regretté d'être trop jeunes pour s'engager en même temps que Kenneth, semblaient disposés à profiter de la première occasion qui se présenterait de le faire; on aurait dit qu'ils étaient convaincus que le plus grand service qu'ils pouvaient rendre à leur petite île, c'était de la quitter.

— Comment pouvez-vous supposer, leur dit un jour

Angus, que je puisse me réjouir des massacres dont vous me parlez? Comment pouvez-vous vous imaginer que je voie avec quelque plaisir nos jeunes gens les plus robustes abandonner nos côtes?

— Je pensais, mon oncle, dit l'un d'eux..... Je suis sûr que j'ai entendu quelqu'un dire que vous étiez d'avis que notre population avait besoin d'être moindre. Et dans ce cas la guerre doit être une bien bonne chose.

— C'est moi qui leur ai rapporté cela, dit le capitaine Forbes, qui se trouvait à quelque distance. Vous pensez, Angus, qu'il y a ici trop de consommateurs par rapport à la masse de nos subsistances; par conséquent plus il meurt d'hommes, plus la part de ceux qui restent est avantageuse. N'avez-vous pas parlé dans ce sens à M. Mackenzie?

— Autant dire tout de suite, Monsieur, que nous devrions prier le ciel de nous envoyer la peste. Autant vaudrait inviter nos ennemis à venir nous égorger, ne laissant ici qu'un nombre d'hommes suffisant pour jouir de ce qui resterait après nous.

— Mais, je ne l'ai pas rêvé, Angus, vous aviez coutume de vous plaindre de l'accroissement de la population, et vous lui attribuiez notre détresse.

— Mais il ne s'en suit pas, Monsieur, que je désire voir cette population diminuer par des moyens violens. Tout ce que je désire, c'est de voir la société jouir de la plus grande masse de bonheur possible; et il serait un peu extraordinaire de prétendre l'y conduire par le plus grand de tous les fléaux. Je n'ai jamais eu cette pensée, Monsieur, ce serait se jeter au-devant du plus grand de deux maux pour éviter le moindre.

— Il est cependant bien des gens qui croient que la guerre et la peste sont d'excellentes choses pour empêcher de temps en temps l'exubérance de la société.

— Je le sais, mais je ne partage aucunement cette opinion. Une circonstance me fait surtout plaisir, quant à la statistique de la société, c'est de voir que la population est retenue dans son accroïssement par des moyens infiniment plus doux qu'autrefois. Moins d'hommes sont enlevés par la guerre, la peste, et les accidens ordinaires de la vie; et cependant le chiffre des naissances n'augmente pas en proportion de l'éloignement de ces fléaux.

— Comment vous rendez-vous compte de cet état de choses?

— Les mariages sont moins communs, et l'on se marie plus tard, — du moins dans la classe moyenne, dont la classe infime suivra, je l'espère, l'exemple. Toutes les fois qu'une classe quelconque de la société arrive à comprendre pourquoi une chose a été jusque là, et pourquoi elle ne doit plus être ainsi à l'avenir, il y a lieu d'espérer que toutes les autres arriveront à le comprendre de même à leur tour, et agiront en conséquence. Il est à espérer que les gouvernemens cesseront, avec le temps, de faire la guerre d'un côté et d'encourager de l'autre la propagation, — c'est-à-dire qu'ils cesseront d'encourager à mettre des hommes au monde pour s'y couper la gorge les uns les autres. Il est à espérer qu'avec le temps les pauvres tiendront plus à faire vivre décemment leurs enfans, qu'à en multiplier sans fin le nombre; il est à espérer qu'alors, mes chers amis, on n'entendra plus à Garveloch ni fifres ni tambours, et qu'il n'y aura plus besoin de quitter ses foyers, pour aller chercher le danger ou la mort, pour montrer son patriotisme.

— Quand est-ce que cela arrivera, mon oncle?

— Je ne suis pas prophète; mais je me hasarderai à prédire que cela arrivera entre la troisième et la trente-cinq millième génération, à partir de ce moment-ci, — c'est-à-dire que cela arrivera, mais pas encore de sitôt.

— Vous avez expliqué longuement, dit le capitaine, pourquoi il ne devrait plus y avoir de misère, mais vous avez sauté à pieds joints par dessus la principale difficulté; vous n'avez pas dit pourquoi il y en a jamais eu.

— Ce n'était pas mon intention, dit Angus en riant; ce point me paraît tout aussi clair que l'autre. C'est le besoin qui a porté l'homme à toutes les inventions, à tous les perfectionnemens qui ont eu lieu jusqu'ici. La propriété et la sécurité de la propriété, le perfectionnement dans le gouvernement, dans les arts et dans les sciences; — en un mot toutes les institutions de la société sont dus aux besoins toujours croissans des hommes; et ces besoins croissans ont été la conséquence naturelle de l'accroissement de la population. C'en est assez pour nous prouver que le principe d'accroissement est beau en lui-même; mais si maintenant nous en sommes arrivés à ce point que nos institutions puissent être conservées et améliorées par des stimulans d'un ordre plus relevé, il est temps que nous renfermions le principe d'accroissement dans les bornes qu'appellent la raison et le bonheur de la société.

— Quand nous ne le faisons pas, la Providence le fait sans nous, dit le capitaine, qui ne put retenir un soupir en jetant un coup d'œil autour de lui. Comme le cimetière est plein!.... comme les maisons sont vides, comparées à ce qu'elles étaient il y a peu de mois! Cela me rappelle quelques-unes des villes de l'Orient, où nous eûmes l'ordre de marcher en arrière-garde de la peste. Mais ces maisons se rempliront bientôt, si la pêche donne bien. C'est une consolation.

— Et moi, cela me rappelle, dit Angus, que je n'ai pas de temps à perdre. Vous prendrai-je à bord, capitaine, jusqu'à la station?

Personne n'eut de temps à perdre cette année-là à la

station, si ce n'est ceux qui voulaient s'exposer de gaieté de cœur à une nouvelle disette. On eut grand besoin de bras, et par conséquent l'ouvrage fut bien payé. Angus retira un bon profit du capital qu'il avait avancé pour construire sa grue. Ses plus jeunes fils y travaillaient avec autant d'activité que Kenneth en avait déployé lors de sa construction. Tout fier qu'il était d'eux, leur père ne pouvait s'empêcher de penser qu'aucun ne valait son aîné ni ne pouvait compenser sa perte; aussi son rêve de toutes les nuits, sa pensée de tous les jours, c'était de voir Kenneth revenir dans ses foyers pour ne plus les quitter.

Angus méditait cette idée tout le jour, la rame à la main, et elle le berçait encore le soir au coin de la cheminée. C'était beaucoup d'apprendre que Kenneth se portait bien, et se conduisait avec honneur; mais ces nouvelles n'étaient pas entièrement satisfaisantes, tant qu'il ne s'y joignait pas des espérances de paix.

La seule personne à laquelle l'amélioration des circonstances occasiona quelques désagrémens fut la veuve Cuthbert. Ses amans d'autrefois, non pas Ronald, mais ceux qui avaient rompu tout commerce avec elle, quand ses enfans paraissaient devoir être une charge plutôt qu'une ressource, revinrent maintenant plus empressés que jamais. Katie avait assez de bon sens pour comprendre que la seule raison qui la rendait un parti plus désirable, c'était que ses enfans avaient grandi, et que leur travail deviendrait pour elle une petite fortune, quand elle voudrait y avoir recours. Elle fut donc loin d'être flattée de se voir ainsi redemandée en mariage, et apprécia mieux que jamais l'affection désintéressée de Ronald.

Ce moment, malgré l'absence de Kenneth, fut l'époque la plus heureuse de la vie de Ronald. Il rendit

son séjour à la station agréable, en réunissant autour de lui ses neveux et ses nièces; et il était chaque fois accueilli avec plus d'empressement et de plaisir à Garveloch, quand ses affaires lui permettaient d'y faire un tour. Brisé de bonne heure par le chagrin et l'inquiétude, Fergus était devenu vieux avant le temps, et ce ne fut que par le secours de Ronald que sa famille conserva une position respectable, jusqu'à ce que ses garçons fussent en âge de prendre un fardeau devenu trop lourd pour leur père.

Ella fut la dernière chez laquelle s'aperçurent les traces du temps. Son esprit et son cœur furent aussi remarquables pour leur vigueur dans la vieillesse, qu'ils l'avaient été pour leur dignité dans ses jeunes années. Retrempée de bonne heure dans des épreuves de toute espèce, elle se montra toujours supérieure aux circonstances. On la voyait encore, quand l'occasion le demandait, aller à la mer, gravir les rochers ou diriger chez elle les affaires de sa maison. Jamais on ne l'entendit se plaindre de ses infirmités, s'excuser sur son grand âge, ou se montrer au-dessous de ce qu'on en attendait. La tendresse de son époux suffisait à son bonheur, et son cœur généreux faisait celui de tout ce qui l'entourait. Dès l'enfance, elle s'était trouvée en possession d'une autorité dont elle n'avait jamais abusé, et n'avait jamais vécu que pour les autres. Chaque année de sa vie vit s'accroître son pouvoir, et chaque année aussi elle mit plus de scrupule à en user, jusqu'à ce qu'enfin cette bonté, cette pénétration, cette activité qui l'avaient rendue la providence de ses frères orphelins lui donnèrent la plus grande influence dans la prospérité et les désastres de Garveloch.

---

# LA
# COALITION D'OUVRIERS
# A
# MANCHESTER.

# SOMMAIRE

## DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Les marchandises étant le produit du capital et du travail, sont la propriété commune du capitaliste et du travailleur( ici ouvrier).

Le capitaliste paie d'avance aux ouvriers leur part dans la propriété de la marchandise, et en devient ainsi seul propriétaire.

Cette portion ainsi payée s'appelle les *gages*[1].

Les GAGES RÉELS, ce sont les articles de consommation que reçoit l'ouvrier en retour de son travail[2].

1. Le mot anglais *wages* s'applique aux ouvriers, aussi bien qu'aux domestiques. Nous sommes obligé, *à regret*, d'employer ici cette expression impropre, parce que la langue ne nous en fournit aucune en français, si ce n'est par périphrases, pour exprimer la remunération du travail de l'artisan.
Il faut encore comprendre, que *wages* ( traduit approximativement par *gages* ) signifie toute cette rémunération, en *nature* ou en *argent*; car *wages*, c'est ce dont vit l'artisan, ce qui lui provient de son travail, ce qui est nécessaire à l'artisan pour subsister.

2. Dans presque toutes les villes manufacturières de l'Angleterre il existait un usage ( *truck system*, système d'échanges dont on ne trouve guère d'exemples chez nous que dans nos établissemens houillers, à Anzin, etc. ); l'ouvrier recevait très-peu de chose en argent ; le reste lui était délivré en loyer de maison, cartes de visite du médecin, bons pour se présenter chez le pharmacien, le boucher, le boulanger, le tailleur, etc. Ce paiement en nature avait pour but apparent d'obliger l'ouvrier à appliquer à ses besoins réels et à ceux de sa famille le produit de son travail, au lieu de le dépenser au cabaret. Le but réel était la *remise* que le médecin, le boucher, le boulanger fai-

Les *gages nominaux*, c'est la portion de ces mêmes choses qu'il reçoit calculées en argent.

Le fond d'où sont payés ces gages dans un pays, ce sont les articles à l'usage et pour la consommation de l'ouvrier que possède ce pays.

La portion de ce fond reçue par chaque individu dépend surtout du nombre des personnes entre lesquelles il est partagé.

En conséquence le chiffre des gages dans quelque pays que ce soit dépend, non de la richesse que ce pays contient, mais de la proportion qui existe entre son capital et sa population.

Comme la population tend à s'accroître plus vite que le capital, ce n'est qu'en maintenant la première en proportion avec le second qu'on peut empêcher les gages de tomber au plus bas degré.

Le degré le plus bas auquel les gages puissent tomber d'une manière permanente, c'est celui qui ne donne rien autre chose à l'ouvrier que ce qui est absolument nécessaire à sa subsistance.

Le plus haut point auquel les gages puissent s'élever d'une manière permanente, est celui qui ne laisse au capitaliste que juste le profit qu'il faut pour qu'il vaille la peine de risquer son capital.

Les variations qu'éprouvent les gages entre ces deux points extrêmes dépendent surtout du nombre de bras offerts au capitaliste ; ce sont en définitive les vendeurs de

saient à la compagnie aux dépens de l'ouvrier, qui, outre qu'il payait plus cher, n'était pas libre d'aller chez le marchand où il avait confiance. Depuis plusieurs années différentes lois ont été portées pour abolir cet usage et pour rendre général le paiement en argent, le seul qui convienne à des hommes intelligens et libres.

travail qui en fixent le prix, et non ceux qui l'achètent.

Les *coalitions* d'ouvriers contre les capitalistes (quelques autres effets qu'elles aient du reste) ne peuvent assurer une hausse permanente des gages, à moins qu'il n'y ait moins de bras que l'ouvrage n'en demande, — auquel cas les ouvriers ont rarement besoin de se mettre *en grève*[1].

Il n'y a que ce qui affecte la proportion de la population au capital qui puisse affecter d'une manière permanente le chiffre des gages.

L'interférence législative n'affecte point cette proportion, elle est donc inutile.

La *grève* ne l'affecte qu'en perdant le capital, elle est donc pire qu'inutile.

Les coalitions peuvent être utiles ou non, suivant que leur objet est, ou non, raisonnable.

Raisonnables, ou non, les coalitions ne sont pas du domaine de la loi qui n'en connaît pas les causes.

La loi, ayant du reste prévu tout ce qui peut trou-

1. Il y a fort peu de temps, nous eussions été on ne peut plus embarrassé de traduire ce passage. Le mot anglais *combination* signifie la *coalition projetée*, l'accord des ouvriers, si l'on veut le *complot non encore suivi d'effets;* le mot *strike* — c'est encore la *coalition*, mais exécutée, mais suivie d'effets, tels que la cessation du travail, la proscription de tels ou tels chefs de maison, en vertu de laquelle les ouvriers décident que nul ne travaillera chez eux pendant un temps déterminé, sans s'exposer à de mauvais traitemens de la part des membres de la coalition, qu'ils en fassent partie ou non. Nos ouvriers ont inventé un mot nouveau pour cette chose nouvelle; ils appellent cela *faire grève*, *se mettre en grève*, parce que c'est sur la place de Grève que se réunissent les ouvriers en bâtimens sans ouvrage.

*To strike* veut dire d'abord *amener pavillon*, témoigner qu'on cesse de combattre; de là, en parlant des ouvriers, *to strike*, ramasser ses outils, témoigner qu'on cesse de vouloir travailler. Quelque impropre que soit donc l'expression *faire grève* pour des Anglais, nous l'employons faute de mieux.

bler la paix publique, fait bien de ne s'occuper point des coalitions.

La condition des ouvriers peut être surtout améliorée:

1° Par des inventions et des découvertes qui créent le capital;

2° En économisant, au lieu de perdre ce capital: — par exemple en faisant des épargnes au lieu de soutenir les coalitions par des souscriptions, secours, etc.

3° En maintenant la proportion qui doit exister entre la population et le capital.

---

LA

# COALITION D'OUVRIERS

## A MANCHESTER.

## CHAPITRE PREMIER.

### LA FIN DE LA SEMAINE.

Par une belle soirée du mois de mai 18 — plusieurs centaines d'individus appartenant à la classe ouvrière, hommes, jeunes filles et jeunes garçons, sortaient en foule, le samedi, d'une manufacture sur les bords de la Medlock, près Manchester. Les enfans se dispersèrent par troupes, quelques-uns pour jouer, mais le plus grand nombre pour regagner leurs foyers le plus vite possible, comme s'ils craignaient le soleil couchant qui rougissait de ses derniers rayons la rue et le faîte des cheminées.

Les hommes ne paraissaient pas si pressés; ils s'arrêtaient auprès de la manufacture; un groupe nombreux s'était formé devant la porte, et d'autres moins considérables étaient disséminés çà et là le long de la rue, tandis qu'un petit nombre se dirigeaient vers leur maison, causant chemin faisant avec chaque groupe qu'ils rencontraient. Il n'y avait qu'un seul de ces ouvriers qui

parût n'avoir rien à dire à ses compagnons, et désirer se retirer tranquillement, s'ils voulaient bien le lui permettre. C'était un de ceux qui étaient le plus proprement mis, d'une figure intelligente quoiqu'un peu triste. Il s'en allait sans parler à personne, quand l'un d'abord et puis un autre l'arrêtèrent. Tous semblaient empressés de savoir ce qu'Allen avait à dire et quel était son avis; et Allen eut quelque difficulté à se dégager et à obtenir qu'on le laissât se rendre chez lui où il savait que sa présence était nécessaire. Quand il fut enfin parvenu à s'échapper, il marcha assez vite pour rattraper Martha, sa petite fille, qui avait quitté la manufacture quelques momens auparavant. Il la vit à quelque distance devant lui, et remarqua comme elle boitait [1], et quelle peine elle avait à marcher dans la rue, si toutefois on peut lui donner ce nom, qui conduisait à leur domicile. Il eût été difficile même pour des gens robustes de s'y frayer un chemin. Il y avait des tas d'ordures, des mares d'eaux croupies, des amas de pierres et de briques, des feuilles de choux sur lesquels on eût pu facilement glisser; des os que des cochons et des chiens se disputaient en grognant et en combattant. La petite Martha, délicate enfant de huit ans, s'efforçait d'éviter tous ces obstacles, frissonnait chaque fois que les chiens s'approchaient, et grelotait au moindre souffle d'un vent encore froid du printemps.

—Martha, comme tu boites aujourd'hui! dit son père, la prenant à la taille pour l'aider à marcher.

1. Martha est ici le type de ces pauvres enfans, qui, admis trop jeunes dans les manufactures, dépérissent de bonne heure par suite d'un travail excessif et d'une vie sédentaire qui convient si peu à leur âge. Au commencement de 1833, le parlement a passé un *bill* pour limiter le nombre d'heures de travail qu'on pourra exiger des enfans au-dessous de treize ans, forçant les maitres à leur accorder quelque récréation et le temps de recevoir quelque instruction. Au 1er janvier 1834, cinquante écoles vont être fondées dans la seule ville de Manchester pour les enfans des manufactures; chacune d'elles coutera 500 livres sterling (12,500 francs).

— Papa, les genoux me font tant mal ! il me semblait à chaque instant que j'allais tomber.

— A ta figure, mon enfant, on se croirait à Noël, et non dans un beau jour de mai.

— Il fait bien froid quand on sort de la manufacture, dit la petite fille dont les dents s'entrechoquaient bruyamment. A coup sûr le temps est changé, papa ?

Non ; le vent était du sud, et il n'y avait pas un nuage. Cela tenait seulement à ce que le thermomètre était à 75 degrés dans la manufacture [1].

— Je suppose que tes gages sont diminués aussi bien que les miens, dit Allen ; combien rapportes-tu à la maison ?

— Trois shillings [2] seulement, papa ; encore dit-on que cela baissera. J'ai peur que ma mère....

Les larmes qui suffoquaient la pauvre enfant ne lui permirent pas de dire ce dont elle avait peur.

— Allons, Martha, du courage ; ta mère sait que tu gagnes tantôt plus, tantôt moins ; et, après tout....... Voilà Field, notre voisin, sa femme et lui ne gagnent pas ensemble plus de sept shillings par semaine ; tu le sais bien, et cependant ils sont bien plus âgés et bien plus forts que toi. Il faut absolument que nous te voyions mieux portante, Martha. J'irai avec toi chez M. Dawson, et il nous dira ce que tu as aux genoux.

Tout en causant ainsi ils étaient arrivés au pied de l'escalier qui conduisait aux deux chambres qu'ils occupaient au troisième d'une maison habitée par plusieurs pauvres ménages. Des enfans, pieds nus, montaient et descendaient cet escalier en jouant ; de petites filles portant leurs petits frères dans les bras étaient assises à dif-

1. 75° Fahrenheit égalent, en négligeant les fractions, 19° Réaumur ou 24° centigrades.

2. Trois francs soixante centimes.

férentes hauteurs et semblaient en danger d'être renversées chaque fois qu'il passait un homme ivre ou une femme en colère, ce qui arrivait souvent. La petite Martha regarda le roide escalier et soupira. Son père la prit et la porta dans ses bras. On entendait un bruit qui eût assourdi un étranger et qui paraissait plus qu'ordinaire aux oreilles mêmes des locataires habituels. Le petit chien de Martha, dès qu'il l'aperçut, vint au-devant d'elle sautant et aboyant, ce qui fit crier plus d'un enfant au berceau; la voix aiguë d'un bouvreuil se fit entendre sur le tout, moins fort cependant que celle d'une femme criarde.

— C'est la voix de Sally [1] Field, dit Allen. Il y aurait de quoi déserter la maison pour ne pas entendre toujours cette femme-là.

— Elle est chez nous, papa; je suis sûre que le bruit part de chez nous. Voyez, la porte est ouverte, et il n'y a personne dans sa chambre.

— Ah! elle peut laisser sa porte ouverte, celle-là, dit un voisin en passant, il n'y a rien dans sa chambre que personne puisse être tenté de lui enlever.

Allen ne répondit pas, mais il hâta le pas pour rétablir la paix dans son logement, sachant bien que sa femme n'était point de force à tenir tête à Sally Field. Comme il ouvrait brusquement la porte, le parti le plus faible sembla s'en remettre à lui du soin de soutenir la discussion; sa femme se laissa tomber sur une chaise, tremblant de tous ses membres. Ses quatre ou cinq petits enfans s'étaient cachés où ils avaient pu, qui sous la table, qui derrière le lit, ayant tous été rudoyés ou soufflettés par Sally pour l'avoir regardée en face et les doigts dans la bouche. Elle ne savait pas que Sally Field en fureur

1. *Sally* ou *Sal*, familier pour *Sarah*, Sara.

était un spectacle que chacun eût regardé frappé d'étonnement.

Allen commença à déposer Martha sur une chaise avant de mettre Sally Field à la porte et de la fermer sur elle au verrou, ce qu'il se disposait à faire de vive force si des moyens plus doux ne réussissaient pas. Toutefois, sa surprise en le voyant paraître, et son air déterminé lui imposèrent et la firent arrêter un moment.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela, femme? dit Allen.

— Ma foi, je n'en sais rien. Voilà une heure que Sally nous invective, les enfans et moi, et Dieu sait pourquoi.

Sally entreprit la longue kyrielle des offenses dont la famille d'Allen s'était rendue coupable envers elle, et Allen la laissa aller jusqu'à ce que la respiration lui manquât. Quand elle ne put plus articuler aucun mot, — accident qui arrive tôt ou tard aux gens furieux, — il prit la parole.

— Écoutez-moi, Sally, dit-il; j'en suis fâché et honteux pour vous, et je regretterais, à cause de ma femme, d'être entré dans ce moment, si je ne vous connaissais bien, et si je ne savais ce qu'il y a au fond de tout ceci. Souvenez-vous, Sally, que je vous ai connus, votre mari et vous, quand vous n'étiez pas plus grands que cela, ni plus ni moins que si vous aviez été mes propres enfans. Tâchez que je ne me rappelle pas combien vous êtes jeune, et que je ne vous traite pas comme un enfant, vous qui avez pris de si bonne heure les devoirs d'une femme. Ne me forcez pas à appeler votre mari pour qu'il prenne soin de vous, si vous ne le savez faire vous-même.

—Appelez-le, appelez-le! Tant mieux, si vous pouvez

le trouver. Dites-moi où il est, et je trouverai un meilleur usage de ma langue que de disputer ici avec votre poule mouillée de femme, qui a l'air d'être près de passer dès qu'on lui dit un mot. Appelez donc mon mari, vous m'obligerez.

—Oui, oui; c'est là que le bât vous blesse, je le vois bien, Sally. Nous avons tous nos peines, et c'est grande folie de les aggraver volontairement. Croyez-vous tenter beaucoup votre mari à demeurer à la maison avec vous, en criant comme vous venez de le faire?

— Laissez-vous votre femme seule vingt-quatre heures de suite? s'écria Sally. Vous soûlez-vous avec votre dernier shilling? — Et cependant il n'y a pas d'homme qui ne préférât voir sa femme en colère de temps en temps, que de vivre avec une pauvre, chétive et pleureuse créature comme la vôtre.

— Doucement, doucement, interrompit Allen. Je m'en vais vous mettre à la porte, et je l'aurais déjà fait si je ne craignais que vous ne fassiez amasser la populace dans la rue. Sally, vous savez que si vous vous brouillez avec nous, il ne vous restera pas un ami, et alors à qui conterez-vous donc vos peines?

La fureur de la pauvre créature se changea en larmes abondantes. Elle se jeta sur le lit et sanglota amèrement. On la laissa seule quelques instans. Allen tira de sa poche le produit de sa semaine, régla avec sa femme l'emploi qu'il en fallait faire, et la pria d'aller elle-même faire ses emplettes, tandis qu'il irait, lui, chercher Field et tâcher de le ramener à la maison. La femme d'Allen soupira.

— Vous ne craignez pas, j'espère, de me laisser aller dans une taverne? dit-il en souriant.

— Dieu m'en garde; jamais je n'ai eu cette crainte,

et ne l'aurai jamais; je pensais à ce que vous disiez tout à l'heure, que nous avons tous nos peines. Voilà trois shillings de moins cette semaine.

— Oui, et la petite Martha a subi aussi une diminution de six pence[1]; mais, femme, ne vous tourmentez pas; il faut faire comme font les autres, et encore être content, s'il n'arrive rien de pire. Regardez donc les genoux de la pauvre Martha, avant que de sortir; elle boite aujourd'hui plus que jamais. — Maintenant, Sally, si vous voulez me promettre de retourner dans votre chambre, d'y rester jusqu'à ce que je ramène votre mari, si de plus vous me donnez votre parole de ne point vous quereller avec lui, quoi qu'il puisse avoir fait toute la journée, je vais aller le chercher et faire tout ce qui dépendra de moi pour qu'il se conduise dorénavant mieux à votre égard.

Sally promit tout ce que l'on voulut, mais elle demanda à rester avec les enfans pour en prendre soin jusqu'à ce que leur mère fût de retour. Toutefois voyant que Martha regardait son père d'un air suppliant, et que ses petits frères se cramponnaient au tablier de leur mère, elle se dit des sottises à elle-même pour avoir mérité qu'ils eussent ainsi peur d'elle, et descendit précipitamment s'enfermer dans sa chambre, pour tâcher d'y retrouver un peu de calme.

Comme il n'y avait pas de feu, et que Martha était fort raisonnable pour son âge, Allen et sa femme leur promirent qu'ils les enfermeraient à clé pour éviter que personne ne vînt les effrayer pendant qu'on les laisserait seuls. On conseilla à Martha de se tenir tranquillement assise; on détacha de la fenêtre son bouvreuil pour qu'elle s'amusât à le faire boire et manger. Les autres

1. Le *shilling* vaut 1 fr. 20; le *penny* (pluriel *pence*), 10 c.

petits promirent qu'ils seraient bien sages; leur père et leur mère s'en allèrent, l'un à la taverne du *Spread-Eagle*[1] et l'autre au marché.

Il ne fallait pas être prophète pour prédire qu'on trouverait Field au *Spread-Eagle*. Il changeait de tavernes suivant les circonstances et le temps; mais ceux qui le connaissaient, devinaient aisément dans laquelle on le devait chercher quand il n'était pas à la maison. Quand il s'échappait le matin avant de se rendre à la manufacture, ou le soir après en être revenu, il entrait seulement un moment chez un détaillant de spiritueux prendre un verre de *gin*[2] pour se donner du cœur à l'ouvrage ou s'endormir plus aisément, car il ne manquait pas de prétextes; mais quand il avait terminé une pièce et qu'il en avait reçu le prix, alors il se trouvait en liberté d'aller au *Spread-Eagle* et de s'y donner une cuvée complète, d'où il revenait quelquefois chancelant sur ses propres jambes et d'autres fois porté sur les épaules de camarades plus robustes. Il s'était livré à la malheureuse habitude de boire, avec une effrayante rapidité. Il n'y avait pas encore un an que ses chefs le regardaient comme un jeune homme sobre et rangé. Il était devenu amoureux de Sally, et l'avait épousée sans se donner le temps d'étudier son caractère; il lui en trouva un détestable, et son intérieur lui devint odieux. Il essaya d'abord de la mettre à la raison; mais perdant tout espoir d'en venir à bout, il se mit à boire, et ne voulut écouter de remontrances de personne, excepté d'Allen, son ami.

Il y avait plus de pratiques ce soir là au *Spread-Eagle*, qu'il n'était ordinaire d'y en voir, même le samedi[3]. Al-

1. Aigle aux ailes déployées.
2. *Gin*, esprit ou eau-de-vie de genièvre.
3. Les hôtels, tavernes, cafés, débits de spiritueux étant fermés le di-

len fut on ne peut mieux accueilli quand il entra, car ses camarades de la manufacture pensèrent qu'il venait leur tenir compagnie. Presque tous ceux qui se trouvaient là étaient des fileurs ou des tisserands appartenant à la maison Mortimer et Rowe; et l'occasion qui les faisait se réunir en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, c'était la réduction des salaires qui venait d'avoir lieu. On fit place à Allen, on demanda à son intention une pipe, un pot de *porter*, et on l'invita à prendre part à la délibération. Au lieu de s'asseoir, il regarda de tous côtés et demanda si l'on n'avait pas vu Field. Le cabaretier le lui montra du doigt ivre-mort et dormant sous un banc.

— Laissez-le là, dit un ouvrier; il est trop bien pris pour qu'on puisse le réveiller.

— Qu'est-ce que cela vous fait? dit un autre. Venez plutôt écouter ce que Clack était en train de dire.

—Vous nous avez échappé tout à l'heure dans la rue, dit un troisième; mais maintenant nous vous tenons, et nous ne vous laisserons pas aller.

Le maître de la taverne étant d'opinion qu'il valait mieux laisser Field cuver sa boisson une heure ou deux, Allen s'assit pour apprendre ce dont il s'agissait. Clack se tourna vers lui, et lui demanda ce que méritaient leurs maîtres pour réduire ainsi le prix des journées.

—Cela dépend des circonstances, répliqua Allen. Mais qu'ils soient beaucoup ou peu à blâmer, il faut nécessairement qu'on fasse quelque chose pour empêcher aucune réduction ultérieure, ou la plupart d'entre nous seront perdus.

— Donnez-moi la main, mon brave camarade! s'écria

manche, c'est plus particulièrement le samedi soir, après la paie, que se soûlent les ouvriers anglais.

Clack. C'est précisément ce dont nous venons de convenir. Il est temps de renverser une pareille tyrannie; nous pouvons la renverser, et nous le ferons.

— Doucement, doucement, dit Allen. Comment vous y prendrez-vous pour la renverser?

— Eh bien! pourquoi n'anéantirions-nous pas celui qui est le plus tyran de tous? Cela sera un exemple dont les autres pourront profiter. Tandis qu'il en est temps encore, nous n'avons qu'à nous entendre.

— Nous entendre? — Cela n'est pas toujours aisé, l'ami.

— Mauvaise plaisanterie! Nous nous sommes déjà entendus dans une occasion moins importante, et quand il y avait du danger. Est-ce que nous n'avions pas nos coalitions quand la loi les défendait? Est-ce que nous y renoncerions maintenant que la loi nous laisse libres[1]? Avons-nous montré du courage au jour du danger, pour ne montrer que de la faiblesse quand le danger n'existe plus?

— Doucement, doucement, camarade. Je ne dis pas qu'on doive avoir peur. De quoi désirez-vous que nous convenions?

— D'anéantir MM. Mortimer et Rowe. Chacun des membres de notre société fera serment de ne jamais mettre les pieds dans leur manufacture; et si cela ne rend pas les autres maîtres raisonnables, je ne vois pas ce qui le pourrait faire.

— Et si, au lieu de s'effrayer, les autres maîtres s'u-

1. Le 25 juin 1824, le parlement a rappelé le *combination bill* qui punissait de peines très-sévères la coalition des ouvriers contre les maîtres, ou des maîtres contre les ouvriers. Elle les a laissés complétement libres de s'entendre ensemble ainsi qu'ils le pourraient, sur le taux des salaires, le nombre d'heures de travail, etc., se contentant de leur recommander l'arbitrage, qui depuis a produit les meilleurs résultats.

nissaient pour nous refuser de l'ouvrage jusqu'à ce que nous ayons renoncé à notre coalition contre Mortimer et Rowe, que devrions-nous faire?

— Mesurer nos forces contre les leurs, cela va sans dire. Ils ne peuvent rien faire sans nous, vous le savez.

— Ni nous, non plus, rien sans eux. Et quand les deux parties sont aussi nécessaires l'une à l'autre, c'est pitié de les voir ainsi s'entre-nuire.

— C'est pitié! Sans doute c'est pitié; mais si les maîtres nous forcent d'en venir là, à eux la faute.

— J'espère, dit un homme à la figure timide, Hare[1], qui avait pour habitude de tourner son chapeau dans ses doigts quand il ne disait rien, et de se gratter la tête quand il parlait; j'espère, camarade, que vous y penserez à deux fois, avant de proposer que nous fassions *grève*. J'en ai assez, moi; et j'aimerais mieux voir mes enfans à la charge de la paroisse que de voir cesser les travaux.

Clack le regarda d'un air dédaigneux, et dit qu'il était fort heureux que certains cœurs de poule n'eussent pas à lutter contre l'aigle. Que pour sa part, il lui semblait que c'était un honneur que de résister à l'oppression; qu'il se tiendrait aussi fier de l'approbation de toute la société dont il faisait partie que des croix et des crachats du duc de Wellington. Il demandait si son ami Allen ne pensait pas de même. Non. Allen pensait, comme Hare, que c'était un grand malheur que de faire *grève;* mais en même temps il pensait que ce pouvait être quelquefois un malheur nécessaire. Que si donc il lui était démontré que cette mesure était nécessaire pour défendre les droits des ouvriers, il s'y joindrait volontiers, cœur et bras. — Mais que jamais il ne le ferait par esprit de colère ou de

1. *Hare*, en français *lièvre*.

vengeance, — jamais dans le dessein de ruiner aucun maître vivant. — Beaucoup de ses compagnons se rangèrent à cet avis ; Clack n'en devint que plus empressé à se justifier, et à blâmer les maîtres dont il s'agissait.

— Quelqu'un oserait-il dire, s'écria-t-il, que le dey d'Alger lui-même soit un plus grand tyran que Mortimer ne le serait, s'il l'osait ? Ne voit-on pas qu'il nous mettrait sous les pieds s'il pouvait ? Ne rit-il pas d'un air de mépris à tout ce que peut dire un ouvrier ? Ne dédaigne-t-il pas toutes les plaintes ? Ne se moque-t-il pas de toutes les menaces ? Et quand il passe par sa tête orgueilleuse d'accorder quelque bienfait, ne le rend-il pas, par sa hauteur, amer à celui qui en est l'objet ?

—C'est vrai, Clack ; et tous ceux qui travaillent pour Mortimer le savent bien. Mais...

—Quant à Rowe, interrompit l'orateur, il vaut encore moins dans son genre, s'il est possible.

— Je n'en sais rien, dit Hare d'un ton irrésolu. Ce M. Rowe est venu un jour me parler avec beaucoup de douceur.

— Oui, il avait quelque raison pour cela. Il n'y a que vous ici, Hare, qui ignoriez ce que valent les paroles doucereuses de Rowe. Si vous le suiviez à la prochaine assemblée des maîtres, vous le verriez changer de ton en changeant de compagnie. C'est un lâche hypocrite, un fourbe sans consistance.

— Bon, bon, Clack ; en admettant que Mortimer soit un tyran, et Rowe un homme auquel on ne se peut pas fier, — cela ne décide pas la question : faut-il les ruiner ou non ? Pour moi, je pense que l'entreprendre ce serait reconnaître dès le commencement que notre société s'est formée dans un but blâmable ; ce serait remplir l'ame de nos compagnons de passions haineuses, provoquer entre les maîtres et les ouvriers une guerre qui n'a

d'autre issue possible que la ruine des deux parties. Si jamais nous sommes obligés de cesser nos travaux, que ce soit pour la défense de nos propres droits, et non par inimitié personnelle contre tel ou tel des chefs de fabrique.

Clack murmura entre ses dents qu'il y avait parmi les ouvriers, aussi bien que parmi les maîtres, des gens qui ne cherchaient qu'à biaiser. Allen répondit qu'il y en aurait plus encore si quelques-uns s'efforçaient d'intimider les autres; que plus une assemblée délibérante procédait avec sagesse et modération, plus il y avait de chance d'unanimité et de succès. Il repéta qu'aussi longtemps que la Société se proposerait pour but les intérêts et les droits de la classe ouvrière, on le trouverait prêt à contribuer de sa bourse et de sa personne; mais qu'aussitôt qu'elle s'ingèrerait à s'occuper d'autres objets, il s'en retirerait à ses risques et périls.

Pendant qu'il parlait encore, l'attention de la compagnie fut détournée par l'arrivée d'un visiteur qu'on n'attendait pas. Il y avait quelques minutes qu'on entendait de la musique s'approchant par degrés, et bientôt le musicien parut devant la porte, assourdissant tous les convives par la variété extraordinaire des sons qu'il produisait. Il portait une grosse caisse, il avait à la bouche une flûte de Pan, et son chapeau à trois cornes était garni d'un large galon et de plusieurs sonnettes. Une petite fille l'accompagnait bizarrement vêtue, jouant du triangle, dansant, et faisant la quête. Tant que le musicien avait joué une contredanse, jetant la tête à droite et à gauche pour faire sonner ses sonnettes, aucun des spectateurs ne s'avisa d'examiner sa figure d'une manière bien particulière; mais, quand il fut entré dans le parloir et qu'il commença à accompagner sa petite fille qui chantait :

» Est-ce qu'on ne reconnaît plus les amis? »

plusieurs ouvriers s'imaginèrent qu'ils avaient vu quelque autre part la figure de l'artiste ambulant.

— C'est, — oui certainement, c'est Bray! se dirent-ils l'un l'autre; et toutes les mains s'avancèrent pour presser la sienne.

— Je pensais bien que vous n'auriez pas méconnu une vieille connaissance, se présentât-elle sous un nouveau costume, dit Bray riant de bon cœur. Et se débarrassant de ses décorations sur l'un ou l'autre de ses anciens camarades, il mit son chapeau sur la tête d'Allen, passa la courroie de sa grosse caisse sur les épaules de Clack, et donna le triangle à Hare.

— Allons, dit-il, maintenant un concert. C'est à mon tour à voir des fileurs changés en musiciens. Allons, remuez la tête, Allen; et voyons quels sons vous en tirerez.

— Nous étions fort en peine de savoir ce que vous étiez devenu, vous et les vôtres! s'écria Allen. Est-ce là cette petite Hannah qui était si délicate?

— Elle-même en personne; cette petite fille dont votre femme a pris soin quand elle avait la rougeole. Elle aurait peine à la reconnaître maintenant.

Allen secoua la tête.

— Je vois ce que vous voulez dire. Vous aimeriez mieux la voir couverte de flocons de coton que de rubans jaunes. Mais remarquez que ce n'est pas ma faute si elle n'est plus à la manufacture; et, en vérité, ce n'a pas plus été un malheur qu'une faute pour nous. Voyez comme elle est forte, et comme elle a de l'embonpoint: voilà ce que c'est que de vivre en plein air au lieu d'être emprisonnée dans une étuve. Allons, n'ôtez pas le chapeau pour secouer la tête. Que vouliez-vous que je fisse? — Et, promenant ses yeux sur l'assemblée, il leur demanda ce que pouvait faire pour vivre un proscrit,

de telle sorte qu'il n'eût plus à mendier de l'ouvrage.

Tous ne lui répondirent qu'en applaudissant bruyamment des mains et des pieds. Ce bruit réveilla à demi l'ivrogne qui ronflait dans son coin. Il essaya de se lever, au grand effroi de la petite Hannah, qui s'était éloignée autant qu'elle l'avait pu du groupe de fumeurs dans lequel son père avait été si bien accueilli.

Allen se leva pour se retirer, espérant qu'il ne serait pas actuellement impossible de mettre Field sur ses jambes. Il demanda à Bray s'il avait intention de rester quelque temps dans le pays, et où il comptait loger.

— Il faut que vous restiez, dit un ouvrier, et que vous nous jouiez une air devant la porte de vos anciens maîtres.

—Il faut que vous restiez, s'écria un autre, pour voir comme nous faisons *grève* au jour d'aujourd'hui.

— *Grève!* Est-ce que vous allez de nouveau mesurer vos forces? Vous me faites regretter de ne plus être membre de la Société; mais je puis ouvrir la marche. Rester? Certes, je resterai, et j'aurai l'honneur de vous conduire à la victoire. Hourrah! Je veux aller recruter avec mon tambour. Je veux rencontrer Mortimer, ayant à ma suite une procession d'un mille de long.

— Vous laissez votre caisse en repos le dimanche, je suppose? dit Allen.

— Oui, oui. Nous restons à la maison, et nous nous reposons le dimanche. C'est un aussi grand plaisir pour nous de nous tenir à la maison une fois la semaine, que d'autres gens en ont à courir les champs ce jour-là. Si l'aubergiste veut nous loger, vous nous retrouverez demain matin ici, Allen.

— Laissez Hannah venir à la maison avec moi, Bray. Je sais que ma femme sera enchantée de la voir, et de lui faire raconter son histoire. D'ailleurs, ce n'est guère

ici la place d'un enfant. Si je puis réveiller cet ivrogne, je pars immédiatement, et j'enverrai ma femme avec un manteau ou quelque chose pour cacher le singulier accoutrement de la petite; et elle passera son dimanche plus décemment chez nous que dans une taverne.

Bray regarda quelques instans sa fille d'un air sérieux, puis se leva en disant qu'il allait essayer de réveiller cet ivrogne. Il commença par lui faire ouvrir les yeux en soufflant dans sa flûte de Pan tout près de ses oreilles; puis un vigoureux roulement sur sa caisse le réveilla tout-à-fait. En sorte qu'en chancelant, murmurant entre ses dents, et s'appuyant sur le bras d'Allen, il fut en état de regagner sa maison et son lit, où il se laissa mettre par sa femme avec une appréhension confuse du terrible sermon qui l'attendait dès qu'il serait capable de l'entendre.

---

## CHAPITRE II.

### BAVARDAGE ENFANTIN.

---

Le comité de l'association régla bien des affaires le lendemain dimanche, à la taverne du *Spread-Eagle*. L'opinion générale était qu'une grande lutte allait avoir lieu entre les maîtres et les ouvriers; et des mesures furent adoptées pour savoir quelles étaient les dispositions des fileurs relativement à une cessation générale des travaux, si l'on ne pouvait obtenir autrement une égalisation des salaires. Il avait été convenu, le samedi au soir, que vingt-cinq membres de la société emploieraient la journée du dimanche à prendre les noms de

tous les ouvriers qui consentaient à quitter les manufactures, ou à souscrire pour l'entretien de ceux qui le feraient, en cas que les maîtres ne voulussent pas céder. Ces vingt-cinq députés devaient faire leur rapport le dimanche soir; après quoi, si la coalition prenait une bonne tournure, une lettre devait être adressée en commun aux maîtres, leur demandant une conférence publique pour y traiter de l'égalisation des salaires.

Clack était fort embarrassé pour faire sa part et celle des autres. Il avait une très-haute opinion de son éloquence, la plus grande confiance dans ses connaissances légales; aussi aurait-il voulu être partout à la fois, et diriger tous les mouvemens. Mais comme cela était impossible, il crut que ce qu'il avait de mieux à faire était de se tenir dans une sorte de quartier-général où chacun pourrait venir lui demander des avis et des ordres. Il se tint donc assis tout le jour au *Spread-Eagle*, se donnant des airs d'importance, et mécontent seulement de ce que ses subordonnés ne pouvaient être à la fois aux lieux où il les avait envoyés, et auprès de lui pour l'écouter.

Dans la famille d'Allen on ne savait rien de ce qui se passait. Sa femme éprouvait trop de sympathie et de curiosité aux récits de la petite Hannah pour avoir le temps de songer aux affaires publiques, comme on appelait pompeusement celle des ouvriers. Son mari était allé de bonne heure à la campagne avec Bray, vêtu ce jour-là comme tout le monde, pour voir quelques-uns de ses parens, qui ne savaient point ce qu'il était devenu depuis que les manufacturiers de Manchester avaient refusé de l'employer, et qu'il s'était vu obligé de se créer quelque autre moyen d'existence.

La petite Hannah ne se réveilla que fort tard le dimanche matin, et eût dormi plus long-temps encore, si mis-

tress Allen n'eût craint qu'elle n'eût plus le temps de déjeuner avant d'aller à l'église. Hannah sauta en bas du lit, et s'excusa en disant que la maison était si tranquille que rien ne l'avait éveillée.

— Vraiment! s'écria mistress Allen. Nous trouvons, nous autres, que les enfans et les voisins font beaucoup de bruit; mais probablement vous couchez dans des auberges la plupart du temps.

Hannah observa que les gens appellent si haut dans les auberges pour ce dont ils ont besoin, et s'occupent si peu de l'heure qu'il peut être, qu'on ne sait jamais quand on peut y dormir tranquille.

— N'avez-vous pas d'autre robe que celle-là? demanda mistress Allen. Vous allez, je suppose, à l'église le dimanche, et il n'est pas possible que vous y alliez avec tous ces rubans et ces fanfreluches.

— Oh! non, dit Hannah. J'ai une robe brune pour le dimanche, et un chapeau de paille; mais ils sont dans le paquet de papa, et je crois qu'ils seront restés au *Spread-Eagle*.

— Et il est allé à la campagne pour toute la journée! Eh bien! vous changerez avec Martha quand il sera l'heure de l'église. La pauvre Martha n'a qu'une robe de saison; mais elle boite trop pour sortir aujourd'hui, même pour aller jusque chez l'apothicaire, et je suis sûre qu'elle se fera un plaisir de vous prêter sa robe et sa petite palatine pour aller à l'église.

Martha ne demandait pas mieux que de prêter sa robe; mais elle eût mieux aimé garder celle de tous les jours que de mettre la robe rouge d'Hannah chamarrée de rubans jaunes. Celle-ci fit entendre qu'elle serait bien aise de rester toute la journée avec la petite malade; et la bonne mère, voyant que sa fille serait charmée de cet arrangement, laissa les deux petites filles s'amuser entre

elles, et conduisit les plus petits enfans à l'église comme à l'ordinaire.

—Papa dit qu'il t'a entendue chanter hier au soir, dit Martha quand elles furent seules. Veux-tu me chanter quelque chose?

—Oh! ça m'ennuie tant de chanter! répondit Hannah. Je ne sais pas beaucoup de chansons, et je les chante si souvent! Est-ce que cet oiseau-là ne t'amuserait pas autant? Je vais descendre sa cage, veux-tu?

—Oui, descends-la, et nous lui donnerons à boire: pauvre petit! Quelqu'un qui ne pouvait plus le nourrir l'a donné à papa, et papa me l'a donné. As-tu jamais eu un oiseau?

—Non, mais j'ai eu une fois un singe. Quand nous sommes partis, papa acheta un singe, et c'était moi qui le conduisais dans les rues avec une corde; mais j'ai été bien aise quand nous en avons été débarrassés; il était si méchant. Vois donc comme il m'a un jour mordu le bras, parce que quelqu'un l'avait mis en colère en lui donnant des coquilles de noix vides.

—Oh quelle terrible marque! s'écria Martha; ça a-t-il été long à guérir?

—Non; papa m'a menée chez un apothicaire [1] qui m'a pansée, et ça a été bientôt guéri.

—Papa fera voir mes genoux à M. Dawson, l'apothicaire. Vois comme ils sont enflés; et ils me font un mal! Ah! tu ne peux pas te l'imaginer.

—Oh que si; car les miens me faisaient terriblement mal aussi quand je me tenais debout toute la journée devant les roues.

—Mais jamais les tiens n'ont été aussi malades que

1. Il ne faut pas oublier que tous les apothicaires anglais se mêlent de chirurgie, et quelquefois même de médecine..

les miens, ou, à coup sûr tu ne serais pas en état de danser comme tu le fais.

— Oh non! pas si malades, et mes bras n'ont jamais été aussi maigres que les tiens. Vois donc, mon bras est deux fois aussi gros que le tien.

— Je ne sais pas pourquoi, dit Martha en soupirant. Mais maman dit que je deviens plus maigre tous les jours.

— Il faudrait que tu eusses de la viande à ton dîner tous les jours, et tu deviendrais bientôt aussi grasse que moi. Papa nous a maintenant de si bons dîners, en comparaison de ceux que nous avions ici. Il dit que c'est cela, et puis de vivre au grand air, qui m'empêche d'être malade comme je l'étais auparavant. Je ne crois pas que je pusse travailler comme je le faisais avec tout ce bruit, la chaleur et l'odeur d'huile.

— Et moi je suis sûre que je ne pourrais pas chanter, danser comme tu fais.

— Et comment voudrais-tu danser, boiteuse comme te voilà?

— Je ne crois pas même que je puisse chanter du tout.

— Allons, essaie, et je chanterai avec toi. Essaie le *God save the King*.

— C'est aujourd'hui dimanche, dit Martha gravement.

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait? Il me semblait qu'on pouvait chanter le *God save the King* le dimanche. J'ai entendu papa le jouer sur la grosse caisse immédiatement avant le.....

Martha avait entendu l'air de cette hymne à l'église, elle essaya de le chanter; mais Hannah partit d'un éclat de rire.

— Dieu de Dieu! Martha, tu chantes comme un oi-

seau qui a la pepie. Est-ce que tu ne peux pas ouvrir la bouche et chanter comme cela, tiens?....

— Non, je ne peux pas, dit Martha hors d'haleine; et puis, vois-tu, Hannah, tu ne devrais pas dire Dieu de Dieu! papa et maman ne nous laissent jamais nous servir de pareilles expressions.

— Ni papa non plus; il me gronde plus pour cela que pour toute autre chose; mais cela vient toujours à la bouche sans qu'on sache comment. Et cela ne t'étonnerait pas, si tu savais combien de fois j'entends les gens dire, Dieu de Dieu, et de plus vilaines choses encore.

— De plus vilaines choses encore! dit Martha d'un air de curiosité.

— Oui, de bien plus vilaines choses; mais je ne te les dirai pas, parce que papa m'a fait promettre de ne pas te parler des vilaines choses que j'ai entendu dire aux mauvaises gens qui jurent et qui se soûlent. Ton père s'est-il jamais soûlé?

— Non pas que je sache; mais notre voisin Field se soûle souvent, lui. Il n'y a pas de jour que je ne tremble de le voir rouler dans les escaliers.

— Papa s'est soûlé une fois, dit Hannah, et il m'a battue! Ah tu ne peux pas t'imaginer!...

— Quand? y a-t-il long-temps?

— Oh oui! c'est quand nous avons commencé à voyager. Mais quoiqu'il y ait bien long-temps, je me le rappelle bien, parce que je n'ai jamais eu si peur de ma vie. Je ne savais où me cacher pour l'éviter; et les gens le poussaient sur moi et riaient à mesure que je pleurais davantage. Je l'ai prié après cela de ne plus se griser; il m'a promis qu'il ne le ferait plus, et effectivement il ne s'est plus jamais grisé. C'était seulement parce que ce jour-là nous avions fait plus d'argent que nous n'en avions fait jusque là: mais cet argent ne dura pas long-temps, car

quand papa se réveilla le lendemain matin, sa poche était absolument vide.

— Et avez-vous eu bientôt d'autre argent?

— Oui; nous en gagnons tous les jours, excepté le dimanche. Je fais la quête dans le chapeau à papa; chaque fois que nous nous arrêtons pour jouer, je reçois toujours quelques demi-pence et quelquefois une pièce de six pence en argent.

— Oh! en ce cas, tu gagnes bien plus que moi. Cette semaine, je n'ai rapporté à la maison que trois shillings.

— Je fais bien plus que cela, sans aucun doute; mais c'est le gain de papa aussi bien que le mien. Sa grosse caisse fait plus de bruit et attire bien plus d'auditeurs que mon triangle.

— L'as-tu là, ton triangle? Je voudrais bien que tu m'apprisses à en jouer, dit Martha. Allons, je t'en prie. Si tu veux bien, je prierai maman de nous montrer les images dans la Bible de ma grand'mère, quand elle reviendra.

Hannah avait beaucoup aimé à regarder ces gravures pendant la convalescence de sa rougeole; cette promesse et la bonté de son naturel lui firent surmonter le dégoût que lui inspirait un instrument dont elle était forcée de jouer tous les jours et presque toute la journée. Elle commença par bâiller prodigieusement, et puis se mit à donner sa leçon. Quand madame Allen revint elle trouva le bouvreuil sifflant de toutes ses forces aux accompagnemens du triangle; Hannah criant ses instructions à sa nouvelle élève, et la pauvre et pâle Martha, enflée de ses éloges et de l'espoir de gagner chaque jour quantité de six pence en argent, si son père voulait lui permettre de faire de la musique dans les rues au lieu de travailler à la manufacture.

# CHAPITRE III.

## PAS DE COALITIONS DES MAÎTRES.

Les résultats obtenus par les vingt-cinq députés pendant la journée du dimanche furent de nature à doubler encore les espérances de Clack. La liste des hommes qui donnèrent leurs noms, ou, faute de savoir signer, firent leur croix, s'éleva à plusieurs mille. Si l'on avait laissé faire l'orateur, il aurait tout de suite proclamé la guerre contre les maîtres; et le lundi matin on eût commencé à se mettre en *grève*. Mais il y avait dans la Société quelques membres plus raisonnables que lui, et ceux-là se prirent à sourire en l'entendant parler des milliers de livres sterling qui devaient leur arriver comme un déluge de Leeds, Coventry, Liverpool, Glasgow, et autres villes manufacturières, et insistèrent pour que l'on laissât aux maîtres le choix d'un arrangement à l'amiable avant d'en venir à des mesures sérieuses contre eux.

Clack répondit que ceux qui parlaient ainsi avaient peur de leurs femmes; et que si, pour faire *grève*, le consentement de ces dames était nécessaire, il faudrait attendre long-temps, puisqu'il n'y avait femme d'ouvrier qui n'eût horreur de la cessation des travaux au moins autant que de la peste.

Cette observation lui attira quelques bonnes plaisanteries, car l'on savait que Clack allait se marier; et l'on se plut à supposer qu'il parlait par expérience anticipée. Dans son empressement à se défendre, il alla d'un pas

trop loin. Il demanda s'il était vraisemblable que, connaissant les femmes comme il les connaissait, il s'avisât jamais d'en consulter aucune pour savoir ce qu'il avait à faire, ou provoquer l'opposition d'une langue de femme et s'en soucier le moins du monde, le cas échéant. Ces paroles, comme on devait s'y attendre, furent reportées à des oreilles qui n'auraient jamais dû les entendre, ce qui fit que sa première rencontre avec sa fiancée ne fut pas la plus agréable du monde. Tandis qu'un orage s'amoncelait au loin sur sa tête pour son indiscrète vanterie, Clack s'égaya aux dépens de ceux qui ne paraissaient pas si résolus que lui.

— Où diable est donc Hare aujourd'hui? sous les jupons de sa femme, je le parierais bien. N'avait-il pas promis d'être un des vingt-cinq commissaires?

— Oui; et on ne le trouve nulle part, dit un voisin. Mais je m'étonne, Clack, que vous ayez compté pour quelque chose sur une promesse de Hare. Sa qualité d'homme marié n'est pour rien dans l'affaire. Depuis son enfance, il n'a jamais eu la même opinion une heure de suite.

— Comment a-t-il fait pour se marier, alors?

— Oh! pour cette affaire-là, elle concernait un autre individu d'une trempe plus solide que la sienne. Non que je veuille dire aucun mal de sa femme; elle est aussi douce qu'intelligente, mais son jugement corrobore celui de son mari toutes les fois qu'il s'agit de prendre une résolution en commun.

— Alors, je suppose que l'idée de faire *grève* ne lui sourit pas plus qu'aux autres femmes, et qu'elle l'aura empêché de venir.

— Il est très-probable qu'elle n'en sait rien du tout. S'il est une chose au monde dont Hare ait plus peur que d'une autre, c'est une coalition. L'emprisonnement de

son père, sous l'ancien *combination-bill*, en a fait un lâche pour sa vie; et c'est comme si on ne lui disait rien quand on lui dit que ce *bill* a été rapporté, et que la loi nous laisse maintenant libres de nous coaliser quand bon nous semble.

— En effet il fait une piteuse figure, partagé entre la crainte d'être membre de la société et l'horreur qu'il aurait de se voir tout seul. Mais c'est assez perdre de paroles au sujet d'un pareil homme. Qui est-ce qui a vu Allen aujourd'hui; et pourquoi ne vient-il pas? Sa modestie finira par être prise pour de la timidité, s'il n'y prend garde.

— Ne vous pressez pas tant de blâmer un homme qui vaut mieux que vous, dit un voisin. Allen a passé toute la journée à la campagne.

Il n'y avait rien d'offensant dans cette comparaison; car Allen était généralement regardé comme l'un des hommes les plus remarquables dans ce corps d'état; mais il se doutait si peu de son propre mérite, qu'il ne se mettait jamais en avant, si ce n'est dans quelques occasions importantes; et alors il faisait toujours tout ce qu'on aurait pu attendre de lui.

Quand on eut rédigé la lettre par laquelle les ouvriers proposaient aux maîtres une conférence publique, et que Clack se fut nommé, avec deux autres, pour la leur porter circulairement le lendemain, le comité leva sa séance.

La première fabrique à laquelle les députés se présentèrent fut celle de MM. Mortimer et Rowe.

— Les associés sont-ils à la maison? demandèrent-ils.

— Je ne sais pas si M. Mortimer est ici, mais voici M. Rowe, Monsieur.

— Monsieur Rowe! cria le commissaire, voyant le plus jeune des associés qui cherchait à fuir; voilà des ouvriers qui désirent vous parler, s'il vous plaît.

M. Rowe, s'apercevant qu'il avait été vu, ne put s'empêcher d'approcher.

— Une conférence publique, — l'égalisation des salaires; — oui, c'est juste : hum! C'est très-juste, mes braves amis. Eh bien! que désirez-vous de moi?

— Que vous donniez votre voix en faveur de cette conférence publique.

— A quoi bon? Vous savez que vous avez en moi un ami dévoué. A coup sûr, vous ne craignez aucunes difficultés de ma part. Vous savez que je suis ami de la paix; personne ne l'est plus que moi.

— Oui, Monsieur. Mais il y a plus d'une sorte de paix. Les maîtres appelaient cela la paix quand tout allait au gré de leurs caprices, et que leurs ouvriers, courbés sous le joug de la loi, n'osaient résister ouvertement. Les ouvriers, eux, entendent par la paix cet état de confiance réciproque où les deux parties ont fait un accord, et le tiennent. C'est ce que nous demandons en ce moment.

Ainsi parla Gibson, dont c'était le tour à prendre la parole; mais Clack ne put s'empêcher d'ajouter son mot.

—Et si l'une des deux parties refuse, Monsieur, vous comprenez qu'il s'en suivra la guerre.

— Oh! pas de guerre! dit M. Rowe. Un arrangement à l'amiable, comme vous le disiez tout-à-l'heure; voilà ce qu'il nous faut. Ainsi, pour arriver à ce but, vous désirez une conférence? Soit; je me ferai un plaisir d'y assister, si....

— Nous sommes heureux de vous trouver en si bonnes dispositions, Monsieur. Auriez-vous la bonté de signer pour vous et pour votre associé.

— Signer? Je ne vois point de signatures.

— Parce que vous êtes la première personne à laquelle nous nous adressons, voilà tout. Nous espérons recueillir un grand nombre de signatures avant que la

journée ne soit passée. En attendant, puisque vous approuvez cette conférence, veuiller signer.

M. Rowe se rappela tout à coup qu'il fallait qu'il consultât son associé qui se trouvait dans une chambre de derrière. Les ouvriers n'eurent pas long-temps à attendre. Il est vrai que le jeune associé ne reparut pas; mais M. Mortimer se présenta à sa place, d'un air aussi hautain que jamais. Il pria les députés de sortir de sa maison le plus tôt possible, attendu qu'il n'avait rien à leur dire.

Ils désirèrent savoir quels étaient ses sentimens quant à la conférence demandée.

Ses sentimens étaient que les maîtres s'étaient montrés jusque-là beaucoup trop tolérans pour les plaintes de leurs ouvriers; et qu'il était grand temps que les classes inférieures apprissent à se tenir à leur place. Il n'avait ni le loisir ni l'envie de discuter avec eux, ni personne autre de leur espèce; ainsi, le plus tôt qu'ils quitteraient sa maison serait le mieux.

— Vous pourrez vivre assez long-temps pour changer de sentimens, observa Gibson.

— Ne vous permettez pas de menaces, dit M. Mortimer. Rappelez-vous qu'il y a une loi qui les punit.

— Je n'ai ni oublié la loi, monsieur Mortimer, ni fait de menaces. Je dis et je répète que vous pourrez vivre assez long-temps pour changer de sentimens, et, dans votre propre intérêt, je l'espère. Bonjour, Monsieur.

— Il est trop pressé, même pour nous souhaiter le bonjour, dit Clack. Comme il a regardé froidement la lettre que lui a donnée son commis, comme si elle ne valait pas un moment d'attention.

— Tout fier qu'il est, dit Gibson, j'aimerais mieux supporter son orgueil que la manière d'agir d'Elliott ou de Rowe.

— Ce sont des jeunes gens, Gibson ; et Mortimer est vieux ; et l'on tolère plutôt les préjugés et les fautes d'un vieillard que les préjugés et les fautes d'un jeune homme. Où allons-nous maintenant? chez Elliott ?

— Oui ; nous sommes sûrs d'y être mal reçus ; ainsi le plus tôt que nous nous en débarrasserons sera le mieux.

Quand ils approchèrent de la maison de M. Elliott, ils aperçurent ce gentleman monté sur son cheval favori, et prêt à sortir. Il était trop occupé pour remarquer leur approche ; car l'une de ses affaires les plus importantes le matin était de s'équiper pour la promenade ; et il ne voyait guère rien autre chose quand il était à admirer le cirage luisant de ses bottes, ajustant son faux col, ramenant les manches de son habit sur les poignets, et caressant le cou de son cheval. Clack n'était pas cérémonieux ; il s'avança droit devant le cheval, et mit la main sur les belles rênes toutes neuves, en disant :

— Avec votre permission, Monsieur...

— Bas les mains ! s'écria Elliott lui donnant un coup de cravache sur les doigts. Comment osez-vous m'arrêter ? Comment osez-vous mettre vos doigts graisseux sur mes guides ?

Clack était indigné.

— Et comment auriez-vous d'aussi belles guides, si nous ne graissions pas nos doigts à votre service ?

—Je suis pressé, dit Elliott : vous pouvez entrer parler à mes commis, si vous avez quelque chose à demander.

— Nous ne désirons pas vous retenir long-temps, dit Taylor, qui se trouvait à son tour l'orateur ; mais il n'y a que vous qui puissiez nous répondre. Puis il raconta l'affaire en peu de mots, et mit la pétition dans les mains du gentleman.

Elliott y jeta un coup d'œil autant que le lui permet-

tait l'impatience de son cheval; puis d'un coup de cravache il la jeta dans le ruisseau, disant que c'était là la place convenable pour un tel tissu d'insolences, lança son cheval contre les ouvriers, et descendit la rue en caracolant sans daigner leur adresser aucune autre parole ni les honorer d'un regard.

— L'orgueil est l'avant-coureur d'une chute; que le gentleman prenne garde à lui, dit Gibson ramassant tranquillement la pétition et l'essuyant avec son mouchoir.

Clack parla d'employer ses doigts graisseux à faire avaler au gentleman la pétition qu'il venait de couvrir de boue, et paraissait disposé à haranguer les spectateurs qui ne pouvaient s'empêcher de rire; mais ses camarades, plus prudens, le prirent par le bras et l'emmenèrent. Le commis de M. Elliott qui, d'un étage supérieur, avait vu tout ce qui s'était passé, descendit hors d'haleine pour offrir aux ouvriers d'entrer pendant qu'il recopierait la pétition, laquelle, disait-il, ne lui paraissait plus propre à être présentée aux autres gentlemen. Gibson le remercia de son intention polie; mais il lui fit observer que ce papier, souillé comme il l'était, dirait une partie de leurs plaintes mieux qu'ils ne pourraient le faire eux-mêmes. Le commis se retira à pas lents, songeant, à part lui, que c'était une pitié de voir des jeunes gens arrivés à une fortune de commerce, oublier par quel moyen leurs richesses ont été acquises, et à quelles conditions ils les possèdent.

Après avoir visité différentes manufactures, dans quelques-unes desquelles ils furent mieux ou plus mal reçus qu'ils ne s'y étaient attendus, les députés demandèrent une entrevue à M. Wentworth. M. Wentworth avait été riche dans sa jeunesse; il avait manqué, par suite de malheurs inévitables; il avait recommencé à travailler,

et s'était fait de nouveau une position assez florissante, après avoir payé jusqu'au dernier sou toutes ses dettes antérieures. C'était maintenant un homme d'un âge avancé, d'un extérieur simple, assez négligé dans sa personne, peu disposé à parler, et quand il le faisait, causant quelque surprise et quelque fatigue aux étrangers par sa manière de prononcer lente et accentuée. Ceux qui le connaissaient bien préféraient cependant entendre sa voix que la meilleure musique; et ses ouvriers qui faisaient partie de la Société convenaient tous que dix paroles de lui valaient un discours d'une heure de Clack. Il est vrai qu'il avait besoin de moins de mots qu'un autre, parce qu'il employait une grande variété de sons inarticulés, dont ceux qui le fréquentaient saisissaient parfaitement le sens, et qui lui tenaient lieu de réponse à tout.

M. Wentworth était assis à son bureau, quand les députés furent introduits. Quand ils eurent ôté leur chapeau, et qu'ils eurent fait leur salut, ils entendirent quelques murmures, quelque bruit inarticulé qu'ils prirent pour un compliment de bien-venue. Il attacha sur eux un regard fixe de dessous ses sourcils épais pendant qu'ils lui expliquaient leur affaire; et quand ils eurent fini, il prit la pétition pour l'examiner.

— Il paraît qu'il n'y a point d'ouvriers papetiers dans votre Société, dit-il en riant à gorge déployée dès qu'il eut ouvert la feuille de papier; est-ce que vous économisez déjà jusqu'au dernier liard pour le temps où vous ferez *grève*, que vous ne puissiez acheter une feuille de papier qui cadre un peu mieux avec la beauté de votre écriture?

— Ah, ah! dit-il quand on lui eut raconté le trait d'insolence d'Elliott; attendez un peu et vous le verrez devenir plus sage; nous sommes tous enfans avant que d'être hommes.

— Hum..... égalisation..... Qui est-ce qui voudrait me jurer ici que cette égalisation est tout ce que vous demandez?

— Moi, Monsieur, dit Clack qui était toujours prêt. C'est moi qui ai rédigé la pétition, ainsi je dois le savoir.

Gibson observa qu'encore que la Société ne se proposât explicitement aucun autre objet, quant à présent, il ne voulait pas répondre qu'ils ne demandassent rien de plus par la suite. Si, par exemple, les maîtres entendaient égaliser les salaires en les réduisant tous au plus bas de ceux qui étaient actuellement donnés, la Société demanderait certainement une augmentation.

— Qui est-ce qui donne les salaires les plus bas? demanda M. Wentworth.

— Excepté quelques petits fabricans de peu d'importance, et qui ne comptent pour ainsi dire point, la maison Mortimer et Rowe est celle qui donne le salaire le plus bas; la vôtre vient ensuite, et c'est celle d'Elliott qui donne le prix le plus avantageux.

— Qui est-ce qui se plaignait dernièrement que le *combination bill* eût été rappelé, en sorte qu'on ne pouvait plus poursuivre les maîtres pour oppression? Qui est-ce qui a proposé de les brûler tous en effigie, pendus les uns au cou des autres?

Les députés s'entre-regardèrent, et puis répondirent que ce n'avait été qu'une conversation en l'air, dans l'une de leurs réunions; mais qu'il n'en avait jamais été sérieusement question.

— C'est fort bien : je veux seulement vous avertir de regarder dans votre salle d'assemblée et de détruire, si vous pouvez, le nid du petit oiseau qui a raconté cela; si vous ne pouvez le découvrir, je vous engage à faire en sorte qu'il ne puisse rien raconter dont vous ayez à rou-

gir. Vous a-t-il dit aussi, ce petit oiseau, que les maîtres se soient coalisés contre vous?

— Nos oreilles, nos yeux et notre sens commun ne suffisent-ils pas pour nous l'apprendre? dit Clack. Est-ce que les maîtres n'ont pas opprimé leurs ouvriers depuis le commencement du monde?

— Pour cela, ma foi! je n'en sais rien, dit M. Wentworth. Si Adam, dans le paradis terrestre, a eu un ouvrier jardinier sous ses ordres, il est très-possible qu'ils aient essayé de se mettre l'un l'autre à la porte.

— Mauvaise plaisanterie, Monsieur, sauf votre respect. Ne savons-nous pas bien que les maîtres ont toujours été les tyrans des pauvres ouvriers? Ils sont nés avec une cuiller d'argent dans la bouche[1] et.....

— Je ne sais pas ce que j'en ai fait de ma cuiller d'argent, dit M. Wentworth riant plus fort; il faudra que je la cherche dans la boîte à argenterie de ma mère.

L'orateur continua:

— Ils nous traitent ouvertement comme des esclaves aussi long-temps qu'ils le peuvent, et dès que nous ne voulons plus le souffrir, ils complotent en secret contre nous. Ils se rendent à pas de loup dans la maison les uns des autres quand ils nous croient endormis; ils ferment leurs portes au verrou, ils boivent à leur propre prospérité, et chaque verre de vin qui descend dans leur gosier, c'est la croûte de pain dur de l'ouvrier qui le paie.

— Il faut, mon cher Clack, qu'ils aient grisé le petit oiseau avant qu'il vous ait rapporté un pareil conte.

— Ne me dites pas, Monsieur, que cela n'est pas vrai! Ne me le dites pas.

— Je ne vous dit rien du tout, pour une excellente raison, c'est que je n'ai rien à vous dire. Je voudrais

1. Proverbe anglais équivalant à notre *être né coiffé*.

seulement vous faire une ou deux questions, puisque vous semblez en savoir plus que moi là-dessus. Dites-moi, je vous prie, quelles ont été les dernières résolutions adoptées par la coalition des maîtres?

— De diminuer notre salaire, à coup sûr.

—Et cependant Mortimer paie un prix; moi un autre, et Elliott un troisième. Pourquoi est-ce que je ne demande pas autant de travail pour mon argent que Mortimer?

— Vous n'osez pas, s'écria Clack.

— Vous savez que cela ne serait pas juste, dit Taylor.

— Vous n'êtes pas homme à gruger le pauvre, dit Gibson.

— Nous n'y êtes pas, pas un de vous. Vous avez tous l'air de penser que ce soit une affaire de choix pour le maître que le chiffre des salaires qu'il donne.

— A coup sûr, dit Clack, et c'est pour cela que nous voulons que le parlement fixe la chose une fois pour toutes.

— Le parlement, dit M. Wentworth d'un ton sec, n'y aurait pas plus d'autorité que nous autres manufacturiers. Si jamais le parlement rend un bill pour fixer les salaires, il faudra y ajouter par amendement un article qui dise combien il devra tomber de pluie avant la moisson.

Clack murmura quelque chose entre ses dents, signifiant à peu près qu'il ne fallait pas rester là plus longtemps à se faire moquer de soi; mais ses compagnons l'engagèrent à se tenir tranquille, pensant que M. Wentworth pouvait avoir à dire quelque chose qui valût la peine d'être écouté.

— De qui dépend le chiffre des salaires, demanda Gibson, si ce n'est ni du gouvernement ni des maîtres?

— Ce chiffre, s'il dépend de quelqu'un, dépend de

ceux qui reçoivent, et non de ceux qui paient les salaires. Ce chiffre dépend de vous, non pas quand vous parlez comme notre ami Clack vient de le faire, non pas quand vous faites *grève*, quel que soit le succès immédiat de cette mesure; non pas quand vous formez une coalition paisible ou menaçante; c'est un pouvoir plus durable et que rien ne peut vous enlever. Celui des maîtres est considérable puisqu'ils ont l'administration du capital; mais ce n'est pas du capital que dépend le chiffre des salaires. Il dépend de la masse de travail offert sur la place, et cette masse plus ou moins grande de travail offert, c'est vous qui la réglez.

Les députés dirent qu'il leur semblait que ceux qui paient les salaires ont toujours un grand pouvoir sur ceux qui les reçoivent.

— Ce qui revient à dire que vos salaires sont un cadeau que vous font vos maîtres. Je croyais que vous aviez assez de sens pour les considérer comme votre dû.

Tous prirent la parole à la fois pour soutenir les droits de l'industrie.

— Oui, cela est très-vrai; il n'y a pas de droits plus clairs que ceux-là; seulement il faut voir ce que c'est que les salaires. Allons, Clack, dites-nous; car si vous ne le saviez pas, qui le saurait? dites-nous quels gages donnait Adam aux garçons jardiniers qui travaillaient sous lui. — Vous ne le savez pas? — Je croyais que vous saviez le chiffre exact des salaires que les maîtres ont payés depuis le commencement du monde. Eh bien! quand Adam eut quelques centaines d'années (vous pouvez vous en rapporter à moi, car je descends d'Adam en ligne droite); quand Adam eut quelques centaines d'années, il dit à Ève: « Restez ici à filer avec vos femmes, tandis que je vais conduire mes hommes au labour; et ne nous attendez pas trop tôt, car la culture est ici

un rude métier en comparaison de l'Éden, et il faut rentrer la récolte avant de la porter au marché. Allons, mes amis, travaillez vigoureusement, et vous en aurez chacun votre part. — Mais, Monsieur, dirent les ouvriers, de quoi vivrons-nous, s'il vous plaît, en attendant que vos blés et vos légumes soient mûrs? — Eh bien! dit Adam, au lieu de prendre part à la récolte quand elle sera faite, supposons que je vous fasse l'avance de votre portion. Cela peut vous être plus commode, et cela revient au même pour moi. » Les ouvriers prirent une air grave, calculèrent ce qu'ils auraient à labourer, à bêcher, etc.; puis ils fixèrent la somme qu'ils devaient demander, non pas en monnaie d'argent à l'effigie du roi Georges, mais en alimens, vêtemens et outils.

— Alors quand le temps de la moisson fut venu, observa Gibson, tout le produit appartint à Adam.

—Naturellement. C'était une marchandise qui, comme toutes les autres, provenait d'une masse de capital et d'une masse de travail; le capital d'Adam et le travail des ouvriers.

— Et de bien autre chose encore, s'écria Clack. Si c'était du grain, il y avait la racine, la paille et l'épi; et si c'était du fruit, il y avait la pelure, la chair et le jus.

— Je vous demande pardon, mon ami; il n'y avait là que du capital et du travail. Sans le travail d'une part, sans le sol et les outils de l'autre, qui forment le capital, il n'y aurait ni blé ni fruit. Si le blé et le fruit étaient sauvages, ils ne seraient pas une marchandise sans le travail, pas plus que le diamant dans la mine, ou la perle au fond de la mer n'en sont une avant que l'un en ait été extrait et l'autre pêchée. Continuons. Adam et ses ouvriers calculaient que la récolte devait leur rapporter de quoi subsister en rémunération de leur travail; c'est donc ce qui était nécessaire à leur subsistance que ces

ouvriers demandèrent, et qu'Adam leur accorda volontiers; et il lui resta encore une portion suffisante pour lui. Ainsi ils firent leur marché; il leur acheta leur part dans la marchandise, et eut pour lui seul tout le chanvre et toutes les autres choses contre lesquelles il échangea son grain au marché. Voilà comme les choses se passèrent la première année; et tout le monde fut content.

— Et qu'arriva-t-il l'année suivante, Monsieur?

— L'année suivante, un nombre double d'ouvriers se présenta pour cultiver la même quantité de terres. Adam leur dit qu'il n'avait guère plus de salaires à donner que l'année précédente, en sorte que, s'ils voulaient travailler tous, il fallait qu'ils se contentassent d'un peu plus de la moitié de ce qu'ils avaient reçu auparavant. Ils y consentirent, et se résignèrent à subir cette gêne, espérant qu'elle ne serait que momentanée; et la récolte fut fort belle, parce qu'on y avait appliqué une grande masse de travail : en sorte qu'il entra de fort beaux bénéfices dans la poche d'Adam.

— Est-ce que les hommes avaient alors des poches, Monsieur?

— Sans aucun doute. Les femmes se perfectionnaient dans la couture, en même temps que les maris dans l'agriculture, et espéraient comme eux accroître ainsi leurs bénéfices : cela serait arrivé, s'il ne s'était présenté l'année suivante quatre fois plus d'ouvriers que la première fois; en sorte que, malgré l'accroissement du capital, chacun ne reçut que le tiers à peu près des premiers salaires. Ce qui fit que les ouvriers furent de mauvaise humeur, et leurs femmes fort affligées. Que vouliez-vous qu'y fît Adam?

— Pourquoi les ouvriers n'allèrent-ils pas porter leur industrie ailleurs? demanda Clack d'un air de suffisance.

— Pourquoi continuez-vous de travailler pour Mor-

timer et Rowe, tandis qu'Elliott donne un salaire plus élevé?

— Parce que personne ne prend de nouveaux ouvriers, et que je ne puis trouver d'ouvrage ailleurs.

— C'est juste. Eh bien! personne dans le voisinage d'Adam ne se souciait non plus de prendre de nouveaux ouvriers; tout le capital était déjà employé.

— Mais mon intention n'est pas de continuer ainsi, dit Clack. Je ferai *grève* avec le reste des ouvriers de Mortimer, si nous n'obtenons pas des prix plus avantageux.

— Oui dà? Cela ne m'étonne pas, Clack. Le premier garçon d'Adam était votre grand-père, car il dit précisément ce que vous venez de dire; et, qui plus est, il le fit comme il l'avait dit. Ils se refusèrent tous à travailler jusqu'au dernier, et laissèrent le champ se cultiver tout seul.

— Et qu'arriva-t-il?

— On ne fit qu'une demi-moisson; de manière que naturellement les salaires furent l'année suivante inférieurs à ce qu'ils avaient jamais été. Ce qu'il y eut de plus absurde dans tout cela, c'est que les ouvriers en rejetèrent le blâme sur Adam, quoiqu'il leur montrât que la moisson ne paierait pas ses avances, loin qu'elle laissât aucun bénéfice à partager entre eux et lui. « Vous me parlez sans cesse, dit-il, comme si je pouvais faire pleuvoir du ciel un capital abondant à volonté, tandis que vous auriez dû vous apercevoir dès le commencement que je n'en ai qu'une certaine quantité, et pas davantage. S'il vous convient d'amener mille ouvriers pour vivre sur ce capital, qui originairement ne se partageait qu'entre cent, ce n'est pas ma faute si ces mille ouvriers ne reçoivent plus qu'un salaire insuffisant. »

— Si ces mille ouvriers étaient d'accord de vivre d'un si petit salaire, à coup sûr c'était leur affaire.

— Et supposez qu'ils ne fussent pas d'accord, et qu'ils se fissent la concurrence au rabais, Adam en était-il blâmable? Si, par suite de cette concurrence, il obtenait plus de travail pour la même somme; si trois hommes consentaient à travailler pour ce qui était autrefois le prix de la journée d'un seul, était-ce la faute d'Adam?

— Et les hommes n'étaient pas non plus à blâmer, Monsieur, pour demander au rabais les seuls salaires qu'il fût possible d'obtenir.

— Certainement non. Où donc était le mal alors?

— Évidemment, répliqua Gibson, le mal venait de ce qu'il y avait trop de bras pour la masse de travail à faire. Mais qui pouvait y remédier, Monsieur?

— Personne ne pouvait remédier à l'embarras actuel, Gibson, à moins que quelques-uns des ouvriers n'eussent la facilité d'émigrer ou d'embrasser une autre profession moins encombrée; mais il était au pouvoir de tous d'empêcher que le mal ne se produisît. Avec de la prudence et des soins on peut proportionner le nombre des travailleurs au capital, avec autant de précision que je proportionne mes machines à la force de la vapeur qui doit les mettre en mouvement.

— Mais quel rapport tout cela a-t-il avec notre pétition? demanda l'orateur impatienté d'être demeuré si long-temps dans l'ombre.

— Un grand rapport, répliqua Gibson. M. Wentworth veut nous faire comprendre ce qui dans notre affaire dépend des maîtres, et ce qui dépend de nous; de plus, il cherche à nous prémunir contre les dangers d'une révolte qui nous ferait abandonner nos travaux.

Mais, Monsieur, quant à l'égalisation des gages, cela vous paraît juste, je suppose? Dans la même ville, toutes circonstances égales d'ailleurs, les façons devraient être payées d'après le même tarif, n'est-ce pas?

— Une de ces circonstances, c'est le plus ou moins de capital que possède le maître. Ce capital est rarement le même dans deux maisons différentes; et c'est cependant ce qui nous permet d'attendre plus ou moins nos rentrées. Cependant je conviens avec vous qu'un chef de maison ne peut pas sans danger maintenir les prix d'une manière permanente au-dessous de ses confrères, et qu'une égalisation des salaires est chose désirable pour toutes les parties: ainsi je suis prêt à signer mon acquiescement à la conférence que vous demandez. —J'y vais, Charles, tout à l'heure j'y vais.

Gibson avait remarqué depuis quelque temps dans la cour le vieux petit cheval gris de M. Wentworth, et il vit alors Charles qui paraissait fatigué de promener l'animal, qui, de son côté, regardait à droite et à gauche, étonné du retard de son maître ordinairement si ponctuel. Tout en aidant le vieux gentleman à passer la grande redingote qu'il portait hiver et été, il lui demanda pardon de l'avoir retenu si long-temps.

—N'importe, dit M. Wentworth, Dobbin et moi nous avons deux promenades, une longue et une courte; et je parierais bien qu'il s'est résigné à ne faire que la plus courte aujourd'hui. Si j'ai pu parvenir à bien vous faire comprendre la vraie position de notre affaire, vous ne regretterez pas plus votre temps que je ne regrette le mien.

Il attacha le dernier bouton de sa redingote, enfonça son chapeau sur ses sourcils.

— Allons, voilà qui est bien, dit-il. Allons, Dobbin! Adieu, vous autres! bien le bonjour!

Le vieux pony agita ses oreilles, allongea le pas et hennit de joie à la voix de son maître.

Quand M. Wentworth se fut bien assis en selle, et qu'il s'éloigna de la cour d'un pas d'enterrement, les députés le regardèrent avec plus de respect, lui et sa monture, que ne leur en avait inspiré le brillant spectacle qu'ils avaient vu à la porte d'Elliott.

---

## CHAPITRE IV.

### COALITION DES OUVRIERS.

Aussitôt qu'on se fut assuré, qu'encore que la plupart des maîtres ne se souciassent pas de se commettre en donnant leur signature, un très-grand nombre, si ce n'était tous, se rendraient à la conférence demandée, Clack prit sur lui de faire imprimer une grande affiche dont les lettres rouges et noires attirèrent les yeux de tous ceux qui savaient lire. On y apprenait que l'intention des maîtres était de se réunir à l'hôtel d'York, le mercredi au soir, et que le comité des ouvriers se réunirait le matin au *Spread-Eagle*, afin de préparer les résolutions qui devaient leur être soumises En allant et en revenant, le comité devait être escorté par une *procession*[1], et ceux qui désiraient en faire partie étaient prévenus que le rendez-vous serait dans Saint-George's Fields. L'affiche commençait et finissait par un appel aux ouvriers, les engageant à défendre leurs droits contre

1. Cortege.

l'oppression. Beaucoup de gens furent étonnés de voir les plus recommandables des ouvriers fileurs désavouer avec anxiété cette affiche. La multitude la trouvait pleine de force et d'éloquence, et ils se mirent en conséquence à préparer leurs accoutremens pour la *procession.*

Bray fut l'un des premiers au rendez-vous avec sa flûte de Pan, son tambour et ses sonnettes qu'il agitait à l'arrivée de chaque nouveau groupe. D'autres musiciens se joignirent à lui, les drapeaux furent déployés, les femmes s'amassèrent pour regarder, les enfans poussaient des hourahs et portaient des branches de feuillage; en un mot tous avaient l'air d'être au milieu d'une réjouissance publique, quoique peut-être il eût été difficile à pas un d'entre eux de dire de quoi l'on se réjouissait. La plupart n'avaient pas une idée bien claire de ce qu'on faisait ou de ce qu'on allait faire; quelques-uns même n'avaient pas d'idées du tout, et ceux qui connaissaient mieux la chose, pensaient que c'était pitié que tout cet étalage eût l'air d'avoir été concerté pour intimider les maîtres. Les membres du comité furent si généralement de cette opinion qu'ils ne se présentèrent pas dans Saint-George's Fields, mais qu'ils se rendirent tranquillement au *Spread-Eagle*, de manière qu'au bout du compte la *procession* ne servit qu'à faire cortège à Clack et à personne autre. Il n'en parut que plus enorgueilli, marchant immédiatement après le chef d'orchestre, Bray, distribuant tantôt des poignées de mains d'un côté, tantôt des coups de chapeau de l'autre, puis faisant faire halte et donnant le signal pour les cris d'improbation ou d'éloge. Il y eut trois grands cris d'indignation à la porte de MM. Mortimer et Rowe, trois hourahs joyeux devant celle de M. Elliott qui les reçut avec le plus profonds dédains, sans quitter son déjeuner, continuant de balancer sa

petite cuiller entre ses doigts et de lire son journal. La procession arrivée dans le *Chancery Lane* rencontra M. Wentworth qui, monté sur son petit pony, se rendait à ses affaires. Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers Clack pour lui demander quels cris on devait pousser. Dans l'intervalle, il y eut un commencement de hourahs et de sifflets dont le pauvre cheval parut plus étonné que son maître, qui se contenta de gronder quelque chose, à son habitude, entre ses dents, en regardant la procession avec un sourire.

— Qu'est-ce que vous vous proposez de gagner à tout ce bel appareil? demanda-t-il à un jeune homme.

— Du pain à bon marché! hourah! s'écria celui-ci agitant son bâton plombé et regrettant de n'avoir pas un pain au bout.

— Et vous, et vous, et vous? dit M. Wentworth à chacun d'eux, à mesure qu'ils passaient.

— Plus d'épluchures de pommes de terre! La réforme et de bons salaires! La liberté et le pain à bon marché! répondirent-ils suivant l'idée qu'ils se faisaient de la cérémonie actuelle. Les enfans n'en avaient qu'une, et c'était la plus sage; tout ce qu'ils comprenaient, c'est qu'il y avait ce jour-là congé, procession et musique.

Quand Clack se trouva à portée du paisible cheval et de son cavalier, il se décida à faire halte et à engager une petite conférence. Il s'avança, et dit en faisant son salut :

— Si je ne me trompe, Monsieur, vous vous dites l'ami des ouvriers?

— L'ennemi de personne, j'espère, répondit M. Wentworth.

— Alors, accordez-nous l'honneur de vous saluer de trois hourahs sur votre promesse de soutenir ce soir nos intérêts. — En l'air les chapeaux !

— Attendez un peu, dit M. Wentworth, vos hourahs ne se refroidiront pas; et je n'aime pas m'engager sans nécessité.

Clack prit un air soupçonneux; les hochemens de tête se répétèrent d'un bout du cortège à l'autre.

— Nous pourrions ne pas nous entendre sur ce que sont réellement vos intérêts, et alors j'aurais l'air de manquer à ma parole, sans en avoir eu l'intention.

— Laissez-le passer tranquille, dit un ouvrier; il sait ce qui l'attend s'il se met contre nous.

— Voilà une assez étrange manière de me laisser aller tranquille, observa le vieux gentleman en souriant. Toutefois, l'ami, des menaces ne sont qu'une bouffée de vent pour un homme qui a pris son parti, et le mien est de consulter les intérêts de tous, qu'on m'applaudisse ou qu'on me siffle.

— Ce n'est pas tout le monde, Monsieur, qui se hasarderait à parler si ouvertement, — et à nous le dire en face surtout.

— C'est vrai, l'ami. Tous les maîtres n'ont pas mon âge, ils n'ont pas appris à regarder en face d'honnêtes gens; et c'est pour cela que je suis fâché de voir toute cette parade, qui a trop l'air de vouloir intimider. Allons, soyez raisonnables. Je vous offre de serrer tous vos drapeaux dans ma maison, et mon vieux ami Bray ne perdra pas pour cela sa bonne aubaine; il y aura fête aujourd'hui pour les enfans dans ma manufacture.

C'était trop demander de Clack. Il ne pouvait renoncer à sa procession, et se hâta de la remettre en marche. Quand M. Wentworth, arrivé devant sa maison, entra dans sa cour, toutes les têtes se découvrirent pour le saluer respectueusement. Le cas que faisaient de lui les ouvriers n'était pas réglé par le chiffre des salaires qu'il payait.

Quand la procession eut déposé Clack au *Spread-Eagle*, elle montra bien moins d'empressement à se retirer qu'elle n'en avait mis à venir. Ils insistèrent pour que le *meeting* eût lieu en plein air, et pour avoir tous voix dans la discussion des propositions à faire aux maîtres. Ils se rendirent donc dans le jardin, firent apporter sous un bereeau, une table, du papier et de l'encre, et mettant absolument le comité de côté, sous prétexte que c'était là une occasion toute spéciale, ils commencèrent à appeler Allen à haute voix pour qu'il vînt occuper le fauteuil. On ne pouvait trouver Allen nulle part, par une excellente raison, c'est qu'il était à son ouvrage et ne savait rien de ce qui se passait. Toutefois, il vint dès qu'on l'envoya chercher, et demanda ce qu'on désirait de lui.

— Que vous occupiez le fauteuil; que vous nous presidiez.

Allen était trop modeste pour accepter ainsi tout d'abord; il remercia, alléguant son ignorance complète des affaires, son peu d'habitude de parler en public, et nomma plusieurs de ses camarades qui lui semblaient plus propres à bien remplir les fonctions de président. Tous ceux qu'il nomma étaient célibataires; car il se rappelait, — et cette circonstance ajoutait encore certainement à la répugnance qu'il éprouvait; — il se rappelait qu'avoir joué un rôle important dans une coalition était une faute qu'on ne pardonnait pas à un ouvrier, et dont on le punissait quand la révolte était calmée. Il lui semblait donc que ce n'était pas à un père de famille à courir de pareils risques. Aussi, quand on le pressa davantage, n'hésita-t-il pas à confesser que c'était là une de ses objections; mais les gens étaient en humeur de ne s'arrêter devant aucune; et ils lui promirent solennellement qu'il ne lui arriverait aucun malheur à lui ni à sa

famille; que s'ils étaient renvoyés de la manufacture, la société leur ferait une pension. Ils ajoutèrent que personne ne connaissait leurs affaires aussi bien qu'Allen; que de plus il avait le talent de s'exprimer avec modération de vive voix, avec facilité par écrit, qu'il était donc l'homme qu'il convenait de mettre à leur tête, et que c'était son devoir d'accepter les fonctions qu'on lui proposait.

Allen ne pouvait disconvenir de tout cela; il n'hésita donc pas davantage; mais il lui en coûta beaucoup. Clack, qui écoutait et voyait tout ce qui se passait avec un sentiment profond de jalousie, ne se doutait guère combien Allen était à plaindre, au milieu de ce qui lui paraissait à lui un triomphe digne d'envie. Il ne soupçonnait guère quelles pensées assiégeaient l'ame d'Allen au moment où il se décida, entra sous le berceau, s'assit devant la table, et prit la plume à la main. Il pensa à l'effroi de sa femme, au malheur qu'il allait peut-être attirer sur la tête de ses enfans, aux difficultés de la place qu'il allait remplir, aux haines qu'il ne pourrait éviter de faire naître dans l'accomplissement de ses devoirs. Il pensa aux querelles dans lesquelles il serait obligé d'intervenir, à la misère, qu'en cas de cessation des travaux il serait obligé de voir sans pouvoir y porter remède. De pareilles pensées étaient bien faites pour affliger un homme d'un caratère plus faible que celui d'Allen; mais, si elles l'affligèrent, elles ne l'abattirent point, convaincu qu'il était que l'honneur ne lui permettait pas de refuser le fardeau que lui imposaient les suffrages de ses camarades. Ceux-ci lui accordèrent quelques minutes pour rassembler ses idées avant que de les haranguer; et pendant qu'il paraissait occupé à mettre en ordre les papiers qui étaient devant lui, ils s'arrangèrent et se pressèrent en différens groupes, afin de laisser de la place pour ceux qui pour-

raient survenir, et que leur arrivée n'occasionât aucun bruit. Ceux qui se trouvaient le plus près du berceau y attachèrent les drapeaux de manière à former une sorte de dais, et un petit nombre des membres de la société prirent place à droite et à gauche d'Allen. — La harangue de celui-ci se ressentit naturellement des pensées auxquelles son esprit était en proie.

— Les coalitions, mes chers camarades, sont nécessaires quand les intérêts d'une classe d'hommes sont en opposition avec les intérêts d'une autre, position dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis de nos maîtres. La loi ne pouvait empêcher les coalitions, même quand elle punissait des peines les plus sévères ceux qui y avaient pris part ; ce qui prouvait clairement que les coalitions étaient nécessaires, que la loi était sans résultat, et que, par conséquent, elle devait être rappelée. Permettez-moi de me féliciter avec vous de ce que ces lois sévères ont été abolies ; de ce qu'un ouvrier ne peut plus être retenu en prison pendant des mois entiers pour être convenu avec ses compagnons d'interrompre son travail afin d'en relever le prix. Permettez-moi de me féliciter avec vous de ce que l'ouvrier, affranchi des lois contre la coalition, ne pourra plus être puni en vertu d'une loi rendue contre les conspirations, long-temps avant qu'on songeât à une coalition d'ouvriers, ni à rien qui y ressemblât. Nous pouvons maintenant nous réunir à la face du soleil. Nous faisons maintenant nos prix avec les maîtres, nous les acceptons ou nous les refusons, sans que personne ait le droit d'intervenir tant que nous ne troublons pas l'ordre et la paix publique. Il y a encore de déplorables restes de l'esprit qui avait dicté les anciennes lois ; on entend encore parler d'un petit nombre d'ouvriers persécutés pour avoir joué un rôle dans une coalition ; et le dévoûment de ce petit nombre assure la non-persécution

des autres. Certainement c'est un malheur pour un homme naturellement ami de la paix de se voir regarder d'un œil farouche par ceux à qui il n'ose plus ôter son chapeau, de peur d'avoir l'air de leur demander pardon. Certainement c'est un malheur pour un homme d'un caractère indépendant de se voir sous les pieds de ses anciens ennemis, de recevoir chaque semaine sa subsistance des mains de ses égaux, et de se figurer qu'il entend murmurer autour de lui : — « Voici celui qui n'a pour vivre que les sous que nous mettons à la collecte. » — Ces malheurs-là attendent celui qui se met en avant pour diriger une coalition; mais c'est une conséquence de l'état des affaires, et puisqu'on ne peut les éviter, qu'on ne saurait les mettre dans la balance avec les avantages de l'esprit d'association, il faut les supporter avec patience et sans se plaindre. Bien prend à celui qui devient ainsi victime pour tous, s'il sait se dire que le temps est venu où il doit pratiquer cet héroïsme qui, sur une scène plus élevée, lui a souvent fait verser des larmes. Il peut même se trouver honoré de ce que sa destinée lui paraît presque se rapprocher de celle de ces vénérables hommes d'État qui retournaient à la charrue, oubliés de leurs contemporains, mais non pas de la postérité. Il lui paraît, à lui du moins, que sa destinée se rapproche encore de celle de ces généraux qui ont tendu autrefois la main aux passans, en leur disant : « Donnez une obole au libérateur de votre patrie. » — Non, point d'applaudissemens encore! Vos applaudissemens me rappellent, à ma honte, ce que j'étais en train de vous dire quand je me suis laissé entraîner au cours de mes impressions personnelles, — lorsque je me suis laissé entraîner à comparer ce que l'on reconnaît généralement comme touchant à cause de sa noblesse, avec ce qui n'est touchant que par ce qu'il inspire de pitié.

Comme je vous le disais, les coalitions sont ordonnées par des lois plus puissantes que celles qui les interdisaient naguère encore; ce qui montre qu'on a fait sagement d'abolir ces dernières. S'il s'était agi de nous empêcher de nous réunir par caprice ou par plaisir, ces lois eussent pu atteindre leur but. S'il s'était agi d'empêcher des paresseux de se réunir pour dissiper leur désœuvrement en commun, ou des hommes légers pour s'occuper en commun de ce qui n'a d'autre importance que le caprice du moment, ces lois eussent pu être exécutées, encore qu'elles eussent été souvent tyranniques. Mais tels ne sont pas les hommes qui se coalisent; ce sont des hommes dont la constitution est minée par un travail excessif, dont le front est ridé par les soucis, qui se réunissent parce qu'ils voient en péril leur existence, et la santé de leurs femmes et de leurs enfans; leur propre honneur, et ce sentiment, dernière pudeur d'un cœur honnête qui empêche de voler un pain sur le comptoir du boulanger; voilà ce qu'ils se voient au moment de perdre. Des lois sages et justes peuvent contenir ou réprimer les mauvaises passions d'un petit nombre de citoyens, parce qu'étant sages et justes, elles ont l'assentiment et l'appui de tous les autres. Il est donc clair que quand les lois plient comme des toiles d'araignée sous l'impression d'un corps d'ouvriers trop fortement unis pour l'avoir été par le caprice, c'est que ces lois n'étaient ni sages ni justes. Jamais dorénavant on n'essaiera plus d'opposer une défense du parlement à ce que commande la nature, — une menace d'emprisonnement aux exigences de la faim. La sécurité des personnes et des propriétés une fois assurée (et elle l'était par les lois antérieurement en vigueur), on nous laisse en liberté de vendre notre travail au prix que nous pouvons en obtenir par tous les moyens qui ne troublent pas l'ordre et la paix publique.

Il est nécessaire que nous nous formions en sociétés, par cela seul que le pouvoir est inégalement partagé entre les individus; et il est nécessaire que les ouvriers multiplient leurs forces par l'union, quand ce ne serait que pour faire contrepoids dans la balance à la richesse des capitalistes. Un maître peut agir comme il lui plaît envers ses cent ou ses cinq cents ouvriers, à moins que ceux-ci ne soient coalisés. Un mot de sa bouche, un trait de sa plume suffit pour les renvoyer chez eux le samedi soir, sans autre avenir que la misère; tandis que ces cent ou cinq cents ouvriers, il faut qu'ils réunissent toutes leurs volontés en une seule avant de le menacer d'une opposition. L'un peut trembler; un autre peut être affligé; un autre peut renfermer dans son cœur les malédictions qu'il n'ose prononcer tout haut : tout cela ne sert à rien. La seule manière de rendre l'opposition utile, c'est qu'elle affecte les intérêts des maîtres; et ce but ne peut être atteint que par l'union des ouvriers en une seule volonté. Les meilleurs d'entre les maîtres disent, et probablement ils disent vrai, que leurs intérêts demandent cette réduction des salaires, cause de nos souffrances. Soit. Nous avons nos intérêts aussi; il faut les mettre en avant comme une force opposée, et voir laquelle aura le plus de poids. Cela peut, — permettez-moi de le dire, — cela doit se faire sans qu'aucune des deux parties montre de mauvais vouloir à l'autre. Peut-être existe-t-il quelque méthode encore inconnue de concilier les intérêts de tous. Mais si ces intérêts doivent continuer d'être en opposition; si l'on doit se battre pour gagner son pain; si la discorde parmi les hommes doit toujours former un contraste avec l'harmonie qui règne dans la nature, que les chances du combat soient du moins aussi franches, aussi honnêtes qu'il se pourra. Qu'un peuple de pygmées essaie de lutter contre une troupe de géans,

en organisant leurs forces et les réunissant en une seule phalange. Il est vrai que toutes les probabilités sont effroyablement contre eux; mais on a livré des batailles plus désespérées, et remporté des victoires moins probables. Je n'ai pas, comme le camarade qui est à ma droite me le fait observer, représenté notre position sous un jour aussi favorable que je l'aurais pu faire. Il y en a beaucoup qui croient que le pouvoir est dans nos mains, et beaucoup qui croient que les chances sont égales; enfin les moins téméraires pensent que nous avons du moins quelque probabilité en notre faveur. — J'ai parlé en général de la nécessité des coalitions, mais sans regarder comme un fait avéré que nous fussions à la veille d'une lutte contre nos maîtres. Cela dépend de circonstances dont l'existence n'est pas encore prouvée. Il faut qu'il y ait et qu'il y ait promptement un changement dans la position des classes ouvrières; elles ne peuvent continuer long-temps à travailler toute leur vie, sans que leurs sueurs leur acquièrent du moins un logement, un vêtement et une nourriture convenables; car ces choses-là ne sont qu'une rémunération bien modique du travail et de l'industrie, tandis qu'une multitude d'ouvriers souffrent aujourd'hui des rigueurs du froid, languissent dans des habitations malsaines, ont presque oublié le goût de la viande, et soupirent après un morceau de pain comme après un objet de luxe. La question à débattre, la querelle qu'il faudra vider, s'il est nécessaire; — et je voudrais que tous les chefs de Manchester fussent ici pour entendre mes paroles et y réfléchir; la question est de savoir si un être humain, qui apporte dans la société tout son travail, toute sa force, toute son industrie, n'a pas droit d'y demander en échange une position tolérable.

Allen se trouva interrompu par une voix partie de la foule, qui s'écria :

—Il n'y a pas de doute, mes braves amis, votre droit est clair; et je souhaite que vous obteniez ce que vous demandez.

C'était Rowe qui venait de prendre la parole, comme pour prouver aux ouvriers qu'il était de leur parti. Les rangs s'entr'ouvrirent aussitôt pour lui donner accès jusqu'auprès du président; mais Rowe se rejeta constamment en arrière, malgré tous les efforts que l'on put faire pour le pousser en avant. Le fait est qu'il venait d'apercevoir une autre personne qu'il ne s'attendait guère à rencontrer là, et devant laquelle il était bien fâché de s'être compromis. M. Wentworth profita du passage qui venait de s'ouvrir, et s'avança son *livre-journal* à la main.

— Je ne demande pas mieux, dit-il, Allen, que de consentir à un examen ultérieur de la question que vous venez de poser, pourvu que vous y ajoutiez une clause. — La question est de savoir si un être humain, qui apporte dans la société tout son travail, toute sa force, n'a pas le droit d'y demander en échange une position tolérable, *pourvu que, par ses propres actes, il ne se prive pas des moyens d'obtenir cette position.*

Allen sourit, et tous ceux qui avaient entendu ce que le vieillard venait de dire s'étonnèrent de la simplicité de M. Wentworth à proposer une clause que personne ne pouvait disputer.

— Certainement, Monsieur, dit Allen, nous n'avons aucune objection à faire à l'addition que vous proposez; seulement, je n'en vois pas la nécessité.

—Laissez-la toujours subsister pour ma satisfaction personnelle; et maintenant continuez, je vous prie, ce que vous aviez à dire.

On offrit un siège à M. Wentworth; et l'on cria tout haut, à différentes reprises, qu'il y en avait un autre à la disposition de M. Rowe; mais celui-ci avait disparu. Allen continua en ces termes :

— Je n'ai plus que peu de mots à ajouter touchant les conditions auxquelles je consentirai à reprendre les fonctions de président à l'avenir, ou à accepter les pouvoirs qu'il vous plairait de me confier. Il faut que vous m'aidiez à conserver la paix entre nous, et entre nous et nos maîtres; et, pour cela, il faut apporter la plus scrupuleuse exactitude dans l'accomplissement des engagemens contractés. Que le différend actuel se termine à l'amiable ce soir même, ou qu'il se prolonge, et qu'il en résulte une cessation partielle ou générale des travaux, — rien de tout cela ne saurait détruire le caractère sacré des engagemens contractés antérieurement. Notre but est la justice; la liberté est notre garantie; l'intégrité doit être la règle de notre conduite. Le premier ouvrier qui abandonne la tâche qu'il s'était engagé à faire arme nos adversaires du glaive de la loi; le premier qui serait convaincu légalement d'avoir rompu un engagement librement consenti souillerait notre cause d'une tache indélébile. Nous ne voulons pas ici de vagabonds; nous ne voulons reconnaître comme membres de notre société que des ouvriers honnêtes; et si l'on m'aide à conserver l'honneur de notre cause, je déclare, — quelque peu d'importance que l'on puisse attacher à cette menace, — je déclare que dès cet instant je retire à la société l'appui de mon nom et de mes efforts. Si, au moment où l'on jugera convenable de faire *grève*, il me restait quelque partie d'une tâche convenue avec ceux qui m'emploient qui ne fût pas terminée, je déclare que je regarderais comme un devoir de travailler pour eux le nombre d'heures promises, même quand, au sortir de

la manufacture, je devrais venir présider une réunion semblable à celle-ci; et j'attends la même conduite de tout ouvrier qui s'inscrit pour faire partie de notre société. Il ne nous est pas moins nécessaire d'agir honorablement envers nos maîtres, que fidèlement les uns envers les autres.

L'assemblée ayant témoigné son assentiment unanime à ce qu'Allen venait de dire, il procéda à un tableau des salaires qui devait être présenté aux maîtres. Un grand nombre d'ouvriers se poussèrent les uns les autres pour approcher de la table, et exposer leurs griefs; car dans chaque manufacture il y en avait quelques-uns qui croyaient que leurs salaires étaient les plus bas de tous. On trouva toutefois qu'il en était comme les députés l'avaient dit, savoir : que c'étaient Mortimer et Rowe qui donnaient les salaires les plus bas, et Elliott les plus élevés. — En conséquence, il fut décidé qu'on poserait ce soir à Mortimer et Rowe la question de savoir s'ils voulaient ou non adopter le tarif d'Elliott. Allen, Clack et Gibson furent nommés députés pour présenter ce soir aux maîtres cette demande par écrit.

L'assemblée fut suspendue, les plus tranquilles et les plus laborieux des ouvriers s'en retournèrent chez eux, tandis que le reste se disposa à se promener de nouveau en procession dans les rues.

Allen se retira un des derniers, parce que avant de quitter son poste il désirait s'assurer qu'il n'y aurait pas de désordre dans la maison. Au moment où il sortait de la taverne, les mains dans ses poches, les yeux fixés à terre, et l'esprit plongé dans les réflexions les plus sérieuses, il fut arraché à ses méditations, et se sentit tiré par la manche. C'était sa femme qui avait fait le guet et rôdé dans le voisinage, accablée de fatigue et d'inquiétude.

— Eh bien! Mary, dit son mari en souriant, vous me ferez perdre ma bonne réputation. On ne voit rôder ainsi autour des maisons publiques que les femmes d'ouvriers adonnés à la boisson.

Mary avait dans la sobriété de son mari toute la confiance possible; mais elle avait craint qu'il ne se laissât entraîner contre les maîtres dans quelque coalition qui devînt la ruine de sa famille.

Allen répondit qu'il n'était pas homme à se laisser entraîner à faire ce pour quoi il avait autant de dégoût qu'elle-même; mais qu'il était possible qu'il fît par sa propre volonté ce qu'elle paraissait craindre; et que, dans ce cas, il espérait qu'elle ne rendrait pas l'accomplissement de ses devoirs publics plus pénible par une opposition inutile et des chagrins domestiques. Il n'avait pas à cet égard une perspective bien brillante devant lui. A peine était-il rentré à la maison, que sa femme parut singulièrement désireuse de fermer la porte, et de garder la clé dans sa poche; et elle pleura si piteusement à la seule idée de la cessation des travaux et de la misère qui s'en suivrait, qu'il tardait à Allen d'être couché pour oublier dans le sommeil ce qui s'était fait, et tout ce qui devait se faire encore.

---

## CHAPITRE V.

### LES CHOSES N'AVANCENT PAS.

---

Le *meeting* des maîtres fut une affaire ennuyeuse pour toutes les parties. Le président et les trois députés disputèrent si long-temps pour savoir si les salaires étaient

ou non inférieurs à ce qu'ils avaient été auparavant, que les ouvriers qui attendaient avec impatience au *Spread-Eagle* commencèrent à se demander si leurs députés faisaient un somme, ou si l'affaire leur paraissait tout autre qu'ils ne l'avaient crue d'abord. S'ils avaient su quel était le point en litige, il leur aurait paru inconcevable qu'il y eût là matière à contestation, car chacun d'entre eux eût pu dire ce qu'il gagnait il y a deux ans, et ce qu'il gagnait aujourd'hui. Ils savaient tous qu'ils ne recevaient actuellement de Mortimer et Rowe que trois *shillings* et quatre *pence*[1] pour mille écheveaux, tandis que, quelque temps auparavant, ils recevaient plus de quatre *shillings*[2]. Comment, d'après cela, auraient-ils demandé, personne peut-il douter que les salaires n'aient été réduits?

Clack s'étendit largement sur la stupidité de ceux qui faisaient une question d'une chose si simple; mais son étonnement n'avança pas plus les affaires que le résumé du président, qui, ne comprenant pas exactement la position de la question, ne pouvait y jeter grande lumière.

Si ce n'avait été pour M. Wentworth et un ou deux autres qui partageaient ses vues, il eût été impossible d'arriver à aucune conclusion.

— Personne ne doute, observa M. Wentworth, que chacun de vous ne reçoive au bout de la semaine moins de shillings qu'il n'en recevait il y a cinq ans, mais cela ne vous fait rien non plus qu'à nous.

Le président et Clack prirent la parole en même temps avec une égale vivacité.

— Mon cher Monsieur, voilà précisément la question, dit le premier.

1. Quatre francs.
2. Quatre francs quatre-vingt.

— J'avais toujours pensé, s'écria le second, que vous aviez une ame pour sympathiser avec le malheur des pauvres gens.

— Je vous demande pardon, reprit le gentleman tranquillement, ce n'est pas là ce dont il s'agit, et j'espère, Clack, qu'il n'y a rien de cruel dans mon observation. Si un penny par semaine suffit à un ouvrier pour acheter tout ce qui est nécessaire à son entretien et à celui de sa famille, et si avec une livre sterling il ne saurait s'en procurer davantage, qu'importe à cet ouvrier de recevoir pour salaire un penny ou une livre sterling?

— Cela ne lui fait rien à coup sûr, mais qui a jamais entendu parler de pennies si miraculeux?

— J'ai entendu parler de shillings qui auraient pu vous paraître aussi miraculeux que ces pennies-là; de shillings avec lesquels on achetait quelquefois le double de marchandises que d'autres.

— A coup sûr, dit Clack riant d'un air capable, il n'y a pas d'enfant qui ne sache que le prix du pain et des autres choses est sujet à une hausse et à une baisse.

— Très-bien; ce qui vous importe, c'est de savoir combien vous pourrez avoir de pain et d'autres marchandises en échange de votre travail, et non pas combien vous recevrez de shillings. Si la moitié de l'argent des trois royaumes était enlevée cette nuit par les fées, de sorte que vous ne pussiez recevoir que la moitié de votre salaire nominal, votre position réelle ne serait pas empirée pour cela. Il y aurait toujours sur la place la même quantité d'objets de consommation pour la nourriture et le vêtement, et vous auriez pour six pence ce que vous avez maintenant pour un shilling. C'est ce qui me faisait dire que le chiffre de votre salaire nominal importait peu. Je n'ai rien dit du chiffre de votre salaire réel.

— Mais vous ne nierez pas, Monsieur, que notre salaire réel ne soit aussi moindre que ce qu'il était auparavant.

— Je crains que cela ne soit tout aussi vrai qu'il est vrai que nos profits sont moindres. Nous avons un surplus moins considérable à partager avec vous. Et si le partage de ce surplus se faisait en nature, au lieu de vous être payé par avance en espèces, vous verriez plus aisément le véritable état de choses, — c'est-à-dire que vous verriez que nous ne pouvons vous donner davantage.

— En nature, bon Dieu! Monsieur, s'écria Clack; que voudriez-vous que nous fissions de bottes de coton filé? Où est le boulanger, où est l'épicier qui voudrait les prendre en paiement?

— Personne, j'en suis sûr, et c'est pour cela, pour la convenance des deux parties, que le paiement du travail se fait en espèces; mais il n'en est pas moins vrai pour cela que votre salaire consiste dans la quantité de choses que vous pouvez vous procurer avec ce que vous retirez de votre travail à la manufacture. Vous savez comment la valeur des articles que vous confectionnez varie; vous savez que quand un article est rare il donne beaucoup de profit, et que quand il est abondant nos marchands nous le paient moins cher, et par conséquent vous êtes à même de voir comment vos gages varient indépendamment de notre volonté.

— Mais à qui faut-il s'en prendre, si le bénéfice sur la marchandise varie autant?

— En partie à vous autres qui apportez votre travail sur la place. Nous, chefs de manufactures, nous n'avons rien autre chose à voir à la quantité de travail à faire que de l'acheter. Si vous en apportez tant sur la place, que vous en diminuiez la valeur, à qui la faute?

— A coup sûr, dit Allen, nous ne devons pas plus nous attendre que vous achetiez notre travail cher, quand vous le pouvez avoir à bon marché, que nous ne voudrions donner six pence d'un pain si nous pouvions en avoir un aussi beau pour cinq.

— Si vous n'apportiez sur la place, observa l'un des maîtres, que la moitié du travail qui s'y trouve maintenant, il nous faudrait bon gré mal gré le payer double; mais s'il vous plaît d'elever des nichées d'enfans, qui en auront à leur tour d'aussi nombreux, et que vous leur donniez à tous la même profession, il s'ensuivra nécessairement que vos salaires tomberont au plus bas degré.

— Qu'appelez-vous le plus bas degré?

— Celui où l'ouvrier n'a plus précisément que de quoi subsister. S'il ne peut pas subsister, il est clair qu'il ne peut pas travailler. Tant qu'il gagne quelque chose au-delà de ce qui est scrupuleusement nécessaire pour sa subsistance, son salaire n'est pas tombé au plus bas degré.

— Les nôtres y sont maintenant, dit Gibson d'un ton de désespoir.

— Pas tout-à-fait encore, répliqua le manufacturier. N'allez pas vous imaginer que je les voudrais voir plus bas, ou que je ne les élèverais pas s'il dépendait de moi; mais je ne puis reconnaître qu'ils soient au plus bas possible. Ne savez-vous pas qu'il y a des tisserands irlandais qui ne gagnent pas plus de quatre *shillings* par semaine?

— Pauvres créatures! Oui; mais comment vivent-ils? entassés les uns sur les autres sur la paille, n'ayant que des haillons pour se couvrir, et de nourriture que la moitié de ce qu'il leur faudrait. Cela n'est-il pas épouvantable!

— Sans doute, et à Dieu ne plaise que nous voyions

nos classes ouvrières réduites à cette misère! Je n'en ai parlé que pour vous montrer que vos salaires peuvent baisser encore, si la portion de bénéfice qui revient à l'ouvrier sur les marchandises manufacturées doit continuer à se partager entre un nombre toujours croissant. La proportion de votre travail à la masse de nos capitaux, voilà d'où dépendent la hausse ou la baisse des salaires, depuis le plus haut point de l'échelle jusqu'au dernier.

— Qu'appelez-vous le plus haut point de l'échelle des prix? demanda Allen.

— La plus grande portion de bénéfice que le chef de maison peut donner à l'ouvrier, de manière à ce qu'il lui en reste à lui-même assez pour que cela vaille la peine de travailler; et ce salaire le plus élevé, il ne le donne naturellement que lorsque les bras sont rares.

— Nous ne pouvons attendre jusque-là, dit Clack; et quand nous attendrions que la guerre ou la fièvre eussent fait une brèche dans les rangs des ouvriers, cela ne nous avancerait pas à grand'chose; car il y a des multitudes d'apprentis qui grandissent pour remplir ce vide. Il faut que nous nous remuiions, et que nous voyions si la cessation des travaux ne nous mènera pas au même but. Il n'y a pas de doute que les chefs de maison ne préférassent une peste, pourvu que cela ne fît pas fermer leurs établissemens; mais les ouvriers doivent se servir des moyens qu'ils ont à leur disposition, sans attendre un des fléaux de Dieu.

— Je suis entièrement de votre avis, dit M. Wentworth. La Providence veut que les hommes se guident d'après son cours ordinaire, et qu'ils ne comptent pas sur ses accidens. Mais je doute fort qu'en faisant *grève* vous atteigniez le but que vous vous proposez. Vous serez après en pire condition que vous n'étiez avant, vous

pouvez m'en croire. Faire *grève*, c'est aller tout-à-fait contre vos intérêts. Cela ne diminue pas votre nombre; cela ne peut diminuer que le capital dont vous devez vivre.

Clack ne voulait rien entendre contre son idée fixe de faire *grève*. Que les maîtres, cria-t-il, consentent tous à donner les mêmes prix qu'Elliott, ou qu'ils se préparent à la cessation des travaux. Plutôt pour faire taire l'orateur que dans l'espoir de retirer grand profit de l'observation, Gibson se hasarda à dire qu'une nuisible augmentation de bras avait lieu depuis qu'on permettait aux plus âgés des rattacheurs de tisser. Les maîtres favorisaient cette innovation, parce que bientôt ils pouvaient occuper tous ces apprentis aux métiers avec un salaire moindre; et beaucoup trop d'ouvriers n'en étaient pas fâchés non plus, parce que cela leur évitait de la peine : il y en avait même qui s'asseyaient et lisaient tandis que leurs rattacheurs surveillaient les roues. Mais il lui paraissait extrêmement pénible que de bons ouvriers fussent souvent privés d'ouvrage, tandis que des rattacheurs occupaient leur place aux métiers.

Les maîtres furent d'avis qu'un réglement du genre que celui que Gibson semblait demander n'aurait qu'une faible portée, et pour bien peu de temps; que ce n'était pas une pareille mesure qui pourrait retenir la population ouvrière dans une proportion suffisante pour lui assurer de bons salaires.

Clack ne voulut pas attendre plus long-temps une réponse claire à la demande claire qu'il avait déjà faite. MM. Mortimer et Rowe voulaient-ils ou non hausser le prix de leurs façons jusqu'au tarif d'Elliott? Rowe prit longuement une prise de tabac pour éviter de répondre. Mortimer croisa les bras sur sa poitrine, et répondit d'une voix forte

— Non! certainement non!

Il n'y eut pas moyen de tirer de lui une parole de plus. Quelques-uns des fabricans essayèrent de s'interposer, et proposèrent qu'Elliott et Mortimer fissent chacun la moitié du chemin, c'est-à-dire qu'ils adoptassent le tarif de M. Wentworth. Mais cette proposition fut rejetée par toutes les parties.

Elliott dit qu'il ne s'occupait jamais lui-même de ces détails; mais qu'il croyait que son commis avait à cœur le bien-être des ouvriers, et ne désirait pas plus de changement que lui-même; qu'ainsi il ne pouvait réduire ses prix. Mortimer ne voulait pas se laisser dicter des lois par une *populace*. De leur côté, les représentans de cette *populace* déclaraient que leur intention était d'entreprendre M. Wentworth après qu'ils en auraient fini avec Mortimer; et que par conséquent ils ne pouvaient prendre pour point de départ les prix payés par celui-ci, en sorte que la discussion était moins avancée que jamais.

— Dites-moi donc, demanda Mortimer, est-il vrai que vous ayez parlé de détruire nos manufactures?

—Monsieur, répondit Allen, on a pu parler de cela en conversation particulière; mais cette idée a été repoussée aussitôt. Cela n'a jamais été proposé en assemblée publique, et j'ose espérer qu'une semblable proposition ne se renouvellera pas à l'avenir.

— Ah! vous avez plus de bon sens que je ne l'aurais cru. Je suis presque fâché que vous n'y ayez pas essayé; vous auriez fini par apprendre à vous tenir à votre place. Vous auriez bientôt su ce que c'était que de prétendre nous dicter des lois.

Ce fut un signal pour Clack de se rejeter dans des phrases sans fin. Les amis de la paix des deux côtés jugèrent qu'il était temps de se séparer, puisqu'il n'y avait

plus de chance qu'on pût arriver à un arrangement amiable. Les trois ouvriers saluèrent et se retirèrent. — Allen, le cœur gonflé, laissant les maîtres convenir entre eux qu'il fallait laisser les choses aller jusqu'au bout avec fermete et modération; c'est-à-dire que quelques-uns etaient pour la fermeté, et d'autres pour la modération. Mortimer etait mécontent de se voir exposé à des contrariétés de la part de gens si fort au-dessous de lui. Wentworth et quelques autres pensaient que le meilleur moyen d'en venir à une prompte solution etait d'accueillir les réclamatlons des ouvriers avec égards, leurs erreurs avec indulgence, et de montrer de la compassion pour leur detresse.

Avant qu'Allen pût répondre un mot à ses compagnons empressés, Clack se livra à un beau mouvement d'indignation contre lui, l'accusant de vouloir ménager la chèvre et le chou, pour avoir répondu comme il l'avait fait à Mortimer sur la proposition faite de détruire son établissement. Les ouvriers, qui en ce moment n'étaient pleins que d'une idée fixe, celle de se venger de Mortimer, traitèrent fort durement le pauvre Allen, quoiqu'ils fussent plus polis cependant que Clack à son égard. Allen supporta patiemment cette tempête de reproches auxquels l'exposait la rectitude de ses principes, et resta dans l'assemblée jusqu'à ce que la séance fût levée. Puis en s'en retournant chez lui, il ne put s'empêcher d'admirer la rigueur des circonstances qui l'exposaient à la fois au déplaisir des maîtres, aux exigences injustes de ses camarades, et aux plaintes craintives de sa femme. Allen n'était pas né pour l'ambition.

Avant de se séparer, les ouvriers convinrent que tous ceux qui recevaient un prix de façons inférieur à ceux payés par Elliott cesseraient de travailler dès le lendemain matin, excepté les enfans dont l'entretien coûterait,

tant qu'il était à désirer qu'ils continuassent à travailler aussi long-temps qu'on leur permettrait de le faire. On résolut aussi qu'on tiendrait des assemblées tous les jours, d'abord pour nommer un nouveau comité, et ensuite pour prendre des mesures afin de s'assurer des secours de tous les ouvriers des autres villes.

Bray, qui avait pris soin que l'harmonie, celle au moins de ses instrumens, ne manquât pas pendant toute la durée de la conférence, se rendit à la porte de l'hôtel d'York quand elle fut levée, précisément à l'instant où les chefs de maison allaient se séparer, et avec une certaine dose d'impudence, déclara qu'il était dans l'intention de ne montrer aucune partialité; que si donc les gentlemen avaient la bonté de se mettre en rangs, il allait les reconduire chez eux avec sa caisse, comme il en avait accompagné le matin le cortège des ouvriers. Elliott appela un garçon de l'hôtel pour chasser cet homme-là; et Wentworth remarqua qu'il était à craindre que ses voyages n'eussent pas amélioré la qualité de son esprit.

---

## CHAPITRE VI.

### LA NUIT ET LE MATIN.

Comment va Martha? Telle fut la première chose dont Allen s'informa quand il rencontra sa femme au haut des escaliers. Martha dormait quand il était venu au milieu de la journée; car c'était son tour à travailler de nuit à la manufacture; et le peu de repos qu'elle avait, elle le devait prendre pendant le jour. Sa mère répondit

qu'elle boitait presque toujours autant; qu'elle avait consulté M. Dawson l'apothicaire, qui avait déclaré que c'était de repos qu'avaient besoin ses membres endoloris; et comme un repos complet était hors de question, il fallait que sa mère lui comprimât les jointures avec des bandages à la manufacture, et qu'à la maison elle la tînt couchée sur un lit. C'était le plus difficile, ajoutait la mère, particulièrement quand Hannah était là avec elle; car toutes deux aimaient beaucoup à jouer dès qu'il restait à Martha assez de force pour se bouger. Dans cet instant elle était allée à son ouvrage.

La pauvre enfant se rendit à la manufacture, soupirant à l'idée des longues heures qui devraient encore s'écouler avant qu'elle pût s'asseoir ou respirer un air frais. Elle avait toujours montré beaucoup de bonne volonté; mais depuis qu'elle était devenue maladive, elle commençait à sentir ce que sa position avait de pénible, et elle paraissait rarement joyeuse. Elle était fort laborieuse et disposée à garder le silence pendant son travail; de manière qu'elle était aimée de ses supérieurs et n'avait à se plaindre de rien autre chose que de la fatigue et des désagrémens inséparables de son occupation. Si elle n'avait dû s'y livrer que quelques heures dans le courant de la journée, cela lui aurait été assez égal; mais être renfermée tout le jour, ou toute la nuit, sans un moment pour habiller sa poupée ou jouer avec ses petites camarades, c'était aussi trop dur pour une pauvre petite fille de huit ans. Elle ne s'en était jamais si bien aperçue que depuis qu'elle avait renouvelé connaissance avec Hannah. Cette nuit-là, quand la poussière de coton la faisait tousser, quand la chaleur et l'odeur lui soulevaient le cœur et l'affaiblissaient, que le sifflement et le bourdonnement continuel des roues lui faisaient croire à chaque instant qu'elle était au milieu d'un rêve,

elle se rappela qu'une partie de la besogne d'Hannah était de marcher avec son père le long des grandes routes ou à travers champs, écoutant les histoires qu'il lui contait, ou bien de se tenir assise sur un tourniquet ou à l'ombre d'un arbre pour chanter une nouvelle chanson, ou prendre sa part d'un dîner comme la pauvre Martha en avait rarement vu. Elle oubliait qu'Hannah était quelquefois trempée jusqu'aux os, quelquefois brûlée par le soleil, ce que son teint de Bohémienne indiquait assez; qu'Hannah n'avait pas de maison, pas de mère, qu'elle avait un rôle bien fatigant, bien désagréable à remplir les jours de foires, et dans quelques occasions particulières.

Vers minuit, quand Martha se rappela que probablement tout le monde dormait profondément chez elle, elle ne put résister à la tentation de reposer un moment ses membres fatigués, et s'assit, comptant bien rattraper ensuite le temps perdu, et se trouver toujours sur pied quand l'inspecteur passerait, ou quand quelqu'un ferait attention à elle. Mais c'est une chose dangereuse que de se reposer avec l'intention de se relever de temps en temps comme le fit Martha; elle ne tarda pas à en avoir la preuve. Au bout d'un certain temps, elle s'endormit tout-à-fait et rêva qu'elle était très-attentive à son ouvrage. Tant de choses lui passèrent par la tête pendant les deux ou trois minutes qu'elle dormit, que lorsque l'inspecteur faisant sa ronde lui posa la main sur l'épaule elle tressaillit, s'attendit à de graves reproches, mais il ne lui en fut pas adressé.

— Allons, allons, mon enfant; combien de temps avez-vous dormi?

—Je ne sais pas; je ne m'en suis pas aperçue. Et Martha se mit à pleurer.

— C'est bien, ne pleurez pas. Je venais de passer il y a quelques instans, et vous étiez bien occupée; mais

ne vous asseyez pas, il vaux mieux ne pas vous asseoir de crainte que vous ne vous rendormiez.

Martha trouva qu'elle en était quitte à bon marché, et tout en baillant, tout en frottant ses yeux elle commença à se remettre en mouvement. L'inspecteur la surveilla quelques instans, et lui dit qu'elle était généralement si laborieuse, qu'il serait désespéré d'user de sévérité à son égard; mais qu'elle devait savoir que si elle s'endormait ainsi sur son ouvrage, les paresseuses se serviraient de son exemple pour ne rien faire.

Martha fit sa plus belle révérence, et flattée de cet éloge se remit à travailler avec une nouvelle ardeur. A la ronde suivante, l'inspecteur lui montra du doigt la fenêtre, et lui dit que le jour était venu.

C'était une étrange scène que celle qu'éclairèrent alors les premiers rayons de l'aube. Mêlés à la clarté pâle et défaillante des lampes, ils donnaient à tout un aspect triste et désagréable, à la pâle figure des enfans, à celle de l'inspecteur qui ne s'était point rasé, à la lourde atmosphère environnante, et même au coton qui se manufacturait sous les roues.

Quand un rayon de soleil brilla à travers la fenêtre, les lampes furent éteintes au grand soulagement des ouvriers de l'intérieur, qui trouvaient que la chaleur approchait de trop près de celle d'un four pour être longtemps supportée. Le soleil dorait maintenant les soupiraux des caves, et Martha savait qu'il fallait qu'il s'élevât jusqu'à son métier, et qu'il le dépassât avant qu'on vînt la relever; mais c'était déjà une consolation de savoir que le matin était venu.

Elle remarqua que l'inspecteur sortait et rentrait souvent, et qu'il y avait beaucoup de pourparlers parmi ses supérieurs. Quelquefois un peu d'air frais venait de l'étage inférieur, et bientôt la nouvelle se répandit que les

portes étaient ouvertes deux heures plus tôt que de coutume. Bientôt on entendit le bruit de pas lourds, comme ceux des fileurs et des tisserands se rendant à leur tâche journalière. Martha s'empressa de regarder l'horloge, supposant que le temps avait passé plus vîte qu'elle ne l'avait cru, mais il n'était que quatre heures. Qui pouvait donc avoir amené de si bonne heure les ouvriers à leur tâche? Il n'était guère possible de supposer qu'ils se fussent trompés d'heure à cause de la beauté du temps, car il en faisait un très-couvert, et il pleuvait à seaux. Bientôt d'autres nouvelles arrivèrent. Ceux des ouvriers qui venaient d'entrer avaient été attaqués sur la route, et avaient manqué d'être punis pour être venus à leurs travaux après qu'on en avait juré la suspension. Ils avaient été poursuivis jusque dans l'intérieur des grilles, il s'en était fallu de peu qu'ils ne fussent attrapés; maintenant il leur fallait rester à la manufacture jusqu'à la nuit, car il ne serait pas sans danger pour eux d'être vus en plein jour allant dîner ou en revenant. Beaucoup s'étonnèrent qu'ils s'y fussent même aventurés, et prophétisèrent qu'ils seraient obligés d'en passer par ce que l'association voudrait, s'ils ne voulaient s'attirer un mauvais parti. L'inspecteur voyant que ces nouvelles causaient beaucoup d'agitation, fit faire silence, et dit qu'elles ne concernaient aucun des enfans présens; qu'il n'y avait point de coalitions d'enfans, et qu'on les laisserait sortir et rentrer tranquillement. Martha résolut de s'en aller le plus tôt qu'elle le pourrait, et de rejoindre son père s'il était possible, afin qu'il n'eût point de désagrémens à son égard.

Allen attendait le lever du jour avec autant d'impatience pour sa fille qu'elle pouvait en éprouver elle-même, et il était au moins aussi fatigué. La veille, au soir, il avait rapporté à la maison des plumes et du papier,

aimant mieux y écrire les lettres nécessaires que de passer la nuit au *Spread-Eagle*. Il dit à sa femme de nétoyer la table de travail, aussitôt qu'elle eut couché ses enfans, et se mit à composer un modèle de lettre, relatant les circonstances qui les avaient portés à faire *grève*, et sollicitant de leurs camarades, dans les différentes villes, des souscriptions qui les aidassent à soutenir une lutte qu'on pouvait regarder comme très-importante pour toute la classe ouvrière. Quand sa lettre lui parut à peu près ce qu'elle devait être, il la lut à sa femme étonnée, qui tantôt souriait, fière d'avoir un tel mari, et tantôt soupirait, en réfléchissant au danger de la place qu'il avait acceptée. Elle alla se coucher, et le craquement de la plume neuve d'Allen l'aida singulièrement à s'endormir. Depuis cet instant un silence profond régna dans la chambre, interrompu seulement quand Allen tournait la feuille, ou mouchait la chandelle le plus doucement possible, ou bien encore par les petits cris du plus jeune enfant qui s'apaisaient si facilement qu'ils ne troublaient pas matériellement l'écrivain.

Quand il eut terminé près de vingt copies de cette même lettre, chacune d'elles s'écartant un peu de l'original suivant qu'elle était adressée aux ouvriers d'une ville ou d'une autre, Allen sentit qu'il était trop fatigué pour en écrire davantage sans se rafraîchir un peu. Il éteignit donc sa lumière, et ouvrit la fenêtre pour respirer un instant l'air frais. Le bruit de la pluie qui tombait par torrents réveilla sa femme qui se mit à déplorer le mauvais temps et à se demander comment la pauvre Martha reviendrait à la maison. Son mari répondit que son intention était d'aller au-devant de la petite et de lui apporter un shall pour s'envelopper. Si Mary avait su quel danger attendait son mari au passage, il est probable qu'elle ne l'eût pas laissé aller.

Quand Allen mit le pied dans la rue il n'aperçut qu'un homme qui marchait rapidement à quelque distance. C'était Hare, — qui n'ayant jamais été bien disposé pour la cessation des travaux, et se trouvant encore soutenu par l'aversion que sa femme témoignait pour cette mesure, espérait qu'il éviterait tout malheur et qu'il continuerait de gagner son salaire s'il pouvait arriver à la manufacture avant que personne songeât à s'occuper de lui, et se mettre à l'ouvrage sans parler à personne d'augmentation ni de diminution. De pareils plans ne rentraient pas dans ceux de la Société, et on les avait prévenus comme il arrive ordinairement dans ces sortes de cas. Hare pensait bien qu'il était possible qu'il rencontrât quelque opposition, et regardait devant lui aussi loin que sa vue pouvait s'étendre; mais sa pénétration n'allait pas jusqu'à soupçonner aucune embûche sur ses flancs. Quand il eut marché assez long-temps dans la même direction, pour qu'il fût bien certain qu'il se rendait à la manufacture, six hommes sortirent un à un de deux allées opposées et lui barrèrent le chemin. On donna le nom de Hare à quelqu'un qui se tenait caché, et l'on demanda en même temps s'il avait quelque engagement pour de l'ouvrage commencé. Sur la réponse négative qu'ils reçurent, les six hommes déclarèrent tranquillement à leur camarade que puisqu'il n'avait pas même le prétexte d'un engagement à remplir et que cependant il allait travailler à un prix inférieur ils allaient lui administrer un bain dans la rivière. Ils tenaient une corde toute prête et se disposaient à le traîner du côté de l'eau. Hare se tourna tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, cherchant toutes les excuses que son imagination pouvait lui suggérer. Il jura entre autres qu'il était venu voir s'il y aurait quelque ouvrier assez bas pour aller travailler à la manufacture, après être convenu de faire

*grève*. On lui rit au nez, on se contenta de l'asseoir un peu dans le ruisseau et de le reconduire jusqu'à moitié chemin de sa maison, où il courut tout tremblant se réfugier sous les jupons de sa femme, offrant une image parfaite de la terreur. Peut-être s'il n'éprouva pas pire, il le dut à sa lâcheté bien connue, ses compagnons étant persuadés qu'ils lui avaient fait une assez belle peur pour qu'il n'essayât pas de les tromper une seconde fois.

Allen continuait de marcher à grands pas, tandis qu'on infligeait ce châtiment à Hare, ne songeant pas un instant qu'on pût le soupçonner de vouloir accepter de l'ouvrage contrairement aux engagemens convenus. Mais, comme tous les hommes de mérite, il avait des ennemis; et ceux-ci se plurent à décider que ce n'était pas dans une intention honnête qu'il se rendait à la manufacture. Il fut saisi, lié avec la corde fatale, et entraîné vers la rivière; ce fut en vain qu'il montra le shall, demanda du temps pour appeler des témoins, et déploya toute son éloquence. Sa dernière ressource fut d'expliquer que s'il lui arrivait aucun mal, cette circonstance retarderait l'arrivée des souscriptions attendues des différentes villes manufacturières. Cette observation causa un délai de quelques instans pendant lequel les enfans, qui venaient de travailler la nuit, sortirent des ateliers. Un des ouvriers de l'embuscade, qui avait quelque sentiment de justice et qui désirait savoir au juste à quoi s'en tenir sur l'innocence prétendue d'Allen, courut au-devant de Martha aussitôt qu'il l'aperçut, et, avant qu'elle pût savoir ce qui se passait, lui demanda si elle ne trouvait pas que son père tardait bien à venir travailler ce matin?

— Il ne doit pas venir travailler du tout, répondit l'enfant; mais il avait promis de venir au-devant de moi : peut-être la pluie l'en aura empêché.

Ce témoignage libéra Allen de toute accusation, et désappointa quelques jeunes gens qui avaient compté sur le spectacle d'un bain involontaire, pour passer le temps en attendant une autre folie d'un genre plus sérieux. Ils regardèrent le temps qu'il faisait, et dirent qu'ils espéraient que la pluie n'empêcherait pas le curé de leur tenir parole. Ils allaient se marier. Quelques-uns y pensaient depuis un certain temps : c'est une idée qui vient facilement à de jeunes garçons et de jeunes filles qui travaillent ensemble dans les ateliers. Il leur avait paru qu'ils ne pouvaient choisir une meilleure occasion pour cela que ce jour de fête qu'ils ne savaient comment employer, avec la certitude qu'ils croyaient avoir de toucher dix shillings par semaine tant que les travaux seraient suspendus. Ainsi, malgré les avis d'amis plus âgés, et les remontrances de leurs parens qui trouvaient la circonstance on ne pouvait plus mal choisie pour aller se charger de nouveaux embarras, plusieurs jeunes couples s'en furent joyeux, malgré la pluie battante, se présenter à l'autel, et firent mille niches au prêtre, tandis que, pour se conformer aux canons, il s'informait s'i n'existait aucun empêchement à la solennisation des mariages demandés.

---

## CHAPITRE VII.

### LE COMITÉ.

Ce fut une terrible journée. Les maîtres publièrent un placard que tous cependant ne signèrent pas, par lequel ils déclaraient qu'ils mettraient à la porte tous ceux de leurs ouvriers qui, passé un certain délai, continueraient

à faire partie de l'association. Ce placard eut pour résultat précisément celui que les plus sages des maîtres avaient prévu ; tous les ouvriers sans exception abandonnèrent les ateliers, et, exaspérés au dernier point, ne gardèrent plus aucune mesure. Le nombre des membres de leur comité fut augmenté, et il fut décidé qu'ils s'assembleraient tous les jours. Des députés furent expédiés dans toutes les villes du royaume pour raconter ce qui se passait à Manchester, autorisés à lever des souscriptions; et ceux qui restèrent dans la ville consentirent à ne recevoir par semaine que la moitié de la somme sur laquelle avaient compté les nouveaux mariés. On ne devait donner que cinq shillings tant que les enfans travailleraient ; et, dans le cas où les maîtres refuseraient de les occuper plus long-temps, le secours devait être augmenté si l'état de la caisse générale le permettait. On décida qu'il y aurait un *meeting* hebdomadaire dans Saint-George's-Fields, que tous ceux qui voudraient s'y rendre seraient les bien-venus, et enfin qu'on ferait les dépenses nécessaires pour insérer dans les journaux le procès-verbal des séances.

Allen fut très-fort d'avis que la comité quotidien ne se composât que de trois personnes; savoir, du trésorier, du secrétaire et d'un troisième membre à tour de rôle, afin que les affaires se décidassent à la majorité de deux voix contre une. Il avait assez l'expérience de ces sortes de comités pour savoir qu'il s'y glisse de petites passions particulières, et que c'est ainsi que se prolongent entre les maîtres et les ouvriers des querelles qui eussent dû se terminer bien plus vite, et qu'un *meeting* hebdomadaire dans lequel les trois membres du comité rendraient compte de leur gestion garantissait suffisamment les intérêts de la Société. Cette proposition souleva cependant bien des dissentimens; quelques-uns supposèrent qu'il vou-

lait garder l'autorité entre les mains d'un petit nombre; d'autres voyaient avec peine qu'ils ne pourraient qu'une fois ou deux au plus par semaine en exercer leur part; et d'autres pensaient réellement que les suffrages de tous étaient nécessaires pour régler les affaires qui pouvaient se présenter chaque jour. Allen se fût peu soucié de voir sa proposition rejetée; mais, malgré toutes les formes qu'il y mettait, on s'apercevait qu'il était profondément blessé d'entendre assigner des motifs déshonnêtes à toutes les motions qui ne plaisaient pas à la multitude. Il se disait souvent à lui-même que ce devait être tout autre chose de faire partie d'un comité de *gentlemen* où les opinions sont traitées comme des opinions, c'est-à-dire comme n'ayant pas de qualités morales, et devant être acceptées ou rejetées suivant qu'elles paraissent utiles ou non; ou d'être membre d'un comité de personnes qui dénotent de suite leur manque d'éducation, en appelant sots et méchans tous ceux qui ne pensent pas comme elles. De semblables réponses à ses argumens paraissaient à Allen dictées par le même esprit qui envoya autrefois les martyrs à la torture, et qui aujourd'hui persécute les chefs d'une coalition.

Une séance quelconque du comité suffirait pour donner une idée de toutes les autres. Il y avait tantôt plus, tantôt moins de lettres reçues ou répondues; quelquefois les souscriptions allaient au-delà, quelquefois elles restaient en-deçà de ce qu'on avait espéré; et quelquefois il n'y en avait pas du tout. Quelquefois il y avait une masse de cancans sur ce que les maîtres avaient dit ou avaient fait, et puis une quantité de nouvelles, de pitoyables inventions, de paroles méprisantes dont tôt ou tard les ouvriers devaient éprouver le contre-coup. Mais toutes ces assemblées se ressemblaient, et le procès-verbal d'une séance suffira pour les faire juger toutes.

Un peu avant dix heures, on voyait les membres du comité se dirigeant vers *Saint-George's-Road*. Ils n'avançaient que lentement, toujours arrêtés par l'un ou par l'autre qui avait quelque idée importante à suggérer, quelques questions à faire, ou quelques nouvelles à apprendre, qui, disaient-ils, devaient faire le plus grand effet dans le comité. Allen était celui auquel on s'adressait le plus volontiers.

—Mon Dieu! Allen, que vous devez avoir de besogne avec tant de lettres à écrire! Vous devez avoir une masse de ports de lettres?

— Elles sont toutes pour la cause, vous le savez bien. Laissez-moi passer, je vous prie; je suis en retard.

— Pas une horloge n'a encore sonné dix heures, mon cher ami; et je voudrais savoir si ce que l'on dit est vrai, relativement à une forte commande qui aurait été renvoyée à Glasgow parce que Elliott ne peut pas la fournir.

— Tout cela est vrai, parfaitement vrai. Bonjour.

— Vous n'avez pas vu Elliott depuis? Mon Dieu! que je serais curieux de le voir! Comme il doit avoir la figure renversée depuis qu'il s'aperçoit qu'il ne peut rien faire sans nous.

— C'est à nous, je crois, d'avoir la figure renversée, dit Allen essayant de détacher sa redingote que l'autre tenait, si beaucoup de commandes de cette nature s'en vont ainsi dans d'autres villes.

— Arrêtez, Allen; encore un mot. Savez-vous que plusieurs d'entre nous pensent que c'est une honte pour la Société que Wooller, avec sa nombreuse famille, ne reçoive pas plus que Briggs.

—Briggs a une femme malade, et ses enfans sont trop jeunes pour travailler.

— Cela n'empêche pas que Wooller ne doive avoir plus que lui; et vous le verrez à vos dépens, si vous n'y

prenez garde. Le joli encouragement à faire *grève*, si un homme comme lui doit être sacrifié à des gens qui ne le valent pas !

—Qu'il porte plainte à qui de droit, s'il n'est pas content. C'est le comité qui a réglé sa paie, c'est au comité à la changer, et non à moi.

Allen croyait en être quitte, mais le camarade le rappela, annonçant qu'il avait quelque chose à lui dire d'où dépendait peut-être tout le sort de la coalition. Aussitôt Allen fut tout oreilles. On disait, et on le tenait de bonne source, que les maîtres avaient juré de ne plus faire travailler à l'avenir un habitant de Manchester. Ils avaient envoyé à Glasgow, à Belfast et dans toute l'Angleterre; et s'ils ne pouvaient se procurer ainsi assez d'ouvriers, ils étaient décidés à en faire venir par troupes des pays étrangers.

— Qui est-ce qui vous a fait ce conte? dit Allen en riant.

— C'est mon secret, répondit l'autre d'un air mystérieux; mais vous pouvez compter que c'est l'exacte vérité.

— Il est certain que l'on nous dit cela depuis le jour où nous avons cessé les travaux; mais ce n'est pas une raison pour que nous en croyions un mot. Autant vaudrait me dire qu'ils ont intention de prendre leurs moulins à eau sous le bras pour les transporter en Amérique.

— Vous pouvez rire tant qu'il vous plaira, Monsieur, mais il ne m'est pas du tout prouvé que nous ne marchions pas à notre ruine.

—Cela ne m'est pas prouvé non plus, répliqua Allen. Je voudrais être sûr du contraire; mais si nous sommes ruinés, ce ne sera à coup sûr pas parce que des ouvriers français seront venus travailler à Chorlton-Row.

Un groupe de fumeurs se tenait devant la porte du

*Spread-Eagle*, ayant chacun des choses tout aussi intéressantes à lui dire. Allen jeta les yeux vers la fenêtre du comité; il aurait voulu pouvoir passer par là pour s'y rendre, mais il n'y eut pas moyen d'échapper à la foule des questionneurs. Quand enfin il fut parvenu à entrer, et qu'assis à un bout de la table il arrangeait ses papiers, plusieurs de ses collègues lui firent observer qu'il arrivait trop tard.

— Je le sais bien; mais il y a une demi-heure que je suis sorti de chez moi. J'ai été arrêté en route.

—Et vous le serez toujours. Vous êtes si bon enfant! Jamais vous ne serez propre à remplir des fonctions publiques, si vous ne pouvez prendre sur vous de dire *non*.

Dooley, le représentant des ouvriers irlandais, prit la défense d'Allen, disant qu'il serait trop absurde que les membres qui n'exerçaient pas de fonctions dans la Société ne pussent parler à ceux qui en remplissaient; et que, pour refuser de les écouter, il faudrait qu'un secrétaire eût le cœur aussi dur que le membre qui venait de parler.

— Allons, allons, à l'ouvrage, s'écria Allen pour prévenir une dispute. Mais, d'abord, fermez la porte, Brown; ceux qui auront besoin d'entrer frapperont. S'ils n'obéissent pas à la consigne, nous tirerons le verrou. Il faut avant tout que le comité conserve du calme et de la dignité.

— Oh! certainement, dit l'Irlandais s'asseyant tranquillement devant la table et tournant ses pouces par manière de maintien; cela me rappelle le seigneur de mon village quand il voulait nous faire jouer dans notre jeunesse. —

— Voici une lettre du n° 3, dit Allen entrant en matière, comme si le silence eût régné, qui est arrivée jusqu'à Halifax, d'où il espère nous envoyer par le pre-

mier ou le second courrier une souscription aussi forte que celle que les ouvriers de cette ville ont envoyée dans le temps à la coalition de Bradford; sans doute il vous sera agréable de savoir avec quelle sympathie et quelle anxiété nos camarades attendent le résultat de la noble lutte que nous soutenons dans ce moment. Et je crois que vous penserez comme moi, que nous devons peser mûrement les avis qu'il nous adresse. Dooley, voulez-vous avoir la bonté de lire la lettre au comité pendant que je vais chercher ce dont je dois l'entretenir ensuite?

— Avec grand plaisir, M. le secrétaire; mais d'abord je prendrai la liberté de m'humecter le gosier avec un verre d'ale ou de gin.

— Rappelez-vous, dit Allen, que tout ce que vous pourrez demander est pour votre propre compte particulier; et je vous conseille d'aller vous rafraîchir ailleurs. En attendant, quelqu'un aurait-il la bonté de lire la lettre dont il s'agit?

Après bien des plaintes et des discussions on obtint de Dooley qu'il se tînt tranquille et laissât continuer les affaires. Après avoir accablé Allen d'éloges successivement et d'invectives, il s'efforça de se mieux conduire, comme un enfant que son maître aurait mis en pénitence.

Après que la lettre en question et quelques autres eurent été lues, discutées et répondues, un membre donna connaissance à ses collègues d'une calomnie qui, à ce qu'il croyait, s'était répandue, calomnie qui était de nature à compromettre grandement la réputation de la Société, à les priver des souscriptions de leurs camarades des autres villes, et à leur ôter toute chance de réconciliation avec leurs maîtres. On disait, et l'on croyait......

— On frappe à la porte. Voyez qui c'est.

— Ce n'est que Tom Hammond.

— Voyez ce qu'il veut.

Tom Hammond avait voulu seulement s'assurer si c'était ou non jour de grand comité, et savoir ce qui s'y passait. Pour toute réponse on lui ferma la porte au nez, l'engageant à s'occuper de ses affaires, et à laisser les gens s'occuper des leurs.

— Eh bien! quelle était donc cette calomnie?

On avait dit que les membres du comité avaient pris sur eux de s'en aller inspecter toutes les manufactures, d'examiner l'ouvrage fait par chacun des membres de la Société, et de décider si le prix qui y était assigné était convenable ou non. Allen fut d'avis qu'il n'était pas croyable que les maîtres eussent ajouté foi à un bruit si absurde; mais que s'il était prouvé que cette nouvelle eût obtenu quelque crédit, il ne fallait pas perdre de temps pour la démentir de la manière la plus formelle.

Clack trouva qu'il serait à désirer que le secrétaire ne traitât pas légèrement les renseignemens fournis par des hommes tout aussi capables que lui de savoir ce qui se passait. L'association ne devait pas perdre sa réputation, parce qu'il plaisait au secrétaire de prendre en riant les calomnies épouvantables avancées contre elle, calomnies qui ne paraissaient pas du tout risibles à ceux qui avaient réellement à cœur l'honneur de la Société.

Le secrétaire demanda la permission d'expliquer que rien n'était plus loin de son intention que de compromettre l'honneur de la Société, ajoutant que personne ne pouvait l'avoir plus à cœur que lui-même.

Le résultat de toute cette discussion fut qu'on adresserait une circulaire aux maîtres pour leur expliquer quels étaient au juste le but et les fonctions du comité, savoir : qu'il ne s'occupait point à fixer la valeur de l'ouvrage et le taux des salaires, mais à diriger les affaires

de la coalition depuis que les travaux avaient cessé, à ramasser et à distribuer de l'argent, à tenir les comptes et la correspondance.

Tandis qu'Allen consultait ses compagnons sur les termes dans lesquels cette lettre serait écrite, on entendit au loin le bruit d'une grosse caisse, accompagné des sons aigus d'une flute de Pan, qui bientôt se rapprochant indiquèrent clairement que Bray était au nombre des fumeurs devant la porte. Quelquefois on s'apercevait, à des sons mal assurés, que des mains inhabiles s'essayaient sur ses instrumens; d'autres fois on devinait, au bruit cadencé de pas pesans, que quelques-uns dansaient sous sa direction.

Dooley ne tarda pas à se lever.

— Faisons entrer Bray. Il nous égaiera un peu; car ce comité est aussi ennuyeux que de se tenir toute la journée devant son métier. Vous savez que nous nous faisons un point d'honneur de ne pas mépriser un homme dans le malheur. Il faut laisser entrer Bray, pauvre créature, et le traiter comme s'il était encore un des nôtres.

— Attendez au moins qu'il se présente, dit Allen. Il ne pense pas plus à nous que nous ne devrions penser à lui dans ce moment-ci.

Dooley retourna à sa place, avec la moue d'un enfant qu'on vient de gronder, marchant tout doucement comme s'il eût marché sur des œufs, et faisant tourner ses doigts comme auparavant. Il n'eut pas long-temps à attendre la distraction qu'il désirait. Bray parut bientôt à la fenêtre, une jambe en dedans, une jambe en dehors, avec sa grosse caisse devant lui, tapant dessus de toutes ses forces, de manière à assourdir tout le comité. Quand il eut remarqué la figure contrariée de quelques-uns des membres, il cessa sa musique, entra tout-à-fait dans la

chambre, posa tout son attirail dans un coin, et dit :

— Ne me grondez pas, je vous prie; je me mettrai à l'amende. Je ferai placer des barreaux à la fenêtre à mes frais, pour empêcher que quelques désœuvrés comme moi ne viennent vous tomber sus le dos, tandis que vous vous croyez bien en sûreté pour avoir fermé la porte au verrou. En attendant, je mets à votre disposition ma profonde sagesse et mon expérience. De quoi parlait-on?

Le comité trouva son compte à avoir admis Bray dans son sein, quoiqu'il n'appartînt plus au corps des ouvriers. Sa vivacité d'esprit, et l'expérience qu'il avait acquise dans ses voyages ne furent pas d'un médiocre secours dans les circonstances présentes. Quand on eut bien réglé les termes de la lettre à écrire aux maîtres, Bray déclara qu'il avait quelque chose à dire, et qu'il le dirait tout crûment comme il l'avait appris, puisqu'il espérait qu'ils étaient tous des hommes, et qu'ils avaient assez de résolution pour apprendre ce qu'on disait d'eux, et placer le bien public avant leur propre satisfaction.

Clack fut le premier à donner un bruyant assentiment Il mit la main sur son cœur, et protesta qu'il prendrait son cœur sur sa main et le porterait au bourreau pour le rôtir sur un bûcher, s'il pensait que cela pût être utile à la cause. Tous les autres déclarèrent avec plus ou moins de véhémence qu'ils étaient prêts à tous les sacrifices. Allen parla le dernier; il le fit dans les termes les plus modérés, quoique sans hésitation. Il avait d'abord tressailli à l'exorde pompeux de Bray ; mais il se rappela qu'il s'était déjà dévoué, reprit sa fermeté, et se prépara à tout ce qui pouvait suivre. Quand ce que Bray avait à dire l'eût concerné au lieu d'en concerner un autre, il n'aurait plus laissé paraître la moindre émotion.

— J'ai fait une assez longue tournée ce matin, dit Bray; et entre autres je suis allé à Middletow, où j'ai

vidé un pot d'ale avec quelques bons vivans. Pendant ce temps-là, qui est-ce qui est entré? — un voyageur de commerce qui fait des affaires, à ce que l'on m'a dit, avec plusieurs manufacturiers de la ville. C'est bien; il nous entendit parler de la coalition; et ne voulant pas, je suppose, avoir l'air d'un espion à écouter tout sans rien dire, il a pris part à la conversation, et a parlé de la chose avec plus de bon sens que je ne l'aurais supposé, eu égard aux relations qu'il a eues évidemment avec les maîtres.

— Vous ne perdez jamais l'occasion de lancer un lardon à vos anciens ennemis, Bray.

— Aussi long-temps qu'ils seront mes ennemis et ceux de mes pareils, je ne leur en épargnerai pas un. C'est bien; ce commis-voyageur nous a dit qu'il pouvait parler aussi savamment que qui que ce soit des dispositions des maîtres; et qu'il était certain que, si les ouvriers voulaient faire un pas en avant, les maîtres ne tarderaient pas à en faire un autre. « Si, dit-il, les ouvriers veulent empêcher que Clack ne soit pour rien dans les affaires de la coalition, les maîtres reviendront les uns après les autres. »

— Moi!... s'écria Clack. Me chasser!... M'empêcher d'être pour rien dans les affaires de la coalition....

Bray continua, comme si Clack eût été à cent milles de là:

— « Ils le regardent, ajouta le voyageur, comme un faiseur de phrases, qui n'entend rien à la question, qui n'est bon qu'à entraîner les plus ignorans des ouvriers à faire quelques sottises et à déblatérer sans fin contre les maîtres. Qu'on le renvoie parmi la multitude, c'est sa place; et alors le comité verra ce que les maîtres peuvent avoir à lui proposer. »

Allen s'empressa de couper court à des observations

qui ne pouvaient qu'être pénibles pour Clack de quelque manière qu'elles eussent été présentées, et qui le devenaient bien davantage par le ton de Bray qui ne demandait pas mieux que de faire enrager ce mauvais garnement. Le comité fut unanime pour imposer aussi silence à Clack. Il était furieux, et parla de vengeance dans des termes tels que son renvoi devenait dès lors une nécessité, quand ce n'en aurait pas été une auparavant. Il était impossible de lui confier à l'avenir aucune autorité contre les maîtres, si le comité tenait à conserver son caractère d'impartialité. Aussitôt qu'on fut parvenu à lui persuader de quitter un moment la salle, tandis qu'on examinerait son affaire, il fut convenu qu'on lui demanderait sa démission, s'il voulait éviter d'être destitué à la prochaine assemblée générale. Il préféra en appeler au public, et tout ce que ses compagnons purent faire ce fut d'espérer que le bruit de ce qui venait de se passer viendrait aux oreilles des maîtres et que la bonne volonté leur serait comptée pour le fait.

Un membre proposa ensuite de faire présent à Allen d'une somme d'argent en considération des services qu'il rendait à la Société; et il eut le chagrin de s'entendre louer aux dépens de Clack, suivant la règle qui paraissait générale, d'admirer d'autant plus un homme qu'on avait montré plus de mépris pour un autre. S'était-on raillé de Rowe, on faisait l'éloge de Wentworth; avait-on eu à se plaindre de Clack, on élevait Allen aux nues. Celui-ci le savait bien, et il eût refusé le présent qui lui était offert, quand il n'eût pas eu d'autre raison pour cela que de penser que cet accès de générosité pourrait n'être que de courte durée; mais il avait d'autres motifs encore pour ne pas accepter. Il ne voulait pas que son désintéressement pût être mis en question, et puis

il craignait que les fonds ne finissent pas baisser singulièrement, quoiqu'on attendît de différentes villes de libérales souscriptions.

Pour ne pas laisser se prolonger des insistances auxquelles il était résolu de ne se point rendre, il remercia ses camarades en peu de mots et se hâta de lever la séance.

## CHAPITRE VIII.

### UN TÊTE-A-TÊTE.

Le comité avait cette politique de tenir les assemblées générales les jours de paie, afin que les ouvriers y parussent gais et contens, et que les maîtres prissent ainsi la meilleure opinion possible de leurs ressources et de la vigueur avec laquelle ils étaient décidés à maintenir la coalition. Cet arrangement ne pouvait aller jusqu'à faire illusion aux chefs de l'entreprise. Le jour de paie était pour eux un jour d'anxiétés et de douleurs. Outre les tristes nouvelles qu'ils avaient à apprendre, et les misères dont ils devaient être témoins, ils avaient toujours la crainte de voir diminuer les fonds de la Société, et par contre-coup la confiance que ces membres avaient en eux. Il était souvent nécessaire d'emprunter de l'argent, — quelquefois jusqu'à cent livres sterling d'un seul coup, — et cela hypothéqué sur les souscriptions à recevoir dans la semaine suivante. Ceux-là mêmes qui étaient le moins disposés à s'inquiéter de l'avenir ne pouvaient s'empêcher de se demander et de demander aux autres, qu'est-ce que l'on ferait si les souscriptions de la semaine suivante n'allaient pas au-delà des besoins.

C'était là les idées que ruminait Allen dans sa tête en se rendant au *Spread-Eagle*, le matin du jour où Clack devait, selon toute apparence, être destitué de sa place de membre du comité par la Société entière. Il courait des nouvelles qui, si elles n'étaient pas de nature à relever le courage d'Allen, lui montraient du moins que les mesures déjà prises à l'égard de Clack l'avaient été avec discernement et prudence.

Howlett, la fiancée de Clack, avait été arrêtée, et mise en prison, comme prévenue d'avoir manqué à un engagement antérieurement contracté. On avait choisi cette femme entre une centaine d'autres pour faire un exemple, ce qui indiquait de l'inimitié contre Clack; et puisque pour mettre les chefs de manufactures dans de bonnes dispositions, il avait fallu sacrifier celui-ci, mieux valait que le comité en eût pris la résolution avant la condamnation de sa future, en sorte qu'on ne pourrait pas dire que c'était cette circonstance qui les y avait déterminés. Il y avait une autre nouvelle plus pénible cent fois. Immédiatement après cet arrêt, un roulier qui conduisait hors de la ville des marchandises pour Mortimer et Rowe, avait été attaqué sur la route; il avait été battu, sa voiture brisée et les marchandises emportées en triomphe. Dix ou douze hommes avaient, dit-on, pris part à cet acte de violence, et l'on savait, à n'en pas douter, qu'ils appartenaient à la Société; toutefois Allen ne put parvenir à connaître leurs noms. La sévérité de ses principes était si bien établie, qu'on ne doutait pas qu'il n'eût livré les coupables, quels qu'ils fussent, entre les mains de la justice; aussi personne ne voulut-il lui dire leurs noms, quoique beaucoup les sussent. Il y eut bien quelques signes, quelques demi-mots qui indiquaient qu'on regardait Clack comme celui qui avait conduit l'entreprise; mais rien qui ressemblât à un témoignage en forme.

M. Rowe se tenait derrière sa fenêtre quand les amis qui avaient arrêté Allen le laissèrent continuer sa route. Le gentleman souleva le châssis [1] regarda avec précaution dans la rue, pour s'assurer que personne ne le remarquait, et puis d'un air mystérieux fit signe à Allen d'entrer dans la maison.

— Qu'est-ce que vous me voulez, Monsieur?

— Rien que causer avec vous un instant. Est-ce que vous ne pouvez pas entrer un petit quart d'heure?

— Volontiers, répliqua Allen qui pensa que c'était peut-être quelque ouverture que les chefs de maisons désiraient lui faire; volontiers, pourvu que je trouve quelqu'un qui me remplace au bureau. Si vous voulez seulement me permettre de courir jusqu'auprès du *Spread-Eagle* ou d'écrire un mot, je suis tout à votre service.

Cette dernière proposition sourit davantage au gentleman, mais à condition qu'Allen ne dirait ni quelle était la cause de son retard, ni de chez qui il écrivait. Il s'aperçut que M. Rowe regardait par-dessus son épaule pour voir s'il tenait parole, et se retournant tout à coup il lui présenta brusquement son papier, en disant :

— Il y a de l'honneur parmi nous autres ouvriers, je vous assure, Monsieur, quoique vous autres chefs de maisons vous plaisiez à soupçonner le contraire. Lisez ce billet, Monsieur.

Rowe le lut en effet, tout en rejetant bien loin l'idée qu'il pût entretenir aucun soupçon, et s'embrouilla dans un long panégyrique d'Allen qui, les bras croisés, attendait que le gentleman eût fini son discours. Toutefois

1. La fenêtre anglaise n'ouvre pas comme la nôtre à droite et à gauche, mais elle est composée de quatre châssis à rainures se levant de bas en haut ou s'abaissant du haut en bas au moyen de cordes à contre-poids, et ressemblant aux anciennes fenêtres vulgairement appelées *fenêtres à guillotine*.

comme la péroraison ne venait pas facilement, M. Rowe coupa court sous prétexte d'envoyer le billet. Il le donna avec un penny à un enfant qui passait dans la rue, avec ordre de courir le porter au *Spread-Eagle*, et force recommandations ne de pas dire d'où il venait. Puis revenant vers Allen, il le força à s'asseoir et à accepter un verre d'ale, — d'excellente ale — d'une ale de première qualité, dont à l'occasion M. Rowe prenait volontiers un verre avec un ami.

Quand on eut dit de cette ale tout ce qu'on en pouvait dire, M. Rowe soupira, et dit que c'était pitié que les gens se ruinassent pour le plaisir de se faire de la peine les uns aux autres, et que ceux de qui il dépendait de terminer ces différens ne le voulussent pas faire. Allen demanda de qui M. Rowe voulait parler.

— De vous, Allen, répondit M. Rowe lui serrant affectueusement la main. Vous savez que vous pouvez tout ce que vous voulez dans votre Société; je voudrais seulement que vous sussiez tout le cas que les maîtres font de vous, quel respect ils professent pour votre conduite mâle et généreuse. Toute proposition qui viendrait de vous serait sûre d'être favorablement accueillie des deux côtés, si vous vouliez.

— Je vous demande pardon, Monsieur; vous oubliez que mes propositions ont déjà été mises sous les yeux des maîtres et qu'ils n'ont pas daigné les discuter. Mes propositions sont celles adoptées par la Société.

— Oui, oui; je les connais; mais il faut faire un pas en avant. N'y a-t-il rien que vous pussiez proposer et que nous pussions accepter sans manquer à notre parole?

— Allons, dites-moi plutôt franchement vous-même, puisque vous paraissez aimer qu'on vous parle avec franchise; voulez-vous faire une concession; voulez-vous élever vos salaires jusqu'à la moyenne, si nous

faisons le sacrifice de quelqu'une de nos demandes d'une égale importance.

—Mais, voyez-vous, Allen, dit Rowe lui remplissant son verre, je n'aimerais pas à être le premier à faire une semblable concession. Je suis le plus jeune des associés, je ne dois pas me compromettre. Je ne saurais agir le premier, mais je n'aurais pas d'objections à être le second. Oui, vous pouvez compter que je serai le second. Ceci entre vous et moi.

— Entre vous et moi! s'écria Allen en riant. Cela ne me laisse rien à proposer au comité. Voyez un peu comme ils se moqueraient de moi, si je venais leur dire: « Mes chers compagnons, je propose que nous rabattions quelque chose de nos demandes, parce qu'une personne, que je ne dois pas nommer, m'offre entre elle et moi de faire aussi quelque chose dès qu'un autre l'aura fait. » Ma foi, Monsieur, ils se moqueraient de moi, ou bien me chargeraient de vous dire: « Bien obligés. Si un autre chef de maison avait une fois accepté notre tarif, nous n'aurions plus besoin de vous. »

—Tout cela est bel et bon, Allen, mais vous ne me paraissez pas comprendre les embarras où vous me jetteriez si vous faisiez usage de mon nom. Vous ne savez pas comme il serait désagréable.

—Pardonnez-moi, Monsieur, je le sais fort bien. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre des gens passionnés, et c'est en cela que vous avez bien choisi votre homme. Clack vous aurait déjà ri au nez et serait déjà à moitié route du *Spread-Eagle*, pour raconter à nos camarades tout ce que vous lui auriez dit : mais je sympathise avec vous en ce sens, que je sais tout ce qu'il y a de malheureux à ne voir que des difficultés de toutes parts, à être sûr d'être blâmé d'un côté, sans pour cela éviter d'être encore blâmé de l'autre. Je sais ce que c'est

que de désirer sortir de cette fausse position, que de désirer se tenir à l'écart, que de craindre à chaque instant de voir quelqu'un survenir et jeter des bâtons dans les roues. J'ai pitié de vous, Monsieur, car toutes ces idées auxquelles je vous vois en proie je les ai éprouvées moi-même.

— Vraiment? vraiment! s'écria Rowe lui serrant de nouveau la main. En ce cas, ce doit être une chose bien pénible pour vous que de vous trouver ainsi à la tête d'une coalition?

— Je ne suis pas de cette opinion, Monsieur; encore que ces émotions soient naturelles à certaines personnes, il ne s'en suit pas qu'elles les doivent écouter. Et croyez-moi, Monsieur, il ne serait pas bon qu'elles le fissent. Nous avons nos devoirs aussi bien que ceux qui, organisés comme nous, se trouvent sur un champ de bataille; nous devons, comme eux, nous sacrifier pour faire notre devoir, ou nous déshonorer à nos propres yeux. Arrive que voudra au-dedans ou au dehors de nous, notre devoir est de parler franchement, d'agir franchement, et d'en supporter les conséquences. Vous m'excuserez de m'expliquer avec tant de liberté.

Là-dessus Rowe pressa de nouveau la main d'Allen, et commença un long éloge de son intégrité. Allen se leva en disant :

— Puisque nous sommes si complètement d'accord, Monsieur, pourquoi n'irions-nous pas au *meeting*, et pourquoi n'y dirions-nous pas ce que nous avons à dire, au-lieu de nous renfermer ainsi dans ce parloir. Je crois pouvoir vous promettre que l'on vous écoutera avec convenance et politesse.

— Oh! non, non. Ceci est tout-à-fait hors de la question; je n'ai, vous le savez, aucune offre à faire de la part des chefs de maisons, — rien à dire qui vaille la peine d'occuper les momens de l'assemblée.

— En ce cas, vous n'avez rien à me dire, à moi, non plus, Monsieur, puisque, comme individu, je n'ai pas non plus le pouvoir d'entrer en négoçiation. Bonjour, monsieur Rowe.

— Attendez un moment, Allen. Vous comprenez qu'il ne faut pas que les ouvriers sachent rien de cette entrevue, et qu'il est encore bien plus important que les maîtres l'ignorent absolument. Vous me le promettez, Allen.

— Je ne puis rien vous promettre de semblable. Je regarde comme une concession votre consentement à être le second à élever le tarif des salaires. Et j'allais de ce pas en faire part à M. Wentworth.

— Au nom du ciel! n'en faites rien.

— C'est un devoir pour moi, répondit Allen avec fermeté; et ni prières ni reproches ne purent l'en faire démordre.

— Du moins ne me nommez pas. La chose sera tout aussi forte sans donner de nom propre. Donnez-moi votre parole de tenir mon nom secret jusqu'à ce que nous nous soyons revus.

Par pure compassion, Allen voulut bien y consentir. M. Rowe l'accompagna jusqu'à la porte de la rue, répétant toujours : — Surtout, ne me nommez, ne me nommez pas! Jusqu'à ce qu'enfin Allen fatigué se retourna, et lui dit gravement :

— Une parole suffit entre honnêtes gens, Monsieur. Je vous ai donné la mienne.

— C'est vrai, mon cher ami. Ne faites pas attention, c'est une mauvaise habitude que j'ai comme cela de me répéter.

M. Rowe ferma la porte sur son visiteur, éprouvant à peu près les mêmes sensations que l'enfant qui a obtenu de sa bonne qu'elle ne dira pas à la gouvernante qui est-

ce qui a cassé une tasse de porcelaine; sachant bien, malgré cela, qu'il faudra bien que le malheur se découvre, et tremblant de tous ses membres chaque fois que quelqu'un vient à s'approcher du buffet.

## CHAPITRE IX.

### UN MEETING PUBLIC.

— De combien nous trouvons-nous en arrière pour aujourd'hui? demanda Allen qui venait de rencontrer des membres du comité, qui se rendaient au *meeting*.

— De soixante livres sterling; mais nous les rattraperons avant qu'il soit trois jours, vous pouvez m'en croire; et puis les maîtres céderont aussitôt que nous aurons renvoyé Clack, c'est une affaire convenue. Wentworth est devant nous qui se rend au *meeting*. Mais à quoi passez-vous donc le temps, Allen? Qu'avez-vous donc fait toute la journée?

— J'ai prêché le courage à ceux qui en manquaient, et je les ai un peu sermonnés.

— C'est faire œuvre de charité, aussi bien que de donner de l'argent aux pauvres, et de nourrir ceux qui ont faim, dit un de ses compagnons. S'il y a une bonne action à faire, et qu'Allen ne soit pas là, soyez sûrs qu'il est à en faire une meilleure.

Il n'y avait aucune des fonctions d'Allen qui lui déplussent autant que d'ouvrir les *meetings* hebdommadaires. Les applaudissemens l'intimidaient. Il ne savait pas, comme Clack, dessiner de la main des cercles gracieux, secouer la tête d'un air modeste, ou promener sur l'assemblée un regard d'amour-propre satisfait. Il lui arri-

vait souvent de se trouver court, de tourner son chapeau entre ses doigts, et de faire un salut disgracieux et tronqué. Dès qu'il s'aperçut qu'il avait ce défaut, il adopta une posture pour ne la plus quitter tant que durerait la chose. Il se tenait les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine, comme un homme qui veut résister à un vent violent, jusqu'à ce que les applaudissemens eussent fait place au silence. — Cette fois, quand il parut, les applaudissemens furent deux fois aussi véhémens et deux fois aussi longs qu'à l'ordinaire, parce qu'à sa popularité se joignait encore toute celle que Clack venait de perdre. M. Wentworth arriva à temps pour partager les honneurs qu'on lui rendait, et le délivrer d'applaudissemens qui semblaient ne devoir pas finir. Clack aurait bien voulu s'approprier toutes ces démonstrations d'enthousiasme; mais il n'y eut pas moyen. Aussitôt qu'il commença à saluer et à vouloir prendre un air reconnaissant, les cris de *à bas! à bas!* s'élevèrent de toute part, et se changèrent en murmures et en sifflets quand il voulut essayer de les braver. Avec un sourire forcé, le malencontreux orateur se contenta de dire à ceux qui étaient près de lui qu'un temps ne tarderait pas à venir où sa présence exciterait plus d'applaudissemens que celle de tout autre que ce fût.

— Vous feriez mieux, dit M. Wentworth, de vous réfugier sous l'aile d'Allen, si vous êtes curieux d'applaudissemens. Je suis convaincu que c'est pour m'être trouvé près de lui qu'ils m'ont applaudi aujourd'hui, au lieu de me siffler comme ils l'ont fait l'autre jour. Il faut nous soumettre, mon pauvre Clack, à être les obligés d'Allen.

L'orateur ne répondit que par un sourire de mépris ineffable, s'éloignant le plus qu'il pouvait d'Allen sans cependant s'éclipser entièrement. M. Wentworth s'assit

sur le bord de la charrette qui servait de tribune à l'honorable assemblée, et prit tranquillement une prise de tabac.

L'objet de ce *meeting* était d'avoir l'opinion de tous les ouvriers sur plusieurs questions importantes; et pour ne pas laisser Clack en suspens, son affaire fut appelée la première. Allen s'exprima dans les termes les plus modérés qu'il put imaginer; il dit qu'il arrivait quelquefois que les services d'un individu n'étaient pas en proportion de son zèle pour la cause qu'il avait embrassée, ou de son désir de remplir ses devoirs, particulièrement quand on avait à consulter les sentimens de deux parties opposées; qu'il en était ainsi dans l'espèce; que l'individu dont il s'agissait ne possédait pas la confiance des chefs de maison, et que son maintien parmi les membres du comité pouvait ainsi devenir un obstacle à un arrangement amiable; que le *meeting* avait donc à voir s'il convenait de faire un pas vers un accommodement en nommant à la place de Clack un ouvrier qui pourrait peut-être développer un zèle tout aussi énergique, qui serait vu d'un meilleur œil par les maîtres. Après une pause d'un moment et avec un effort visible, il ajouta que si la conduite de la personne en question avait été telle que le comité la pût éprouver, il lui en aurait beaucoup coûté avant de proposer son renvoi; qu'il paraissait malheureusement trop évident au contraire que la cause avait été compromise par cette personne, par des actes qu'on le dispenserait de rappeler; et qu'en conséquence la Société devait éprouver moins de regret à sacrifier un individu à l'intérêt général. Ce discours fut suivi d'un tumulte épouvantable, un fort parti de ses amis criant : *Vive Clack! vive Clack!* tandis que tous les autres ouvriers criaient à tue-tête : *A bas! à bas le faiseur d'embarras! il a attaqué le roulier sur la route! il*

*ne fait plus partie de la Société! la Société respecte la loi! vivent la loi et la concorde! à bas Clack!*

Le silence se rétablit quand M. Wentworth se leva, et dit que sa présence au *meeting* ne devait pas être prise comme un signe que les maîtres accepteraient les conditions des ouvriers si Clack était destitué; qu'il n'avait autorité pour prendre avec eux aucun engagement de cette nature.

Cette explication pleine de franchise fut reçue avec des applaudissemens nombreux; et Clack fut destitué à une accablante majorité. Là-dessus, ses amis s'approchèrent de la charrette, tombèrent d'accord avec lui que ce *meeting* ne valait pas la peine qu'il y prît la parole, même quand on aurait consenti à la lui accorder, l'emportèrent en triomphe sur les épaules pour chercher de la popularité dans les rues de Manchester, et laissèrent le *meeting* régler les affaires comme il le pourrait sans eux. Ainsi se termina la chose, si ce n'est qu'en entrant en ville les partisans de Clack s'aperçurent qu'ils avaient été devancés. Ils trouvèrent inscrits à la craie, tout le long des murs, cette phrase qui retentissait encore à leurs oreilles : *Vivent la loi et la concorde! A bas Clack!* Un nombre extraordinaire d'enfans les accueillit avec une chanson dans le même sens.

Les délibérations du *meeting* présentèrent infiniment plus de décence et de régularité après le départ des perturbateurs; différentes questions importantes y furent posées et résolues.

— Toutes les parties reconnaissant que le cas d'Ann Howlett était excessivement pénible, puisque son engagement lui aurait à peine donné de quoi vivre, la Société l'approuvait-elle de l'avoir rompu?

— Non, non; nous lui eussions donné des secours tout le temps qu'elle l'aurait rempli.

— Dans le cas où la Société l'eût approuvée de l'avoir rompu, eût-elle été d'avis que l'attaque du roulier et la destruction de ses marchandises étaient une vengeance légale tirée par les ouvriers de l'emprisonnement d'Ann Howlett?

Murmures et cris de : *Pas de vengeances! Nous ne voulons pas de vengeances!*

Quelqu'un s'étant approché de la charrette, suggéra à Allen la question suivante.

— En supposant que l'attaque du roulier n'ait aucun rapport avec l'affaire d'Ann Howlett, la Société entend-t-elle sanctionner aucune tentative ayant pour but d'entraver par la force la liberté du travail et du commerce dans le pays?

Réponse. — Non, non. Vivent à jamais la loi et la concorde!

— Si les ouvriers demeurent soumis à la loi, et que les maîtres paraissent disposés à faire des sacrifices à la paix, la Société est-t-elle disposée à des concessions?

Cris confus, parmi lesquels on distingue surtout ceux de : — Persévérer dans la coalition! Vive la coalition!

MM. Wentworth et Allen échangèrent un regard qui semblait dire : — Vous le voyez? — Oui, je le vois!

— A supposer que la coalition reste entière, êtes-vous disposés à quelque concession, quant au chiffre des salaires?

— L'égalisation, l'égalisation!

— L'égalisation est une chose indispensable, votre comité en est convaincu, mais il est un point sur lequel il n'a pas encore reçu vos instructions; cette égalisation pourra-t-on la fixer au-dessous du tarif le plus élevé, au-dessous des prix que donne M. Elliott en ce moment?

Les réponses se firent d'abord attendre, puis elles

furent diverses et confuses, en sorte qu'il était difficile de constater l'opinion de la majorité.

— Ne les pressez pas trop de répondre, dit M. Wentworth; j'ai quelque chose à leur exposer qui pourra bien les aider à se former une opinion là-dessus.

On s'empressa de faire place à M. Wentworth, sur la charrette qui servait de tribune aux harangues.

— Avant de mettre cette question aux voix, dit-il, permettez-moi d'exposer une circonstance ou deux que peut-être vous ne connaissez pas, parce que depuis quelque temps vous avez cessé d'être en rapport avec les manufactures. Il y a peu de sujets dont on entende aussi souvent parler que de l'incertitude des choses humaines; et l'affaire dont nous nous occupons a pu changer de face comme toutes les autres. Les médecins naturalistes prétendent que l'homme se réveille tout autre qu'il s'était couché, parce qu'il y a eu perte et remplacement des substances qui composent la machine humaine. De même, vous trouverez peut-être que votre *grève* est aujourd'hui tout autre chose que ce qu'elle était au commencement. Quelques unes de ses parties sont tombées, d'autres s'y sont ajoutées. Que par suite des changemens que votre corps a éprouvés, il soit aujourd'hui plus fort qu'il ne l'était, comme un homme sort plus fort du sommeil qui l'a rafraîchi, c'est ce que vous savez mieux que moi. Il y a plus, à quelque époque que vous retourniez à vos travaux, vous trouverez en y rentrant la manufacture tout autre que ce qu'elle était quand vous en êtes sorti. Je crains bien que là il n'y ait eu bien de la perte sans aucune compensation. Vous savez de quel genre de perte je veux parler. Il n'est pas que vous n'ayez entendu dire que des ordres considérables ont été renvoyés en Écosse et ailleurs parce que nous ne pouvions les exécuter. Vous savez qu'une grande partie de notre capital, qui

maintenant devrait déjà nous faire retour est resté plusieurs mois inactif dans nos magasins de marchandises premières. Vous savez que les dépenses d'entretien de nos établissemens et de nos familles, n'ont été compensées par la fabrication d'aucune marchandise sur la place, ni par aucun emploi utile de notre temps et de notre industrie. Nous avons, comme vous autres, consommé sans travailler; il est donc clair qu'il y a eu nécessairement une perte considérable de capitaux. Et qu'est-ce qui a été ainsi consommé? Les fonds qui devaient fournir à votre subsistance, les fonds sur lesquels se devaient prendre vos salaires. Votre *grève* a déjà duré assez long-temps pour changer le terrain de la discussion. Vous verrez que la question entre les maîtres et vous est maintenant de savoir si nous emploierons le même nombre d'ouvriers qu'auparavant, à un prix inférieur, si nous en emploierons un nombre moindre encore à un prix plus élevé, ou enfin si nous en emploierons un moins grand nombre au même prix. Continuez de faire *grève* et toute la question sera de savoir combien d'ouvriers en moins seront employés avec un salaire en moins. Continuez-la plus long-temps encore, et il n'y aura plus du tout de question, car il n'y aura plus de salaire pour qui que ce soit. Me comprenez-vous?

L'orateur prit une prise de tabac sans s'occuper des murmures que son discours excitait, et le continua en ces termes.

— Il n'est aucun de vous qui suppose, pas plus qu'aucun de nous, que vous pousserez les choses jusque là, parce que, de toute nécessité, votre capital sera épuisé avant le nôtre, et comme il faut que vous mangiez du pain, il faudra bien que vous veniez nous demander de l'ouvrage avant que nous ayons consommé tout le capital qui doit servir à payer vos salaires; mais, plus loin

vous nous pousserez, plus de tort vous vous ferez à vous-mêmes. Eh! l'ami, permettez que j'entende votre objection, dit-il à un ouvrier, qui, perdu dans la foule, semblait désireux de prendre la parole. En quoi pensez-vous, je vous prie, que je me trompe?.... Vous reconnaissez que faire *grève* est une mauvaise chose, mais vous ajoutez que cela est quelquefois nécessaire pour arriver à une bonne. Ainsi, selon vous, refuser pendant quelque temps de recevoir aucun salaire, c'est le moyen de s'en assurer de meilleurs par la suite. Vous ai-je compris?... Eh bien! cela serait bel et bon, si vous aviez le pouvoir, et si vous étiez dans l'habitude de garder une proportion entre les salaires et les ouvriers. Si les maîtres avaient plus de capitaux qu'il n'est nécessaire pour vous payer le prix de façon que vous demandez, vous pourriez, en faisant *grève*, obtenir une augmentation, non pas comme vous le faites quelquefois maintenant, jusqu'à ce que les maîtres aient rempli leurs commandes, mais une augmentation permanente. Tel n'est pas ici le cas, le capital des maîtres ne leur rend pas assez pour vous payer tous au prix que vous demandez. Si nous admettons qu'ils ne doivent pas attaquer ce capital, il faut de deux choses l'une: il faut, ou que vous receviez des gages moindres, ou que vous soyez moins nombreux à en recevoir. Si au contraire vous voulez tous travailler et travailler tous au prix que vous demandez, il faut que les maîtres prennent sur leur capital, et alors la ruine n'est pas loin. C'est là l'événement le plus déplorable qui nous puisse arriver; nous sommes tous d'accord là-dessus. Vous n'avez donc pas d'autre alternative; il faut restreindre le nombre de ceux qui reçoivent un salaire, ou si vous voulez tous travailler, il le faut faire à un prix moins élevé que celui auquel vous prétendez maintenant. Vous n'êtes pas encore convaincu, dit-il au même ouvrier; eh bien! voyons quelle

est votre nouvelle objection?... Il y a, dites-vous, des villes où les ouvriers ne sont jamais obligés de faire *grève*, parce qu'ils gagnent tout ce qu'ils veulent. Cela est vrai, Londres est une de ces villes-là, et voici ce que j'entendis dire l'autre jour à ce sujet.

—Les salaires en argent des habiles ouvriers de Londres ont été plus élevés de 1771 à 1793 qu'on ne les a jamais vus; ils s'étaient élevés avec le prix de la marchandise. Dans la suite ils baissèrent tant soit peu; mais comme le prix des choses nécessaires à la vie est diminué dans une bien plus grande proportion depuis la paix, le salaire des ouvriers habiles est maintenant plus élevé que jamais. Il ne peut baisser, quant à présent du moins, parce qu'il y a une disette de bras, que les ouvriers feraient *grève* au moment où les maîtres en ont le plus besoin, et que la perte que ceux-ci éprouveraient serait plus forte que le bénéfice qu'ils peuvent trouver à donner des salaires inférieurs. A Londres il y a chaque année deux saisons, l'une morte, dans laquelle un grand nombre d'ouvriers restent sans ouvrage; et une bonne saison où ils sont obligés de travailler de jour et de nuit parce que les bras manquent. Vous voyez donc maintenant en quoi consiste leur avantage? C'est que le nombre d'ouvriers de chaque profession est alors inférieur aux besoins. S'il en était chez eux comme chez vous, que quelques uns d'entre eux restassent toujours sans ouvrage, il est clair que ceux-là offriraient leur travail au rabais, et alors le prix des façons tomberait. Alors aussi il y aurait des coalitions à Londres, et là aussi elles ne serviraient de rien. Là où le nombre d'ouvriers est toujours inférieur à la masse d'ouvrage, les ouvriers sont les maîtres. Là où le nombre de bras est précisément égal au besoin, la lutte est égale aussi. Là où il y a plus de bras qu'on n'en peut employer, même dans la propor-

tion de trois à cent, le pouvoir reste entre les mains des maîtres, et une coalition ne peut qu'échouer. Et croyez-vous qu'il n'y ait pas ici toujours plus de trois ouvriers sur cent qui n'aient pas d'ouvrage? Je n'en voudrais pour preuve que ce fait; c'est que les salaires sont tombés si bas qu'ils suffisent à peine à la subsistance de l'ouvrier.

Allen, y a-t-il ici quelques rubaniers? On dit qu'ils viennent de faire *grève*.

On demanda tout haut un rubanier, et plusieurs levèrent la main. En réponse aux questions qui leur furent adressées, ils déclarèrent que depuis deux ans le prix des façons dans leur état était tombé de 45 pour 0/0. Deux ans auparavant la façon du galon ordinaire était payée à raison de 1 shilling et 10 pence (2 francs 20 cent.) la grosse, elle était tombée à 1 shilling 4 pence (1 franc 60 cent.); et c'était pour obtenir une augmentation de 2 pence que les ouvriers faisaient *grève*. Ce n'était pas trop si l'on considère que pendant l'hiver un rubanier ne peut pas faire plus de 12 grosses par semaine. Maintenant comme il faut qu'il paie la location de son métier, le séchage, sa chandelle, etc.; etc., il ne lui reste guère pour vivre lui et sa famille qu'environ 8 shillings (9 fr. 60 cent.) par semaine.

— Est-ce qu'une réduction si épouvantable aurait jamais eu lieu, reprit M. Wentworth, si vous n'étiez venus offrir votre travail au rabais? Et que voulez-vous que vos chefs de maison y fassent, quand il vous plaît d'aller toujours multipliant votre nombre, et offrant toujours de travailler au rabais? Est-ce qu'ils peuvent trouver de l'occupation pour des milliers d'ouvriers, changer en pièces de monnaie les pierres, ou triturer la terre pour vous en faire du pain? Ils font tout ce qu'ils peuvent faire pour vous en faisant accroître le capital sur lequel vous devez subsister. Mais voyez un peu comme

les maîtres sont récompensés! A Huddersfield, les maîtres font tout ce qu'ils peuvent pour étendre leur commerce; mais le nombre des ouvriers qui doivent en vivre s'accroît encore plus vite. Il y a maintenant treize mille ouvriers dans cette ville, qui travaillent à raison de deux *pence* et demi par jour (25 cent.). A Todmorden, les ouvriers les plus habiles en travaillant quatorze heures par jour, ne gagnent pas plus d'un *shilling* (1 fr. 20 c.). Dans le beau comté de Kent, il y a trente mille ouvriers qui ne gagnent pas plus de six *pence* (60 cent.) par jour. Comparez cet effet de choses avec le salaire de l'ouvrier à Londres, et voyez combien dépend d'une juste proportion du nombre des ouvriers au capital qui doit les faire subsister. Je voudrais que vous comprissiez que vos *grèves* ne sont bonnes à rien, moins qu'à rien, si ce n'ést à exciter des deux côtés des vexations et un mauvais vouloir, à vous donner, à vous, la misère, et à vos chefs de maison de grands embarras!

Pendant la dernière partie de ce discours, plusieurs personnes avaient été en conférence avec Bray, qui s'était appuyé sur le timon de la charrette pour entendre ce qu'on allait dire. Il s'avança alors, se plaça à côté de M. Wentworth, et demanda à faire une observation, savoir; que tout ce que le gentleman venait de dire paraissait ne manquer ni de vérité ni de justesse, mais que tout cela ne disait pas aux ouvriers ce qu'ils avaient à faire. A quoi servait-il d'annoncer aux ouvriers que leurs gages ne pouvaient s'élever tant qu'ils seraient aussi nombreux, puisqu'il ne dépendait pas d'eux de diminuer leur nombre.

—Ce n'est pas pour vous consoler, répliqua M. Wentworth, que je vous dis ici ce qui me paraît être la vérité; car, hélas! il y a peu de consolation à offrir dans les circonstances présentes. Tout ce que vous pouvez faire,

c'est de vivre le mieux possible avec les salaires que nous pouvons maintenant vous donner, sauf à conserver l'ambition et l'espoir d'améliorer votre position quand les circonstances le permettront. Mon but est d'empêcher que d'une mauvaise position vous n'en fassiez une pire, et, s'il était possible, de vous engager à ne pas préparer à vos neveux une répétition des mêmes malheurs qui vous affligent aujourd'hui. Il faut que vous profitiez de toutes les circonstances qui vous permettront de faire quelques petites épargnes afin d'aller au-devant des incertitudes du commerce; il vaut mieux que vous souscriviez chaque semaine pour vous soutenir les uns les autres, dans les temps difficiles, plutôt que pour soutenir des coalitions. Il faut apprendre à vos enfans des états différens, et choisir ceux-là surtout où les bras paraissent ne devoir jamais être trop nombreux. Avant tout, il faut empêcher vos enfans de se marier de trop bonne heure; car ce sont les mariages prématurés qui occasionent tous les maux dont vous souffrez maintenant, et dont, je le crains bien, vos enfans souffriront encore quelque temps. Vous me demandez ce qu'il faut que vous fassiez, voilà les seuls conseils que je puisse vous donner.

— Mais tout cela, Monsieur, ne préservera pas plus nos enfans que nous-mêmes de ces fluctuations dans le commerce dont vous venez de parler.

— Non; mais elles empêcheront que ces fluctuations n'aient des suites aussi désastreuses. Plus les salaires sont bas, plus ces fluctuations se font péniblement sentir. Dans les Indes, où la moyenne des salaires n'est par jour que de trois *pence* (30 cent.), les gens vivent de la manière la plus misérable du monde, d'une manière dont les plus pauvres d'entre vous ne se font pas une idée. A la moindre diminution des salaires, les plus faibles d'entre les ouvriers tombent malades et meurent.

En Irlande, où la moyenne des salaires est de cinq *pence* (50 cent.) par jour, la disette est moins forte que dans l'Inde; mais une baisse de salaires amène plus de misère qu'en Angleterre. En Angleterre, ces variations se font moins sentir qu'autrefois, quand les gens ne connaissaient pas bien des choses regardées aujourd'hui comme des nécessités. Plus un peuple est avancé en civilisation, plus il est capable de supporter ces variations auxquelles tout commerce est sujet. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que nous ne sommes pas naturellement portés à prévoir ces changemens, et à en prévenir les conséquences. Quand nous éprouvons aujourd'hui le contre-coup nécessaire d'une variation dans les prix, qui a eu lieu il y a vingt ans, nous sommes toujours portés à croire que cela provient de quelque chose qui actuellement ne va pas bien. Quand il y a demande suffisante d'un article quelconque, pour que le prix des façons en devienne extraordinairement avantageux, aussitôt les ouvriers préparent une diminution dans ce même prix des façons, parce qu'ils donnent vite cet état à un grand nombre d'enfans. Pendant quelques années tout va bien, ou du moins on le croit, parce que ces enfans ne sont pas devenus des hommes. Arrive à la fin une diminution dans les salaires, on l'attribue à quelque circonstance fortuite, et l'on ne veut pas voir que cela tient à ce qu'il se trouve sur la place un trop grand nombre d'ouvriers du même état. Maintenant il faut quelque temps avant qu'on aperçoive les effets d'une diminution dans le nombre des ouvriers. Une partie de la population périt lentement de faim et de misère, ceux qui restent ne se marient qu'avec plus de prudence; mais, avant qu'on s'aperçoive de l'effet de ces deux circonstances, arrive une veine de prospérité que l'on regarde comme purement accidentelle. C'est cette impossibilité

de proportionner à volonté la population au travail qui fait que les fluctuations du commerce, soit en bien, soit en mal, sont si sensibles à la classe ouvrière. Puisque, comme l'a fort bien dit M. Bray, il ne dépend pas de chacun de vous de diminuer le nombre de ses camarades dans une morte saison, si vous voulez empêcher vos neveux d'être conduits par une extrême misère à l'extrême dégradation, vous devrez faire tout ce qui dépendra de vous pour empêcher que la population ne s'accroisse plus vite que le capital dont elle doit vivre.

M. Wentworth s'était vu encouragé à prolonger son discours par l'attention que lui prêtaient ceux qui se trouvaient à portée de l'entendre. Quelques-uns d'entre eux commençaient à être fatigués des *meetings* hebdomadaires où les mêmes orateurs repétaient toujours la même chose; ils étaient donc satifaits d'entendre raisonner un homme estimable, et par son moyen de voir plus clair dans leurs propres affaires qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici, n'ayant jamais entendu que leurs meneurs, qui naturellement étaient tous du même avis. Plus le *meeting* prit la tournure d'une conférence, plus les hommes réfléchis se pressèrent auprès de la charrette, et applaudirent aux questions et aux réponses. Ceux des rangs extérieurs, qui aimaient mieux se réjouir et faire du bruit, pouvaient, à leur choix, tantôt écouter M. Wentworth, tantôt se joindre au cortège de Clack.

Bray fit alors l'observation qu'il fallait en effet que la population s'accrût bien vite, puisqu'elle avait dépassé l'accroissement dn capital dans les manufactures de coton : accroissement le plus extraordinaire dont on ait jamais entendu parler. Là-dessus, M. Wentworth demanda s'il y avait quelqu'un dans l'assemblée qui eût connu James Hargraves. Un vieillard s'avança, et dit qu'il était natif de Blackburn, et qu'étant enfant il allait

souvent dans l'atelier d'Hargraves; qu'il se rappelait avoir vu le charpentier travailler à son invention, et le plaisir qu'il avait éprouvé lui-même quand l'inventeur lui avait expliqué la construction du *Spinning Jenny*; il vit tout de suite qu'on pourrait filer huit fils à la fois au lieu d'un seul; il trouva que c'était une belle idée, et ne se doutait guère que la chose serait bientôt tellement perfectionnée qu'une petite fille pourrait filer cent ou cent vingt fuseaux d'un seul coup. A quelle époque cela?..... Quelques années après l'avènement du vieux roi Georges, et, à ce que croyait le vieillard, en 1767.

— Quand ce prince monta sur le trône, reprit M. Wentworth, la valeur totale de toutes les étoffes de coton manufacturées annuellement en Angleterre n'était que de 200,000 livres sterling (5 millions de francs).

— Il y avait bien peu de gens qui en vécussent alors, dit le vieillard. Nous n'avions pas de manufactures, pas de villes pleines de fileurs et de tisserands. Mon père avait coutume d'emporter son ouvrage dans sa chaumière; il récoltait dans son propre jardin le lin dont on faisait alors la chaîne, et ma mère cardait et filait le coton brut pour la trame. Voilà comme les choses se passèrent, excepté qu'on fit venir du lin d'Irlande, jusqu'à ce qu'on fit usage de la machine à filer d'Arkwright.

— A cette époque, ajouta M. Wentworth, la Chine et l'Inde n'avaient point de rivaux en Europe pour toutes les marchandises en coton. C'est à ces machines que nous devons, ainsi qu'aux métiers à vapeur qui vinrent après, qu'encore que nous fesions venir nos cotons de plusieurs milliers de milles, et que la moyenne des salaires ne soit dans l'Inde que de trois *pence*, néanmoins nous avons battu les Chinois et les Indiens, et réexportons à cinq mille milles leurs cotons manufacturés à meilleur compte

qu'ils ne pourraient les fournir. De tels pouvoirs ont dû faire croître notre capital ; et le fait est que la manufacture des cotons est la principale industrie de notre pays, et qu'elle nous a permis de soutenir des charges sous lesquelles tout autre peuple aurait succombé. Au lieu de 200,000 livres sterling, le produit annuel de ces manufactures est actuellement de 36,000,000 livres sterling (900 millions de francs). Nous n'avons aucun moyen de savoir au juste combien de personnes occupait cette industrie il y a soixante ans; mais il est constaté qu'aujourd'hui elle en nourrit plus de quatorze cent mille. Cette énorme population est née naturellement de l'accroissement de cette manufacture; la position fâcheuse dans laquelle vous vous trouvez maintenant montre que cette population est déjà devenue trop nombreuse; et il dépend de vous que dans cinquante ans d'ici l'on ne trouve pas que le mal ait encore empiré. Et maintenant, Allen, vous voyez la raison de la clause que j'ai ajoutée à l'engagement que vous me proposiez l'autre jour de signer.

— Notre commerce continuera-t-il d'aller croissant? demanda-t-on ensuite.

— J'espère; j'ai confiance qu'il en sera ainsi, puisque nous avons battu toutes les concurrences étrangères; mais il est probable que cet accroissement, s'il a lieu, sera toujours plus lent que celui de la population; et une succession de *grèves* comme celle-ci serait bien certainement sa ruine.

Ici l'orateur s'arrêta tout à coup, et rien ne put le décider à dire un mot de plus. Il descendit doucement de dessus la charrette, et traversa la foule au petit pas, pensant probablement que les ouvriers tireraient plus facilement les conséquences de ce qu'il venait de dire, quand il ne serait plus là.

Le fond du discours de M. Wentworth et particulièrement ses dernière phrases avaient fait une forte impression sur Allen et sur les plus prudens d'entre les ouvriers. Ils ne voulaient pas, sous l'impulsion d'un premier mouvement, conseiller aucun compromis avec les maîtres, mais ils annoncèrent un autre *meeting* général pour le lendemain, où l'on aurait à examiner plusieurs affaires d'importance.

Il y eut cependant une affaire importante qui fut décidée immédiatement. Aussitôt qu'Allen eut tourné le dos, quelques-uns des membres du comité rappelèrent la multitude qui allait se disperser, dirent comment Allen avait refusé une compensation en argent pour ses services, et proposèrent de lui voter un habillement complet. C'était un présent qu'il ne pouvait refuser, surtout si on le lui offrait en disant que c'était pour le mettre à même de représenter plus décemment la Société vis-à-vis les chefs de maison; de plus cela servirait à établir une distinction entre un défenseur habile de leur cause comme Allen, et une tête à l'évent comme Clack. La proposition fut enlevée à l'unanimité, et pour prévenir les scrupules d'Allen on y mit tant de célérité que le soir même il se trouva revêtu d'un habillement complet tout neuf qui devait le désigner à tous les yeux comme le président et le chef de la Société.

---

## CHAPITRE X.

### L'ESPÉRANCE S'ÉVANOUIT.

---

Helas! qu'y a-t-il d'aussi précaire que la popularite?

Celle d'Allen était déjà presque entièrement perdue le lendemain matin. Quelques personnes mal intentionnées, qui avaient remarqué quelle impression le discours de M. Wentworth avait paru faire sur l'esprit du secrétaire, et qui depuis avaient acquis la certitude que son intention était de proposer un compromis avec les maîtres, se plurent à annoncer que le secrétaire avait tourné casaque, et qu'il était dans l'intention d'abandonner la cause. En conséquence tous ceux qui ne voulaient point se laisser ainsi jouer reçurent avis de se réunir près de la charrette, et d'en écarter les amis d'Allen, afin de le siffler avec plus davantage. Lorsque plein de confiance dans la réception qui l'attendait, Allen se présenta, la figure riante, pour remercier l'assemblée de la marque d'estime qu'il en avait reçue, il tressaillit de se voir accueillir par des murmures et des sifflets. Il regarda d'abord autour de lui pour voir s'il n'avait pas à ses côtés Clack ou l'un de ces hommes que la multitude avait pris en grippe. Puis son visage devint écarlate, et il allait se couvrir la tête de ses deux mains, quand par un effort violent sur lui-même il résolut de tenir tête à l'orage.

Après avoir vainement essayé plusieurs fois de se faire entendre, il quitta son habit neuf, le plia, le remit entre les mains des membres du comité qui se trouvaient près de lui, et envoya quelqu'un à la maison pour lui apporter sa veste de travail. Ce fut la première chose qu'il annonça à l'assemblée dès qu'il put se faire entendre. Il déclara qu'il ne voulait accepter aucun présent de ceux à qui ses services avaient cessé d'être agréables. Il était prêt à quitter ses fonctions, — des fonctions bien pénibles, qu'on l'avait forcé à accepter, — aussitôt qu'on lui aurait dit entre les mains de qui il devait remettre les papiers qui lui étaient actuellement confiés. Il ajouta qu'en attendant il allait s'occuper des affaires de la Société sans

songer un moment de plus à ce qui lui était personnel.

Toutes les propositions tendant à un compromis, présentées par lui ou par d'autres, furent rejetées, et la séance fut levée après une discussion orageuse dans laquelle rien n'avait été décidé. Toute cette affaire causa une grande joie à Clack et ses amis; mais elle remplit les gens plus sages de chagrin, et de craintes pour l'avenir.

La première conséquence qu'il s'ensuivit, c'est que tous les enfans furent mis à la porte des manufactures. Les maîtres avaient résolu d'amener l'affaire à une solution le plus tôt possible; trompés dans leur attente de voir les ouvriers leur offrir un compromis, ils prirent ce moyen de les y forcer.

Quelques-uns des parens furent loin de voir un grand malheur dans cette mesure. Tandis que les membres du comité songeaient avec effroi à ce surcroît à leur charge hebdomadaire, quelques tendres mères caressaient leurs enfans sur la tête, les félicitant de ce congé, et leur disant de dormir sur les deux oreilles sans plus se tourmenter pour la cloche de la manufacture. — Il se passa quelque temps avant que ces enfans s'habituassent à cet étrange changement dans leur mode d'existence.

Quelques-uns se réveillaient au milieu du sommeil le plus profond, en criant : Papa, est-il l'heure? Quelques-uns rêvaient qu'ils årrivaient trop tard, ou bien continuaient de dépêcher leur repas, comme s'ils n'avaient pas eu toute la journée devant eux. — C'eût été un spectacle amusant pour quelques-uns et triste pour quelques autres, que d'observer dans leurs jeux ces enfans de la ville. On voyait une petite fille faire un jardin, — c'est-à-dire enfoncer avec une paire de ciseaux entre deux pavés d'une cour une marguerite qu'un grand hasard avait mise dans ses mains. D'autres ramassaient dans le ruis-

seau des morceaux de porcelaine et de faïence cassées, et faisaient la dinette dans ces plats où il n'y avait rien à manger. L'amusement favori était de jouer à la manufacture de coton; un grand garçon, prenant l'air fier et soucieux, représentait le maître, tandis qu'un second, une baguette à la main, faisait le rôle d'inspecteur; tous les autres étaient fileurs ou tisserands, chacun s'efforçant de faire le plus de bruit et de s'attirer le plus de remontrances et de menaces. Il y en avait beaucoup qui se contentaient de monter et de descendre les escaliers toute la journée et de regarder dans la rue; beaucoup aussi portaient dans leurs bras leur petit frère ou leur petite sœur, s'asseyant sur les marches des escaliers, ou s'appuyant contre le mur dans la rue. Hannah Bray, quand elle n'était pas dehors avec son père, se donnait toutes les peines du monde pour apprendre à ses petites camarades à s'amuser. Elle obtint de son père de leur donner un bal, et essaya de leur apprendre comment on joue à cache-cache; mais elle s'écria souvent qu'elle n'avait jamais vu d'enfans si lourds et si maladroits. S'agissait-il de jouer à la balle, elles ne pouvaient pas la lancer à cinq pieds de distance, ou se jeter la balle à la figure les unes des autres pour exciter des pleurs ou des éclats de rire. Quand elles jouaient à cache-cache, elles se laissaient toujours apercevoir; elles sortaient de leur cachette, ou trop tôt ou trop tard, et puis elles couraient, que c'était une pitié. Quand l'une d'elles essayait d'attraper Hannah on eût dit d'un canard courant après un levrier. Hannah commença à se moquer d'elles toutes; mais remarquant que son père les regardait jouer les larmes aux yeux, elle se contenta de s'étonner intérieurement que certains enfans ressemblassent si peu aux autres.

Les affaires de la coalition prenaient chaque jour un

aspect plus rembruni. Il y eut plus de querelles dans les rues, moins de bonne intelligence dans les ménages; car jamais on n'est si porté à quereller que quand on n'a rien autre chose à faire, et que les caractères sont aigris par le besoin. Tous les hommes qui étaient portés à boire passaient maintenant plusieurs heures par jour dans les cabarets à bière, et plus d'une ménagère se mit pour la première fois à prendre à la maison sa petite goutte de consolation. Plus d'un homme, cité jusque-là pour sa tendresse prévenante à l'égard de sa femme et de ses enfans, commença à fermer violemment la porte du logis, après avoir battu ses enfans les uns après les autres, et dit de vilains mots à leur tremblante mère; tandis que celle-ci essuyant ses yeux, et cherchant quelque chose à faire, trouvait quelque chose qu'elle aurait volontiers lavé si elle avait eu du savon et du charbon de terre, et quelque autre chose qu'elle eût volontiers raccommodée si elle avait eu des morceaux et du coton.— C'est alors qu'on vit la jeune femme, son enfant dans les bras, essayant d'ouvrir la porte du détaillant de spiritueux que son mari retenait de l'autre côté, et qu'on les entendit s'écrier, lui: « C'est bon, je te dis que je vais venir dans une minute; » et elle: « Oh! je sais bien que tu dis toujours ça. » — C'est alors qu'on vit le bon fils se rendre à pas lents chez le prêteur sur gages, et laisser en dépôt le dernier drap de sa vieille mère pour lui acheter du pain. C'est alors qu'on vit les prêteurs déclarer poliment, ou jurer d'un ton insolent qu'ils ne pouvaient plus recevoir aucuns nantissemens, que leur maison en était pleine, et qu'ils ne trouvaient pas la vente des marchandises dont ils étaient déjà encombrés. Jamais on ne les avait priés si humblement de vouloir bien accepter des nantissemens; — c'était une mère insistant sur ce que son shall d'hiver ou le manteau de son enfant ne

tiendrait que bien peu de place ;—ou une jeune fille faisant observer au prêteur que, s'il ne se souciait pas de la bible de sa grand'mère, il en trouverait un meilleur prix chez le bouquiniste qu'elle ne le pourrait faire. Le temps était venu pour les membres du comité de voir si réellement les femmes des sociétaires étaient en couches, si chacun d'eux avait effectivement le nombre d'enfans qu'il avait affirmé par serment. Le temps était donc venu où les fripons essayaient de tromper, et où les hommes honnêtes s'indignaient de voir leur parole révoquée en doute. Les hommes d'un esprit faible commencèrent à se figurer qu'ils étaient plus malheureux que leurs voisins. Il y eut bien des propriétaires qu'on déclara les hommes les plus durs qui eussent jamais possédé deux misérables chambres. Plus d'un solliciteur se persuada que quelque ennemi lui avait fait du tort auprès du comité. Somme toute, on reconnaissait que les hommes d'un caractère rampant ou indécis étaient ceux qui étaient les plus mal traités. Hare, par exemple, était dans le dernier degré de misère. Chaque semaine quelqu'un se levait pour s'opposer à ce qu'il reçût des secours du comité, parce que, disait-on, il n'était pas de cœur attaché à la coalition. Un jour qu'il avait réussi à obtenir un shilling extrà pour sa femme en couche, et qu'il n'avait pu réussir à en obtenir un autre parce qu'on le tourmentait pour son loyer, il trouva en rentrant chez lui que son propriétaire avait envoyé les huissiers pendant son absence, qui avaient enlevé le peu qu'il possédait, à l'exception du matelas sur lequel sa femme était couchée. Il était étendu par terre, le bois de lit avait été enlevé; et l'on avait laissé les enfans et leur mère pleurant entre quatre murailles nues. — Allen, à qui il vint raconter sa piteuse aventure, put peu de chose pour le consoler; mais il parvint presque à convaincre sa femme que leurs

propres souffrances étaient peu de chose en comparaison de celles-là. — Cependant ils se virent forcés à des sacrifices d'autant plus pénibles pour Allen, que sa femme ne voulait pas en sentir la nécessité. Elle soutenait que le moment était venu de demander une partie de l'argent que le comite lui avait offert, puisque ses services n'avaient pas été récompensés, comme ils le méritaient, par de vains témoignages d'estime. Il était de son devoir, pensait-elle, de demander plus que le secours hebdomadaire; et le moins qu'il pût faire pour ses enfans était de redemander les habits neufs qu'il avait rendus dans un moment d'humeur. Voyant que ses argumens n'avaient point de succès, elle eut recours à deux mesures, — l'une d'action, et l'autre de persuasion. Elle se rendit secrètement au comité; elle demanda, au nom de son mari, l'habillement qu'elle vendit en s'en retournant chez elle, s'efforçant de se persuader qu'elle ne faisait que son devoir de mère en assurant du pain à ses enfans; et puis elle se mit à assaillir son mari pour qu'il prît de l'ouvrage au prix fixé par les maîtres. Elle savait qu'il commençait à désirer un compromis, qu'il trouvait que la *grève* avait duré trop long-temps; et elle ne voyait pas pourquoi il se croirait obligé d'attendre que toute la Société pensât comme lui à cet égard. Elle pensait qu'il était cruel de lui entendre parler de son honneur, absurde de lui entendre parler de son devoir, quand il savait que sa famille était dans le besoin, quand il ne pouvait nier que c'était malgré lui qu'il avait pris un rôle si important dans la coalition. Allen souffrait beaucoup d'entendre parler sa femme ainsi, soupirant à chaque mot qu'elle disait, surtout quand la petite Martha les regardait l'un l'autre d'un air suppliant, ne comprenant pas le sujet de leur dispute, mais espérant qu'elle aurait un terme, que son père cesserait de se promener ainsi

à grands pas dans la chambre, et sa mère de soupirer, et qu'ils finiraient par avoir quelque chose de meilleur à dîner que ces maudites pommes de terre. Une ou deux fois, elle essaya de faire chanter son bouvreuil si haut qu'ils ne pussent plus s'entendre l'un l'autre; mais cela ne lui réussit pas, car sa mère détacha son tablier et le jeta sur la cage; de sorte que le pauvre oiseau se réfugia dans un coin, d'où il ne bougea plus tout le reste de la journée.

Un matin qu'Allen avait persuadé à sa femme que sa résolution était inébranlable, et que ce qu'elle avait de mieux à faire c'était d'aller vendre les pommes de terre qu'il leur restait, il s'approcha de la petite Martha, et s'appuya sur la table où elle donnait à manger à son bouvreuil.

— Tu aimes toujours bien cet oiseau, Martha?

— Oui. — J'ai maintenant tant de temps pour lui apprendre toutes sortes de choses.

— Aimerais-tu mieux jouer avec lui toute la journée que d'être à la manufacture?

— Je ne sais pas. Mes genoux vont si bien depuis que je reste à la maison, et j'aime à jouer avec Billy; mais ma mère crie tant depuis quelque temps; et puis, papa, nous sommes tous si las de pommes de terre, que nous ne pouvons plus les manger.

— Pauvre enfant! Je voudrais avoir quelque chose de meilleur à vous donner. Mais, dis-moi, Martha, crois-tu que tu pourrais rester à la maison tout le jour sans Billy?

Martha devint pâle.

— Tu vois, ma chère enfant, que nous avons vendu presque tout ce que nous avions; et quand nous pouvons à peine trouver des pommes de terre pour nous, il ne me paraît pas juste que nous conservions des animaux qu'il

faut nourrir. Voilà pourquoi j'ai vendu le chien il y a déjà plusieurs semaines.

— Mais, papa, ce n'est qu'un sou de temps en temps, et maman a toujours su me trouver un sou de temps en temps pour Billy.

— Mon enfant, un sou est maintenant pour nous autant qu'une guinée serait pour quelques autres; et puis, en vendant Billy, nous pourrions en retirer quelque argent. Allons! je savais que cela te ferait pleurer.

Là-dessus il la quitta, et se mit à se promener de cette manière terrible qui faisait toujours tant de peur à Martha. Celle-ci soupira, et dit d'une voix entrecoupée par de petits sanglots :

— Je ne peux pas, — je ne peux pas m'empêcher de pleurer, papa; mais ce n'est pas à dire que; — oui, papa, prenez Billy et allez le vendre.

— Écoute-moi, ma chère enfant, dit Allen s'asseyant près d'elle, et lui passant les bras autour de la taille. Tu as toujours été une bonne petite fille, industrieuse à ton ouvrage tant que nous en avons eu. Aujourd'hui tu ne saurais gagner de l'argent en travaillant, tu peux cependant nous en procurer en renonçant à ton oiseau. Tu le sais, j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour te rendre la vie heureuse tant qu'il nous a été permis de vivre en travaillant; et je te promets que je ferai encore de même si tu veux me laisser vendre ton oiseau. Quand des jours meilleurs seront venus, le premier argent dont je pourrai décemment disposer, ce sera pour t'acheter un autre oiseau, ou celui-là même, si l'on veut me le revendre.

Martha le remercia, dit qu'il n'y avait pas à hésiter, qu'elle consentait à la vente de l'oiseau; mais que si on ne pouvait racheter le même, elle préférait que son père lui donnât un triangle comme celui d'Hannah, et qu'alors ils pourraient tous devenir riches, très-riches. Allen

sourit, et dit qu'il verrait cela quand il en serait temps; qu'en attendant, puisque Billy devait partir, mieux valait plus tôt que plus tard, d'autant plus qu'elle venait précisément de nettoyer la cage. Là-dessus, il prit son chapeau.

Martha fit trève à ses larmes, et demanda si elle ne pourrait pas l'accompagner. Son père n'était pas de cet avis; mais elle lui fit observer que personne n'était aussi capable qu'elle de faire chanter à Billy ses plus jolis airs, de sorte que son père l'embrassa, et la laissa descendre avec lui. Chemin faisant ils prièrent la femme de Field, qui se trouva de bonne humeur, d'avoir l'œil sur les enfans jusqu'à ce que leur mère revînt.

Ce fut une rude épreuve pour Martha d'entendre l'oiseleur déprécier son petit favori, et remarquer que la cage était en bien mauvais état. Elle eut d'abord bien envie de faire prendre à son oiseau l'air sérieux et ignorant, ce qui ne dépendait que d'elle; mais, réfléchissant qu'il n'y aurait que son père d'attrapé, elle écarta cette mauvaise pensée, et fit chanter au petit oiseau ses plus jolies chansons de sa voix la plus claire. Le marché se conclut; Allen dit au marchand de remettre l'argent à sa fille, et murmura tout bas qu'il aurait bien voulu avoir quelque autre chose à vendre dont il pût retirer le même prix.

Quand ils furent sur le seuil de la porte, la pauvre enfant se retourna. Le marchand maniait rudement la cage, comme un marchand qu'il était. — Oh! encore une fois! s'écria Martha revenant sur ses pas. Encore une fois Billy tressaillit à sa vue, et passa son bec à travers les barreaux pour joindre ses petites lèvres; puis elle s'éloigna sans plus oser tourner la tête. Pendant une quinzaine, on vit la petite Martha rôder autour de la boutique du marchand d'oiseaux, et s'efforçant tant

qu'elle pouvait de faire chanter Billy. Un jour, les parens remarquèrent qu'elle était bien silencieuse, et depuis ce jour-là elle ne sortit plus. Elle n'avait plus trouvé Billy dans la boutique, quoique sa cage vide y fût encore suspendue; elle avait eu le courage de s'informer, et avait appris qu'on l'avait vendu à quelqu'un qui habitait la campagne. Ainsi donc il était perdu pour elle, et perdu sans retour. Une fois cette espérance détruite, la petite Martha essaya de se consoler, en rêvant du triangle qu'on lui avait promis.

---

## CHAPITRE XI.

### DÉLIBÉRATION FINALE.

---

Le courage des ouvriers était singulièrement abattu, non-seulement par la misère, mais par un désappointement plus amer qu'aucun de ceux qui avaient suivi les coalitions précédentes. Il y avait peu de lois plus odieuses et plus redoutées que celles qui les défendaient naguère, et l'on s'était trop facilement flatté que leur rappel détruirait tous les maux dont on se plaignait. Qu'était-il arrivé? Ce rappel avait laissé maîtres et ouvriers complètement libres de s'arranger entre eux comme ils l'entendraient, mais sans changer en rien les bases de tout marché de ce genre. Ce rappel n'avait pu augmenter la masse du capital, il n'avait pu diminuer le nombre de bras; il n'avait donc pu affecter en rien le taux des salaires.

Restait un évènement sur lequel on fondait encore quelques espérances; l'arrivée des délegués qu'on avait

envoyés de ville en ville pour y chercher des secours. Ils avaient expédié l'argent au fur et à mesure qu'ils en avaient reçu, et depuis quelque temps ces envois étaient devenus de moins en moins considérables. Toutefois on aimait à se figurer que ces délégués rapporteraient des assurances de sympathie et de secours qui permettraient de tenir bon quelque temps encore. Ces délégués revinrent presque tous ensemble, on alla au devant d'eux à quelques milles sur la route; on les accueillit par de bruyans *hourahs*, on les porta en triomphe jusque dans la salle du comité, et ce ne fut qu'avec difficulté qu'on les laissa seuls avec les membres du bureau pour y rendre compte de leur mission.

Les nouvelles et les conseils qu'ils apportaient s'accordaient si peu, qu'il y aurait eu de quoi jeter dans le plus violent embarras des hommes d'État consommés. Quelques villes leur recommandaient de tenir bon jusqu'au dernier shilling; quelques autres de battre en retraite, tandis qu'ils le pouvaient encore faire avec honneur. Quelques associations d'ouvriers leur donnaient charitablement avis de ne plus attendre d'elles aucunes souscriptions; et d'autres s'excusaient de n'envoyer que si peu quant à présent, mais promettaient de réunir telle ou telle somme avant qu'on pût en avoir besoin. D'un côté on leur avait dit que leur cas était mauvais et qu'on ne pouvait en conscience les aider, tandis qu'on avait à soutenir des coalitions bien autrement motivées; d'un autre, au contraire, on leur avait déclaré que si jamais querelle au monde avait été juste c'était la leur, et qu'on les regarderait comme traîtres envers toute la classe ouvrière, s'ils songeaient à l'abandonner. Tandis que les membres du comité se regardaient en soupirant, et se demandaient l'un à l'autre ce qu'ils devaient conclure de tant d'opinions différentes, et que chacun des délégués

s'efforçait de donner plus de poids à celle qu'il avait apportée, Allen proposa de s'en rapporter à ce que diraient ceux de leurs camarades qu'on avait envoyés à Londres, parce qu'ils s'étaient trouvés là en rapport avec des personnes qui entendaient naturellement mieux les affaires, qu'aucunes de celles placées dans un moins grand centre. Tout le monde adopta cet avis, et l'on convint de surseoir à toute décision jusqu'au lendemain matin après l'arrivée des délégués à Londres.

Chacun des membres du comité était à son poste le lendemain de bonne heure, les messagers si impatiemment attendus parurent; ils furent introduits, et firent leur rapport, qui ne fut pas long. Leurs amis de Londres considéraient leur *grève* comme perdue, et leur conseillaient de s'arranger avec leurs maîtres aux meilleures conditions possibles. Non pas que l'on blâmât à Londres toutes les coalitions, il y avait des cas où elles paraissaient singulièrement utiles; comme, par exemple, quand on multipliait les apprentis outre mesure; quand on voulait introduire des manières injustes de mesurer l'ouvrage, ou bien encore quand il y avait une trop grosse inégalité dans le tarif des prix de façon; mais quant à obtenir une hausse générale et permanente des salaires, une *grève* ne pouvait jamais y arriver, surtout dans toutes les localités où il se trouvait toujours surabondance de bras. Quand il n'y aurait eu que trois ouvriers sur cent qui manquassent d'ouvrage, c'était assez pour donner le dessus aux maîtres.

— Précisément ce que Wentworth nous disait, observa l'un des membres du comité. Et dites-moi, je vous prie, vous êtes-vous informé s'il était possible d'obtenir une loi qui réglât le prix des salaires?

— Naturellement, puisque cela faisait partie de nos instructions; et la réponse a été ce que vous prévoyez,

sans doute, — qu'à moins que la loi ne puisse déterminer la somme du capital et la masse de bras employés, elle ne saurait régler les salaires. Il serait tout aussi facile à la loi de déterminer la quantité de bœuf que chaque homme doit manger chaque jour à son dîner, sans avoir le pouvoir de fixer le nombre des bestiaux à abattre. S'il n'y a pas assez de bétail au marché, les citoyens ne peuvent pas avoir la quantité de bœuf fixée par la loi. S'il n'y a pas assez de capital, les ouvriers ne sauraient recevoir les salaires que la loi aurait fixés.

— De plus, dit un des délégués, une loi des salaires serait tout aussi absurde que la loi contre les coalitions dont nous sommes si aises d'être débarrassés. Tout homme qui n'est pas un esclave, a le droit de demander le prix qu'il veut pour son travail; et si un homme a ce droit, cinquante hommes ou cinquante mille hommes l'ont également. Un acte innocent par lui-même ne saurait devenir un acte coupable par suite du nombre de personnes qui y prennent part; et si le gouvernement veut traiter cet acte comme coupable, le gouvernement traite en esclaves ceux qui l'ont commis. Alors le gouvernement s'immisce là où il n'a rien à voir. Tels sont les argumens que l'on a fait valoir pour le rappel du bill contre les coalitions; ces argumens sont encore ici dans toute leur force. Le gouvernement n'est ni l'acheteur ni le vendeur; il n'a donc pas à intervenir dans le marché; il ne saurait donc avec justice rendre une loi sur les salaires, ou la faire exécuter quand elle serait rendue, pas plus qu'il n'a pu faire exécuter la loi contre les coalitions, loi qui, nous le savons tous, était injuste, et a été continuellement éludée.

Comme il était clair qu'il fallait cesser de faire *grève*, le comité se décida à ne pas perdre plus de temps en

discussion, mais à agir immédiatement. Allen demanda à produire ses comptes, dont la vue lui paraissait de nature à hâter leur détermination de laisser retourner à l'ouvrage tous ceux qui pourraient en trouver. Depuis long-temps Allen n'avait pu se faire écouter quand il voulait parler des comptes, parce que ses camarades étaient décidés à tenir bon, et ne voulaient rien entendre de ce qui pouvait contrarier leur dessin. Mais les esprits étaient changés; tout le monde fut d'avis de les voir. Combien nous reste-t-il? fut la première question.

— Combien nous reste-t-il! s'écria Allen. Vous savez que je vous ai dit depuis quinze jours que nous avons un déficit de 70 livres sterling (1750 fr.), sans compter les annonces et avertissemens dans les journaux, dont la note n'a pas encore été fournie, et qui, je le crains, augmenteront beaucoup notre arriéré.

Quelques-uns reçurent cette déclaration avec murmures, d'autres s'écrièrent tout haut qu'il fallait qu'il y eût erreur ou quelque chose de pire dans l'administration de la caisse.

En entendant ces pénibles accusations, Allen passa la main sur son front, mais bientôt il prit le dessus.

— Voilà les comptes, dit-il, voyez vous-mêmes s'il y a quelque erreur; et quant à ce que l'on a dit de quelque chose de pire, accusez-m'en ouvertement si vous le pouvez. Vous m'avez, dès le premier abord, forcé d'accepter cette charge contre ma volonté; vous m'avez ensuite forcé de la reprendre, lorsque j'avais donné ma démission, craignant d'avoir perdu votre confiance. Vous avez voulu que je restasse; j'ai fait de mon mieux, et — voilà ma récompense!

Il y eut des cris de : fi donc! fi donc! c'est une honte! Deux ou trois des amis d'Allen se levèrent et dirent

pour lui ce que sa modestie l'empêchait de dire lui-même; que cette charge ingrate lui avait été itérativement imposée, parce qu'il n'y avait personne parmi eux qui pût s'en acquitter aussi bien; que jamais on ne l'avait surpris à commettre la moindre erreur, à négliger son affaire, à accepter le moindre salaire, le.....

Ce panégyrique fut interrompu par des objections. Il avait eu tort d'engager la Société vis-à-vis l'éditeur d'un journal, qui présentait tout à coup une note énorme pour insertion d'annonces, de notes explicatives, etc., tandis qu'on avait cru qu'il se faisait un plaisir d'imprimer le tout gratuitement. Allen avait aussi réclamé un salaire et l'avait fait d'une manière bien petite, pour ne rien dire de plus.

Allen raconta en détail comment les choses s'étaient passées avec l'éditeur du journal, et leur laissa le soin de décider si l'erreur provenait de quelque négligence de sa part ou de quelque autre cause. Quant à l'autre charge, quel salaire, quelle indemnité avait-il reçus?

—L'habillement, l'habillement! fut le cri général. D'envoyer en secret les redemander pour les vendre, après s'être donné un air de les refuser devant tous ses camarades. Quoi de plus honteux! de plus petit!

Allen jeta en souriant un regard sur sa veste usée, supposant qu'il y avait là une erreur qu'un moment suffirait pour éclaircir. Il alla à l'armoire du comité, où les vêtemens avaient été déposés, et l'ouvrit à deux battans. L'étonnement le plus naturel se peignit sur sa figure, et il dit avec beaucoup de simplicité:

—Je vois ce que c'est. Quelque personne malhonnête se sera servie de mon nom pour se faire remettre ces vêtemens. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne les ai pas revus, et que je n'ai pas eu connaissance qu'ils

n'étaient plus dans cette armoire, depuis le moment où je les ai rendus à la face de tout le monde.

Tous le crurent, et quelques-uns eurent assez d'égards pour commander le silence par geste; mais avant qu'il fût complètement rétabli, on découvrit que cette personne malhonnête n'était autre que la propre femme d'Allen. Tandis qu'il se dirigeait vers la fenêtre et cachait sa tête dans ses mains, ses amis, pour détourner de lui l'attention, l'appelèrent sur les affaires. C'était jour de paie; que faire? et quels fonds restaient disponibles?

Allen revint à sa place pour répondre à cette question; et comme tous étaient en ce moment disposés à faire ce qu'il voudrait, il ne lui fut pas difficile de mettre hors de doute la question de son intégrité, de faire ensuite décider que la paie serait réduite à moitié, et qu'en payant on avertirait les camarades de se trouver ce soir au *meeting* pour y voter sur la dissolution de la coalition.

Quelques-uns furent contens, d'autres fâchés de recevoir cet avis du trésorier; mais les opinions furent plus unanimes quant à la réduction de la paie. Quelques-uns firent entendre des murmures, d'autres des plaintes; quelques-uns pleurèrent en silence et soupirèrent pleins de résignation; mais tous trouvèrent cette réduction bien dure, et se demandèrent ce qu'ils allaient devenir, si ce que M. Wentworth avait dit était vrai; savoir que la caisse des maîtres pour payer les salaires s'était épuisée, en même temps que celle des ouvriers pour soutenir la coalition. Quelques-uns n'étaient pas fâchés de donner quelque mauvaise nouvelle à Allen, en échange de celle qu'ils en recevaient.

— C'est vous, Allen, qui serez le plus malheureux

là dedans; car pas un maître ne voudra vous occuper.

—Savez-vous, Allen, ce qu'Elliott a dit relativement à vous? Il espère que vous viendrez lui demander de l'ouvrage, pour avoir le plaisir de vous en refuser.

— Mortimer a fait promettre à son lâche partner, Allen, qu'il ne vous laisserait pas mettre le pied dans leur manufacture, à cause du rôle que vous avez joué.

— On dit, Allen, que vous êtes un homme taré, à Manchester, et qu'aucun chef de maison ne voudra vous recevoir dans ses ateliers. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant?

Allen n'aurait su que répondre à cette question, s'il l'avait désiré. Elle lui fut adressée de nouveau par sa femme qui l'attendait dans la rue pour lui dire toutes les choses consolantes qu'une foule d'amis, comme les amis de Job, dans la Bible, étaient venus lui débiter depuis que le bruit de la prochaine dissolution de la Société avait pris quelque consistance. Qu'est-ce que vous allez faire? Ce fut le refrain qu'elle lui répéta toute la soirée.

— Connaissez-vous cet homme? répondit son mari, lui montrant du doigt un vieux homme malade qui vendait des mèches; cet homme était autrefois un tisserand bien payé. Il a perdu sa santé à travailler, et maintenant, à quarante ans, il va de porte en porte vendre des mèches. Il s'est soumis à la volonté de Dieu. Moi aussi je me soumettrai à vendre des mèches, si c'est la volonté de Dieu que je perde ma réputation sans avoir rien à me reprocher, comme cet homme a perdu sa santé.

— Je vous avais dit que cela arriverait. Je vous avais dit..... s'écria Mary.

— Et moi aussi, Mary, je l'avais prévu; je m'étais préparé pour beaucoup, — mais non pour tout cela.

Quant au tort qu'elle avait fait à sa réputation, il ne

lui en fit pas autrement reproche que de déclarer, qu'excepté la nourriture strictement nécessaire, aucun article ne serait acheté dans la maison avant que les vêtemens demandés au comité fussent rendus dans les magasins, ou leur valeur, si l'on ne pouvait les racheter.

---

## CHAPITRE XII.

### PLUS D'ESPÉRANCE.

Il était resté une faible espérance à ceux qui auraient voulu tenir un peu plus long-temps, que la poste de ce jour aurait apporté de quoi bâtir de nouveaux châteaux en Espagne, et de quoi prolonger la lutte plus long-temps. Toutefois les plus prudens d'entre les ouvriers avaient décidé que même la réception de 200 livres sterling ne suffirait pas pour changer leur détermination de retourner à leurs travaux; mais il n'y eut pas de discussion à cet égard, car il ne vint pas d'argent. Il se conclut une masse d'affaires dans le peu d'heures qui précédèrent le dernier *meeting*. Les chefs de maison se réunirent, et décidèrent qu'à l'avenir ils adopteraient le tarif moyen du prix des salaires, — c'est-à-dire celui de M. Wentworth; Elliott ayant consenti nonchalamment à abaisser le sien, et M. Mortimer s'étant, quoique avec difficulté, laissé persuader d'augmenter le sien. Ils convinrent de ne point rechercher si leurs ouvriers avaient ou non fait partie de la Société, puisque cela avait paru de peu d'importance, tant que la coalition avait subsisté, et qu'evidemment cela n'en n'avait au-

cune maintenant qu'elle touchait à son terme. — Les ouvriers de leur côté convinrent qu'il fallait accepter un tarif uniforme faute de mieux, et profiter de ce qu'on ne les obligeait pas de renoncer à leur coalition. — Clack se donna beaucoup de mal pour se faire nommer à quelqu'un des emplois salariés dans la Société, disant qu'il était probable que, pas plus qu'Allen, aucun maître ne voudrait l'employer dorénavant.—Il y eut tant de choses réglées à l'avance, que le *meeting* convoqué n'avait guère plus rien à faire que de sanctionner les délibérations déjà prises.

Les ouvriers s'y présentèrent non plus en processions orgueilleuses, non plus musique et bannière en tête, mais isolément, par groupes de trois et quatre hommes, le visage abattu, la démarche incertaine, se glissant le long des passages et des rues étroites, plutôt comme des enfans qui vont recevoir le fouet, que comme des hommes qui vont se consulter sur les affaires publiques. Il y avait ce jour-là une plus grande quantité qu'à l'ordinaire de femmes en guenilles, portant dans les bras des enfans éplorés; car comme les femmes s'étaient toujours opposées à la cessation des travaux, elles trouvaient une sorte de triomphe douloureux à les voir reprendre. Bray était présent, sans sa flûte de Pan ni ses sonnettes, car ce n'était pas un jour à faire de joyeuse musique; mais il portait sa grosse caisse pour commander le silence en cas que les orateurs éprouvassent quelque difficulté à se faire entendre. Il fit un roulement entre chaque proposition et son acceptation, rendant ainsi le dernier service à une coalition qu'il avait vu commencer.

Proposé : — Que, les maîtres paraissant disposés à des concessions, les ouvriers de leur côté feront ce qui dépendra d'eux pour arriver à un arrangement amiable,

convenant d'accepter tel ou tel tarif des salaires, pourvu que tous les maîtres l'adoptent également, et que les ouvriers ne soient pas inquiétés pour avoir fait partie de la Société, ou pour continuer à en être membres à l'avenir.

— Adopté.

Proposé : — Que les ouvriers, aussitôt que faire se pourra, mettront de côté une portion de leur paie de chaque semaine, et en proportion de leur famille, pour liquider les dettes que la Société a contractées pour soutenir la *grève*, au moment de se terminer.

— Murmures.

Allen prit alors la parole pour établir la balance des souscriptions et des dépenses, et dire que les livres resteraient pendant un mois dans la salle des séances du comité, exposés à l'inspection de quiconque prouverait qu'il avait fait partie de la Société. Ces livres montreraient clairement que des circonstances inévitables avaient forcé le comité de contracter une dette, et combien il importait à leur honneur à tous qu'elle fût acquittée le plus tôt possible.

Il n'y avait aucune objection raisonnable à présenter contre les items de la dépense. On put s'étonner qu'il y eût eu une telle multitude d'enfans à nourrir, tant de femmes en couches à secourir, tant de malades à soulager, et tant à payer pour impressions et avertissemens. Mais on ne put nier que les dépenses du comité avaient été extrêmement modiques, eu égard aux besoins.

Cette explication donnée, le rôle d'Allen était terminé. Il n'avait à reconnaître ni fautes qu'il eût commises ni faveurs qu'il eût reçues. Il ne parla donc pas de lui-même; mais, après qu'il eut rendu ses comptes, il fit un salut plein de gravité et se retira.

Clack se présenta alors, et soutenu par un groupe

d'amis nombreux, il parvint à forcer le public à l'entendre. Avec plus de succès que de délicatesse, il s'étendit longuement sur les services qu'il avait rendus au public; parmi ses droits aux égards de la Société, il dit qu'il était fiancé à une femme actuellement persécutée par les maîtres, et ajouta qu'il était certain qu'aucune des maisons de Manchester ne voudrait l'occuper dorénavant. Puis il déclara qúe, ne fût-ce que par amour pour la classe ouvrière, il épouserait Ann Howlett aussitôt qu'elle serait sortie de prison.

— Si elle veut de vous, s'écria quelqu'un; et la multitude de rire.

Clack répéta sa déclaration sans avoir l'air d'avoir compris cette interruption, et déclara qu'il ne demandait pas mieux que de voyager dans toutes les villes d'Angleterre,d'Ecosse et d'Irlande, pour les intérets de la Société. Il se vanta d'avoir un grand nombre de connaissances dans toutes les villes, et dit qu'il serait fort sage de le nommer délégué de la Société, et missionnaire pour la préparation de toutes les coalitions ultérieures. — C'était aussi trop d'impudence de la part de Clack, qui sans cela eût peut-être atteint son but; car il semblait avoir regagné de sa popularité à mesure que ceux qui valaient mieux que lui avaient perdu de la leur. Le comité, pour toute réponse, se contenta de dire qu'ils étaient trop en arrière de leurs dépenses pour nommer un missionnaire de ce genre, du moins quant à présent. Il releva très-habilement ces mots *quant à présent*, et fit semblant de croire que c'était chose convenue entre la multitude et lui; que cette place serait créée et lui appartiendrait tôt ou tard.

Au bout d'une demi-heure, il ne restait plus d'autres traces du *meeting* que la terre foulée dans la prairie, et la charrette vide. Il semblait que les ouvriers luttassent à

qui courrait le plus fort, les uns pour être les premiers à offrir leurs services aux maîtres, les autres pour ne plus voir un lieu qui leur était devenu si désagréable; d'autres enfin pour aller au *Spread-Eagle* discourir bien haut sur ce que l'on aurait pu faire si ces misérables, ces lâches qui composaient le comité eussent seulement voulu tenir un peu plus long-temps.

Allen dirigea ses pas vers le comptoir de M. Wentworth. Je vais lui demander de l'ouvrage, se disait-il, et je n'en demanderai qu'à lui seul; si j'essuie un refus, il faudra que je m'ouvre quelque autre carrière; elles ne peuvent être toutes fermées à un honnête homme.

— J'en suis fâché pour vous, Allen, fut la réponse de M. Wentworth, lorsque après quelques difficultés l'ex-président de la Société fut parvenu à se frayer un chemin jusqu'à lui à travers la multitude d'ouvriers que le même motif appelait à la manufacture. J'en suis fâché, Allen; mais vous en déciderez vous-même. Je ne peux plus employer que les deux tiers du nombre d'ouvriers qui travaillaient pour moi auparavant. Dans ce nombre il y en a plus de la moitié qui m'ont quitté malgré eux, et les autres travaillent pour moi depuis bien des années. A mettre les choses au mieux, me voilà forcé de renvoyer bien des gens que je désirerais fort garder à mon service. Voyez, et jugez vous-même si je puis engager un nouveau-venu, quelque estime que j'aie du reste pour lui.

Allen salua profondément; il n'avait plus rien à dire.

— Je crains bien, Allen, que si la maison pour laquelle vous travailliez ne veut plus vous occuper, les autres ne le puissent faire davantage, car nous en sommes tous au même point.

Allen secoua la tête, et ne jugea pas convenable d'abuser plus long-temps des momens de M. Wentworth.

En mettant le pied dans la rue, il rencontra Bray

qui le cherchait pour lui faire ses adieux, tandis qu'Hannah était allée faire les siens à la petite Martha. Allen lui demanda où ils allaient, et ce qui les pressait si fort de partir. Bray répondit qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui à Manchester; qu'il ne pouvait supporter de voir d'honnêtes ouvriers les bras croisés toute la journée, à moins que ce ne fût par le fait de leur propre volonté; que c'était la volonté qui faisait tout dans ces sortes d'affaires. Quant au lieu où il allait, il n'en savait absolument rien; son affaire à lui, ainsi qu'à la petite Hannah, c'était de trouver une ville où les gens aimassent à avoir de la musique et des danses dans la rue, et fussent disposés à bien payer. Cela lui rappela le sujet qui l'amenait à la rencontre d'Allen. Il était aussi reconnaissant qu'Hannah le pouvait être elle-même de l'hospitalité qu'elle avait reçue dans la maison d'Allen; mais son ami ne pouvait se figurer que son intention eût jamais été de laisser sa fille à la charge de la famille dans des circonstances comme celles où l'on se trouvait. A cause donc de la pension de sa fille, de leur ancienne amitié et de la sympathie qu'un proscrit doit toujours éprouver pour un autre proscrit, il espérait qu'Allen voudrait bien mettre dans sa poche ce chiffon de papier et ne pas dire un mot à ce sujet. — Allen acquiesça à ce qui lui était demandé, en ce sens qu'il remit à en parler quand les affaires auraient pris une meilleure tournure. Il se contenta de presser la main de son ami, et de lui dire que ce billet de banque lui était plus agréable à cause d'une circonstance particulière. Il courut aussitôt chez lui, et commanda à sa femme d'aller racheter, sans perdre de temps, l'habillement complet qu'elle avait vendu. On le lui revendit bien cher, mais Allen y fit peu d'attention. Il se coucha cette nuit-là avec la douce persuasion que son honneur était racheté et que sa femme ne s'aviserait plus de le mettre en gage.

Sa femme assura qu'elle n'avait pas idée qu'il pût avoir l'air si sérieux qu'il l'avait eu ce jour-là; elle avait peine à reconnaître William Allen. — Depuis ce moment bien d'autres gens firent la même observation. Cet air grave et sérieux, il ne le prenait que quand il était question de choses qui intéressaient son honneur, et ceux qui ne savaient point comment il était devenu si chatouilleux à cet égard, s'étonnaient du ton décidé dont parlait Allen, cet homme autrefois si timide et si faible. Mais il y avait encore d'autres circonstances dans lesquelles Allen se montrait tout autre qu'on ne l'avait connu. Il n'ôtait plus son chapeau aux chefs de maison, et semblait ne plus les voir quand ils venaient à passer. Il n'allait plus au *Spread-Eagle* dire ou apprendre les nouvelles, et ne prenait plus part à la discussion des intérêts des ouvriers de Manchester, quoiqu'il fût toujours disposé à donner son opinion avec franchise et avec douceur quand on la lui demandait. Il leur disait qu'il était passionné pour leur cause, et que par conséquent il voulait éviter de lui nuire en paraissant y prendre part. Ses enfans grandirent l'un après l'autre; il n'essaya de les faire entrer dans aucune manufacture. L'été il vendait de l'eau, l'hiver il balayait la ville, et on le montrait du doigt aux étrangers comme le chef d'une coalition malheureuse.

Quand tous voudront-ils comprendre qu'il dépend de tous d'amener un temps où tous les intérêts cesseront d'être en opposition? Quand maîtres et ouvriers voudront-ils travailler gaiement au bien-être commun, et se trouver également fiers de compter dans leurs rangs des hommes comme Wentworth et William Allen?

---

# POUR CHACUN

## ET POUR TOUS.

# SOMMAIRE

## DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Le produit du travail et du capital, après que la rente a été payée, se partage entre l'ouvrier et le capitaliste sous le nom de salaires et de bénéfices.

Partout où il existe deux parts, elles se déterminent l'une par l'autre, pourvu qu'elles se balancent également.

L'augmentation de la masse de travail, exigeant un surcroît de salaire, rend la balance inégale, et fait que les salaires deviennent les régulateurs des profits.

La diminution de la masse des substances alimentaires cause à la fois la baisse des salaires et des bénéfices.

Le prix du grain augmentant avec les frais de la culture, la main d'œuvre devient plus chère dans les campagnes et dans les manufactures (sans nul avantage pour l'ouvrier). Cette élévation du salaire diminue les bénéfices, ce qui entraîne par la suite une réduction dans la part de l'ouvrier, c'est-à-dire une baisse des salaires.

Cette baisse de profits et de salaires a sa source dans la même cause qui fait hausser la rente ; — l'inégalité dans la fertilité des terres.

Quelques personnes croient qu'on arrêterait la baisse toujours croissante des salaires et des profits en détruisant l'inégalité des parts, et en versant dans une caisse

commune les produits des terres, des capitaux et de l'industrie. C'est une erreur.

Car, quels que soient les avantages qu'amène une association très-étendue, ils ne peuvent atténuer les lois naturelles qui impriment à la population un accroissement plus rapide qu'aux capitaux : la diminution des rentrées du capital cause infailliblement la misère d'une société qui tend à se multiplier sans cesse ; l'effet est le même, soit que ces rentrées deviennent la propriété des individus sous un système de concurrence, ou qu'on les distribue également parmi les membres d'une société de co-associés.

L'affaiblissement des ressourcee de la société exige les mêmes remèdes, sous l'un comme sous l'autre système.

Ce sont, sans compter les perfectionnemens de l'agriculture qui ont lieu chaque jour :

1° Mettre de justes limites au nombre des consommateurs ;

2° Alléger les impôts publics qui absorbent à présent une grande partie des profits et des salaires ;

3° Un système libéral de commerce qui rende inutile la culture des terres trop médiocres.

---

# POUR CHACUN ET POUR TOUS.

## CHAPITRE PREMIER.

### DU NOUVEAU.

La saison était plus d'à moitié passée, et l'on allait décider qu'elle était d'une insipidité remarquable, quand le bruit se répandit que lord et lady F***, qui voyageaient depuis le jour de leur mariage, venaient d'arriver, et que la jeune mariée paraissait pour la première fois au bal du duc de A***, le 20..... 183..... Cette nouvelle circula de bouche en bouche sous des formes très-variées, mais qui renfermaient toutes des allusions au passé. On répétait dans les clubs, les magasins, les salons et les boudoirs que lady F*** débuterait le 20 ; — qu'elle ferait son entrée sur un nouveau théâtre, — sa rentrée après un tour dans la province ; — que ce serait son premier essai dans un rôle nouveau. Tout ce qui se rapportait à l'évènement qui préoccupait les esprits était ainsi exprimé d'une manière qui ne permettait à personne d'oublier la profession antérieure de lady F***. Cette maligne curiosité n'était pas éprouvée seulement par cette partie du genre humain pour laquelle une union

qui sort du cercle ordinaire devient la circonstance la plus intéressante que la vie puisse offrir; les hommes aussi la partageaient. Les uns cherchaient à deviner comment le vieux et orgueilleux comte se conduirait avec sa belle-fille; d'autres, après avoir plus d'une fois félicité lord F*** d'avoir obtenu une femme si accomplie, s'étendaient complaisamment sur les embarras et les difficultés qui naîtraient à chaque instant d'un choix si disproportionné. — Mais lord F*** était un personnage si bizarre qu'il était difficile de prévoir ses pensées et ses sentimens dans des occasions où ceux de tout autre eussent été aisément pressentis. Sa sœur, lady Frances, était l'objet de la compassion générale; on présumait qu'elle était plus mortifiée que le reste de la famille; on savait que son père avait exigé qu'elle tirât le meilleur parti possible d'une chose désormais sans remède. Quelle que fût sa conduite dans le monde, on ne pouvait pas supposer qu'il y eût plus que de simples égards entre elle et une belle-sœur qui avait été au théâtre. Quelques voix isolées s'élevaient de temps en temps pour rappeler dans quelles circonstances lady F*** avait adopté cette profession, se demandaient si ce mariage aurait paru aussi absurde quand elle était citée seulement comme la fille d'un riche négociant, comme une demoiselle de la meilleure éducation, et si tant de surprise était causée par les malheurs de son père et son choix d'un état au moment où elle s'était trouvée orpheline sans protection et sans appui. La réponse à ces questions était toujours: que c'était une chose si étrange qu'il était impossible de ne pas désirer connaître la conduite de toutes les personnes intéressées. On convenait cependant que la beauté de lady F*** et l'insouciance de son mari sur l'opinion publique devaient contribuer à diminuer les difficultés. — Puis on reprenait le sujet favori : l'avait-on

vue se promener dans le parc? était-elle plus ou moins belle que sur le théâtre? lady Frances l'accompagnait-elle? de qui avait-elle reçu des visites? comment était-il de mode d'en agir avec elle? et ainsi de suite.

Les objets de ces vains commentaires les devinaient en partie, et n'en recevaient pas la moindre impression. Lady F*** y pensait peu, et ne les craignait pas. Elle avait eu des relations dans divers rangs de la société, elle les avait toujours trouvés composés d'hommes et de femmes. Elle ne doutait pas qu'elle ne dût trouver encore des hommes et des femmes dans sa nouvelle position. Son mari se doutait de toutes les conjectures auxquelles on pouvait se livrer, et ne s'en occupait guère.

Le comte et lady Frances étaient inquiets, préoccupés; mais l'un cherchait à réprimer l'inquiétude qu'il ressentait, afin de supporter sans trouble ce qu'il ne pouvait empêcher, tandis que sa fille, s'abandonnant à ses impressions, les laissait apercevoir et les confiait même à ses amies les plus intimes.

Lady F*** dîna tête-à-tête avec son mari le jour du bal du duc de ***. En entrant dans son cabinet de toilette, elle trouva sa femme de chambre qui paraissait toute tremblante.

— Mon Dieu! Milady, dit Philips, que je suis contente que vous soyez venue. J'allais prendre la liberté d'envoyer Thérèse rappeler à Votre Seigneurie qu'il est déjà tard. J'ose dire qu'il serait fâcheux pour Votre Seigneurie et pour moi d'être gênées par le temps pour notre première toilette. Je n'ai même pu faire aucuns préparatifs; car Thérèse a été assez négligente pour ne pas savoir positivement de Votre Seigneurie quelle parure elle compte mettre.

— J'ai moi-même été assez négligente pour n'y pas penser, Philips. Mais nous avons beaucoup de temps, si

vous n'en mettez pas plus à me coiffer qu'il n'en faudra à Thérèse et à moi pour le reste.

A ces mots Philips parut très-sérieuse; et, quoique la lampe posée sur la toilette fût allumée, que tout fût prêt, elle resta les bras croisés dans l'attitude d'une personne qui attend.

— Hé bien, Philips, nous pouvons commencer.

— Milady voudrait-elle bien envoyer Thérèse travailler dans une autre pièce? je ne puis pas montrer ce que je sais, au risque d'être supplantée au premier jour.

— Thérèse est ici à la place qu'elle doit occuper, et elle y restera, répondit lady F., mais elle va lire tout haut; ainsi elle ne pourra vous espionner.

Thérèse lut en effet le temps que dura la coiffure; dès qu'elle fut finie, Philips observa qu'elle avait beaucoup perdu de sa facilité à entendre le français, parce qu'elle n'avait pas été à Paris l'année dernière.

— Ce sera un service que vous rendrez à Thérèse, Philips, en causant avec elle dans sa propre langue. Il serait mieux, puisque vous devez vivre ensemble, de chercher à vous être utiles mutuellement au lieu d'être l'une pour l'autre un objet d'inquiétude.

— Je ferai ce que je pourrai, Milady, pour instruire Thérèse de tout ce qui concerne son service sans empiéter sur le mien; je tâcherai aussi de lui inspirer plus de goût; car, s'il m'est permis de le dire, sa mise annonce très-clairement la fille du fruitier. Mais pour ce qui regarde la coiffure, — permettez-moi de laisser lady Frances décider si je dois ainsi disséminer mon talent.

— On frappe, Thérèse; voyez qui ce peut être?

Le comte et sa fille étaient au salon, et lady Frances désirait parler à mistress Philips, si elle n'était pas oc-

cupée avec milady; elle reçut aussitôt la permission d'aller prendre les ordres de son ancienne maîtresse, et Thérèse remplit les fonctions de femme de chambre comme elle le faisait depuis qu'elle avait quitté Paris, à la suite de lady F***.

— Allons, Thérèse, tâchons d'avoir fini avant que personne vienne nous critiquer. Comme vous avez l'air troublée, mon enfant; quelle différence y a-t-il de m'habiller aujourd'hui ou un autre jour?

— On ne fait pas de toilettes de bal en voyage, Madame, et les auberges sont moins magnifiques que cet appartement. Je n'ai pas été comme mistress Philips, élevée pour vous servir, Madame, et pour vivre dans une grande maison. — Je suis, en vérité, plus capable de travailler et de lire près de vous que de remplacer mistress Philips.

— Vous savez bien que je n'ai pas besoin de deux mistress Philips. Et quant au luxe dont vous parlez, s'il n'était pas commode, nous l'aurions bientôt mis de côté. Que trouvez-vous qu'il y ait ici de trop? de bougies, de chaleur, de boîtes de toilette? Vous aimez la vieille porcelaine, et moi les vieux tableaux; en voici. De quoi est-ce donc que vous voudriez être débarrasssée?

— De rien, je l'avoue; je m'y habituerai, j'en suis sûre; mais tout ceci ressemble si peu à la maison de mon père! Les auberges me paraissaient d'abord très-belles; et combien elles sont nues, mesquines, comparées à ce qui nous entoure!

— Sûrement, vous auriez été contente d'avoir ce tapis sous vos pieds dans ces chambres si froides que nous occupions à Amiens, et j'aurais préféré le miroir qui est devant moi à celui qui était si fêlé, qu'une moitié de mon visage semblait ne pouvoir appartenir à

l'autre. Il me semble que ces tapis et ces glaces sont commodes et n'ont rien d'effrayant.

— Pour vous, Madame! non certainement; ce qu'il y a de mieux en tout genre semble fait pour vous et vient de soi-même se ranger autour de vous. Vous savez comment on doit user de chaque chose.

— Cependant, Thérèse, j'étais autrefois aussi pauvre que vous, et plus encore. Si je sais me servir de ces bagatelles; si, comme vous le dites, ma position paraît toute simple, c'est que dès le premier moment j'ai pensé que toutes ces choses étaient faites pour notre usage et ne signifiaient rien en elles-mêmes. Si au lieu de jouir de tout le superflu qui m'entoure, je le considérais comme une preuve que je suis lady F., je serais portée à essayer de me conduire comme on pense que lady F*** doit le faire, et alors je serais gauche et empruntée. A présent, si vous regardiez tous les jolis riens qui sont à votre disposition, non pas comme un résultat de la place que vous occupez, mais comme destinés à être agréables à moi et à ma jeune amie, vous ne seriez pas affligée de ne pas ressembler à Philips, et vous penseriez que j'aime mieux vous trouver toujours semblable à vous-même.

— Comme vous êtes bonne, Madame! mais nos impressions ne peuvent pas être les mêmes : j'ai bien plus d'occasions de penser au passé; mylord est là pour vous en distraire; il vous accompagne partout, et vous voyez combien il est habitué à ce qui est nouveau pour vous.

— Cela fait en effet quelque différence, dit en souriant lady F***; mais aussi je suis obligée de faire connaissance avec un nombre beaucoup plus grand de choses et de figures nouvelles; excepté Philips et deux ou trois domestiques, il n'y a personne ici qui puisse vous intimider, et jamais je ne suis long-temps éloignée. Peu à peu

les objets et les individus cesseront de vous paraître étrangers; vous finirez par agir et parler aussi librement, avec la même franchise, que dans le temps où vous épluchiez des salades dans la boutique de votre père, et vous confessiez au bon vieux père Benoît.

La toilette était finie; Thérèse soupira profondément et fut s'asseoir près du feu comme pour ne pas importuner plus long-temps sa maîtresse de ses propres affaires.

— Je n'ai pas oublié, Thérèse, de vous chercher un confesseur; je suis seulement circonspecte de peur de manquer à quelques-unes des recommandations de votre père.

— Il désire, Madame, que ce soit un pieux vieillard habitué à entendre de jeunes filles comme moi.

— Je le sais; et je croyais en avoir trouvé un, mais il a presque oublié le français, et vous pourriez à peine vous confesser en anglais. Mais soyez tranquille; j'espère réussir bientôt. — Bon soir. Philips restera..... N'avez-vous plus assez d'ouvrage?.... vous pourrez donner à Philips une leçon de français..... si vous avez fini ces livres, venez avec moi dans la bibliothèque en chercher d'autres.

Elles rencontrèrent lord F** dans l'escalier.

— Où allez-vous, Létitia? Frances est enfermée dans la bibliothèque avec Philips.

Thérèse retourna aussitôt dans le cabinet de toilette; mais avant que la voiture partît on lui apporta un livre pour passer le reste de la soirée quand elle aurait fait le thé pour mistress Philips et pour elle.

Le comte avait craint que Létitia n'éprouvât quelque frayeur à l'approche de cette formidable soirée. Il venait dans l'intention de la rassurer; elle le comprit, et le lui témoigna; quand lady Frances vint les retrouver,

ils étaient assis sur le canapé. — Létitia était calme et paisible, et le comte la contemplait avec autant d'admiration que de tendresse.

— Je suis sûre que vous me remercierez de vous avoir donné Philips, dit lady Frances à Létitia; elle vous a habillée ce soir dans la perfection. C'est un trésor, n'est-ce pas?

— C'en est un grand pour vous, Frances, dit son frère; reprenez-le, je vous en prie. Letitia possède déjà un trésor de femme de chambre, ce serait dommage qu'elle vous privât de la vôtre.

— C'est vrai, dit lady F***, j'ai peur que les talens de Philips ne soient perdus avec moi. Si vous vouliez lui permettre de donner quelques leçons à ma petite Française, je vous aurais la même obligation, et vous n'en seriez pas privée.

Lady Frances se défendit; mais son frère insista avec une sorte d'autorité qui la surprit beaucoup. Jamais elle ne l'avait vu s'occuper de détails d'intérieur, et elle ne croyait pas qu'il sût distinguer un domestique d'un autre. Elle ne devina pas qu'il lui répugnait qu'on pût penser que l'art fût pour rien dans la beauté de sa femme.

Ce fut sans la plus légère trace de frayeur que Létitia descendit de voiture, entendit son nom répété à haute voix dans le vestibule, et vit tous les regards se tourner vers elle, quand elle entra dans le salon appuyée sur le bras du comte. Exempte de tout embarras, son maintien n'exprimait que la joie naïve d'une jeune fille souriant à l'aspect d'une fête. Dans le fond, Létitia aimait le luxe, comme l'aimeraient tous les esprits simples et naturels, s'ils savaient le dégager des accessoires qui le rendent si gênant. Accoutumée de bonne heure à l'aisance qui forme le goût, réduite ensuite à une position précaire, puis fatiguée, repoussée par la magnificence fausse et

factice qui l'entourait pendant le cours de sa profession théâtrale, elle retrouvait la réalité avec un vif plaisir. L'ensemble d'une réunion brillante lui causa une joie subite, involontaire; le parfum des fleurs, l'éclat des lustres, la musique, le bruit confus des voix, et surtout le parquet dessiné à la craie, tout contribua à l'animer. Un coup d'œil rapide jeté sur son mari l'assura qu'il pouvait être sans inquiétude sur la manière dont la soirée devait se passer, lors même qu'il n'eût pas été une de ces personnes qui sont toujours parfaitement à leur aise. Il savait très-bien qu'il était impossible à tout homme doué de bon sens et de bon goût de ne pas admirer et respecter Létitia, et il s'inquiétait peu des prétextes que les autres pourraient prendre pour déprécier ses perfections.

— Lady F*** est bien ce soir l'étoile de la nuit, observa un des amis du comte qui le voyait considérer avec attention une contredanse où figurait Létitia. Tout le monde répète que c'est l'astre le plus brillant de la soirée, qu'elle semble être dans sa propre sphère.

— Elle y sera toujours en effet, dit le comte, dans tous les lieux où la grace et l'enjouement seront réunis.

— C'est vrai, — on se plaît à la contempler; elle paraît si jeune, si simple et si pure.

—Oui, son ame est la pureté même, et de nombreuses épreuves en ont démontré la fermeté; elle ne peut changer : quelque chose qu'il arrive, de simples modifications sont seules possibles. Vous êtes un vieil ami, je puis vous laisser voir combien je suis fier de Létitia.

— J'en suis réellement charmé..... J'étais incertain... Je ne savais pas...

— Ni moi non plus avant ce soir, dit le comte en souriant. Mais je sens à présent que je n'ai pas plus le désir que le droit de blâmer le choix de mon fils.

— Vous devez au moins vous attendre qu'il sera critiqué dans le monde.

— Certainement, si mon fils agit de manière à paraître dédaigner les mariages de convenance, d'autres mépriseront son mariage d'amour ; mais si des deux côtés on supporte ce dédain mutuel sans s'en offenser, les deux opinions vivront en paix.

— C'est à merveille ! Il y a ici plus d'un jeune homme qui a mis ses parens dans le cas de se servir de votre raisonnement ou de quelque autre du même genre.

— Lady F*** est l'astre de cette soirée, dit le danseur de lady Frances en dirigeant son lorgnon vers Létitia. Incomparable, en vérité !...

Il ne reçut pas de réponse, ce qui l'encouragea à continuer :

— Jamais elle ne justifia mieux ce nom qu'on lui donna si souvent ; jamais elle ne parut plus séduisante, dans l'ivresse même de ses plus beaux succès !

Lady Frances garda encore le silence.

— Peut-être Votre Seigneurie pense-t-elle qu'elle est maintenant au plus haut point de sa gloire ; en effet c'est un triomphe de s'être élevée par son propre éclat dans une sphère supérieure.

— Je doute fort que Létitia soit de cet avis, répondit enfin lady Frances. Elle est très-orgueilleuse ; et sa fierté a pris un tour bizarre. Elle vous dirait qu'elle regarde comme une condescendance de s'être placée parmi ceux qui doivent tout au hasard de la naissance.

— C'est incroyable ! Mais alors qui a pu lui inspirer cet excès de bonté ?

— L'amour, le pur amour. Rien autre chose n'aurait pu la décider à se marier. — Si vous l'entendiez parler du sort des femmes ; — si vous saviez combien elle les plaignait toutes jusqu'au moment où elle est venue en

augmenter le nombre ; — elles ne sont à ses yeux que de pauvres esclaves.

— Et que dit lord F*** ?

— Il en est vraiment transporté. Vous ne pouvez concevoir le charme de ses paroles ; elles s'échappent de ses lèvres comme si.....

— Elles sortaient du cœur, au lieu d'être apprises par cœur. Mais comment se conservera-t-elle à cette hauteur à présent qu'elle ne s'exerce plus ?

— Je ne doute pas qu'ils n'aient à Weston un théâtre bourgeois.

— J'implore de Votre Seigneurie la faveur d'être invité. Voir lord F*** sur les planches sera une chose si nouvelle !... Tout naturellement il jouera le rôle de jeune premier, quand sa femme fera les amoureuses. — Malgré tout ce qui est arrivé, j'aurais pensé qu'il n'aimerait pas....... C'est à peine s'il est capable....... Parole d'honneur, si elle est aussi fière, si son ame est aussi élevée que vous venez de le dire, elle a rencontré son pareil.

Lady Frances sourit, et l'assura, tandis qu'il la conduisait dans la salle où le souper était préparé, que rien n'était plus amusant que leurs rapports avec lady F***, qui, après tout, était une personne très.distinguée. Celle-ci reçut pour réponse un respectueux salut.

Dans tousles coins du salon on s'occupait de lady F*** ; quelques demoiselles auraient donné tout au monde pour posséder son assurance ; mais leurs mères leur ayant fait souvenir que cet aplomb avait fait partie de son éducation, elles redevinrent satisfaites de leur propre timidité. D'autres prétendaient qu'à juger par la joie enfantine qu'elle paraissait ressentir, on pourrait croire qu'elle n'avait pas vingt ans ; mais on rappela à celles-ci que ce genre de scène était aussi nouveau pour lady F*** que si depuis quatre ans elle n'avait pas paru en public. Tout

le monde se réunit pour louer sa beauté, son amabilité, l'admirable simplicité de ses manières. On était forcé de convenir qu'il était impossible d'avoir un maintien plus décent. On remarqua aussi la franchise et l'aisance qui semblaient présider aux relations du comte avec sa belle-fille; mais on ne savait pas si lady Frances l'avait accompagnée bien volontiers; — on pensait que lord F*** devait être heureux de l'accueil flatteur que recevait la femme de son choix.

Le bonheur de lord F*** était en effet aussi grand que ses amis pouvaient le désirer; mais il n'était pas tout-à-fait du genre qu'on aurait supposé.

— Vous vous êtes bien amusée ce soir, Létitia, lui dit-il en retournant chez eux au point au jour, tandis qu'elle suspendait le cours de ses remarques pour baisser la glace de la voiture, au moment où une charrette chargée de fleurs et de légumes prenait quelques minutes la même direction.

—Quel doux parfum ont ces violettes! s'écria-t-elle, comme l'air embaumé pénétrait dans la voiture. —Je me suis amusée, dites-vous; mais oui; — c'était une page de l'histoire humaine qui s'ouvrait devant moi. Je ne l'avais pas encore parcourue.

—C'est un livre dont vous ne vous lassez pas de tourner les feuillets; quel sera le suivant?

— Si j'avais la robe et le chapeau d'une villageoise, j'aimerais à monter dans cette charrette, et aller à Covent-Garden voir étaler ces fleurs au soleil; j'aimerais à parcourir Londres un matin, quand les premiers rayons du jour frappent ses toits, et y ramènent le mouvement et la vie.

—Je m'étonne, dit son mari en souriant, que vous ne vous soyez pas établie sur le seuil de la porte pour juger

du contraste de l'existence laborieuse des rues et de celle de nos salons polie et oisive.

— J'en ai assez vu sans employer ce moyen, reprit Létitia d'un ton sérieux. La différence est plus grande que je ne l'avais supposé d'après ce dont j'ai souvent été moi-même témoin. J'ai vu l'homme élevé et l'homme obscur se presser à la porte de nos théâtres; mais là il y avait place pour tous deux; quoique séparés, le même plaisir était leur partage;—ils étaient heureux en même temps, sans être assis à côté l'un de l'autre. Ici, les riches sont seuls admis, les pauvres sont repoussés; ici, toute l'insouciance du luxe; plus bas, le travail et la misère. Cette page est trop profonde pour mon intelligence, Henry; et l'expérience des deux positions ne la rend pas plus facile à comprendre.

— Pourquoi alors aller chercher à approfondir d'autres sujets tant que celui-ci ne l'est pas encore?

— Parce qu'on ignore ce qu'une matière peut répandre de clarté sur une autre; l'expérience seule nous l'apprend.

— Supposez que vous trouviez toutes choses plongées dans les ténèbres comme Faust, quand il eut satisfait la passion de tout connaître.

— Impossible! — j'ai l'exemple de Faust pour me guider. Il alluma le feu de son autel en enfer quand le soleil était sur l'horizon, et il souffrit qu'un autre l'éteignît quand le soleil et la lune avaient disparu. De quel usage pouvait lui être alors son miroir ardent? Pouvait-il y découvrir autre chose que l'obscurité même?

— C'est vrai; mais comment vous y prendrez-vous pour mieux faire?

— Je ne m'éloignerai pas un seul instant du seul être stable par lui-même. Faust s'aperçut que le monde s'agitait dans un cercle perpétuel; il en tira la conclusion

que rien dans la nature n'a de but solide; ce fut ainsi qu'il se perdit. S'il avait dirigé sa marche à la lueur de l'éternelle clarté, la terre ne se serait pas dérobée sous ses pieds; elle l'aurait soutenu jusqu'au moment où sa substance devenue plus aérienne se serait elevée dans les airs.

— Ainsi au lieu de spéculer sur l'incompatibilité du bonheur de tous les hommes, et de conclure que le bien-être général est une chimère, vous feriez l'essai de toutes les conditions, et déduiriez ensuite la somme totale du bien de ce que votre expérience aurait recueilli.

— Oui, c'est la bonne route; et si vous voulez m'aider, ce sera doublement bien. Nous parcourrons, chacun en pélerin, les rangs divers de la société; car il faut s'occuper du monde moral avant de penser au naturel.....

— C'est très-raisonnable, dit son mari en riant. Il est plus facile en effet de pénétrer les secrets des palais et des chaumières que celui des tempêtes ou des grottes de la mer.

— Bien; si vous partiez du point le plus élevé, et moi du plus bas, nous nous rencontrerions à moitié chemin; et je pense que nous parviendrions à découvrir par quel moyen tous les hommes pourraient danser au milieu des parfums et de la musique sans qu'aucun de leurs semblables ressentît sur une borne glacée les angoisses de la faim. Vous seriez roi, ministre, pair, et ainsi de suite jusqu'à l'état de simple marchand; moi je serais un petit Savoyard abandonné, montrant sa souris blanche; un pauvre, un fileur de coton, un domestique; et je parviendrais de rang en rang à la position de marchand où je vous retrouverais.

— Pourquoi, ma chère, vous placez-vous au bas de l'échelle de préférence à moi?

— Parce que vous seriez beaucoup plus long-temps à

apprendre comment on vit dans la pauvreté ; c'est une science que j'ai déjà acquise en grande partie, comme vous le savez.

— Puisqu'il nous est impossible, Létitia, d'errer à notre gré dans ce labyrinthe social, nous ferons ce que nous pourrons pour varier nos occupations. Une grande variété d'études et d'observations remplacera notre passage dans les différentes positions. Tout à l'heure vous me supposiez ministre ; que diriez-vous si je me consacrais au service de la couronne, c'est-à-dire, en d'autres mots, à celui du peuple ?

— Je dirais qu'à mon tour je vous servirais avec humilité..... avec dévouement! s'écria Létitia rougissant d'émotion. Vous savez.....

— Je sais qu'en m'épousant vous redoutiez surtout d'être entraînée dans la routine d'une oisiveté qu'on peut appeler aristocratique. Je sais qu'en renonçant à votre profession et à l'influence qui en était la suite, vous avez fait un sacrifice, et c'est ce motif, Létitia, qui, joint à quelques autres, m'a inspiré le désir de remplir un emploi, — afin que vous puissiez retrouver près de moi un autre genre de service public. Mais nous voici arrivés. Demain après le dîner je pourrai vous en dire davantage.

Létitia avait encore une expérience à faire ce soir-là; elle sentit combien il était pénible d'être déshabillée par une personne fatiguée et à demi endormie; elle se promit que les relations de société ne priveraient plus mistress Philips du sommeil qui lui était nécessaire, quoique lady Frances pût fort bien lui apprendre à rire aux dépens de l'absurde bonté d'une femme de qualité, prenant la peine de se débarrasser elle-même de ses vêtemens.

## CHAPITRE II.

### PASSE TEMPS.

Le cours d'expériences de lady F*** aurait pu être fort différent de celui qui maintenant s'ouvrait devant elle, si elle avait eu moins d'estime pour tout ce qui était stable. A l'époque des malheurs et de la mort de son père, — très-jeune encore, elle fut vivement pressée d'épouser M. Waldie, négociant, que le peu d'amis qu'avait conservés la pauvre orpheline jugeaient lui avoir fait beaucoup d'honneur en lui offrant sa main dans de telles circonstances, et prouvé une affection assez désintéressée pour mériter un retour plus flatteur. Létitia le refusa cependant, donnant à ses protecteurs la raison très-suffisante, qu'elle ne l'aimait pas, et gardant en elle-même, pour secrète justification, que la fermeté de ses principes et de sa conduite ne lui inspiraient aucune confiance. Ses impulsions étaient généreuses mais passagères; et il était en proie à une agitation intérieure qu'aucun but n'avait jamais absorbée, que la possession d'aucun bien n'avait adoucie. Il était impossible de prévoir la direction que les années lui donneraient; — de décider s'il serait un jour bienveillant ou égoïste. — Il pouvait devenir philanthrope, mais il pouvait aussi avoir le goût de la table, du jeu, des plaisirs ou de plusieurs autres choses, qui rendraient le sort de sa femme un véritable esclavage. — Et Létitia, que la passion n'aveuglait pas, comprenait que la liberté qu'il serait raisonnable d'accorder aux femmes,

se trouvait très-limitée, même dans la situation la plus heureuse, et que la seule espérance, laissée par les lois actuelles du mariage, repose sur la fermeté de principes aussi bien que sur les vues élevées des maris qu'elles choisissent. Bientôt après, M. Waldie fournit aux amis de Létitia l'occasion de l'accuser de légèreté par une conduite qui, dans sa propre opinion, prouvait moins l'inconstance de ses sentimens que la témérité de ses résolutions. Dès qu'il eut perdu l'espoir de réussir près d'elle, il demanda sa sœur aînée. Marie, qui l'aimait depuis long-temps, consentit à l'épouser, non sans être avertie par sa sœur des dangers que présentait son caractère: l'affection la plus tendre continua à les unir; elle parut même s'augmenter par cet événement. Marie était remplie de reconnaissance du refus que sa sœur avait fait; et Létitia était pénétrée d'une compassion mêlée de respect, lorsque, témoin de son dévouement pour son mari, elle ne pouvait étouffer la voix secrète qui lui disait, que le premier penchant de M. Waldie ne s'était pas éteint plus vite pour avoir été si brusquement réprimé. Mais Marie était persuadée que son mari l'aimait autant qu'il pouvait aimer une personne qu'il voyait sans cesse; elle se trouvait beaucoup plus heureuse qu'elle n'aurait pu l'être sans lui, si bien qu'elle se regardait, et que tous ceux qui la connaissaient la regardaient aussi comme très-favorisée du sort.

M. Waldie était déjà riche en commençant sa carrière. Peu de maisons dans la Cité faisaient des affaires plus considérables. Son habitation de Londres, située dans le quartier qui avoisine Surrey, était élégante et dans une belle position; sa femme et lui avaient chacun leur voiture. La surprise était générale durant les quatre années que Létitia passa au théâtre, qu'un

beau-frère si opulent la laissât recourir à un tel moyen d'existence. M. Waldie répétait souvent et avec vérité, qu'il ne dépendait pas de lui de l'en empêcher; et alors on ne tarissait pas sur l'amour irrésistible des beaux-arts et sur le goût d'indépendance qui l'entraînaient dans de tels écarts. Les deux sœurs savaient seules que cette conduite était motivée par d'assez bonnes raisons, sans compter celles qui n'auraient jamais permis à Létitia de vivre des bontés d'un beau-frère, même aussi généreux que l'était M. Waldie. Quand elle fut devenue lady F***, on ne parla plus de ses écarts et de ses bizarreries qu'avec la réserve convenable.

Lady Frances ne concevait pas pourquoi Letitia donnait l'épithète d'oisive à son existence actuelle, et semblait penser que sa plus sérieuse affaire était de causer et de jouer avec les enfans de sa sœur. Aux yeux de lady Frances aucune vie ne pouvait être aussi occupée, aussi remplie que celle d'une personne de haut rang, pendant la saison de Londres. Il lui semblait que les gens du peuple avaient, au milieu de leurs occupations, plus de loisir qu'elle n'en possédait elle-même. Le garçon boulanger ne trouvait-il pas quelques minutes pour causer avec la fille de cuisine? le marchand de poissons ne s'appuyait-il pas, les bras croisés, sur son étalage? Le marchand lisait tranquillement le journal derrière le comptoir; son commis s'arrêtait dans le Strand pour regarder les caricatures, tandis qu'une femme, dans sa position, ne pouvait jamais parcourir, dans la matinée, tous les magasins qu'elle avait le projet de visiter, sans manquer une ou deux expositions; et que personne ne descendait Regent-street avec une précipitation égale à celle de lord B. ou du duc de C., si ce n'est le facteur du journal ou celui de la poste. Pour elle, pendant des semaines entières, elle avait eu l'intention d'aller voir la

pauvre lady Y*** qui était âgée et souffrante sans pouvoir trouver le moment; et cependant Létitia, dont les goûts étaient si variés, se plaignait de n'avoir rien à faire; on aurait pu la croire suffisamment occupée avec ses livres, sa harpe, son chant; elle avait soin de cultiver sa voix, et des relations sociales très-étendues; mais elle venait encore de prier son mari de lire de l'allemand avec elle; et chaque matin on les voyait, comme deux écoliers, feuilleter un dictionnaire avant que sa Seigneurie sortît. De plus, elle instruisait la jeune Française qu'elle avait près d'elle, — peut-être voulait-elle en faire la gouvernante des enfans de sa sœur. Ils étaient à la vérité très-gentils, et il était tout simple que Létitia les aimât. Mais n'était-ce pas trop que de se refuser à une course à cheval à Hampton-Court, parce qu'elle leur avait promis de les mener ce jour-là à Windsor avec elle. Ce qui était plus fâcheux encore, c'est que son mari commençait à prendre aussi la manie de croire qu'il n'était jamais assez occupé.

— Vous ne lui entendrez plus rien dire à ce sujet, observa tranquillement le comte; Henry ne manquera plus désormais d'occupation. Il a accepté une place.

— Pauvre Létitia! s'écria en riant lady Frances. Elle va avoir plus de temps que jamais à sa disposition, à moins que Henry ne la prenne pour son secrétaire.

— Il pourrait faire un plus mauvais choix, répondit le comte; malgré l'orgueil que vous lui supposez, Henry ne dédaignera pas de consulter sa femme sur les affaires dont il va être chargé. S'il connaît mieux la théorie et la pratique de cette fonction, elle sait mieux juger l'esprit de la société en général, et celui de chaque individu en particulier.

— C'est tout simple, Monsieur, puisqu'elle a été obligée de faire une étude approfondie de la nature humaine.

Quand Henry s'occupera d'obligations et de créances, elle jouera *Porcia*; quand il étudiera ses assurances, elle trouvera dans *La Tempête* quelque chose qui viendra fort à propos; et elle doit avoir à sa disposition de très-belles scènes de contrebandiers.

— C'est vrai. Henry sentira combien il est heureux pour un homme en place de posséder une femme qui allège son travail, et en est elle-même la plus douce récompense.

Cette pensée se présenta parmi beaucoup d'autres à l'esprit de lord F***, quand il chercha Létitia pour lui dire que l'affaire était conclue, et qu'il prendrait sans délai possession de l'emploi. Il la trouva dans le salon de musique avec Thérèse et les trois petits Waldie. Le plus jeune assis sur la table jouait avec les cheveux de sa tante, tandis qu'elle expliquait à l'aînée ce que le vieil homme de Bewick faisait dans le cimetière. La seconde, assise sur les genoux de Thérèse, babillait en français, ce qu'elle faisait presque aussi bien qu'en anglais. Le son confus de ces douces voix accueillit lord F*** quand il entra dans la chambre. Les la, la, la, de l'enfant, le babil de sa sœur interrompu par les caresses de Thérèse, les questions et les explications au sujet de Bewick firent préférer à l'oncle de garder le silence. Létitia se tourna enfin vers lui, en disant :

— Je ne le puis, il faut y renoncer. Aucune parole ne peut donner à un enfant l'idée de la vieillesse, de la mort et d'un cimetière.

La petite fille regarda son oncle d'un air désappointé, comme pour lui demander l'éclaircissement désiré. Il ne put s'empêcher d'essayer. Il apprit qu'elle était entrée le matin dans l'église de Brixton, qu'elle y avait vu quelque chose. Il fallut un peu de temps pour savoir si c'était un mariage ou un enterrement : ce qui amena la de-

scription de ces deux cérémonies, puis une question.

— Pourquoi les gens qui se marient sont-ils en blanc, et ceux qu'on enterre en noir?

Pendant que son oncle lui répondait, elle se pencha sur la gravure.

— Ce petit garçon qui tient son cerceau va-t-il être enterré? ou bien est-ce le vieillard?

— Non, ils ne sont encore morts ni l'un ni l'autre; mais le vieillard le sera bientôt, car il est très, très-vieux.

— Mais a-t-il été jeune autrefois?

Il fut impossible à lord F*** de rester aussi sérieux que le sujet l'exigeait; de plus, il commençait à en apercevoir toute la difficulté, il l'abandonna.

— Monterons-nous à cheval? demanda Létitia à lord F*** en le voyant regarder à sa montre. J'enverrais Thérèse dans sa chambre avec les enfans.

— Nous pourrions les prendre avec nous. Cette matinée sera la dernière que je pourrai, d'ici à quelque temps, consacrer à vous et à vos parens.

— Je suis très-contente que vous veniez, répliqua Létitia; peut-être serons-nous quelques semaines sans voir Marie.

Dès qu'ils furent en voiture, lady F*** lui dit que Waldie était si troublé et paraissait si malheureux, que sa femme cherchait à le décider à quitter sa maison pendant quelques jours. Elle était persuadée que des entreprises trop considérables avaient mis de l'embarras dans ses affaires; et il ne faisait aucun effort pour expliquer autrement l'accablement dans lequel il était plongé.

—Vous feriez bien de les mener avec vous à Weston, dit lord F***; — la présence de votre sœur serait une consolation pour vous pendant mon absence.

— Ce ne sera pas ainsi, dit Létitia en souriant. Je

n'irai pas me divertir tandis que vous serez occupé d'affaires serieuses. Je resterai à Londres jusqu'à l'epoque où vous pourrez me conduire vous-même à Weston.

Létitia ne voulut rien écouter sur la chaleur, la solitude de la ville, et l'isolement auquel elle serait condamnée pendant que son mari s'initierait à ses nouvelles fonctions. Elle ne voulait pas quitter Londres avant lui, et on décida qu'il en serait ainsi, parce que ce n'était pas un des points sur lesquels la volonté de sa Seigneurie etait irrévocablement fixée.

— Voici papa ! s'écria l'aîné des enfans en quittant la portière, et se jetant au cou de sa tante au moment où on entrait dans l'allée qui conduisait chez M. Waldie.

— Oui, c'est votre papa. Je suis étonnée qu'il rentre aujourd'hui, si long-temps avant l'heure du dîner.

Waldie était immobile, les bras croisés ; il regardait sans rien voir. Le bruit des roues de la voiture le tira de sa rêverie. Dès qu'il les eut reconnus, il parut s'occuper de ses arbrisseaux, et s'éloigna de la maison. — Marie vint au-devant d'eux avec un doux sourire, qui ne pouvait voiler sa secrète inquiétude.

— Va avertir ton père, ma chère ; il n'a pas vu la voiture. Va, prie-le de venir.

Mais l'enfant ne se pressait pas d'obéir. Plus on lui ordonnait d'aller, et plus elle se serrait contre sa mère.

— Nous irons ensemble, dit Létitia prenant le sentier où Waldie etait à demi-caché au milieu des arbustes. Quand il vit qu'il ne pouvait plus les eviter, il vint les joindre, et leur prit la main ; mais son front etait chargé de nuages. Sa femme, cherchant à dissimuler le trouble qu'elle ressentait elle-même, fit remarquer combien les lauriers de Portugal avaient souffert de la grêle.

— Ils sont perdus, regardez ! Pas une feuille qui ne s'ecrase en poussière sous mes doigts, dit Waldie arra-

chant quelques branches, et en broyant les feuilles. J'aimais ces lauriers, et il faut les voir détruits ainsi.......... Que la grêle soit maudite! murmura-t-il entre ses dents.

— On m'a dit qu'il y avait eu beaucoup de dégâts dans le Kent, observa lord F***.

— Dans le Kent! Vous pourriez penser en le voyant qu'il a été traité comme Gomorrhe. De jeunes plantations réduites en cendre dans l'espace de plusieurs milles; les bourgeons brisés ou noircis plus encore que mes lauriers. Maudite tempête!

Et les houblons, allait dire lord F***; mais mistress Waldie posa son doigt sur ses lèvres, il se tut sur-le-champ, et Waldie jeta sur sa femme un regard qui la fit pâlir. Pour les laisser mettre plus à leur aise, lord F*** entra dans les détails des malheurs que la grêle avait causés à Weston; et, passant peu à peu à d'autres sujets, il s'étendit sur les divers embellissemens qu'il projetait, et finit par inviter les Waldie à y venir et à jouir de cette habitation pendant le peu de semaines où elle offrait le plus d'agrémens. Les yeux de Waldie errèrent sur ceux qui l'entouraient, comme s'il soupçonnait un complot formé pour le distraire et l'amuser, puis il déclara brusquement qu'il lui était tout-à-fait impossible de s'éloigner de chez lui. A peine prononça-t-il une autre parole, même lorsqu'il resta seul avec lord F***, les deux sœurs étant entrées dans la serre, et les enfans s'étant efforcés de courir pour être plus vite loin de leur père.

— Ne le trouvez-vous pas très-effrayant, très-changé? demanda Marie à sa sœur d'une voix tremblante.

— Il est certainement très-différent de lui-même; ce matin quelque chose l'a troublé. Mais il ne faut pas vous exagérer ce qu'il éprouve. Vous savez que personne ne

varie plus que lui d'une heure à l'autre. Il sera peut-être demain d'une humeur tout opposée.

Marie secoua la tête, et pria Létitia d'examiner tout de suite ce qu'elles étaient venues voir : elle aurait été fâchée que son mari pût penser qu'elles s'occupaient de lui. Létitia arracha une fleur de la plante dont il était question, et la porta à lord F*** en lui demandant s'il y en avait de semblables dans la serre de Weston.

— Vous feriez bien de la prendre, dit Waldie ; elle a besoin d'être en serre ; et nous n'en aurons plus quand nous déménagerons.

— Déménager ! dit sa femme à voix basse.

— Oui, ma chère. Est-ce que vous voudriez rester ici ? J'y vois détruire par l'intempérie des saisons toutes les choses qui me plaisent. Et vous savez que je déteste une habitation aussi découverte que la nôtre que voilà dépouillée de tout ombrage. Voyez celle d'Erpingham, qu'on aperçoit au-dessous de nous, au milieu de ces beaux sycomores.....; voilà une demeure agréable : on y passerait la vie entière sans jamais s'en lasser. Mais ici l'existence serait écoulée avant que les arbres eussent atteint la hauteur du toit. J'irai loger dans la Cité.

— Cependant, dit lord F*** en souriant, vous serez encore ici dans cinq ans. Quand les gelées seront passées, vous aimeriez trop cette jolie propriété pour vouloir la quitter.

— Maudites soient les gelées ! fut la réponse.

— Vous n'êtes pas sorti aujourd'hui, Waldie ? dit lord F***. Vous auriez probablement appris que j'ai accepté la place.....

— Au ministère du commerce ? — Tout le monde en sera satisfait. — Peut-être vous attendez-vous à des fe-

licitations; mais, sur mon ame, je ne sais trop que vous dire. Il y a une malédiction attachée au commerce. On regarde comme un honneur d'être un négociant de la Grande-Bretagne, ou de se trouver à la tête de cette partie de sa législation; mais je désire, Mylord, que vous et moi n'ayons pas de motifs de nous en repentir.

— Je sais, Waldie, que je rencontrerai beaucoup d'embarras, — peut-être quelques abus; et j'acquerrai certainement des lumières pénibles sur les malheurs de notre pays. Cependant j'ai accepté, ou plutôt nous avons accepté cette place; car Létitia restera à Londres tant que les affaires m'y retiendront.

— Je suis enchantée que vous permettiez aux femmes de partager de telles fonctions, dit Létitia avec un doux sourire. Qu'il vienne du bien ou du mal, mon frère, il n'est pas juste que nous portions un double poids de l'un, et que nous ayons seulement la moitié de l'autre; ce qui arrive quand nous sommes éloignées de cette portion des chagrins de nos maris.

— Les peines et les inquiétudes se doublent, dit lord F***.

— Et les soucis, et les secrets combats et la douleur aussi, continua Létitia, quand les femmes sentent qu'elles ne peuvent ni consoler ni soutenir, et qu'elles-mêmes sont sans appui. Si cette position devenait la mienne, j'irais à Weston sans dire un seul mot.

— Ma chère, dit Waldie, si vous vouliez aller avec les enfans à Weston? Je reste à Londres, mais.....

— Il est fort inutile que nous allions à la campagne à moins que vous..... vous.....

— Alors nous passerons l'été ici. Je vous remercie, Mylord; je vois que nos deux femmes préfèrent rester.

M. Waldie reprit une apparence de gaieté en conduisant lady F*** à sa voiture. Et la première fois que les

arbres permirent de l'apercevoir, Létitia le vit qui posait le bras de Marie sous le sien, et reprenait avec elle le chemin de sa maison.

— Il est impossible que la gelée l'ait ainsi bouleversé, dit Létitia à son mari ; ce n'est qu'un prétexte.

— La gelée ne frappe pas seulement les lauriers de Portugal, répliqua lord F***. N'avez-vous pas remarqué de quelle manière votre sœur m'a empêché de parler du houblon?

— Et que lui importe le houblon? Ah! je commence à comprendre. Les spéculations le perdront; ce ne sera ni le vin, ni le jeu.

— Doit-il donc être ruiné? demanda lord F***.

— Oui. Le succès même est un immense malheur, quand sa source est une spéculation. C'est la perte de la paix de l'ame.—Si le paradis était placé dans une île que la mer pût engloutir à chaque instant, qui voudrait l'habiter? O pauvre Marie!

## CHAPITRE III.

### DISCUSSION.

Chaque semaine l'intendant envoyait un rapport détaillé des embellissemens de Weston; de l'ordre qu'on s'efforçait de mettre partout dans l'espoir de mériter l'approbation de milady; et de l'impatience avec laquelle les fermiers et les villageois attendaient l'arrivée de leurs Seigneuries. Le départ de leurs amis et de leurs connaissances eut lieu successivement; et Londres devint enfin ce que les habitans de Westminster appellent un dé-

sert, quoiqu'un enfant pût éprouver quelque difficulté à découvrir un rapport entre Londres dans cet état et les endroits solitaires, où les animaux féroces attendent le passager isolé. Chaque soir mistress Philips s'étendait sur les délices des cascades, les charmes de la campagne et les inconvéniens de la ville durant l'été — Cependant ses maîtres ne semblaient pas penser à partir. — Quelques semaines dans l'automne! c'était là toute leur espérance. Et comment vivre jusque-là? elle ne le savait pas. Mais lady F*** était si loin de désirer que l'existence de Philips fût abrégée, qu'en apprenant son mécontentement elle prit aussitôt les mesures nécessaires pour la renvoyer à sa maîtresse chérie, lady Frances, qui, de son côté, n'avait joui qu'à moitié des plaisirs de Brighton, n'ayant personne qui présidât à sa toilette avec un goût qu'elle pût regarder comme le soutien et l'égal du sien. La joie que Philips éprouva en montant en voiture fut partagée par ceux qu'elle quittait, et celle qu'elle allait retrouver.

Philips avait raison; ses talens n'étaient pas appréciés dans sa nouvelle place, et elle ne pouvait pas espérer de former sa nouvelle maîtresse. Comme tous les grands génies, Philips ne se contentait pas de la simple bienveillance; elle languissait quand elle était privée de sympathie, de conformité d'opinions, et surtout d'éloges. Dans ce moment Londres ne pouvait lui en offrir aucun qui fût digne d'elle.

Thérèse chanta plus gaiement que jamais en arrosant les fleurs de Létitia. Le vieux prêtre avait reçu plus d'un aveu dans lequel il remarquait les germes d'une envie et d'une jalousie naissante, tandis qu'elle n'y voyait que de la crainte et un léger éloignement. Une longue lettre adressée à son père l'instruisit de sa promotion à la place de mistress Philips, et de l'augmentation de

gages qui en était la suite ; — de son projet de prendre quelques leçons de coiffure, à présent que ce talent pouvait être utile à sa maîtresse, et qu'elle devait l'acquérir. Elle ajouta combien elle serait heureuse, quand ce devoir serait rempli, d'envoyer assez d'argent pour mettre Annette à l'école, et peut-être même pour placer une nouvelle couche à la disposition de son père. — Quelle joie elle répandrait dans la maison !

Les visites passagères du comte jetaient une agréable diversion dans leur intérieur ; et combien lui-même fut satisfait lorsqu'en entrant un soir assez tard dans la bibliothèque, il trouva Létitia remplissant la charge de secrétaire de son mari, consultant des livres, prenant des notes, et préparant des matériaux pour une réponse à une députation qu'il devait recevoir le lendemain matin.

— J'espère, dit-il en riant, qu'un travail assidu a pour vous autant de charmes que vous lui en supposiez. Avez-vous déjà pensé à en solliciter une division plus égale, — à demander que les places soient plus multipliées ?

— Que le ciel nous en préserve ! s'écria Létitia. Augmenter les places à présent, quand un cri général s'élève contre les emplois et ceux qui les occupent ! Il y aurait de quoi nous faire lapider.

— Et cette augmentation n'est pas nécessaire, dit lord F***. Qu'importe que des esprits peu éclairés confondent l'odieux d'une sinécure avec l'honneur de remplir un emploi laborieux ; qu'importe que le peuple n'ait pas encore appris à distinguer la chenille du ver-à-soie ; bientôt on accordera aux serviteurs de la nation la reconnaissance qui leur est due. Tout ce qui nous manque en attendant, c'est une plus égale distribution dans les charges du gouvernement.

— Tout ce qui nous manque, mon fils ! mais c'est

beaucoup. N'est-ce pas une absurdité qu'un gentilhomme, habitué au simple maniement de ses affaires particulières, se trouve tout à coup chargé de celles d'un royaume, — fardeau sous lequel tant d'hommes ont succombé! Voyez votre ancien ami de collège, lord H***, qui bâille la moitié du jour sur la route de Brighton, et promène ses chevaux l'autre moitié, tandis que du matin au soir vous êtes assis à votre bureau, la plume à la main.

— Ce n'est point une peine pour moi, Monsieur. Un de mes plus grands chagrins, depuis que mes voyages sont terminés, était de n'avoir rien à faire de mieux que ce que je faisais.

— Eh quoi, répondit le comte en riant. Étudier, devenir un homme accompli, être amoureux et se marier; que vouliez-vous donc faire de plus?

— Tout cela, Monsieur, est devenu une excellente préparation, pour la place que je remplis, par la manière dont les choses ont tourné; mais je ne savais pas qu'il en serait ainsi; et je me demandais continuellement, Létitia me demandait aussi quels étaient la fin et le but de mes occupations.

— J'ose dire, répliqua le comte, que c'est là le secret de la peine que vous eûtes à obtenir sa main, n'est-ce pas, Létitia?

— Cela est vrai, répondit-elle en rougissant. Dieu sait combien il m'était pénible d'élever une difficulté; mais je n'osais pas abandonner la mission que la nature avait sanctifiée en moi, sans m'assurer que d'autres moyens de servir mes semblables me seraient laissés. S'il existe, dans ce siècle, une voix plus capable que toutes les autres de réveiller la conscience, c'est le cri de l'humanité négligée. Il a frappé la mienne; retomber dans son apathique sommeil ne lui était plus possible, et votre

fils même ne put calmer ses craintes, qu'en promettant que nos efforts réunis tendraient au bonheur de tous aussi bien qu'au nôtre.

— Ainsi, ma chère, vous vous êtes mariée pour être utile; — c'est la seule raison?

— Non, non, je n'étais pas inutile avant. Je me suis mariée... par la même raison que votre fils. Seulement elle ne m'a pas fait oublier mon devoir. Voilà tout.

— Ah, ma chère amie! quelque prix que vous attachiez à l'art que vous professiez, vous ne savez pas de quel trésor vous avez privé la société en vous enfermant ici. N'ai-je pas vu ce sot colonel Bibber, devenir, sous votre influence, bon patriote pendant trois heures entières; et le pauvre lord H., dont nous parlions tout à l'heure, devenir presque magnanime, dans le même espace de temps? Ces hommes, et plusieurs centaines d'autres, vous doivent, ma chère enfant, la plus grande partie des vertus qui se sont insinuées dans leur cœur pendant ces cinq dernières années.

— S'il en est ainsi, dit lord F***, quel effet ne produisait-elle pas sur des ames meilleures?

— Celui que les beaux-arts sont destinés à produire, dit Létitia. Ils sont bien coupables ceux qui les déshonorent, — qui ne voient en eux rien au-delà de l'apparence extérieure, la couleur, les sons, le mouvement; qui placent sur le même niveau un kaléidoscope et la transfiguration de Raphaël; — qui n'admirent pas davantage une symphonie de Mozart qu'une harpe Eolienne; — et qui ne peuvent faire un choix entre un bouffon vulgaire et Kean dans Hamlet. Celui qui ne sent pas que les beaux-arts sont les plus éloquens interprètes du vrai et du beau, ignore l'étendue des services qu'ils ont rendus aux hommes. Il sera à la fois surpris et amusé du point de vue sous lequel j'envisage ma pro-

fession, et il ne croira pas que j'aie pu hésiter à la quitter pour épouser lord F***.

— Vous étiez convaincue que vous aviez reçu la mission d'être utile à vos semblables par le moyen des beaux-arts; et vous aviez raison, ma chère; vous l'avez prouvé en faisant du colonel, un patriote, et du petit lord, un héros.

— Si leur métamorphose ne dura que trois heures, ce n'est pas ma faute, mais celle des usages qui placent quelquefois le but et les moyens à une distance aussi grande que si leur rapprochement devait mettre l'univers en péril. Nous serions sages d'imiter sur ce point l'homme non civilisé. En marchant au combat, les sauvages indiens chantent et dansent; et tant que les prières conservent le pouvoir d'inspirer la dévotion, on les voit partout servir de prélude, dans les assemblées publiques, aux affaires de la nation. Mais nous, nous passons d'un oratorio à un dîner; nous allons nous coucher après une tragédie, et nous quittons les marbres de lord Elgin pour visiter les magasins du Regent-Street; d'un autre côté, si une question importante d'intérêt général doit être débattue, ou une grande entreprise nationale formée, la dernière pensée qui se présentera à l'esprit de ceux qui dirigent ces opérations sera de chercher à donner une direction spirituelle aux passions, d'élever les sentimens, d'animer enfin toutes les facultés par les moyens que la Providence nous a accordés pour atteindre ce but. — Je sais que cette union d'efforts ne produirait encore qu'un effet partiel. — Je n'ignore pas que le bill de réforme n'aurait reçu qu'un faible soutien des diverses méthodes qu'on aurait pu employer à présent; mais il n'en sera pas de même dans la suite, quand les hommes auront appris la véritable mission des beaux-

arts et connaîtront la dernière fin des réformes politiques. — Alors, dans quelques siècles, peut-être, — si une nouvelle question d'un changement dans la constitution vient à être posée, l'assemblée qui sera appelée à en délibérer pourra choisir d'un commun accord, parmi les usages précédens, ceux qu'elle jugera les plus propres à adoucir les animosités, à bannir les vues étroites de l'intérêt personnel, et à placer l'ame dans cet état de calme, qui la met au-dessus des vaines agitations du monde, et qui convient seul aux législateurs d'un empire.

— Dans ce temps-là, dit lord F*** on n'aura plus l'absurde inconséquence d'admettre la noble influence des beaux-arts, et de mépriser ceux qui les professent.

— Mais ce mépris n'est-il pas, dès à présent, purement nominal? demanda Létitia. N'est-ce pas en confondant la profession avec les vices des professeurs qu'on se croit en droit de la dédaigner?

— Ces vices mêmes sont causés par la manière dont la profession est traitée.

— C'est vrai, comme tous ceux qui semblent appartenir à un état quelconque, — comme les fautes particulières de certaines classes, — telles que l'avarice des Juifs, les mensonges des voyageurs, l'orgueil d'esprit des sectaires et la vanité des auteurs. Quand les préjugés seront assez détruits pour qu'aucune classe ne soit exposée à l'insulte d'une fausse déférence ou d'un mépris déclaré, on n'aura plus de motifs de reprocher aux peintres, aux musiciens et aux acteurs, leur tendance à un amour propre excessif, et l'on verra en même temps tomber dans l'oubli tous les dictons contre les Juifs, les méthodistes, les voyageurs et les poètes.

— Les membres de notre chambre des pairs s'honoreront peut-être aussi, dit lord F***, de cultiver les beaux-

arts; un jour viendra où nulle classe de la société ne pourra rester oisive; et l'aristocratie ne saurait choisir d'occupation qui lui convienne mieux.

— Si vous prêchez, dit le comte, à ceux d'un rang égal au vôtre, cette doctrine que tous doivent travailler, ils vous demanderont où vous avez puisé un tel système? — et si vous êtes intimidé par les clameurs du peuple?

— Je leur répondrai, Monsieur, que je ne suis pas effrayé de ses clameurs, mais touché de sa position; et que la doctrine que je soutiens ne m'est dictée par aucune classe en particulier, mais dérive de la nature de l'homme et de la société. Le cœur le plus insensible s'attendrirait au récit des malheurs qui sont venus à ma connaissance depuis que je suis en place; mais je suis convaincu qu'un grand nombre de ceux qui souffrent donnent à leurs plaintes une fausse direction.

— Il doit cependant exister de nombreux motifs de plaintes, dit Létitia, puisque vos institutions ont amené l'opposition d'intérêts qui divise maintenant tous les rangs de la société. Ils devraient marcher d'un commun accord....

— Cette opposition d'intérêts, ma chère, vient de la pénurie des premières nécessités de la vie. Si les alimens étaient en proportion suffisante avec la population, les états et les intérêts fussent-ils aussi variés que les esprits qui les adoptent, soutiendraient et élèveraient chaque individu d'une extrémité à l'autre de la société. Mais tant que le manque de nourriture se fera sentir, les hommes se l'arracheront réciproquement; soit qu'on les confonde ensemble dans nos villes manufacturières, ou qu'on les distribue avec ordre dans les établissemens moraves. — Vous aurez l'harmonie quand vous aurez l'abondance; — la lutte des intérêts est la suite du

besoin; et c'est une folie de regarder la concurrence comme la cause du mal, et d'en chercher le remède dans l'association.

— Sans doute; mais peut-il être juste que des milliers d'hommes, mourans de faim, offrent à l'envi l'un de l'autre leur travail pour un morceau pain? que dans ce moment, tant de familles s'entassent dans leur litière de paille, sans avoir soupé....., tandis que nous..... ah! je souffre du luxe qui m'entoure..... Ces glaces, cette harpe, ces lampes, mes vêtemens mêmes, tout me fait honte.

— Si nous renoncions sur-le-champ à tout ce superflu, ma chère, il ne se changerait pas en alimens; et lors même que nous ferions cet échange, ce serait seulement prendre le nécessaire de quelques-uns pour le donner à d'autres dont le besoin ne peut pas être plus grand. Croyez-moi, l'inégalité de conditions qui nous afflige est plutôt réprimée qu'augmentée par la concurrence. C'est elle qui égalise les profits de l'industrie, et accroît ses productions bien loin de les diminuer.

— Mais alors, d'où vient cette misère? quelle est la cause de cette affreuse différence de positions?

— La misère est causée par le manque d'alimens.

— Bien; d'où vient-il ce manque d'alimens?

— De la tendance générale qui augmente le nombre des consommateurs plus rapidement que la masse des objets de consommation.

— Mais si, en se réunissant tous, on pouvait obtenir une plus grande quantité de grains...

— En supposant qu'on y parvînt, — si ce travail général n'arrêtait pas aussi la marche progressive de la population, il n'apporterait à nos maux qu'un soulagement temporaire, et, s'il entraînait l'entière égalité des

rangs, je suis convaincu qu'il nous placerait dans une position plus fâcheuse que la nôtre, en desséchant les sources de l'esprit d'entreprise et d'industrie, et en amenant peu à peu la société à un déplorable état d'égalité qui finirait par faire de la nation entière une réunion de mangeurs de pommes de terre et de buveurs d'eau à demi vêtus.

Le comte demanda s'il avait entendu parler depuis peu de la société d'union, formée dans les environs de Weston.

—Oui, répliqua lord F***; ils sont en pleine jouissance des bienfaits de la concurrence. Ils attribuent leur prospérité à la réunion de leurs efforts; mais, dans le fait, c'est une grande association luttant avec d'autres moins considérables. Ils ne comprennent pas combien leur position respective serait altérée, si, absorbant tous leurs rivaux dans leur propre entreprise, ils ne mettaient nulle borne à leur nombre, tandis que la force des choses oppose des obstacles continuels à l'augmentation de leurs capitaux.

— Mais ne pourrait-on pas, ayant un univers devant soi, prévenir l'accroissement des membres de la société et éluder les barrières qui empêchent les capitaux de s'augmenter?

— On le peut certainement, ma chère; mais l'égalité des conditions n'est pas nécessaire pour y parvenir. La concurrence est plus propre que l'association à nous rendre prudens et prévoyans; et il vaut mieux employer notre activité à transporter le surplus de la population dans des régions éloignées et fertiles, ou à verser les produits de ces mêmes pays parmi nous, que de perdre de plus en plus nos capitaux en retournant continuellement dans notre île des terres d'une qualité inférieure.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vos fermages pre-

naient avec le temps plus de valeur? et les revenus des propriétaires n'ont-ils pas toujours été en augmentant sous le système actuel?

— Les deux faits sont exacts; mais ils sont uniquement la conséquence des qualités différentes du sol. La culture de chaque terrain d'une nature inférieure tend à abaisser les profits et à élever les rentes. Nul plan de partage intérieur ne peut changer la loi par laquelle les retours vont toujours en diminuant par rapport au capital.

— Quelle sera donc l'issue du système actuel?

— Il y a deux extrêmes auxquels tendent, chacun de leur côté, les systèmes de l'égalité et de l'inégalité des biens, tant qu'ils entraînent la pénurie des vivres en employant seulement les produits de notre propre sol. Avec le partage égal, on arriverait à se disputer des pommes de terre, ou un aliment d'une moindre valeur, s'il en existe. En continuant la marche présente, tous les capitaux finiraient par être dans les mains des propriétaires et des receveurs d'impôts. Ce système doit donc être changé, non en décourageant la concurrence, en abolissant la propriété particulière, mais en dégageant les objets de première nécessité de toutes entraves et en proportionnant le nombre des consommateurs à la quantité des ressources. La voie la plus sûre d'abaisser le revenu des propriétaires et d'accroître les profits des cultivateurs est de puiser des grains à une source plus abondante que celle de nos terres médiocres; je vous le prouverai par chiffres la première fois que mon homme d'affaires m'enverra les comptes de mes fermiers.

— Combien de fois, s'écria Létitia, je me suis souvenue de ce village morave où nous avons passé un jour! on trouve là l'aisance, l'abondance, tout ce qui fait l'agrément de la vie; chacun s'y sent appuyé par le secours de tous.

— Êtes-vous bien sûre, Létitia, que rien, dans la situation et les détails de cet établissement, n'a contribué à détourner votre attention des principes sur lesquels la société est constituée? Rappelez-vous le coucher du soleil, cette soirée délicieuse, cette lumière dorée se jouant sur des collines de gazon, au-dessus du toit des Moraves. Souvenez-vous de l'admiration que vous ont causée les réglemens intérieurs, — l'uniforme des femmes, leur musique religieuse et la simplicité de leur manière de vivre, et souvenez-vous aussi que tout cela n'a rien de commun avec le principe de l'association.

—Les perfections des Moraves ne doivent pas plus être attribuées à la communauté des biens que les absurdités des Trembleurs, observa le comte. La belle voix des uns, la danse ridicule des autres, n'a rien à démêler avec la distribution de leurs fortunes.

— Pas plus que les statuts des Harmonites, continua lord F***. — Les partisans de M. Owen ne veulent pas, avec justice, être confondus avec les Moraves, les Trembleurs et les Harmonites; ils sont éloignés de toute superstition. On n'en trouve aucune parmi eux sous la forme d'usages religieux ou de célibat. Cependant ils sont portés à incorporer dans leur système des choses qui lui sont tout-à-fait étrangères, et qui servent à leur insu, je n'en doute pas, comme d'amorce pour lui donner une plus grande étendue. Mais ils doivent plus de conversions qu'ils ne le supposent à leurs promesses d'habitations, de lieux de plaisirs, de cafés, de lampes d'albâtre, et ainsi de suite. Tout ce qui m'étonne, c'est qu'un plus grand nombre ne soient pas séduits par de telles descriptions accompagnées de perspective d'aisance, de loisir, et de tant d'autres biens qu'on peut obtenir dans un court délai, tandis qu'un pauvre homme n'a maintenant qu'une bien faible chance d'en voir jouir les enfans de ses enfans.

— On pourrait aussi, avec le système que nous suivons, avoir dans chaque maison des lampes d'albâtre et des meubles de prix, observa le comte, si l'on pouvait obtenir assez de nourriture pour conserver à l'intérêt du capital en mouvement son taux naturel ; et nous aurions l'aisance et le loisir si notre nombre était réduit dans de justes limites. Il n'y a pas très long-temps que les bas et les souliers n'étaient portés que par les gens riches ; nos paysans s'en servent à présent : ce qui prouve que notre capital s'est accru par la concurrence. Si la multitude a peu d'aisance et pas de loisir, c'est la faute du surcroît de la population ; mal qui serait aggravé plutôt que diminué sous un système dont l'essence est de faire porter le fardeau de chaque individu par tous. Nul homme ne se ferait scrupule de placer vingt de ses enfans à la table d'un établissement commun jusqu'au moment où il s'apercevrait trop tard que les effets salutaires d'une association sans bornes ne peuvent compenser le manque de produits des terres médiocres et la nouvelle impulsion donnée à la population. Le travail de ses enfans et de ses petits enfans ajoutera de plus en plus à la masse commune ; il faudra abandonner d'abord la soie et les marbres, ensuite le drap et les glaces ; on arrivera à la bure et aux assiettes de bois, puis aux haillons, aux pommes de terre, à l'eau, et alors....

— Alors il y aura une lutte universelle ; et si quelque chose lui survit la concurrence renaîtra, la société se relevera par elle, et parviendra peut-être à un état où l'on pourra spéculer sur l'usage général de l'albâtre et de la soie.

— Eh bien, s'écria Létitia, je demanderai à examiner les comptes de votre homme d'affaires et à recevoir quelques éclaircissemens à ce sujet ; je n'aime pas du tout notre position présente. Vous dites que si nous ne changions pas de système, tous les produits finiraient par se

trouver entre les mains des propriétaires de terres et des receveurs d'impôts.

— Oui, ma chère : mais par changement je n'entends pas une réaction soudaine et violente. Tout peut encore être remis dans une bonne route par des mesures prises à temps, l'abolition des entraves qui gênent l'industrie, et une instruction plus généralement répandue. Il n'y a rien dans un tel plan qui puisse blesser la dignité publique ni la sûreté individuelle, rien qui puisse affaiblir la sécurité de la propriété, ni menacer les droits d'aucune classe; bien au contraire, car la propriété n'est jamais plus en sûreté qu'au milieu de l'abondance, et les droits ne sont jamais si bien respectés que lorsque la tentation de les enfreindre n'existe pas.

— Ce que vous entendez par changement est alors une marche progressive qui éloigne toute crainte de subversion.

— Précisément; c'est le mouvement d'une société déjà avancée vers un état plus élevé; une telle progression n'est-elle pas aussi belle en théorie que nécessaire en pratique?

De ce moment les progrès de la société, depuis longtemps l'objet des rêveries de Létitia, sur lesquels elle avait souvent réfléchi, commencèrent à se présenter à son esprit avec plus de clarté, et devinrent le sujet de la plus grande partie de ses conversations, quand elle se trouvait avec des personnes qu'elle pouvait entretenir de ce qui l'occupait le plus. Chaque fois qu'elle entendait parler de misères et de crimes qui sortaient du cercle ordinaire, elle était de plus en plus convaincue qu'on ne prêtait pas assez d'attention au besoin général de progrès qui se faisait sentir. Quand on lui disait que les revenus de son mari étaient augmentés, mais que la difficulté de les toucher les rendait, dans le fait, moins

considérables qu'autrefois, elle soupirait pour le temps où les lois de l'état cessant de restreindre la production des vivres ne feraient plus élever le taux des rentes. Quand, assise près de lord F***, elle entendait de curieux détails sur les opérations des spéculateurs et des négocians, ou sur les souffrances de la classe si étendue des artisans et des laboureurs, elle trouvait de nouveaux sujets de s'étonner et de s'affliger, en voyant que lorsque les lois naturelles de la production et de la distribution concouraient également à une balance de résultat, la tendance de la législation semblait être de les arrêter, de les réprimer, et de retarder ce progrès d'intelligence et de force qui ne demandait qu'à prendre l'essor. Létitia comprit que si l'intérêt universel de la société devenait le mobile de l'économie sociale, tout serait sauvé. Si quelques points restaient encore en souffrance, il faudrait s'en prendre à des causes d'un genre tout opposé, à des intérêts personnels trop écoutés, car la protection arbitrairement accordée à quelques-uns ne peut manquer de tourner au préjudice de tous.

Avant de partir pour Weston, lady F*** s'était préparée à tirer parti des entretiens de l'homme d'affaires, des ouvriers du village qui étaient associés et de tout ce qui pourrait l'éclairer sur l'état présent et passé de la propriété dans ce pays. Des recherches et des calculs sur le commerce des petits marchands de Paris avaient aussi été le sujet de plus d'une conversation avec Thérèse; et tout ce que Marie lui disait des affaires de Waldie rentrait dans le même cadre. La pauvre Marie souriait quelquefois au milieu de toutes ses inquiétudes, en retrouvant dans le langage enfantin de ses filles, des idées d'économie politique. Quand elles avaient passé une matinée avec leur tante, il ne leur paraissait plus aussi simple qu'autrefois d'avoir des poupées dans leur

chambre, des livres d'images dans le salon, et une grotte de coquilles dans le jardin, lorsque tant d'autres enfans n'avaient pas un seul joujou. Et elles s'étonnaient que le pauvre Ned qui balayait le carrefour fût plus mal vêtu que leur petit domestique, puisque Ned travaillait davantage et était souvent exposé au froid et à la pluie. Toutes jeunes qu'elles étaient, elles tenaient de petits raisonnemens fort sensés sur toutes ces choses, quand elles étaient mises sur la voie par Létitia ou Thérèse son élève.

---

## CHAPITRE IV.

### ENCORE DU NOUVEAU.

---

Septembre arriva enfin, apportant à Londres un redoublement d'ennui, et donnant une activité nouvelle aux plaisirs de la campagne. Le parlement, les ministres, la cour n'étaient plus là pour répandre quelque diversité sur la monotonie des journaux. Leur seule ressource était l'itinéraire de certains lords et de quelques députés patriotes qui se transportaient d'une maison de campagne à l'autre, et le calcul exact du gibier que chacun avait abattu.

C'est alors que des messagers parcourent à la suite les routes pour joindre les hommes d'Etat, dispersés dans tous les coins du royaume; que des mères qui ne sont plus jeunes s'appuient avec orgueil sur le bras de leurs fils, heureux de contempler à loisir, du haut de leurs terrasses, le coucher d'un soleil d'automne. C'est le mo-

ment de l'année où les jeunes héritiers d'un nom illustre ou de richesses plus modernes, sont initiés par leur père aux plaisirs de l'équitation et de la chasse, ou plutôt à leur ombre. Plus d'un lord en herbe, monté sur son cheval barbe, s'aventure jusqu'aux portes du parc, tandis que sa mère et ses sœurs agitent de loin leurs mouchoirs, et que des jockeys attentifs sont postés pour le ramener sain et sauf; d'autres fois il porte dans les champs son fusil en miniature et s'exerce à ne pas fermer les yeux et à rester immobile quand son père abat un oiseau, ou bien il prie le garde-chasse de lui remettre un lièvre ou deux, quand au retour il aperçoit de jeunes filles aux fenêtre du château. Plus d'un fermier se place alors en embuscade pour obtenir un mot de son maître, assis sur une barrière, en traversant lentement une prairie. Plus d'un secret d'état que le public désirait connaître se trouve dévoilé par la fantaisie d'atteindre une branche de noisetier ou de sauter un fossé. De nombreuses cavalcades, formées d'une seule et belle famille, filent le long des haies, errent sur les collines, puis on les voit paraître et disparaître tour à tour dans les épais sentiers d'un parc. De joyeux petits garçons et leurs nobles sœurs conduisent leur père à la découverte de quelques beautés nouvelles pour eux, et que lui se rappelle d'avoir trouvé jadis de la même manière, quand la pétulance de la jeunesse n'avait pas encore cédé la place aux soucis de l'âge mûr. Quand les teintes du soir dorent l'horizon, une barque déploie sa voile blanche, et glisse sur les eaux, rivale gracieuse des cygnes qui se détournent de sa route, de peur de voir troubler le calme qui leur est cher. Plus d'une fois celui dont la main a tenu ou peut tenir un jour le gouvernail de l'Etat consent à guider un vaisseau moins majestueux sur un élément plus calme. Au lieu des prières, des menaces et des bénédictions d'un em-

pire, il prête l'oreille au babil de ses enfans ou écoute les feuilles froissées sous les pieds d'un cerf qui, réveillé par l'approche de la barque, bondit à travers les buissons. Ses affaires lui laissent à présent le loisir de s'apercevoir s'il pleut ou si le ciel est sans nuages; mais il trouve dans l'un et l'autre cas le plaisir et le repos. La chambre de ses enfans, le boudoir de milady, le piano de ses filles, la bibliothèque, le billard, sont des sources de jouissance lorsque le temps ne permet pas d'aller visiter le jardin, le vivier et la ménagerie. Parfois le passé est l'objet d'un regret fugitif; il rappelle à sa femme leur séjour à Chamouny durant la lune de miel, cite Virgile à l'écolier qui joue derrière son fauteuil, et récite quelques vers de Pope à la petite fille qui brode près de lui. Les jouissances de l'homme en place doivent être proportionnées à ses peines, et c'était la pensée de Létitia quand son mari lui montra en silence les bois de Weston.

Le charme de cette première soirée était le gage des douceurs que l'avenir réservait à leurs momens de loisir, — assez rares pour conserver l'attrait des choses qui ne sont pas prodiguées. Sa seigneurie avait apporté ses papiers et tout ce qui était nécessaire à son travail, mais ce jour-là tout fut suspendu. Une demi-heure après leur arrivée, en attendant qu'on servît le dîner, ils étaient au milieu des rosiers, cherchant la trace des beautés que peu de semaines avaient effacées. A travers le feuillage, lord F*** indiquait à son active compagne les divers endroits qu'ils devaient visiter, l'un au soleil levant, l'autre dans le milieu du jour, et celui-ci dans le calme du soir. Aussitôt que le dîner fut fini, ils sortirent de nouveau, afin que Létitia pût voir les ruines de la vieille abbaye avant le coucher du soleil. Une douce émotion pénétra son cœur en voyant les longues ombres des arceaux gothiques s'étendre sur le gazon

immobile, agité seulement par le vol de quelques oiseaux sortis du lierre qui leur servait de retraite. Des corneilles voltigeaient en cercle autour des ruines, et la grive se faisait entendre sous les feuilles toujours vertes qui recouvraient son asile solitaire; un cadran solaire marquait aussi la marche silencieuse du temps, quoique personne ne fût là pour l'interroger.

— Nous y voici, ma chère, dit lord F***.

— Et vous vouliez que j'y vinsse sans vous, dit Létitia après un long silence.

— Nous avons encore quelques semaines à en jouir. C'est la dernière place où l'influence de l'hiver se fait sentir. Il n'y a pas ici d'arbres dépouillés, de fleurs fanées; la violette jaune qui pare ces créneaux fleurit tard; tout est rempli d'attraits jusqu'aux premières neiges.

— Et sans doute après, dit Létitia, j'aimerais à voir des glaçons briller sur ces ogives, dont la teinte grisâtre se détacherait sur la neige; j'aimerais aussi à voir ces branches de lierre plier sous leur blanc fardeau, ou bien, au lever de la brise, se répandre autour d'elles en flocons légers. Je vous en prie, venons ici à Noël.

— Si nous le faisions, vous pourriez y rencontrer une chose imprévue, découvrir sur la neige la trace d'un petit pied et apercevoir le jupon rouge d'une jeune fille quittant à la dérobée la Fontaine des Désirs.

— La Fontaine des Désirs! où est-elle?

— Au pied d'une souche antique, derrière cette muraille. Formez-vous quelque souhait?

— J'en ferai tout exprès pour l'amour de cette pratique supertitieuse.

Une minute après on pouvait voir Létitia nu-tête, à genoux sur la pierre consacrée, vidant la tasse que son mari avait remplie pour elle. Effectivement on la vit,

car on entendit une voix qui demandait que les vœux de sa Seigneurie fussent exaucés quels qu'ils fussent, puisqu'ils ne pouvaient être que pour le bien de tous ceux qui l'entouraient. Létitia se releva en riant; son mari lui remit son chapeau, en engageant celui qui venait de prononcer ces obligeantes paroles à vouloir bien se montrer. Il parut, non sous la forme d'un laboureur robuste portant sur l'épaule sa bêche ou sa houe, ni sous celle d'un vieillard courbé sous un fagot; ce qui peut-être eût été mieux en rapport avec le lieu de la scène. C'était simplement un petit homme entre deux âges, à l'air rusé, et qu'au premier coup d'œil on sentait avoir été élevé dans une ville. Il s'avança en disant: que sa femme l'avait chargé d'un message pour milady; — milord la connaissait bien.

—Non, dit lord F***; je ne savais pas que vous fussiez marié.

— C'est possible, Milord; mais vous connaissez ma femme; c'est elle qui tient la boutique d'épiceries qui fait le coin, en tournant dans le village; Votre Seigneurie se la rappelle sans doute?

— C'est donc Nanny Sweet? Vous l'avez épousée depuis mon dernier voyage.

— Oui, Milord. Elle fait ou du moins faisait bien ses affaires, lorsque les amis de l'égalité n'étaient pas venus élever un magasin en concurrence. Moi je n'aime pas l'égalité. Mais ma femme m'a chargé.....

— Vous n'aimez pas l'égalité! interrompit Létitia. Si elle existait cependant, vous savez que vous n'auriez plus à vous inquiéter de l'établissement d'un nouveau magasin, ni du commerce d'épiceries de votre femme.— N'aimez-vous pas non plus l'endroit où nous sommes,— ces bois, le gibier, le lac?

White fit l'éloge de l'étendue et de la beauté de Weston.

— Eh bien! tout cela serait à vous autant qu'à nous si l'égalité existait. Vous pourriez pêcher dans le lac, chasser dans les réserves, et.....

— Et venir ici dormir au soleil près de la source, continua lord F***; le tout sans avoir besoin de la permission de personne.

— Je vous remercie beaucoup, Milord; mais quand je dors, je préfère que ce soit dans mon lit, si ce n'est lorsque je m'assoupis en fumant une pipe, tandis que Jack lit le journal à la Tête du Duc. J'ai essayé une fois de pêcher, je suis tombé dans l'eau; vous pensez bien que je n'ai pas envie de rentrer dans un bateau. Ma femme et moi nous aimons assez à avoir un poulet de temps en temps le dimanche. Ainsi le partage de votre poulailler nous serait peut-être agréable; mais pour le gibier et la chasse je l'abandonne à ceux qui veulent bien quitter leur lit pour le plaisir de la chasse: elle ne me fera jamais gagner de rhumatisme.

— Mais il n'y aurait plus de braconnage si tout était égal, dit Létitia en riant. Ne peut-on pas chasser en plein jour?

— J'ai toujours entendu dire, Milord, que les gentlemen seuls le pouvaient. Les gens même de l'association n'ont pas, que je sache, plus de gibier que d'autres; mais ils prétendent avoir de la viande de boucherie en abondance. Ce que nous voulons, Nanny et moi, c'est de gagner honnêtement notre vie; c'est pour cela qu'elle m'a chargé de vous dire qu'elle avait pris un nouvel assortiment en apprenant que Votre Seigneurie allait arriver; elle espérait que ce serait au mois de juin; ce délai lui a déjà fait tort. Elle peut offrir à milady de légers guinghams pour des robes du matin.

— Je croyais que votre femme tenait une boutique d'épiceries.

— Et de draperies aussi, Milady. Si Votre Seigneurie trouve les matinées froides, comme elles le seront bientôt, peut-être voudra-t-elle bien jeter un coup d'œil sur ses étoffes. — Un très-joli assortiment d'hiver; du thé et du sucre de la meilleure qualité; et pour son tabac.....

— Je veux faire tout de suite connaissance avec lui. En avez-vous là?

— Quelle est à présent votre occupation, White? demanda lord F***.

— La dernière, Milord, a été de garnir le banc d'église de Votre Seigneurie, et d'en recouvrir les coussins.

— Et votre ministre qu'a-t-il dit de cela?

— Il y a long-temps, Monsieur, que mes comptes avec lui sont terminés. Ils l'ont été du moment où je fus employé à blanchir la chapelle baptiste.

— N'avez-vous pas été catholique aussi? demanda Létitia.

— Oui, Milady. Il y avait de l'ouvrage à faire dans la chapelle de sir William; et j'ai gagné là une bonne somme.

— Vous étiez catholique tant que ce travail a duré, et vous êtes devenu baptiste après avoir blanchi la chapelle?

— Il est sûr, Milady, que depuis que j'ai pris part aux assemblées de la semaine.....

— Jusqu'au moment où l'on vous a chargé de garnir mon banc. Je suppose qu'à présent vous êtes très-bon anglican.

— Je l'espère bien, Milord. Votre Seigneurie peut rire; mais je sais comment on doit se conduire, et je ne

suis pas assez mal appris pour prendre de l'ouvrage d'un côté et aller prier d'un autre.

— Ainsi votre intérêt n'y entre pour rien, White; c'est seulement affaire de procédés. Mais je m'étonne que vous puissiez croire votre religion bonne, et la changer comme vous l'avez fait.

— Pourquoi donc, Milord? Je regarde la religion comme une très-bonne chose aussi long-temps qu'elle n'est pas un obstacle; mais le clergé nous dit sans cesse qu'il faut tout sacrifier à son devoir : n'en est-ce pas un de gagner ma vie le mieux que je le puis?

— C'est bien, White. Dites à votre femme que j'irai bientôt visiter son magasin. Je ne prends pas de tabac à présent, mais dès que j'en ferai usage, je serai une de ses pratiques.

Ce soir-là, Thérèse et sa maîtresse s'attendirent mutuellement. La femme de charge, que la naïveté de Thérèse divertissait autant que son anglo-français, lui proposa d'aller se promener dans le verger tandis qu'on prenait le thé, et qu'elle était bien sûre qu'on n'aurait pas besoin d'elle d'ici à une heure ou deux. Quand elles revinrent, leurs maîtres étaient sortis de nouveau, tentés par la clarté de la lune qui venait de se lever. Après avoir attendu près d'une heure dans le cabinet de toilette, Thérèse finit par croire à la prophétie de la femme de charge, qui avait prédit que milord et milady ne rentreraient qu'après minuit. Enfant comme elle l'était toujours, et attirée par cet air pur dont le séjour prolongé des villes apprend à sentir tout le charme, elle ouvrit la fenêtre, et soupira pour une nouvelle promenade; la lampe répandait dans l'appartement une lueur argentée, mais elle apercevait celle de la lune au-dessus d'un bois de hêtres; un feu clair brillait dans la cheminée;

mais il donnait une chaleur moins agréable que l'air tiède du soir; le tintement monotone d'une pendule à secondes, qui se faisait entendre au milieu du silence, était moins doux à l'oreille que le bruit des feuilles agitées par une brise légère. Thérèse ne put résister, elle sortit se promettant de rentrer dans dix minutes, — bien long-temps avant sa maîtresse. Une heure entière s'écoula sans qu'elle s'en aperçût; le son de l'horloge du village la fit tressaillir; elle rentra, et trouva Létitia à sa fenêtre, à moitié déshabillée.

— Ah! Madame, s'écria Thérèse tout effrayée, j'ai tort, bien tort.

Tandis qu'avec ses mains tremblantes elle se hâtait de se débarrasser de son manteau et d'arranger sa toilette en accusant la lune et les autres séductions, Létitia, cédant à une impulsion soudaine, courut à elle, et l'embrassa en disant :

- Ah! Thérèse, combien nous allons être heureuses ici!...

Thérèse lui rendit plus d'une fois ses caresses avant de s'arrêter pour réfléchir à ce qu'elle faisait. Aussitôt que Létitia put réprimer son envie de rire, elle observa que toutes deux semblaient avoir mis de côté leurs habitudes journalières, et que la joie d'être à la campagne avait exercé sur elles une égale influence; ce moment passé, Thérèse l'attendrait à l'heure convenable, et elle-même.....

—Et vous, Madame, dit Thérèse en souriant à-demi, vous ne me permettrez pas d'oublier qu'il y a ici quelqu'un qui veut bien m'aimer comme un autre que j'ai laissé en France; mais cette bonté redoublera mon respect, Madame.....

— J'espère qu'il en sera ainsi, Thérèse. J'ai besoin qu'on me rappelle quelquefois..... Je n'ai pas toujours été lady F***, vous le savez; et une nuit semblable à celle-ci

peut me faire oublier bien des choses. Nous sommes tous égaux en réalité, excepté lorsque l'ignorance et tout ce qu'elle entraîne à sa suite vient établir entre nous une ligne de démarcation ; ainsi l'amitié peut exister, et existe en effet entre vous et moi, Thérèse.

— Ce que j'ai appris de vous, Madame, rendra cette amitié mon trésor le plus cher et le plus secret. Elle ne sera connue que des personnes qui auront aussi obtenu votre affection. — Mais plusieurs dames se confient à leurs femmes, et leur disent des choses dont jamais je ne vous ai entendu parler. Mistress Philips.......

— Je soupçonne, Thérèse, que mistress Philips en disait beaucoup plus qu'on ne lui en avait dit à elle-même ; ses secrets du moins étaient d'un genre auquel les miens ne ressembleront jamais. Votre confesseur n'aura pas besoin de vous prémunir contre moi, si ce n'est en ma qualité. Je veux vous conserver le plus précieux des biens, ma chère ; et c'est pour cela que je vous garde si souvent près de moi. Si nous ne nous aimions pas, ce serait pénible pour toutes deux. A présent, allez vous reposer ; et le soleil de demain nous fera oublier toutes les folies que nous avons faites aujourd'hui.

— Je ne saurai jamais jouer mon rôle de comtesse, dit-elle à lord F***. Hier au soir j'ai embrassé ma femme de chambre.

— Comment ! Philips?

— Oh ! non ; ce serait pur idiotisme. Philips est à Brighton, comme vous savez, où lady Frances la traite avec une familiarité plus nuisible que la mienne ne peut l'être pour Thérèse. Cette fille s'est, en vérité, insinuée dans mon cœur comme si elle était ma sœur.

— On pourrait croire qu'elle cache une noble naissance ; une femme romanesque ne manquerait pas de se l'imaginer.

— Celles qui pensent que la noblesse est seulement héréditaire. Thérèse cache sans doute un genre de noblesse; mais ses titres sont scellés d'une empreinte que peu de gens connaissent, et ils sont déposés dans un lieu où fort peu prennent la peine de porter leurs regards.

— Ils sont à côté des vôtres, mon amour. Heureusement cette noblesse, qui vous est personnelle et qui est la première de toutes, ne se déguise pas plus que celle d'un genre inférieur que vous avez acquise; et c'est la source de la plus grande satisfaction que j'aie éprouvée en vous la donnant.

—Nous prendrons des gens de l'égalité, comme White les appelle, pour échantillon de noblesse naturelle. Suivant leur théorie, ne prend-elle pas toujours son rang parmi eux?

— C'est un des points du système qu'ils professent. Mais il n'est pas facile d'observer son exécution dans des sociétés aussi peu nombreuses que les leurs l'ont été jusqu'ici. Les esprits supérieurs sont clair-semés sur la terre.

—L'égalité de la position extérieure n'est pas nécessaire, observa Létitia, pour porter les esprits supérieurs à la tête de la société. Ceux à qui l'élévation de leurs facultés ont donné de l'autorité sur les esprits de leurs compatriotes sont sortis de tous les rangs.

— Il en sera toujours ainsi. Tant qu'il existera des différences entre les facultés intellectuelles, il y aura aussi des distinctions de conditions; mais elles pourraient être maintenues par un meilleur principe que celui de l'héritage. J'ai la conviction que le rang et les richesses seront un jour distribués suivant les lois naturelles. Mais la différence des degrés subsistera toujours; et les avocats du système de l'égalité serviraient leur cause en reconnaissant franchement cette vérité. Tant que je les verrai en présence de toutes les preuves sur lesquelles

un jugement peut s'appuyer, en venir à une conclusion opposée à l'évidence même, il me sera impossible, tout en les respectant sous plusieurs rapports, de les considérer comme des guides sages et éclairés pour le peuple. On peut établir ainsi la nécessité de l'inégalité des positions.

— Dites-moi d'abord si leur principe favori d'association entraîne nécessairement l'égalité des conditions?

— Ils vous diraient oui, moi je dis non. Ils regardent la concurrence comme la cause et l'effet de l'inégalité des conditions, tandis que de certains partisans de l'association, qui ne sont pas de ce pays, croient avec raison, je pense, que leurs principes trouvent plus de chances de succès dans la gradation des rangs et des fortunes. Je suis porté à croire qu'on peut prévoir le temps où l'esprit d'union prévaudra. — J'entends par-là que tous les intérêts seront en harmonie au lieu d'être opposés; mais je ne puis admettre comme une conséquence l'égalité des conditions, puisque la variété des caractères me semble y mettre un obstacle invincible.

— Quelque chose qui arrive, il y aura toujours inégalité de forces physiques et morales.

— Certainement; et l'inégalité dans le produit du travail personnel en est la suite. Nul ne travaille, ni ne travaillera jamais, sans penser aux fruits de son travail, et ces fruits, quels qu'ils soient, deviennent une propriété. Si un géant peut produire dix fois autant qu'un nain, et qu'on leur accorde à chacun la même part moyenne des bénéfices, pour leur entretien et leurs plaisirs; est-il naturel de supposer que le géant prendra la peine de faire plus d'ouvrage que le nain?

— Il est probable qu'il serait plutôt porté à s'emparer d'une partie de la portion du nain.

— Sans doute; et de là il est évident que le seul

gage de sécurité pour la société, est dans la protection des droits de tous et dans l'accomplissement de tous les devoirs. Quels sont les droits d'un homme si ce n'est la propriété exclusive du produit de son propre travail? quels sont ses devoirs si ce n'est de laisser aux autres la paisible possession du produit du leur?

— Vous ne pensez pas alors que le géant et le nain fussent également satisfaits en obtenant toutes les choses qui pourraient leur être utiles ou agréables en retour d'une certaine portion de leur travail. Vous ne voyez pas dans l'avenir le lion caressant le chevreau.

— J'aurais peur que le lion ne caressât le chevreau quand il devrait aller à la chasse. Si les géans n'avaient pas de motifs pour travailler plus que les nains, personne n'aurait bientôt plus rien à administrer. C'est une association de nains qui pourvoiraient bientôt aux besoins des géans.

— Mais ceux-ci pourraient le prévoir, et alors.....

— Au lieu de travailler plus assidument sans espoir de récompense, ils se retireraient, — le plus fort d'abord, puis le second et ainsi de suite, jusqu'à ce que les êtres les plus faibles restassent livrés à eux-mêmes.

— Et alors viendrait cette époque de pommes de terre et de vaisselle de bois dont vous parliez un jour.

— Mais nous supposons aux hommes les mêmes désirs qui les agitent à présent, au lieu d'admettre qu'ils sont destinés à s'améliorer par l'éducation.

— De tout mon cœur: l'éducation peut sans doute étendre les idées de l'homme, les diriger vers un but plus élevé, fortifier, animer ses facultés, mais elle ne peut changer sa nature. L'essence de cette nature est l'inégalité des forces; se soustraire à ce décret de la Providence est impossible, et aucune loi humaine ne pourra en neutraliser les conséquences au point de di-

viser également les produits de ces puissances inégales.

— Non, certainement, car une telle loi consacrerait l'injustice. Si le géant sent qu'il n'est pas juste d'abandonner aux autres le fruit de son travail, le nain peut se plaindre aussi de ne pas avoir plus que le géant, tandis que son travail est dix fois plus pénible.

— La plainte du nain s'adresserait à la Providence, et celle du géant aux hommes. Mais toutes deux montrent également que l'égalité est un état arbitraire, qui n'est bon ni pour les individus ni pour la société en général. La force seule pourrait contraindre le géant à y rester; ainsi il est évident que la liberté même s'oppose à l'égalité.

— D'où vient donc ce cri qui a traversé les siècles : Liberté, égalité!

— J'imagine qu'il se rapporte à une égalité de droits, qu'il demande pour tous une carrière ouverte, un accès facile. J'emploie toute l'influence que ma place peut donner à protéger ce genre d'égalité, en éloignant les protections qui favorisent les uns aux dépens des autres. Mais le même principe m'engage à combattre une égalité arbitraire qui enrichit le faible du travail d'un être plus fort et plus laborieux.

— Mais on n'emploie aucune violence. Tous ceux qui se réunissent au système de l'égalité le font volontairement.

— Sans doute. La seule force qu'on puisse appliquer est celle de la persuasion; et je la combats seulement par des raisons; si elles ne suffisent pas pour convaincre, une courte expérience terminera la discussion. Mais je suis fâché que quelques hommes se laissent éblouir par une perspective trompeuse d'aisance et de luxe, quand des efforts mieux dirigés pourraient apporter du soulagement à leurs maux; quand chacun devrait chercher

à régulariser le travail commun, et à diminuer les impôts, il ne faudrait pas négliger un seul de ces importans objets pour presser la hausse du capital, en courant le risque d'accroître la population et en s'amusant de visions qui ne peuvent jamais être réalisées par les moyens qu'on emploie. La condition des hommes s'améliorera à mesure que le monde vieillira; mais ce sera en donnant plus de latitude aux lois éternelles de la société, et non pas en essayant de les anéantir. Je serais étonné si vous entendiez nos voisins du village dire quelque chose qui contrariât le sens que je donne à ce système, d'après les explications de ses inventeurs.

— Il me semble que je pourrais me rendre tout de suite populaire, en leur racontant ce qui m'est arrivé à moi-même.

— Ce n'est pas nécessaire, ma chère. Je suis persuadé qu'ils nous jugent assez bien pour croire que nos affections se pèsent à une balance plus juste que celle d'une noblesse héréditaire.

— Vous l'avez prouvé en m'épousant.

— Chacun le prouve dans les circonstances les plus importantes de la vie. — Dans les liens du cœur, — si les impulsions intérieures de l'ame se réglaient avec la position sociale, les rois n'aimeraient donc personne?

— Eh! ce qui est plus important, le pauvre ne pourrait percer les rangs qui sont au-dessus de lui, et dire aux autres hommes, avec espoir et confiance: Je suis votre frère. Comment conserverait-il, dans son esprit abattu, la pensée que ses droits ne seront pas toujours méconnus, qu'ils ne seront pas toujours imcompatibles avec ceux de ses semblables? Les affinités naturelles agissent même à présent en opposition aux circonstances; le jour viendra où elles marcheront d'un commun accord. En attendant il ne faut pas qu'aucune

classe s'imagine qu'il en existe une seule qui nie l'existence de ces sympathies ou résiste à leurs effets. J'irai dans le village et j'observerai l'influence qu'elles exercent. Vous apporterai-je du tabac de mistress White?

— Je vous remercie; je n'ai encore découvert aucune sympathie entre mon odorat et cette poudre. Mais le vieux fossoyeur prend du tabac; tâchez de le voir, montrez-lui que vous comprenez ses goûts, et il satisfera quelques-uns des vôtres, si vous le surprenez dans un des momens où il est disposé à parler.

---

## CHAPITRE V.

### OBSERVATIONS IMMÉDIATES.

Létitia et Thérèse trouvèrent une foule d'enfans réunis sous les fenêtres de mistress White quand elles arrivèrent devant la boutique; ils étaient attirés par l'élégance qui avait présidé au nouvel étalage fait en l'honneur de sa Seigneurie. On apercevait à travers les vîtres du sucre candi qui avait une mine excellente, des épingles brillantes, un assortiment de pelottes de coton de toutes couleurs, des pièces de rubans, d'étoffes, de calicots et de flanelles. White, qui faisait le guet, ne put leur persuader de s'éloigner pour laisser le passage libre. Au lieu de lui obéir, les petites filles se tapaient, les petits garçons se tiraient les cheveux; et quand il devint nécessaire que l'un d'eux répondît aux questions bienveillantes de Létitia, ils se donnèrent des coups de coude, se poussèrent, se firent des signes, mais ne montrèrent

pas le moindre désir de céder la place. Ils se rassemblèrent au contraire autour de la porte pour tâcher de voir encore milady pendant qu'elle faisait ses emplettes de tabac et de sucreries.

Létitia s'aperçut bientôt que si White avait été adroit à varier ses occupations et sa profession suivant les circonstances, sa femme ne montrait pas moins de finesse et d'intelligence dans la conduite de son commerce. Il lui sembla que tous deux étaient de force à lutter contre leurs voisins les sociétaires.

—C'est au prix le plus modéré, Madame, au plus bas, je vous assure; c'est à la fois bon marché et beau....

— Je n'en doute pas, mistress White; je ne suis pas venue dans l'intention de marchander, je vous assure.

— A la vérité, Milady, je ne suis pas les règles des gens qui sont vis-à-vis; ils disent qu'ils retirent seulement l'intérêt du prix de leurs marchandises, tandis qu'il me paraît que je dois avoir du profit, et que l'intérêt doit être double.

— Vous vivez sur l'une des moitiés, mistress White, au lieu qu'ils consomment une partie de leur fonds, comme vous savez.

— C'est vrai, Madame, double intérêt est un gain honnête, à ce que mon père avait coutume de dire; lui qui étant maître d'école connaissait la valeur des choses.

— Et il me semble qu'il vous l'a apprise. Mais vous ne pouvez pas avoir eu l'intention de dire que tout gain doit être le double de l'intérêt. Votre voisin l'apothicaire vend ses médicamens à un taux beaucoup plus élevé.

— Oui, dit White, c'est un fameux métier; il mêle trois ou quatre drogues dans une bouteille, la secoue, et ce qui valait deux pence est marqué deux shillings.

— Mais considérez, John, que ce n'est pas tout profit; pensez qu'il doit être payé pour son instruction, pour

le temps qu'il donne à ses malades; il faut qu'il se paie de tout cela sur ses drogues.

— Pourquoi alors ne pas donner le nom d'honoraires à une portion de ce gain, et la faire payer à ce titre par ses malades, au lieu de vendre ses drogues dix fois au-dessus de leur valeur en prétendant fournir gratis son temps et ses soins?

—Je sais, dit Létitia, qu'un grand nombre voudraient qu'il leur fût permis d'en agir ainsi. Ils trouvent désagréable d'être exposés à la tentation d'accabler leurs malades de médicamens dans la vue de se rémérer des dépenses de leur éducation; et ils désireraient qu'on comprît qu'en payant un vésicatoire ou une poudre, on paie autant pour le talent du pharmacien et son secours que pour la mouche cantharide ou le quinine. De même que personne n'accuse un médecin célèbre de demander des guinées pour écrire quelques lignes d'une ordonnance, ou un avocat pour lire quelques mots d'un parchemin.

—Leur carrière a aussi des chances, observa White, qu'il faut payer aussi bien que l'instruction qu'ils reçoivent. Pour un qui s'enrichit dans ces professions, beaucoup y restent pauvres, il est juste que cette incertitude soit largement récompensée.

— Sans une semblable incertitude, Milady, je pourrais vendre quelques articles meilleur marché. Mais dans un endroit comme celui-ci je ne puis jamais être sûre de me défaire de quelque chose de nouveau, comme je le ferais dans une grande ville. Ainsi, quand je hasarde une acquisition de ce genre, je suis obligée d'en élever le prix en raison de l'argent qui s'y trouve enfermé, peut-être pour long-temps, et des dommages que la marchandise peut éprouver.

— C'est comme les cochers de louage dans les villes, reprit Létitia; on se plaint du prix des courses, comme

si le conducteur était payé seulement pour mener d'un lieu à un autre; mais, outre le prix de la voiture, des chevaux, et des frais de leur entretien, il doit être aussi indemnisé des heures et des jours que lui et ses chevaux passent oisifs sur la place.

— Hé bien! Madame, il y a dans le monde une autre espèce de gens dont les gains me fâchent bien plus que je ne pourrais le dire : ce sont les acteurs, les chanteurs et tous ceux qui leur ressemblent.

White passa dans le comptoir près de sa femme; il la poussa du pied, cligna les yeux, toussa, mais ne parvint qu'à exciter l'étonnement de Nanny et de Thérèse et les rires de Létitia. La première continua :

— Mon Dieu! John, j'en sais plus sur ces sortes de gens que vous ne le pensez. Une troupe d'acteurs jouait dans la grange de M. Jarvis, et je vous assure, Madame, que les robes de satin étaient de calicot glacé; que tous leurs bijoux étaient de l'étain doré. Hé bien, ils gagnent, même dans des villages aussi pauvres que celui-ci, beaucoup plus que le nécessaire; et j'ai entendu parler d'autres plus habiles, — d'actrices de Londres, qui font plus d'argent dans une soirée qu'un apothicaire dans toute l'année. Mais pourquoi me contrarier ainsi, John; qu'en savez-vous? je vous dis.....

— Je puis vous assurer que c'est vrai, interrompit Létitia, et vous en dire la raison. Sans parler de l'incertitude qui est beaucoup plus grande dans cette profession que dans aucune autre, il s'y attache une espèce de flétrissure qui lui est particulière, et qui exige la compensation de très-forts encouragemens pour décider les personnes d'un talent distingué à la choisir. Quand le temps sera venu, et j'espère qu'il viendra, où les acteurs et les chanteurs jouiront de la considération qui leur est due, les plus célèbres d'entre eux ne seront plus gagés

d'une manière extravagante, et les plus obscurs ne languiront plus dans la misère comme ils le font à présent. Toute trace de deshonneur aura disparu, leur sort sera moins incertain; et les honoraires seront aussi dans des proportions plus égales.

— Peut-être que les boueurs ne seront pas alors mieux payés que les garçons de charrue. Il me semble vraiment que c'est à tort qu'on fait aux premiers un reproche de leur occupation. Votre Seigneurie me pardonnera d'en parler devant elle.

— Vous en êtes bien sûre, mistress White, puisque nous les regardons toutes deux comme faisant partie d'une classe aussi respectable qu'elle est utile. Mais s'ils sont fortement rétribués, c'est à cause du désagrément de leur emploi, autant que pour la mauvaise réputation qu'il leur attire. Les plombiers, les doreurs, les mineurs et les distillateurs sont mieux payés que les bergers et les jardiniers, parce que leurs occupations sont moins saines, moins agréables que celles auxquelles on peut se livrer en plein air et en toute sécurité.

— Je suppose, Madame, que tout est bien et même juste; mais il me paraît que ceci ressemble fort au hasard. Nul ne prend la peine de réfléchir à l'agrément, la facilité, la solidité et la certitude de l'état qu'occupe la personne qu'il paie, ni à la considération qu'on lui accorde. On pense à toute autre chose en allant au spectacle, ou en achetant des fraises nouvelles.

— C'est vrai. Des observations si minutieuses ne se font pas souvent, et ne sont pas même nécessaires. Cependant le hasard n'est pour rien là dedans. Quand un duc paie les visites de son médecin, et que sa femme acquitte le mémoire de son bijoutier, l'un ne calcule pas les frais entraînés par les études nécessaires à une profession savante, ni le temps consacré

à se faire une réputation; l'autre ne pense pas davantage à la mise de fonds si considérable de son fournisseur, ni à la délicatesse de son travail : ce sont néanmoins ces circonstances qui déterminent le salaire de tous les deux. S'il était aussi facile d'être médecin que garçon de charrue, on verrait autant de médecins que de laboureurs; et si un collier de diamans n'exigeait pas plus d'argent et de talent qu'une botte d'asperges, nous aurions autant de joailliers que de marchands de légumes; et alors les médecins et les bijoutiers ne gagneraient pas plus que les laboureurs et les jardiniers.

— Mais, Madame, il faut un plus grand nombre de cultivateurs que de médecins.

— Oui; et c'est pour cela qu'il est fort heureux qu'un petit nombre seulement puissent embrasser cette dernière profession. Si on laisse le salaire du travail suivre sa pente naturelle, nous aurons toujours une plus grande quantité du genre qui nous est le plus nécessaire, et une plus faible de celui qui l'est le moins. Je crois, mistress White, que vous trouveriez dans les profits moins d'irrégularité que dans les honoraires; et c'est seulement de ceux-ci dont nous avons parlé, comme vous savez, depuis qu'il a été question du pharmacien.

—Pourquoi donc, Milady? Il y a dans le commerce des gains plus ou moins agréables; et je suis persuadée qu'il y a des cas où l'on court plus de risques que dans d'autres.

— Oui; mais on n'a pas à s'occuper du plus ou du moins de difficulté à vendre les objets, ni de la confiance qu'on accorde au vendeur, comme dans la manufacture de ces mêmes choses. Un contrebandier, ou tout autre spéculateur, peut gagner dans un mois et perdre dans le suivant plus que les calculs d'un négociant prudent ne lui permettraient de faire. Mais je suis persuadée

que si nous pouvions examiner les affaires de tous les habitans de ce village ou de quelque ville, nous trouverions moins de différence dans le profit d'une quantité donnée de marchandises que dans celle d'une masse égale de travail. Votre règle sur le double interêt en est une preuve.

— Sûrement, Milady. S'il en était autrement, il n'y aurait pas tant de parties différentes; chacun choisirait le plus profitable; ce qu'il ferait plus aisément en vendant les marchandises qu'en les fabriquant. Mon mari change d'état comme il vous l'a dit, je crois; il passe d'une occupation à une autre; il a raison, puisqu'il le peut; et je changerais aussi mon petit capital de nature, si je voyais une différence réelle et durable dans l'intérêt qu'il peut rapporter. Mais je n'ai pas trouvé que les produits de la poterie, par exemple, s'élevassent plus haut que ceux de l'épicerie, et je suis restée ce que j'étais. Le boucher, qui demeure au bout de la rue, calcule qu'il gagne autant avec sa viande que moi avec mes étoffes; sans cela sa femme voudrait, je suppose, qu'il vendît du drap. — Au total, nous trouvons tous les moyens de vivre, quoique je voie à regret que nos profits sont plus faibles qu'autrefois; et si tout ce que disait mon excellent père est vrai, ils le seront plus encore dans dix ans.

— Est-ce là le fossoyeur? demanda Létitia en voyant passer un homme âgé, qui tenait une grosse clé dans sa main.

C'était lui en effet; et John White, voyant qu'il se disposait à ouvrir l'église, voulut aller examiner si tout était en ordre dans le banc de sa Seigneurie. Letitia paya ses emplettes, et le suivit; car elle avait le projet de voir l'église aussi bien que le fossoyeur. Nanny n'avait pas encore fini d'arranger son comptoir, que plusieurs voi-

sines vinrent s'informer de tout ce que milady avait pu dire ou faire. Mistress White se tint sur la réserve, et appuya surtout sur le bonheur d'avoir dans son voisinage quelqu'un avec qui on pouvait causer avec l'espoir d'être entendu. — C'était une femme de bon sens, et qui était instruite.....

— Elle n'a cependant pas été à l'école de votre père, Nanny?

—Si elle n'a pas été à celle-là, ma voisine, c'est à une autre qu'elle où elle a appris à respecter tout ce que mon père enseignait. Elle en a si bien profité, que plus d'une personne ferait bien de prendre de ses leçons.

En disant ces mots elle regarda autour d'elle; les voisines s'éloignèrent, la laissèrent réfléchir en toute liberté à la bizarre fantaisie qui avait porté son mari à lui marcher sur le pied, et à tirer sa robe quand elle avait parlé de comédiens ambulans.

## CHAPITRE VI.

### OBSERVATIONS ÉLOIGNÉES.

Le fossoyeur poursuivit sa route vers l'église sans regarder derrière lui, quoique les chuchotemens qui se faisaient sur son passage l'avertissent qu'il était suivi par des étrangers; mais ce n'était pas la coutume du vieux Joël de rien changer à sa démarche ou à ses projets pour un homme ou une femme quels qu'ils fussent; les enfans seuls avaient une légère influence sur lui; encore cessait-elle au moment même où ils paraissaient s'en apercevoir.

Le fossoyeur fait-il partie *des gens de l'égalité?* demanda Létitia à White.

— Le vieux Joel? réellement, Madame, on ne peut rien dire de lui, sinon qu'il est tour à tour mécontent de chaque manière de penser qu'il rencontre. Joel! Joel! lui cria-t-il comme il s'occupait à ouvrir la porte blanche du cimetière, milady voudrait savoir si vous êtes un homme de l'égalité.

Le vieillard murmura quelques mots inintelligibles tout en mettant la clé dans la serrure; mais lorsqu'en se retournant il aperçut Létitia, sa réserve habituelle s'évanouit sous le charme non de la beauté, mais d'une physionomie douce et sincère; ils échangèrent un sourire, et tous les deux sentirent qu'ils se comprenaient. Joël ne se félicita pas tout haut, comme Nanny White, d'avoir rencontré une personne qui sût l'entendre; il renferma en lui-même ce secret bonheur.

— Oserais-je vous demander, Madame, ce que vous désirez?

—Voir l'église et faire connaissance avec vous, Joël.

—Parce que vous avez envie de connaître ma manière de penser?

— Je n'en ai pas la moindre notion, mais je serais très contente d'en acquérir, parce que c'est la première chose que je tâche de découvrir quand je forme quelques nouvelles relations.

—Allons, Madame, nous sommes d'accord sur ce point. Si tel est votre usage, vous ne ferez pas ce qu'on fait généralement; vous ne supposerez pas qu'un homme doit être sage pour avoir été ballotté par toutes les vicissitudes d'une longue existence, et vous ne jugerez pas ses opinions mauvaises ou insensées par la seule raison qu'une personne de votre rang ne s'en est jamais occupée. Mais pourquoi devrais-je sentir et penser comme

vous, Madame? Avez-vous passé de la jeunesse à la vieillesse? avez-vous été considérée comme un savant dans vos premières années et comme un extravagant dans les dernières? Avez-vous parcouru l'autre moitié du monde, et êtes-vous réduite à présent à l'étroite allée d'un cimetière? Dix enfans ont-ils entouré votre table, et allez-vous manger un morceau de pain sur leur tombe? Si aucun de ces rapports n'existe entre nous, comment pouvez-vous espérer que nos pensées soient semblables, et comment oserez-vous me regarder comme un objet de curiosité ou de pitié, parce que mon esprit aiguisé par la peine et le plaisir est devenu plus pénétrant que le vôtre, Madame, qui ne voit peut-être que l'apparence des choses ou ne les distingue qu'à travers le brouillard qui les couvre? Suivez-moi, Madame, si cependant votre faiblesse n'est pas plus grande que celle d'un vieillard, ce qui arrive quelquefois à de belles dames.

Quand Joël passa devant pour montrer le chemin, White hasarda un coup d'œil fin et dédaigneux, mais il fut déconcerté par la sérieuse gravité de Létitia.

L'église était placée sur un monticule; ses tours, d'une hauteur modérée, s'élevaient au-dessus des arbres qui entouraient le cimetière et dominaient un immense horison. Joël conduisit en silence Létitia et Thérèse sur la plate-forme. — Au lieu de fixer son attention sur le village et le parc qui s'étendaient à ses pieds, sur les montagnes qui formaient l'arrière-plan, ou sur les tours et les dômes de la grande cité qu'on pouvait apercevoir à l'ouest, Létitia regarda avec empressement vers le midi, où une brume épaisse obscurcissait un ciel d'automne.

— Est-ce...... est-ce possible?...... Oui, ce doit être la mer!

— Que voyez-vous, Milady?

— Je vois une faible raie de terre jaune, et une ligne

grise et plane qui doit être l'Océan. Ah! j'aperçois une étincelle; nulle autre clarté, nul autre mouvement ne se verrait de si loin.

— Voilà bien, dit Joël en riant, la manière de juger des personnes qui ont vu peu de choses. Que pensez-vous, Milady, du feu des volcans qu'on voit briller sur la mer au milieu de la nuit, à une distance de deux cents milles? ou bien d'une avalanche éclatante de blancheur glissant du plus haut sommet des Andes? Plusieurs exemples du même genre ne vous sont pas inconnus; les aurores boréales, et la lune si brillante, si variable, n'est-elle pas plus éloignée que cette mer?

— J'ai parlé sans réfléchir, Joël; mais je voudrais que cette vapeur se dissipât: peut-être découvrirais-je une voile. Regardez, regardez, Thérèse! n'y a-t-il pas là quelque chose? Ne voyez-vous pas une forme paraître au milieu du brouillard?

Thérèse, qui ne regardait pas depuis aussi long-temps, ne put rien distinguer; mais sa maîtresse acquit la certitude qu'un vaisseau était en vue, et, par un redoublement d'attention, elle parvint à discerner d'abord le corps du vaisseau, puis ses voiles, ensuite un ou deux autres qui le suivaient, et enfin une flotte entière.

— Pourquoi n'exigez-vous pas que cette femme les voie aussi? demanda le vieux philosophe. Ce serait aussi sensé que de se quereller, comme le font les gens qui sont là au-dessous de nous, sur ce qu'ils voient avec les yeux de leur ame. Si on les amenait ici, l'un dirait que cette brume est tout simplement un nuage sur un ciel pur; un autre regarderait avec plus d'attention, mais croirait que c'est une montagne, une ville, suivant ce qu'on voudrait lui persuader. Vous, Madame, vous voyez dans ce brouillard ce qui vous intéresse plus que tout le reste du paysage; mais, soyez-en bien sûre, vous trouverez

une foule de personnes qui vous affirmeront que c'est une chimère, que rien de ce que vous voyez n'existe. — Se tournant vers Thérèse : J'oserai supposer, dit-il, qu'à présent vous croyez ce que dit Milady, qu'elle voit une flotte?

— Oui, sûrement. Madame n'est pas habituée à avoir des visions, et elle dit toujours la vérité. Ne le croyez-vous pas aussi?

— Je le crois. Que de divisions, de troubles on éviterait si quelques personnes pouvaient voir aussi loin, et rendre un compte aussi fidèle d'objets qui dureront encore lorsque la mer ne sera plus. Ce serait même un service que de fixer nos idées sur des choses qui seront oubliées bien long-temps avant que cette flotte soit anéantie par les tempêtes, la main des hommes ou celle des siècles.

— Vous pensez, dit Létitia impatiente d'éprouver la science du vieillard, qu'il est fâcheux que nul ne puisse lever les yeux et nous dire quelles sont les vérités qui se cachent dans les nuages où sont plongés nos systèmes de religion, de politique, de science, et surtout d'ordre social.

—Je le pense, Madame : mais après tout, si de tels êtres se trouvaient, voudrait-on les croire? Si les uns ajoutaient foi à leurs paroles, que d'autres les révoquassent en doute, ne serait-ce pas une nouvelle source de discussion? Vous pouvez m'en croire, Madame, car ces toits ne renferment pas une seule créature qui ne me soit connue; au-delà des limites de ce cimetière, au milieu de cette apparence de bonheur et de paix, de ce calme si profond que pas une des feuilles de ces bois n'est agitée, on ne rencontrerait pas un être humain qui fût satisfait de son semblable; — pas une place où l'homme puisse demeurer paisible à côté d'un autre. — N'en voit-on pas qui prennent pour sujet de querelle ce

qu'il adviendra à eux ou à leurs voisins quand le gazon les recouvrira? Les enfans répètent, à la vérité, des contes doux à entendre, sur cette demeure souterraine, si fraîche, si verte, si fleurie, où on les mettra, pour dormir jusqu'au réveil qui les réunira tous. Mais à mesure qu'ils grandissent et qu'ils vont, l'un à la chapelle de sir William, sur cette colline, l'autre à la salle des non conformistes dans le village, ou bien ici....

Létitia s'apercevant que Thérèse commençait à s'alarmer de ce qui pourrait suivre, interrompit Joël, en observant qu'on pourrait s'étonner à plus juste titre si toutes les opinions étaient semblables sur un sujet si éloigné de la portée des hommes, que tout ce qui est relatif à leur existence future. Il serait encore plus désirable qu'ils s'accordassent sur les moyens de rendre la vie paisible et heureuse, de la remplir de jouissances tout en faisant d'elle la meilleure des préparations pour un état plus élevé.

— On discute autant sur cette matière que sur celle dont nous parlions tout à l'heure, dit le vieux Joel Voici votre propre maison, Madame; lord F*** est là, s'affligeant, si je suis bien instruit, des maux qui pèsent sur des milliers de ses compatriotes, et blâmant la conduite de ceux qui ont rempli avant lui les fonctions qu'il occupe. Dans cette ferme neuve habite un homme excédé des plaintes de ses voisins, parce que la culture de terres médiocres qu'il a entreprise doit faire baisser les profits de leurs différens états. Dans la ferme de la vieille abbaye, qui est au-dessous, on est mécontent de voir les rentes s'élever par les mêmes moyens. Les marchands du village sont jaloux de leurs voisins qui font partie de l'association; et les associés eux-mêmes, tout en se félicitant mutuellement d'avoir découvert la route qui conduit à la fortune, secouent tristement la

tête en pensant à l'injustice de récompenser le travail et à l'impiété de louer des terres d'une manière aussi fautive qu'à prix d'argent. Mais il existe des abus plus affreux. Sur ce rivage que vous contemplez, plus d'un homme a péri en luttant contre les douaniers; au milieu des campagnes fertiles qui nous entourent, des vies entières sont épuisées, abrégées par un travail mal payé; dans ces hameaux, que des chasseurs joyeux parcourent à présent, des hommes languissent de froid et de faim. Chacun est frappé de tels malheurs, se vantant de pouvoir y remédier; tous le tentent de différentes manières et rien ne se fait.

— Je n'oserais pas dire que rien n'est fait, dit Létitia; quoique des billets de travail ne soient pas un aussi bon moyen de circulation que l'or et l'argent, on a fait une chose utile à quelques individus en prouvant que c'est le travail qui donne la valeur aux échanges que nous faisons. Il n'est cependant pas probable que la propriété des terres sera abandonnée parce que les Juifs, qui ont en tout des institutions qui leur sont particulières, louent les leurs à des conditions qui ne sont en usage chez aucun autre peuple; mais c'est un pas de fait que l'attention générale tournée sur la tendance de notre système actuel de fermages; les causes de l'accroissement de ce genre de propriété pourront ainsi se découvrir assez à temps pour éloigner les obstacles qui s'opposent à une juste distribution. Soyez sûr que ces divisions d'opinions sont utiles; plus elles se multiplieront et plus nous approcherons de l'amélioration de l'état social. Plus vite les opposans détruiront les empêchemens qui s'élèvent de toute part, et plus vite les lois naturelles de l'équilibre seront dégagées de leurs entraves.

— Pourquoi ne pas hâter le progrès, Madame, en

observant le cours naturel des choses? On trouverait dans chaque bourg un vieillard qui pourrait raconter les changemens survenus depuis son enfance dans la valeur de la propriété, dans le bien-être des individus, et qui serait assez éclairé pour ne pas confondre ce qui se rapporte à cette matière avec ce qui lui est étranger : pour ma part, je puis prouver que nos villageois ne seraient pas plus riches quand ils se seraient payés mutuellement en bons de travail et en marchandises; et que si tous les habitans, à cinq milles à la ronde, s'étaient accordés depuis cinquante ans à vivre en commun, il y aurait dans ces limites moins de richesse qu'à présent et une population beaucoup plus nombreuse pour les consommer. — La nôtre l'est déjà trop.

— Montrez-moi dans ce paysage, Joël, un endroit où vous ayez observé la marche de ces lois naturelles de distribution dont on parle tant.

— Hélas! Madame, un tel lieu n'existe pas dans tout le royaume. Si on l'y découvrait, l'abondance et le bonheur de tous remplaceraient les contrastes dont nous parlions tout à l'heure. La première de ces lois n'est-elle pas que tout travail doit être libre et volontaire? — Le peuple n'est pas esclave, il est vrai; mais le travail peut-il être regardé comme volontaire, quand un homme est obligé de travailler seize heures de la journée pour gagner juste ce qui lui est nécessaire pour ne pas mourir de faim?

— Ceci est causé par l'excédant du travail sur les alimens. On n'y remédierait pas en égalisant les biens, puisque l'homme riche ne consomme guère plus de nourriture que le pauvre. Le seul remède est d'augmenter la quantité de grains, ou de renvoyer hors du royaume ce superflu de main-d'œuvre.

— C'est vrai. La seconde loi veut que l'homme

jouisse de tous les fruits de son travail. Il n'en est pas ainsi; les impôts en enlèvent une portion considérable.

— Mais le peuple veut bien échanger une partie de ses bénéfices pour jouir de la protection d'un gouvernement.

— La troisième loi, interrompit Joël, c'est que tout échange de ces bénéfices, fruits de son travail, doit être libre et volontaire. Il est simple que les travailleurs fassent quelques sacrifices pour la protection sociale : mais ne me dites jamais qu'ils donnent volontairement une somme aussi forte que celle qu'on exige d'eux à présent, à moins que les vivres ne devinssent assez abondans pour leur offrir une meilleure récompense de leurs labeurs. Tant que l'autorité empêchera l'accroissement de la production, le peuple ne pourra pas croire que les richesses qu'il crée sont également distribuées entre le gouvernement et lui.

— Les co-associés se proposent, je crois, de défricher des terres jusqu'à ce que la quantité de grain soit en rapport avec les besoins, et de donner une part suffisante du produit à chaque laboureur.

— Oui, Madame; et c'est aussi le plan de beaucoup de gens qui ne font pas partie de l'association ; mais le plus habile d'entre eux serait embarrassé d'indiquer la source qui pourrait fournir le nécessaire dans la suite, le rapport des terres allant toujours en diminuant. Prenez le plus mauvais terrain cultivé à présent.....

— Ou le meilleur, en soustrayant la rente; le rapport de toutes les terres est égal quand le fermage est déduit.

— C'est très-vrai, Madame. Le produit doit être partagé entre le cultivateur et ses ouvriers; la rente, basée en entier sur les qualités différentes de la terre, n'a rien de commun avec les profits de l'un et les gages

des autres. — Mais le produit aura beau être divisé de cette manière, n'importe dans quelle proportion, le bénéfice et les gages diminueront à mesure que l'augmentation de la population fera sentir de plus en plus la pénurie des alimens.

— Comment se fait-il alors que les simples laboureurs fassent usage de choses dont ils n'avaient pas l'habitude de se servir? qu'ils portent plus de souliers, de bas, de vêtemens de drap, et d'autres articles de manufactures, qu'ils ne le faisaient autrefois?

— Parce que la fabrication devenue plus facile permet de les donner à meilleur marché. Un laboureur peut avoir à présent une paire de souliers pour la moitié moins de grain qu'elle n'aurait coûté il y a quelques années. Le cas est le même pour le fermier qui l'emploie. Quoique chacun d'eux puisse acquérir une double quantité de certaines marchandises, il ne s'ensuit pas que le taux des profits de l'un et des gages de l'autre soit accru. Si vous calculez les gains du laboureur sur sa manière de s'habiller, vous pourrez en conclure que les gages sont doublés; mais si vous les considérez en rapport des profits du fermier, vous les trouverez diminués. On peut dire que les gages et les profits ont monté dans un sens, et baissé dans l'autre : ce qui cache à beaucoup de gens la marche décroissante que tous les deux suivent constamment.

— C'est tout simple. Si la terre produit de moins en moins, le bénéfice à partager entre le capitaliste et ses laboureurs devient de moins en moins considérable; et en total ils supportent assez également cette diminution, puisqu'il ne tiendrait pas sa ferme s'il n'y faisait pas quelques profits, et que les autres ne laboureraient pas s'ils n'y gagnaient leur vie. Mais j'ai peur que cette baisse n'atteigne aussi les manufactures; car le fermier

se ferait fabricant s'il devait gagner davantage; le manque de blé se ferait alors sentir; son prix s'élèverait; le fermier retournerait à son ancien état, et prendrait une nouvelle ferme dont le produit diminué rendrait ses bénéfices plus faibles que jamais.

— Oui, Madame. C'est la preuve de la maxime que les profits de l'agriculture servent de base à tous les autres, et que tous déclinent. Vous voyez les frais de la culture s'augmenter quand le grain devient plus cher, parce que le laboureur reçoit en échange de son travail une certaine quantité de blé, quel qu'en soit le prix; et l'augmentation des gages diminue les bénéfices sans que l'homme salarié en tire aucun avantage.

— Mais le grain que le fermier conserve est d'un prix plus élevé.

— Oui, Milady. Mais la quantité est moins grande; et il a la perspective d'obtenir un produit plus faible avec des dépenses plus fortes.

— Il semble alors que les gages déterminent les profits au lieu d'être déterminés par eux. Mais je suppose que cela revient au même quand il n'y a que deux parts à prendre qui dépendent l'une de l'autre.

—Il y a plus de variations, Madame, dans la masse de travail que dans la manière de l'employer; et tant qu'il existera une foule d'ouvriers actifs et affamés, ils prendront soin que les profits du fonds ne s'élèvent pas plus haut qu'il n'est nécessaire pour le soutien du capitaliste.

—Mais les faits dont nous parlons arrivent-ils à présent? Les fermiers se font-ils fabricans? retournent-ils ensuite à leurs fermes? Avez-vous quelques exemples de la baisse de leurs bénéfices?

— J'en suis aussi sûr, Milady, que les co-associés eux-mêmes, dont c'est le thême favori. Quant au changement

des fermiers, — il faut se souvenir que presque tous les capitalistes se servent de fonds empruntés; que cette masse de capital flotte continuellement, et se trouve employée où le besoin est le plus grand : si bien que l'argent peut prendre différentes directions sans qu'on aperçoive de changement dans les occupations des capitalistes. Pour l'autre fait, — je sais qu'un fabricant de cette ville et le fermier de l'abbaye emploient chacun dix hommes à 25 liv. st. (620 fr.) par an; ils ne peuvent donner davantage, disent-ils, puisqu'ils paient à présent 250 au lieu de 200 liv. st. Un étranger est survenu, et a pris la nouvelle terre qu'a louée le maître du vieux fermier; il y occupe onze hommes pour obtenir le même produit que celui de la ferme de l'abbaye, et le grain a augmenté. Quand le bail de l'ancienne ferme a fini, on l'a haussé de 25 liv. st. pour rendre son revenu égal à celui de la nouvelle.

— Ainsi ils paient 275 liv. st., — l'un pour les gages seulement, et l'autre pour les gages et la rente ajoutée; tandis que le fabricant ne paie que 250 liv. st.

—Oui. Mais l'augmentation qu'ils ont subie est venue de l'élévation du prix de leurs produits. Ainsi les profits de tous restent égaux. Quand la main-d'œuvre deviendra plus chère en raison de la hausse des prix, les profits de tous les trois baisseront également.

— Et les journaliers n'en seront pas mieux après tout : le seul gagnant sera le propriétaire de la terre dont les revenus vont toujours croissant. N'est-ce pas précisement tout ceci qui excite les plaintes des co-associés?

— Oui, Madame; mais comment leur coopération pourrait-elle y remedier? N'importe de quelle manière le produit total sera divisé, il ira toujours en diminuant aussi long-temps que la population ira en augmentant. La difficulté est là, Milady. Effacez tant qu'il vous plaira

les noms de rentes, de bénéfices et de gages; — déposez-les en masse dans un trésor commun, — et vous verrez la rentrée des capitaux aller toujours en s'affaiblissant, et le nombre des consommateurs appelés au partage s'accroître de jour en jour. La coopération, l'égalité et tous les moyens de ce genre ne peuvent pas rendre les terres également fertiles, ni imprimer aux richesses de l'État la marche progressive que suit la population. Tant qu'on n'aura pas atteint ce double but, il sera impossible de pourvoir d'une manière quelconque aux besoins d'un peuple dont le nombre n'est pas limité; impossible d'arrêter la baisse des profits, soit que les individus les recueillent, soit qu'on les remette dans une caisse commune.

— Mais que pouvez-vous répondre aux co-associés, Joël, quand leurs plaintes sur les souffrances de nos paysans sont d'une vérité si évidente?

— Je suis sur ce point d'accord avec eux; qui pourrait ne pas l'être? Quelle ville dans ce vaste royaume n'a pas entendu dans ses rues les cris du désespoir, n'a pas surpris les angoisses de la faim dans ses ruelles obscures? Quel est le village où la misère n'a pas fait verser les larmes d'une mère, n'a pas ouvert des tombes prématurées à l'être faible qui plie sous la destinée, et au cœur courageux qui essaie de lutter avec elle? Non, non, j'ai trop vécu, trop vu pour nier de tels malheurs; mais je n'en suis que mieux convaincu qu'aucun remède hasardeux ne doit être tenté. Quand j'entends déclamer contre votre parc, Milady, vouloir le convertir en champs de blé et de pommes de terre, soutenir qu'il faut cultiver le sommet de ces collines, et que toutes les propriétés deviennent communes, je vois que ces projets ne tendent qu'à nous rendre dix fois plus misérables, et je crie, — mais personne n'écoute un pauvre vieillard. —

Achetez du grain dans les pays où il se vend à bas prix ; envoyez tous les hommes dont vous n'avez pas besoin dans les régions qui en manquent ; — tâchez de prévenir dans la suite une semblable surabondance de population. — J'ai souvent dit tout cela, Madame, mais jamais avec autant d'espoir d'être compris. Milord peut se faire entendre d'un bout du royaume à l'autre, et.....

—Il aime aussi à être instruit de tout ce qu'on dit sur un tel sujet, Joël. Il voudrait, comme vous le disiez tout à l'heure, s'entretenir avec un homme âgé de chaque ville, de chaque village, pour apprendre de lui les changemens dont il a été le témoin depuis son enfance jusqu'à présent. Je vous prierai de venir un de ces jours, quand lord F*** aura quelques momens de loisir ; et vous nous raconterez plus en détail ce que vous avez vu ici et dans les pays étrangers.

En redescendant, ils trouvèrent John White qui les attendait avec grande impatience à l'entrée de la galerie. Il avait passé le temps à frapper ses pieds l'un contre l'autre, à taper sa règle contre les jambages de la porte ; et la demi-heure d'attente lui avait paru longue. Il s'empressa de faire les honneurs du banc à lady F***, lui en faisant remarquer les commodités, l'élégance, tout ce qu'on avait fait pour le garantir du froid, les sièges rembourrés, le rideau, etc.

— Est-ce là notre place ! dit Létitia ; elle ne me plaît nullement.

White fut stupéfait. Thérèse était trop occupée à considérer la nudité d'un temple protestant pour prendre garde à ce qui se passait.

— Cette église est petite et peu commode, ajouta Létitia ; il ne faut pas ajouter à ses inconvéniens. Où donc sont placés les enfans de l'école? Quoi ! là bas dans cette étroite encoignure? Cette galerie est l'endroit le

plus convenable pour eux. Malgré toute la peine que vous vous êtes donnée, White, nous serons obligés de nous arranger d'une autre manière.

—Et si Votre Seigneurie change de place, où sera-t-elle aussi bien?

—Nulle part, répondit-elle en souriant. Si quelqu'un doit être ici à l'abri du froid, c'est celui qui est à demi vêtu, et non pas ceux qui peuvent s'envelopper de fourrures; cette recherche de soierie est aussi peu convenable. Je parlerai à lord F***; nous pourrons avoir un banc près de celui qu'occupe la famille du ministre et arrangé de la même manière.

— Avec de simples nattes sous les pieds, Milady, des coussins vert-foncé et cela dans la nef. Ce sera bien! Votre Seigneurie veut-elle qu'on jette un rideau autour de son banc?

— Je n'en vois pas l'utilité. Lord F*** ne vient pas à l'église pour dormir, et il ne désire pas qu'on le croie présent quand il n'y est pas.

—Et le comte et lady Frances, dit Joel à voix basse, que penseront-ils de cela, Milady?

— Ils seront nos hôtes, Joel, et ils seront assez bons pour ne pas être mécontens de notre nouvel arrangement. A présent descendons; je veux aller causer de ceci avec lord F***. —Tâchez que le banc soit prêt pour dimanche.

— Milady veut-elle voir les anciens monumens de la famille?

— J'attendrai pour les visiter que lord F*** soit avec moi. Nous vous ferons avertir dès qu'il aura une matinée à sa disposition. En attendant, le cimetière offre plus d'un sujet d'étude; nous nous y rencontrerons quelquefois, Joel.

Létitia et le vieux sacristain s'y rencontrèrent souvent,

en effet. Tantôt elle venait, avec son livre de croquis, s'asseoir sous le portique ou sur une tombe, et Joel avait toujours soin de se tenir à portée d'être vu, dans l'espoir d'être appelé et encouragé à causer. D'autres fois c'était lui qui s'y rendait le premier pour remplir ses fonctions; et lady F***, avertie par le son de la cloche, venait l'y joindre, et en le regardant creuser une fosse nouvelle, elle recueillait de sa bouche des récits tour à tour mélancoliques et gais. C'était parfois une faute expiée par des larmes amères, ou la vertu sortie triomphante d'une lutte difficile. Si le vieux Joel manquait d'indulgence pour les folies du temps présent, nul n'en avait davantage pour celles du temps passé. On remarqua bientôt qu'il mettait plus d'aménité dans ses manières, moins de sévérité dans ses jugemens, à mesure que ses relations avec lady F*** devenaient plus intimes. Avec le temps il cessa de l'appeler Madame; l'affection lui dicta un autre nom, et il devint assez communicatif pour exprimer à ses voisins l'admiration qu'elle lui inspirait. Il disait que c'était un plaisir de la voir parcourir les environs à cheval, accompagnée de ses nobles hôtes; — qu'il était à la fois doux et touchant de penser que la même femme qui faisait, par son enjouement et sa beauté, l'ornement des réunions les plus brillantes, savait aussi réjouir le cœur d'un pauvre vieillard, ne dédaignait pas d'assister à ses travaux, et regardait creuser ces tombes qui reçoivent, comme elle se plaisait à le rappeler, la jeunesse et la grace aussi souvent que la vieillesse et la douleur. C'est pour garder cette pensée présente à son esprit, et non par une vaine curiosité, qu'on la voit, à chaque enterrement, se mêler avec nous et confondre ses regrets avec les nôtres. Ses traits sont là pour exprimer ses sentimens : quel langage pourrait être plus expressif? Le cortège qui accompagne le cercueil a

beau être nombreux, aucune figure n'est plus sérieuse que la sienne, aucune émotion n'est plus sincère. Les enfans eux-mêmes, qui avaient l'habitude, dans ces circonstances, de jouer dans le cimetière, ont appris d'elle à rester paisibles. — Qui prendrait soin de préparer sa dernière demeure, le vieux Joel l'ignorait, mais il désirait que son heure sonnât pendant le séjour de lady F***. Elle viendrait l'y voir placer, il en était sûr, et peut-être se rappellerait-elle dans cet instant quelques mots de leurs entretiens, de ces mots que le cœur inspire et dont il aime à garder le souvenir.

---

## CHAPITRE VII.

### L'HOMME CUPIDE.

---

Lord et lady F*** ne purent échapper à la destinée commune; tous deux éprouvèrent que l'accomplissement de nos désirs les plus chers est toujours suivi de désappointemens et de contrariétés. Lord F*** avait le pouvoir d'être utile, la conviction qu'il l'était, et se trouvait ainsi préservé de ces secrets mécontentemens de lui-même et de sa position, qui l'avaient tourmenté depuis la fin de son éducation jusqu'à présent. Mais de nouvelles épreuves l'attendaient. Livré à un travail assidu, rempli d'incertitudes et de difficultés, il était forcé de renoncer aux occupations qu'il aimait, et souvent même privé de la société de sa femme. Cette privation était encore plus vivement sentie par Létitia. Il était pénible pour elle de le savoir dans son cabinet et de passer sans lui les trois quarts de la journée; mais elle eut encore à supporter le

chagrin de le voir partir subitement, et de l'attendre en vain pendant bien des jours.

Une fois, c'était quelques semaines après leur arrivée à Weston. — Le comte et lady Frances étaient du nombre des hôtes qui remplissaient le château. — Lord F*** fut mandé à Londres; — il pensait qu'il irait plus loin; — il ne pouvait préciser l'époque de son retour. Les deux premiers jours s'écoulèrent lentement, — non pour ses amis, tout occupés de joyeuses excursions, de plaisirs plus sédentaires dont les récits se répandaient au loin, mais pour sa femme, qui pensait beaucoup plus à son absence qu'à l'emploi de maîtresse de maison, qu'elle remplissait cependant avec la grace qu'elle savait répandre sur ses moindres actions. Ses momens les plus agréables étaient ceux qu'elle passait dans la bibliothèque avec son beau-père, dans son boudoir avec son livre, ou bien même dans sa promenade solitaire du matin, tandis que chacun de ses hôtes se livrait au genre de distraction qu'il préférait.

Un jour, vers midi, après avoir épié pendant plusieurs heures la fin d'une pluie abondante, elle profita des premiers rayons du soleil, et se dirigea vers les ruines avec son album. Elle était seule; Thérèse s'occupait dans ce moment de ses devoirs religieux, et Létitia n'aimait pas à être accompagnée de personnes avec qui elle ne pouvait s'entretenir. L'humidité de l'herbe ne lui permettait pas de s'y asseoir pour dessiner, et les restes de la vieille abbaye avaient trop d'attraits sous la douce réverbération d'un ciel d'octobre pour qu'elle se décidât à aller chercher un autre point de vue. Elle s'assit sur une pierre dans un enfoncement qui se trouvait couvert, et se mit à étudier la perspective d'une arche. Bientôt elle entendit une grive qui se tenait cachée sous les lierres, et s'amusa à contrefaire son chant chaque fois que

l'oiseau cessait de se faire entendre, voulant ainsi l'encourager à continuer. Ce fut avec un tel succès, que, se répondant, s'animant et se surpassant tour à tour il s'établit entre elles un brillant et gai duo qui retentit dans cette silencieuse retraite. Létitia se tut tout à coup, croyant distinguer à travers les feuilles une ombre qui s'avançait lentement à quelque distance. Elle se leva; et, regardant à travers l'arche, elle vit une personne appuyée sur le cadran solaire et qui tenait son visage caché entre ses mains. Elle se retira aussitôt, et s'enfonça plus avant dans le coin qu'elle occupait d'abord, pensant qu'il serait plus agréable à l'étranger de se croire seul, et ne voulant pas le troubler en traversant l'espace vide qui était au milieu des ruines. Elle n'entendit pas marcher, et au bout de peu de minutes elle espéra qu'il était parti et commença à dessiner. Bientôt elle l'aperçut à quelques pas, debout contre le mur et les yeux fixés sur elle. Dès qu'elle vit sa figure, elle le reconnut, quoiqu'il fût dans l'ombre.

— Monsieur Waldie! s'écria-t-elle; qui vous amène ici?

Il s'approcha, s'assit par terre, à ses pieds, sans lui répondre.

— Que venez-vous faire ici? répéta Létitia d'un ton calme, mais inquiète cependant de l'expression de ses traits.

— En vérité, je n'en sais rien. Je ne puis rester tranquille; j'avais besoin d'aller quelque part, je suis venu ici. Je pensais que je vous trouverais; et précisément je désirais vous voir sans entrer à la maison.

— Comment se porte Maria?.... les enfans..... Est-il arrivé quelque chose?

— Ils se portent tous bien : mais bientôt..... Létitia, je suis au moment d'être ruiné.

— Je le craignais. Mais alors pourquoi venir ici? Lord F*** est absent : je ne puis vous aider. Il faut partir, et agir, M. Waldie! Devriez-vous quitter votre maison et venir perdre du temps ici dans une telle circonstance? Est-ce raisonnable? est-ce là se conduire en homme?

— Je ne comprends pas ce qui m'a décidé à venir, s'écria Waldie en se levant. Il me semble que j'éprouvais là bas une sorte de terreur. Létitia! dites-moi ce que je dois faire; mes idées sont si confuses, je ne puis réfléchir à rien; — venez avec moi, et je courrai à Londres.

— Quel embarras éprouvez-vous? quelles sont vos ressources? Dites-moi tout, ou bien je ne pourrai vous donner aucun conseil.

— Vous tout dire! ne l'ai-je pas toujours fait..... n'est-ce pas vous..... n'avez-vous pas toujours.....

— Dites-moi tout, mon frère, comme vous le diriez à votre femme, ou bien partez, et tâchez de la sauver, s'il est encore temps.

Il expliqua alors avec plus de clarté que Létitia ne l'espérait, qu'il avait entrepris plusieurs spéculations, que toutes avaient mal tourné, excepté un seule plus considérable que les autres et qui était encore indécise. Son sort reposait sur elle; et s'il ne trouvait pas d'ici à deux jours plusieurs mille livres sterling, la seule chance de succès était anéantie. Il avait accaparé la totalité de certaines épices des Indes à mesure qu'elles arrivaient; une autre cargaison, la dernière de l'année, était attendue de jour en jour; de son acquisition dépendait le prix de la denrée, et la rentrée du capital qu'il avait déja placé sur elle. Ce n'était pas le moment de lui reprocher la folie d'une telle spéculation, et la faiblesse d'ame qui le faisait courir à la campagne et laisser au hasard le soin de sa destinée. Il avoua que son crédit était épuisé, qu'il n'a-

vait plus de sûretés à offrir, qu'il ne savait quel parti prendre; qu'ainsi il avait tout abandonné.

— Si lord F*** était là! pensa Létitia; mais elle ignorait même où il était à présent, où il serait le lendemain; la poste qui devait l'en instruire n'arriverait que le soir. Elle passa en revue les différens moyens d'obtenir de l'argent qui se présentèrent à sa pensée; les uns furent accueillis avec un triste sourire, les autres avec un rire qui faisait mal.

Au milieu de son trouble, Waldie exprima clairement et à plusieurs reprises, que s'il pouvait fournir, le jour suivant, des sûretés suffisantes pour la somme exigée, il avait beaucoup d'espoir de l'obtenir à un prix plus ou moins favorable. Cette considération décida Létitia; elle prit des notes précises sur cette affaire, s'engageant à ne les montrer qu'à une seule personne; elle pria Waldie de retourner à Londres sans le moindre délai, et de faire sur-le-champ des démarches pour se procurer des fonds, et lui promit que quelqu'un envoyé par elle irait chez lui le lendemain à deux heures avec les sûretés nécessaires, si on avait pu les trouver, ou la nouvelle d'un mauvais succès, si les efforts avaient été vains.

Elle ne lui dit pas que son projet était de partir; mais l'espérance d'obtenir le secours de son mari, et la conviction que Maria avait besoin d'être soutenue par elle, la déterminèrent à faire ce voyage. Après avoir employé presque l'autorité pour se débarrasser de Waldie, elle retourna promptement au château, donna ses ordres à Thérèse pour le départ, recommanda à la femme de charge de pourvoir à tout ce qui serait agréable à ses hôtes durant les trois jours que devait durer son absence; commanda que sa voiture l'attendît dans vingt minutes à la porte de l'est, et fut ensuite à la recherche du comte

qu'elle avait vu se promener dans le parc. Elle le trouva, lisant un journal; dès qu'il l'aperçut, il s'avança avec empressement vers elle, et s'arrêta, frappé de l'inquiétude qui se peignait sur ses traits. Elle le pria, en peu de mots, de pardonner ce départ précipité qui devait lui paraître étrange, et demanda que lady Frances voulût bien se charger de la remplacer. Puis, à la grande surprise du comte, elle s'informa de la meilleure marche à suivre pour avoir l'avis d'un homme de loi si une circonstance embarrassante le rendait nécessaire, et si son beau-père pouvait lui indiquer le moyen d'obtenir, d'ici à peu d'heures, des signatures pour une somme considérable : après avoir reçu sa promesse de ne prendre aucun parti décisif sans les conseils de son mari ni de l'avocat auquel il allait l'adresser, il lui donna les avis qu'elle désirait, tout en s'étonnant de la fantaisie subite qui s'était emparée d'elle; car il ne croyait pas qu'elle eût pu voir quelqu'un ou recevoir aucune lettre depuis qu'ils s'étaient quittés après le déjeuner.

— Il fut un temps, dit-elle tandis que le comte écrivait quelques lignes à l'avocat, où j'aurais pu obtenir cette somme en n'engageant que mes talens. A présent, ni mes diamans, ni toutes les ressources de diverses espèces que je puis posséder, ne me sont aussi utiles que trois mois de mon ancienne profession. Henry a gagné du pouvoir; c'est heureux, car j'en ai beaucoup perdu.

— Prenez garde d'être tentée de le recouvrer, répliqua le comte en souriant. Vous avez besoin d'argent, et le moyen de le gagner vous est facile. Si vous éprouvez quelque envie d'y avoir recours, pensez au chagrin d'Henry en trouvant sur sa table l'annonce de la rentrée de lady F***. Pensez que si on peut prévoir le temps où les pairs s'honoreront de professer les beaux-arts, ce jour n'est pas encore venu, — et ne viendra pas d'ici que vous

arriviez à la pairie. Reviendrez-vous avant Henry?

Létitia déchira une feuille de l'album qu'elle tenait encore, et écrivit un mot pour son mari, dans le cas où il arriverait avant elle. Le comte s'en chargea, et elle ne prit pas le temps de rentrer pour le cacheter. Son beau-père lui donna alors le bras, et la conduisit à la grille où sa voiture l'attendait; il jugea, comme elle, qu'il valait mieux ne pas s'exposer à rencontrer des personnes qui pourraient la questionner.

— Adieu, ma chère, lui dit-il au moment où les chevaux s'arrêtaient. Nous serons tous heureux de vous revoir; en attendant, puissent vos projets réussir!

— Comme vous êtes bon d'avoir assez de confiance en moi pour ne pas supposer que je vais faire quelque folie! dit Létitia dont les yeux étaient pleins de larmes. Ceci paraît si peu sensé!

— Quand je vous aurai vue faire une extravagance, ma chère, je croirai que vous pouvez en faire une autre; mais jusque-là ma confiance sera entière. Regardez-moi, je veux vous voir sourire. Votre irrésistible influence a-t-elle jamais trompé votre espoir? Je ne sais ce que vous attendez d'elle, mais j'oserai prédire que, pour la première fois, votre attente ne sera pas déçue.

La voiture n'était pas sortie de la grille, qu'elle s'arrêta par l'ordre du comte; il s'approcha de la portière en disant: — Il ne m'est pas venu à la pensée de vous demander s'il serait utile que j'allasse avec vous. Dites-moi si vous le désirez, et je suis prêt à partir au même moment.

— Vous êtes mille fois trop bon; ce serait inutile. La voiture roula de nouveau.

Le cœur de Létitia battait vivement quand elle arriva à la porte de son hôtel. Lord F*** n'y était pas; il était parti dans l'après-midi pour la campagne, mais non pour

Weston ; il avait laissé une lettre pour elle qu'on avait mise depuis quelques heures à la poste. Létitia voyait s'échapper la plus chère de ses espérances. Il était minuit ; — aller chez l'avocat n'était pas possible. Elle donna l'ordre de la conduire chez sa sœur, jugeant qu'il valait mieux lui apprendre ce qu'elle avait à redouter quelques instans plus tôt, que de risquer la perte d'une seule minute ou d'un seul conseil.

Son arrivée causa peu d'alarme dans la maison de Maria. Elle vit de la lumière à travers les fenêtres, et elle trouva sa sœur levée et habillée. C'était la seconde nuit qu'elle passait ainsi, la seconde depuis que Waldie s'était absenté sans l'en prévenir, et sans laisser la plus légère indication sur le but de son voyage. La malheureuse femme courut à la porte lorsqu'elle entendit le bruit de la voiture. Quand elle vit sa sœur et Thérèse en descendre seules, elle s'efforça de paraître calme, comme si elle se fût préparée et presque attendue aux plus grands malheurs. Létitia ne voulut employer aucune des réticences dont Maria n'avait que déjà trop souffert. Touchée jusqu'au fond de l'ame de l'air sombre et inquiet avec lequel ses premières paroles furent écoutées, elle continua cependant, et lui apprit l'apparition de Waldie à Weston, le projet qui l'y avait amené, — si ce mot pouvait s'appliquer à sa conduite, — et son intention de revenir à Londres. Ce fut un soulagement pour Maria de le supposer si près et occupé à prévenir la crise qui s'approchait, au lieu de se le figurer retenu loin d'elle par l'une des horribles causes qui depuis deux jours se présentaient sans cesse à son imagination.

Le déjeuner de l'avocat, M. Bland, fut interrompu le lendemain par les deux sœurs. Ce ne fut pas sans regret qu'il quitta son journal ; mais il ne pouvait songer à les faire attendre le temps nécessaire pour se mettre au cou-

rant des nouvelles du jour. Il se résigna, et s'assit calme et froid pour écouter ce qu'elles avaient à lui dire, muni de sa tabatière pour mieux supporter l'ennui d'une affaire sérieuse expliquée par des femmes. Il aurait volontiers tout terminé dès le premier mot par l'assurance qu'il était impossible de trouver des cautions pour une somme considérable avant deux heures de l'après-midi; mais Létitia ne se laissa pas interrompre. Elle montra qu'elle comprenait très-bien ce qu'elle demandait, fit valoir les avantages qu'on pouvait tirer de cette transaction, et indiqua pour le prêteur des garanties si satisfaisantes dans le cas où la spéculation manquerait, que le flegmatique M. Bland fut entraîné à promettre qu'il verrait ce qu'on pourrait faire. Elles le quittèrent aussitôt, s'engageant à revenir dans quatre heures pour le conduire ainsi que ses cautions à l'endroit où l'affaire devait se conclure.

— Où allons-nous? demanda Marie. Que ferons-nous pendant ces heures si longues?

—Si vous avez le courage de venir avec moi, répondit sa sœur, le temps ne vous paraîtra pas trop long; sinon il faut nous séparer; et je vous conseillerais alors de faire une courte excursion dans la campagne pour tâcher de vous remettre. Pour moi, je vais dans les rues obscures de la Cité chercher un prêteur qui a été d'un grand secours à un jeune homme que lord F*** connaît. On peut bien essayer d'avoir deux cordes à son arc, puisque nous ne courrons pas d'autre danger que d'être tournées en ridicule, comme les femmes le sont chaque fois qu'elles veulent se mêler d'affaires.

— Est-ce là ce qui peut arriver de pis? demanda la craintive Maria. Connaissez-vous les lois sur un tel sujet? Je ne voudrais pas, Létitia, vous envelopper

dans notre malheur, fût-ce même dans l'espoir de nous sauver.

— Confiez-vous à moi, reprit Létitia, pour ne rien faire que mon mari ne puisse approuver. Voulez-vous venir? Nos toilettes ne font rien deviner; elles conviennent à tous les rangs, aussi bien à une simple lingère qu'à une femme de la cour. Consentez-vous à vous en rapporter à moi?

Maria s'abandonna à la prudence de sa sœur. Elles laissèrent la voiture à un demi-mille environ de l'endroit où elles voulaient aller.

— Je sais le nom de la rue, observa Létitia; mais j'ignore le numéro de la maison. Nous tâcherons de le découvrir. Je ne veux faire aucune question.

Elles parcoururent deux ou trois fois une rue sombre et étroite, dont chaque maison parut à Maria également misérable; mais sa sœur, qui au premier coup d'œil en avait remarqué une, fut confirmée dans son opinion en voyant acheter en face de la porte une demi-pinte de lait bleuâtre, tandis que le petit garçon d'une fruitière, tenant un panier couvert à travers lequel on apercevait du raisin d'une grande beauté, entrait dans la cour qui conduisait par les derrières à l'habitation dont nous parlons.

— Du mauvais lait acheté en public pour le déjeuner du domestique, dit Létitia, et de beaux fruits apportés à la dérobée pour le goûter du maître, me semblent s'accorder parfaitement avec l'homme que nous cherchons; ce doit être là.

En parlant ainsi, elle s'avança vers l'homme qui emportait le lait, et lui demanda si on pouvait voir M. Siméon. Le vieux serviteur, qui avait l'air fin et rusé, répondit que M. Siméon était occupé; — que ces dames

étaient peut-être dans l'erreur, et se croyaient dans le magasin sur la rue. Tout le commerce de la bijouterie s'y faisait. Non; elles désiraient parler à M. Siméon, et attendraient qu'il eût le loisir de les recevoir. Après plusieurs allées et venues, elles furent enfin introduites avec quelques excuses sur l'impossibilité de les faire entrer dans le salon. On les fit traverser une salle remplie de marchandises de tout genre, et monter ensuite une espèce d'échelle qui semblait devoir conduire à un grenier; ce cabinet d'affaires y ressemblait beaucoup, si ce n'est qu'il était si sombre qu'on pouvait douter qu'il fût possible de s'y occuper à aucune heure et dans aucune saison de l'année sans le secours d'une lampe. Maria était toute disposée à s'évanouir sur la première chaise qui se présenterait, mais elle n'en trouva pas, et fut au moment de se placer sur le siège élevé du maître de ces lieux, qui était peu commode, faute d'un marchepied. Létitia, qui ressentait toujours une secrète joie au milieu de scènes et de circonstances bizarres, s'efforçait de distinguer, malgré l'obscurité, les objets qui l'entouraient. Bien lui prit de garder pour elle ses réflexions sur les caisses, les cadenas, la bouteille posée sur le coin d'une tablette, et qui se trouvait le seul meuble portatif de cette chambre dont la nudité était remarquable; ses observations auraient pu être entendues par une personne qui était là, avant qu'elle et sa sœur s'en fussent aperçues. M. Siméon était entré par une porte dérobée, et les complimens d'usage furent le premier indice de sa présence. Létitia lui vit faire une petite manœuvre qui avait pour objet de se placer du côté opposé au faible jour qui régnait dans l'appartement; elle la déjoua, préférant voir les traits de celui à qui elle avait affaire. Elle fut assez surprise de trouver un homme entre deux âges, d'une bonne tournure, dont la physionomie, autant

qu'elle pouvait l'apercevoir, s'accordait avec sa manière de s'exprimer qui était douce et polie. Elle expliqua sur-le-champ qu'elle venait demander à quelles conditions on pourrait emprunter plusieurs mille livres pendant un mois.

— A aucune qui ne fût sanctionnée par les lois du royaume. Il ne savait pas si ces dames les connaissaient.

Létitia répliqua que les mêmes conditions auxquelles M. Siméon avait accordé des prêts de cinq, dix et quarante mille livres à telles ou telles dates, pouvaient aussi convenir à l'affaire dont il s'agissait. A cette preuve que le genre de ses transactions n'était pas tout-à-fait ignoré, le prêteur réfléchit, et considéra avec attention les deux jeunes dames; il observa ensuite, comme s'il se fût parlé à lui-même, que les dettes d'honneur étaient désagréables, surtout pour des femmes qui n'avaient pas autant de facilité que les hommes pour se tirer d'embarras. Létitia répondit que M. Siméon pouvait être mieux qu'elle au courant par la nature de ses occupations ; mais elle ne s'était pas aperçue que le jeu fût en usage parmi les femmes; elle n'en connaissait aucune qui jouât. M. Siméon parla alors de mémoires de joailliers, d'excursions furtives sur le continent, et d'autres suppositions qui furent écoutées avec un dédaigneux sourire par les deux sœurs, qui ne voulaient laisser aucun prétexte à la médisance si l'affaire venait à être connue. Létitia mit un terme aux questions en demandant les statuts qui fixent le taux de l'intérêt d'une somme prêtée, et qu'elle pensait devoir faire partie de la bibliothèque d'un prêteur. On apporta le livre avec un flambeau qui permit à M. Siméon de mieux examiner ses deux belles interlocutrices; mais il resta plus indécis que jamais sur leur position sociale.

— C'est sans doute une loi injuste et cruelle, Madame, digne seulement des Turcs, que celle qui appelle crime

de prêter l'argent à intérêt; mais enfin c'est la loi.....

—Elle doit être observée, monsieur Siméon. L'amende —est la triple valeur de l'argent ou des autres choses qui sont prêtées, accordées ainsi. — Je m'étonne qu'on n'ait pas ordonné aussi de confisquer la triple valeur des sucres et des soieries quand ils augmentent de prix; toute marchandise devrait être traitée également.

— Ah! Madame, ceci ferait monter les prix d'une manière énorme. Chacun doit avoir ce qui lui est nécessaire: s'il ne peut l'obtenir par la voie droite, il a recours à de petits détours; mais cette marche n'est pas exempte de dangers ni d'embarras. Celui qui s'y expose pour un autre doit recevoir un salaire proportionné. Si les difficultés s'augmentaient, les prix se hausseraient à un taux peu raisonnable.

— C'est-à-dire, Monsieur, que nous devons vous payer excessivement cher si vous consentez à faire quelques petits détours pour nous fournir la somme que nous demandons. Dites-nous quelles seraient vos conditions, en supposant que nous puissions vous offrir des garanties dont la sûreté serait hors de doute.

M. Siméon semblait néanmoins disposé à s'étendre plus au long sur la sévérité de la loi, qui non-seulement, observait-il, l'obligeait à être circonspect et presque rigide dans ses actes; — posait des entraves continuelles et très-gênantes à ce genre de commerce; — prouvait que les auteurs de tels statuts ignoraient l'utilité d'un canal intermédiaire de circulation; — déversait le mépris sur les saintes lois de Moïse, qu'on supposait faussement avoir défendu le prêt à intérêt; — mais encore forçait, dans ce même moment, deux charmantes personnes à quitter leurs demeures élégantes pour venir dans une retraite obscure bien peu digne de leur présence! Létitia

le rappela à la question, et il fut obligé de fixer enfin le taux de l'intérêt qu'il voulait recevoir à l'aide d'un de ces moyens à-la-fois détournés et sûrs que la nécessité a inventés; mais toute sa finesse ne pouvait tromper celle à qui il avait affaire.

— Vos conditions, monsieur Siméon, pourraient s'accepter quand il y a pénurie d'argent; mais vous savez aussi bien que moi combien il est abondant maintenant, et vous n'ignorez pas que l'intérêt, en général, est plus bas qu'il ne l'a été depuis plusieurs années.

M. Siméon s'efforça vainement de lui faire prendre le change en soutenant que le genre de profit en question n'avait rien de commun avec tous les autres, le prêteur d'argent se trouvant dans une position unique.

—De quelque manière qu'il vous plaise de considérer l'intérêt, Monsieur, il faut toujours en venir à cette conclusion, que c'est un profit net sur le capital, et que ce profit ne peut être que médiocre dans l'état actuel du commerce. On fait ici un trafic de prêts, comme vous savez, quoique ce genre d'industrie soit défendu; et nous ne sommes pas dans une telle passe, que nous ne puissions parcourir ce quartier et nous informer à quel taux quelques-uns de vos voisins consentiraient à traiter. Notre but est rempli du moment où nous sommes sûres que vous pouvez avancer la somme dont nous avons besoin.

M. Siméon secoua la tête, dit qu'on ne lui avait présenté aucune garantie; qu'il avait déjà pris dans la matinée des engagemens considérables; que la conclusion d'un marché présentait plusieurs difficultés de differentes espèces. Létitia répondit qu'il etait mieux pour les deux parties d'avoir le temps d'y réfléchir; que quelqu'un viendrait trouver M. Siméon à trois heures pour lui dire que l'affaire était manquée ou le conduire à l'endroit où les

cautions l'attendraient. Le prêteur consentit à cette proposition, demandant seulement qu'on reculât l'heure à cause d'une promesse antérieure.

Il pressa alors les deux sœurs d'accepter une légère collation, de permettre qu'on les reconduisît chez elles, et fit encore d'autres offres qui toutes avaient pour but de découvrir qui elles étaient : ce fut en vain.

En sortant de chez lui, Maria proposa de faire un détour pour rejoindre leur voiture.

—Pourquoi? demanda sa sœur; nous n'avons rien fait dont nous puissions rougir.

— Alors pourquoi cacher votre nom?

—Tout simplement parce qu'il était inutile de le dire, notre mission se bornant à sonder le terrain; de plus, il aurait pu rendre les conditions plus onéreuses pour votre mari. A présent que c'est fini, il peut, s'il le veut, nous suivre et savoir qui nous sommes.

— Mais ce marché lui-même!

— N'est certainement pas de ceux que l'on conclut avec plaisir, mais ma conscience ne me fait nul reproche d'y avoir pris part. Nous suivons les ordonnances à la lettre, comme vous savez, et c'est assez. Personne n'est tenu à observer l'esprit d'une mauvaise loi, puisque l'évasion est le seul moyen d'échapper à son injustice. — Quant à celles sur l'usure,—elles ont été condamnées à plusieurs époques par des commissions du parlement. Plus elles seront violées et plus nous aurons d'espoir d'en être bientôt débarrassés. Ne pensez-vous pas ainsi? ne comprenez-vous pas que la violation continuelle d'une loi est la meilleure preuve qu'elle ne vaut rien?

— Quel courage vous avez! s'écria Marie; pour moi, mon seul désir est de supporter la vie aussi tranquillement que je le pourrai, et d'accoutumer mes enfans à faire de même.

— Prenez garde, Maria, de leur enseigner la doctrine d'une obéissance aveugle, dit Létitia, quand elles furent remontées en voiture. Il faut en préserver vos filles aussi bien que leur frère. Qu'ils soient soumis, mais que leur obéissance soit raisonnée : c'est alors seulement qu'ils aimeront avec sincérité les lois du pays et celles qui régissent votre propre intérieur. Vos enfans sauront dans la suite que la défense d'approcher du feu, quand vous n'y êtes pas, avait pour objet de les empêcher d'être brûlés. — Laissez-les s'instruire aussi à la même époque du but où tendent les lois sous lesquelles ils vivent, afin qu'ils se préparent à jouer leurs rôles dans le système d'innovation que chaque année réclame avec plus de force. Si vous suivez une autre marche, vos enfans conserveront toute la vie une crainte superstitieuse d'objets que l'enfance seule doit redouter, et ils resteront liés à des lois établies dans le premier âge de la nation et qui ne conviennent plus à son état actuel.

— L'obéissance implicite est au moins une sauvegarde, observa Marie.

—Jusqu'à un certain point, pas au-delà. Si vous prolongez la défense d'approcher de la grille du foyer durant vingt ans, vos enfans obéissans ne se brûleront pas en passant auprès ; mais croyez-vous qu'avec le temps ils ne découvriraient pas quelque autre moyen de satisfaire le désir de se chauffer? Ils se traîneraient autour, ils essaieraient de sauter par-dessus. C'est ainsi que des lois absurdes et surannées sont éludées, et le seront toujours.

— Mais qui peut juger si elles sont bonnes ou mauvaises?

— La masse de ceux qui leur obéissent. Une loi salutaire n'est jamais violée que par quelques individus épars çà et là, et contre lesquels tout le reste de la société se prononce, puisque son intérêt dominant l'oblige à veiller

au maintien des bonnes lois. Nous n'irons plus visiter M. Siméon quand le temps sera venu où les lois sur l'usure seront approuvées et appuyées par la majorité des hommes. Jusque-là ou jusqu'à leur révocation, nous ferons de l'opposition au sens, et nous suivrons la lettre à regret; à moins que nous ne soyons préparés aux conséquences d'une rupture complète avec tous les deux.

— Ce ne sera pas moi qui ferai un tel éclat, ni, je l'espère, personne de ma famille, répondit Maria. Quelle heure est-il, Létitia? Je n'ose m'en rapporter à ma montre.

— Deux heures sont encore loin, ma chère. Vous ne voulez donc pas vous laisser distraire de vos pensées même par un entretien sur l'usure. Je vois bien qu'il faut réserver tous ces sujets peu récréatifs pour vous endormir ce soir, quand tout sera arrangé, — tout réparé, j'espère. Vous conviendrez alors que cette longue veille vous a presque épuisée.

Au bruit que fit la voiture en s'arrêtant, M. Bland parut avec l'air plus grave que jamais; il aurait désiré que ces dames attendissent le résultat chez lui; mais Létitia voulait s'assurer si le secours de Siméon était nécessaire ou si l'on pouvait s'en passer. M. Bland fut donc obligé de poser ses papiers sur les genoux de lady F***, — et de se placer lui-même dans la voiture d'aussi bonne grace qu'il lui fut possible. Il s'était mis au courant depuis l'entrevue du matin; et tout ce qu'il avait appris le portait à approuver la spéculation. Cependant il se disait encore à lui-même qu'il était fort difficile d'arriver à une conclusion satisfaisante, quand une femme se mêlait d'une affaire. Sans la recommandation du comte il aurait tout abandonné, et il ne pouvait s'empêcher de trouver étrange que sa Seigneurie n'eût pas expliqué dans son billet si elle connaissait, ou non, les détails de cette transaction.

— M. Waldie est-il rentré? demanda Maria d'une voix tremblante à un commis qui parut à l'arrivée de la voiture.

— Il l'est, Madame, mais il n'est visible pour personne, excepté.....

— Excepté pour Monsieur, dit Létitia en envoyant une carte de M. Bland avec une des siennes. On vint aussitôt les prier de vouloir bien entrer.

M. Waldie s'occupait à refermer la porte de la seconde chambre sur quelqu'un quand sa femme entra ; il était pâle et fatigué, mais paraissait calme et réfléchi. Il reçut Maria et sa sœur comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé, assura que l'argent serait versé si la caution était trouvée, et entama sur-le-champ l'affaire avec M. Bland.

Dès qu'elles virent que tout prenait une bonne tournure, elles proposèrent de se retirer dans l'autre chambre pour attendre le résultat.

— Dans ce cabinet? non, non, ma chère, dit-il. J'aurais peur que vous ne fussiez pas contente de la personne que vous y trouverez; vous ne seriez pas long-temps d'accord.

Tandis qu'il parlait, elles entrèrent dans l'appartement et y trouvèrent M. Siméon.

— Ceci vous évitera, Monsieur, la fatigue d'un autre rendez-vous à quatre heures, dit Létitia. Nous regrettons seulement de vous avoir fait perdre ce matin quelques momens; mais vous ne nous reverrez que si nous avons quelques dettes d'honneur à payer, ou quelque enlèvement à diriger.

M. Siméon assura qu'il se considérait comme très-favorisé dans cette affaire par l'honneur que sa chétive demeure avait reçu, et qui devenait plus précieux encore par la nécessité de le cacher. — Il connaissait trop bien son devoir pour dire un seul mot de ce qui s'était passé.

— Vous ferez là-dessus ce qui vous conviendra, ré-

pondit Létitia. Vous devez vous entendre avec M. Waldie pour ce qui le concerne; mais pour moi je n'ai pas de secret. Vous n'avez contracté avec moi aucun engagement d'honneur ni de devoir, puisque vous êtes bien sûr que je n'allais pas emprunter de l'argent pour mon propre compte.

M. Siméon observa qu'on pouvait être tenté de parler de cette affaire, parce qu'elle offrait une circonstance qui sortait des règles communes. Il n'était pas rare que des femmes eussent besoin d'argent, mais elles avaient recours à des intermédiaires pour se le procurer. Comment pourrait-il en être autrement? lorsque pas une sur mille n'est en état de comprendre même les formes d'une affaire; encore ce petit nombre d'exceptions ne se trouve-t-il que dans une classe qui n'a rien à démêler avec les prêteurs. Ceci fut suivi d'une série de narrations ayant pour sujets les embarras que cause à une merveilleuse la baisse de ses fonds. Létitia s'amusa beaucoup de la partie romanesque de ces aventures, qui se trouvait mêlée au récit des manœuvres dictées par le plus sordide intérêt. Les héroïnes étaient seulement désignées par les lettres de l'alphabet; mais l'active imagination de lady F*** les personnifia à l'instant; et ce ne fut pas sans regret qu'elle vit M. Siméon passer dans la pièce voisine pour examiner les cautions et remplir sa promesse. Le temps parut long jusqu'au moment où M. Waldie vint leur apprendre que tout était heureusement terminé. Il remercia en peu de mots Létitia de l'important service qu'elle venait de lui rendre, les pressa de retourner à Weston pour se délasser de tant de courses et d'inquiétudes, ajouta qu'il était bien fâché de ne pouvoir les accompagner, ni même s'engager à les rejoindre bientôt; mais qu'il serait continuellement occupé tant que la cargaison qu'il attendait ne serait pas en lieu de sûreté. Il vit que sa femme pâlis-

sait en écoutant ces derniers mots, et il lui demanda en riant ce qui pouvait l'effrayer? — Elle ne le savait pas, mais.....

—Elle est tout-à-fait accablée, dit Létitia ; je tâcherai de lui faire reprendre ses forces, et ferai en sorte qu'elle vous attende avec patience, si vous ne prolongez pas trop votre absence. — Vous pouvez être tranquille, continua-t-elle en s'adressant à sa sœur, quand Waldie les eut quittées avec un dernier et triste sourire. L'affaire est arrangée, et sa tête est remise. Voyez comme il est calme!... comme ses idées sont nettes!... Croyez-moi, il renoncera aux spéculations.

Maria fit signe qu'elle n'était pas persuadée. et bientôt ses larmes coulèrent en abondance, non par une faiblesse passagère, suite du choc qu'elle venait d'éprouver; sa confiance dans l'avenir était entièrement détruite, et le léger soulagement qu'elle ressentait ne lui semblait qu'un court répit accordé à ses souffrances.

## CHAPITRE VIII.

### CONSÉQUENCES.

Ceux qui avaient dirigé l'éducation de Waldie étaient en partie responsables de son goût pour les spéculations, plutôt causé par une ambition inquiète, que par un désir excessif d'augmenter ses richesses. Les fondemens de la fortune de sa famille avaient été posés, depuis plusieurs siècles, par un de ses ancêtres, qui, mettant à profit l'expérience acquise dans les pays étrangers, introduisit en Angleterre une nouvelle industrie. Quoi-

qu'il fût obligé, pour attirer les ouvriers des autres fabriques, et les engager à faire un apprentissage dans la sienne, de les payer plus cher qu'aucun de ses voisins, ses gains furent considérables; les produits se vendant à un très-haut prix, comme il arrive d'ordinaire aux choses à la fois agréables et nouvelles. Si l'on peut dire, avec quelques auteurs, que le profit est autant le fruit du travail que celui de l'argent dépensé en gages; c'est-à-dire s'il est le salaire d'une surveillance personnelle et du labeur, indépendant du capital consacré à l'entreprise; il est certain que ce Waldie, première source de l'opulence de ses descendans, recueillit une récompense aussi largement proportionnée que celle de ses ouvriers; car longtemps après que leur paie et ses profits eurent baissé parce que les étoffes de soie devinrent plus communes, et la main-d'œuvre moins difficile à obtenir, ses fonds continuèrent néanmoins à s'accroître, grace à la masse de capitaux qu'il pouvait faire valoir. Si cent livres n'en produisaient plus soixante-quinze, il avait, avec le temps, quintuplé chaque centaine de la mise première, qui rapportait 50 pour 100; ensuite ses fonds augmentés des deux tiers lui donnèrent 25 pour 100, en sorte que ses richesses s'accrurent de la même manière que le feraient à présent celles des individus et des nations, si l'accumulation de l'argent pouvait surpasser en vitesse la baisse des profits. Les Waldie continuèrent pendant plusieurs années à conduire cette manufacture pour laquelle les demandes étaient considérables, et si constantes que la variation des prix fut la conséquence de celle qui se fit sentir dans d'autres marchandises, et non la suite d'aucun changement dans la mode.

De temps en temps les vivres furent à meilleur maché, ce qui permit aux fabricans de diminuer le salaire de leurs ouvriers, et de faire des gains plus considérables,

jusqu'au moment où ces profits tombèrent aussi, et parfois le contraire arriva quand le prix des alimens vint à s'élever : quelquefois on se plaignit de l'énormité de leurs bénéfices, tandis qu'ils donnaient précisément la même proportion de leurs produits aux ouvriers; mais le nombre appelé au partage s'était augmenté, ce qui n'était pas la faute des maîtres. Malgré ces légères alternatives la famille continua à prospérer.

Satisfaits du taux ordinaire des profits, et faisant face par leur continuelle accumulation à leur baisse graduelle — impossible à éviter dans tous les lieux où l'on mettra des entraves à la production des premières nécessités de la vie, tous étaient fiers de l'ancêtre auquel ils devaient leur fortune; ses louanges passaient de bouche en bouche; elles avaient de bonne heure frappé M. Waldie et lui avaient fait naître l'idée qu'il était temps de chercher à relever leur position devenue beaucoup moins brillante dans ce siècle d'améliorations que dans les premiers jours de leur prospérité. De fabricant il se fit négociant, s'imaginant que cette occupation offrirait à son ambition des chances plus favorables que la marche routinière d'une ancienne manufacture. Il n'est pas étonnant qu'il fût tenté de suivre des plans qui promettaient un bénéfice bien supérieur à celui qu'on pouvait espérer par la route ordinaire; — qu'il négociât des denrées dont la valeur, très-mobile, dépendait de circonstances imprévues; — qu'il se flattât de saisir le moment favorable, puis de tourner ses calculs d'un autre côté. — Dans ce but il cherchait à pressentir les choses les plus incertaines, le caprice de la mode, les variations de l'atmosphère, l'abondance ou la disette des diverses récoltes de l'autre moitié du globe. Ses prévisions étaient tantôt justes, tantôt fausses; il gagnait quelquefois cinq mille livres d'un seul coup, et perdait le double dans le reste de la

saison; mais la diminution de ses capitaux, quelque forte qu'elle fût, était loin d'être le résultat le plus fâcheux de sa conduite : semblable aux joueurs, il devint si passionné pour ce genre d'émotions, que chérissant jusqu'aux tourmens qu'elles lui causaient, il lui fut bientôt impossible de s'y soustraire; les liens domestiques, qui seuls peuvent détruire une habitude si pernicieuse, n'exerçaient par sur Waldie une influence aussi puissante que si ses premières affections n'eussent pas été déçues. En le voyant attentif pour sa femme, quand il était près d'elle, tendre pour ses enfans, comme il l'avait été toujours jusqu'à ces derniers temps, rempli d'ardeur pour les fantaisies qui, s'emparant tour à tour de son imagination, passaient des lauriers du Portugal à des arbres de haute futaie, et se plaisant à changer l'architecture de sa maison ou l'ameublement d'un salon; on aurait pu croire son bonheur renfermé dans ce cercle étroit; on se serait trompé. Être heureux, pour lui, c'était sentir son cœur frémir de crainte et d'espoir, écouter avec des alternatives de joie et de douleur les nouvelles d'une tempête, d'un naufrage, d'un changement de temps, d'une invention récente, qui améliorait quelque partie de nos fabriques, ou bien l'annonce d'un évènement politique; — en un mot tout ce qui pouvait influer sur ses spéculations.

Maria, qui l'entendait souvent se réjouir de ses succès, ignora long-temps le dérangement de ses affaires; elle pensait qu'il devenait immensément riche, et s'en affligeait; car elle avait remarqué que plus sa fortune augmentait et moins son intérieur semblait lui plaire. Quand il changea tout à coup de langage, qu'elle l'entendit parler d'élever ses enfans de manière à ce qu'ils pussent se suffire à eux-mêmes, d'habiter une petite maison dans la Cité; et le jour suivant, d'acheter une terre magni-

fique, puis revenir au projet de vendre les chevaux, de renvoyer la moitié des domestiques; toutes ses idées se confondirent; elle ne sut plus ce qu'elle devait croire, ni quel malheur craindre, s'il fallait s'attendre à la pauvreté, ou douter de la raison de son mari. Ce fut une consolation pour elle de connaître enfin leur véritable position, mais elle aurait mieux aimé que Waldie l'en instruisît. Depuis long-temps elle sentait que ses ambitieuses espérances ne pouvaient plus se réaliser; sur quelque point que la roue s'arrêtât, soit qu'il laissât sa famille dans la misère ou dans l'opulence, il était impossible que sa mémoire fût honorée comme celle de l'homme qui avait dû sa prospérité à un heureux mélange de prudence, d'industrie, et de cette chaleur d'ame qui ne craint pas d'entrer dans une route non frayée. Pour lui, que sa fortune s'anéantît dans les houblons du Kent et dans les suifs de Russie, ou qu'elle se relevât ou même se doublât par les épices des Indes, les héritiers de son nom qui connaîtraient son histoire, ne pourraient lui accorder dans tous les cas que la pitié et le mépris, juste partage du joueur. — L'imagination alarmée d'une femme timide n'avait pu pressentir toute l'amertume du destin qui lui était réservée. Ses rêveries dont il était toujours l'objet le lui offraient souvent pauvre, prisonnier; des idées de suicide s'étaient même présentées à son esprit; mais ce qui arriva la surprit plus que la prison, la ruine ou une mort volontaire.

Deux jours se passèrent dans la pénible attente de la nouvelle qui devait décider l'issue de cette crise. Waldie ne parut pas; de courts billets arrivaient deux ou trois dans la journée, écrits par lui-même ou par son secrétaire. Ils priaient Maria de ne pas s'éloigner de chez elle, son mari ne sachant pas quand il pourrait la rejoindre pour prendre quelques jours de repos après la conclu-

sion de ses affaires. Létitia reçut aussi des lettres du comte et de lord F*** qui étaient de retour à Weston; tous deux l'engagaient à ne pas quitter sa sœur tant que ses soins lui seraient nécessaires : ce qui lui parut vouloir dire jusqu'au retour de Waldie. Elles reçurent enfin dans la matinée du troisième jour ces lignes assez étranges :

— « Ma très-chère Marie, »

Ce nom remplaçait celui de Létitia, d'abord écrit puis effacé.

— « J'arrive, j'arrive, riche comme un Crésus. Faites un feu de joie; sonnez les cloches. Vivent les épices! J'arrive, j'arrive! » F. W.

— Je voudrais que Waldie sût mieux se contenir, dit Maria en montrant ce billet à sa sœur, et paraissant pressée de se délivrer de sa vue. Comment peut-il écrire ainsi?

Létitia ne trouva rien à répondre, et sentit expirer sur ses lèvres les félicitations d'usage sur le succès qui couronnait toutes ces vissicitudes. Elle demanda les enfans, mais ils étaient sortis avec Thérèse et leur bonne; elle proposa une promenade dans la pépinière, mais elle vit que sa sœur n'aurait pas la force de marcher. Elle ouvrit alors la fenêtre, l'engagea à s'en approcher, espérant que l'air pur, le parfum des roses d'automne, l'aspect de cette nature si paisible, la calmeraient peu à peu.

Elles s'assirent près du balcon, prirent leur ouvrage, échangeant de temps en temps quelques mots sans pouvoir lier une conversation suivie, et regardant chaque fois qu'un voyageur à cheval paraissait à travers les

arbres, ou qu'une voiture passait sur la route. Enfin le bruit d'un cheval se fit entendre lancé à un galop extravagant; à la même minute elles virent Waldie, accourant avec une rapidité effrayante; on voyait devant lui quelque chose de blanc, c'était deux de ses enfans.

— O! mon Dieu! mon Dieu! murmura Maria d'une voix presque éteinte.

— Le ciel soit béni! la porte est ouverte; ils sont ici; ils sont sauvés! s'écria Létitia au moment où ayant tourné l'angle de la maison, et arrivant sous la fenêtre, il arrêtait son cheval si brusquement qu'il s'abattit en faisant voler les cailloux de tout côté. Waldie mêla alors ses cris de joie aux éclats de rire de la plus jeune de ses filles qui ne voyait dans cet acte de folie qu'un jeu nouveau; l'aînée était terrifiée.

Il fut fort heureux que quelqu'un se trouvât là pour les recevoir, car leur père se débarrassa d'elles comme de deux paquets; elles en furent quittes pour quelques contusions qui ne laissèrent pas d'exciter leurs plaintes et d'augmenter la confusion.

— O! Waldie! s'écria sa femme; que faites-vous?

— Voyez, voyez, s'écria-t-il; et il agita sa cravache au-dessus de sa tête, donna un coup d'éperon à son cheval, le fit caracoler au milieu des fleurs, des allées, des pelouses, puis sauter par-dessus les arbustes, et finit par s'arrêter devant la serre, qu'il regardait comme s'il avait le projet d'y sauter aussi.

— M. Waldie, dit Létitia d'un ton calme et ferme, que faites-vous là?

Dès qu'il entendit sa voix, il jeta la bride sur le cheval baigné d'écume, et s'élança près d'elle, jurant d'une manière effroyable qu'elle seule avait guidé sa vie, et la guiderait toujours; que dans la pauvreté, comme dans l'opulence, il serait.....

Maria s'enfuit pour ne pas en entendre davantage ; mais dans ce moment même l'empire de Létitia ne fut pas sans pouvoir ; ses regards, son maintien lui en imposèrent ; il obéit quand elle lui fit signe de rentrer.

Elle était à sa même place, presque épuisée par le choc qu'elle venait de recevoir, et serrait les enfans entre ses bras lorsque Thérèse arriva hors d'haleine et demi morte d'effroi ; elle fondit en larmes en apercevant les deux petites filles ; elle avait craint d'être responsable de leur vie, et se reprochait de n'avoir pas eu la présence d'esprit de s'opposer au caprice qui avait porté leur père à les prendre avec lui. Sa maîtresse lui donna quelques ordres qu'elle se hâta d'aller exécuter ; et Létitia, après avoir recommandé à la bonne d'emmener les enfans dans leur chambre et de ne pas les en laisser sortir, alla chercher sa sœur. Elle la trouva couchée sur son lit, et livrée à l'agonie du désespoir.

— Ma sœur, dit sa douce voix, après quelques instans de silence, ma chère Maria, votre mari a besoin de vous. Il est malade, très-malade ; qui peut le soigner mieux que vous?.... Je voudrais vous voir plus de courage ; pourquoi cette affreuse douleur ? il a une fièvre chaude... tout espoir n'est pas perdu.....

— Létitia, n'essayez pas de me tromper, ce serait en vain.

— Si je désirais vous abuser, Maria, je ne le pourrais pas, ce que je fais vous le prouvera. Thérèse s'occupe des préparatifs du départ ; dans une demi-heure je ne serai plus ici. Vous quitter m'afflige beaucoup, mais je dois m'en aller.

— Oui, je le sais, il le faut.

Dans ce moment on frappa avec violence à la porte de la chambre, qui heureusement était fermée en-dedans. C'était Waldie qui appelait Létitia ; elle ne répondit pas ;

sa sœur n'osa pas prononcer un seul mot ; il secoua alors la porte avec une force qui fit craindre qu'il ne parvînt à l'enfoncer; mais distrait, peut-être à dessein, par les domestiques, l'insensé abandonna cette entreprise ; on l'entendit courir sur l'escalier.

— Oui, il faut que vous partiez, répéta Maria avec amertume.

Le cœur de Létitia pardonna sans effort le sentiment qui avait dicté ces mots.

— Laissez-moi vous dire, Maria, ce que vous avez à faire. Tâchez de maîtriser votre émotion, sortez de cette chambre, dites au sommeiller que son maître a une fièvre chaude, et que vous désirez qu'il ne le quitte pas sans votre consentement. Ayez soin que les enfans ne paraissent pas devant lui. Pour vous, ma chère Maria, si cela vous est possible, restez près de lui, soyez en apparence comme à votre ordinaire, supportez ce fardeau jusqu'à ce qu'un autre vienne le partager. Je vais vous envoyer de Londres des médecins et du secours. — Adieu, ma sœur; je ne reviendrai que lorsque vous le désirerez : mais dès que je pourrai vous être utile, dites-le moi, j'accourrai sur-le champ.

— Mais Waldie voudra partir avec vous; il ne consentira jamais à vous laisser aller. Il.....

— Tout cela est prévu. Je prétexterai une promenade sur la route; je sortirai avec Thérèse par la petite porte de la pépinière. La voiture nous rejoindra. Adieu, ne me retenez pas davantage.

Létitia ne lui proposa pas d'emmener ses enfans: elle pensa que si l'état de Waldie ne permettait point à sa femme de rester près de lui, ce qui n'était que trop probable, leur présence serait pour elle la meilleure des consolations.

Peu de minutes après, Maria vit, mais empêcha son

mari de voir Létitia et Thérèse sortir de la maison, se glisser à travers les arbres et disparaître par la route. Ce ne fut pas sans un étrange mélange de sentimens amers et d'une tendre compassion, que la pauvre Maria contempla cette conclusion d'un voyage entrepris et prolongé par le seul désir de la servir.

Dans la suite, le temps ne manqua pas aux deux sœurs pour s'expliquer leurs mutuelles sensations, se pardonner et renouer l'intime confiance que rien jusqu'à ce jour n'avait altérée.

Waldie ne fut plus un obstacle à leurs relations. Depuis l'instant où une heure après le départ de Létitia il voulut la chercher dans toute la maison, et tomba dans un accès de frénésie en ne la trouvant pas, on fut obligé de le garder à vue jusqu'au moment, où après de longues années, passées dans l'alternative d'une folie furieuse et de l'imbécilité la plus complète, la mort vint enfin le délivrer, lui et ses amis, du poids d'une telle existence.

Plus d'une fois Maria demanda en tremblant, au médecin, si la présence de sa sœur pourrait lui faire quelque bien; ce ne fut pas sans un secret plaisir qu'elle reçut une réponse négative.

Il était vrai que Waldie était devenu, suivant une expression vulgaire, aussi riche que Crésus. Mais qu'importait à Maria le brillant superflu qui désormais pouvait embellir sa vie? Qu'était même l'opulence réservée à ses enfans, quand elle pensait à cet amour si cruellement déçu, au bonheur intérieur pour jamais détruit? Les biens qu'elle possédait n'avaient plus de valeur, et cependant bien des gens dans le monde trouvaient sa position digne d'envie.

## CHAPITRE IX.

### CHACUN POUR TOUS.

Lady F*** resta quelques heures à Londres pour consulter des médecins sur l'état de Waldie, et prévenir les habitans de Weston de son prochain retour. Les distractions du voyage ne purent bannir de son esprit l'espèce de vision qui lui retraçait la scène dont elle venait d'être témoin. Elle croyait voir encore la figure de Waldie animée d'une joie insensée; il lui semblait entendre sa voix brève et accentuée. Elle ne parvint à chasser cette importune image que lorsque son mari, venu au-devant d'elle, à plusieurs milles de distance, la fit descendre de voiture à l'entrée du parc et l'engagea à venir avec lui visiter les ruines. Cette promenade dans un bois paré du feuillage d'automne, et quelques minutes passées dans sa retraite favorite, près du ruisseau qu'alimentait le lac, calmèrent son imagination troublée. Quand elle rejoignit ses hôtes à l'heure du dîner, elle avait retrouvé la douce paix, compagne habituelle des ames semblables à la sienne, et répondit avec sa grace ordinaire à l'accueil empressé des convives, qui tous, à l'exception du comte et de lady Frances, ignoraient les motifs de son absence. Chacun lui apporta le tribut de ces hommages délicats, qu'on peut supposer aussi agréables à une femme comme Létitia, que le sont pour tant d'autres des flatteries moins raffinées. Elle sut à l'instant des nouvelles de tous ses protégés depuis les faisans jusqu'à ceux qui faisaient partie de l'espèce humaine. L'un l'assurait que la plante qu'elle préférait n'avait pas souffert de la fraîcheur des

cheur des nuits depuis son départ; un autre avait goûté la crème de sa laiterie; un troisième avait visité et admiré ses bantames[1]; d'autres avaient joué avec Fanny White, ou causé avec le vieux sacristain; et lady Frances elle-même daigna dire qu'elle espérait que la bonne Thérèse n'était pas restée à Londres. C'était un tel trésor! Cet éloge fut suivi d'une confidence faite en particulier sur le changement de Philips, devenue l'objet d'une grande contrariété; ses manières n'étaient nullement améliorées, pour ne rien dire de son caractère. Miss Falcombridge, bien connue d'elle pour être l'amie intime de sa maîtresse, s'était extasiée un jour sur le goût exquis de sa coiffure, et lady Frances, saisissant cette occasion de lui faire plaisir, avait ordonné à Philips de la coiffer le lendemain; mais celle-ci, au lieu d'obéir, fit dire à miss Falcombridge, par l'entremise de sa femme de chambre, qu'elle demandait la permission de se soustraire à l'honneur qu'on daignait lui faire. Lady Frances avait insisté, et Philips, forcée de céder, parut se résigner. Mais jamais cheveux ne furent soumis à un arrangement aussi bizarre que ceux de la jeune miss. Quel parti devait prendre lady Frances? se séparer de Philips était tout-à-fait impossible, et s'entendre désormais avec elle, le paraissait presque autant. Létitia ne pouvait dire ce qu'elle ferait si elle était forcée de conserver quelqu'un qui ressemblât à mistress Philips : elle ne pouvait que citer sa propre conduite avec Thérèse comme une preuve qu'il était facile de trouver une amie sincère dans une personne qui ne s'engage qu'à vous servir.

— Oui, en se donnant la peine de l'instruire, de l'élever; mais c'est une tâche que je n'entreprendrai pas.

1. *Bantames*, poules de Java.

A propos, — Thérèse est-elle devenue habile politique? Je me rappelle qu'un jour elle fut très-éloquente en parlant de la révolution dont son père a été témoin, de la probabilité d'une autre, et du bonheur d'avoir vu Lafayette.

— Elle en sait plus sur ce sujet que si elle n'avait jamais quitté Paris; elle a cessé de m'assurer que tous les rois de France ont été royalistes.

— Je suppose que c'est dans l'espoir qu'elle ignorera plus long-temps certaines choses que les jeunes filles qui nous servent n'apprennent que trop vite, que vous la laissez ainsi s'occuper de politique?

— C'est en partie pour ce motif, et aussi pour un autre plus en rapport avec mon intérêt personnel. Il est très-important pour moi, non-seulement que sa conduite soit pure, mais que son esprit reçoive toutes les lumières qu'il m'est possible de lui communiquer.

— Ah! tout ceci est destiné à votre futur héritier; je vois que Thérèse est aussi affairée que si elle était déjà entrée en fonctions. Mais elle m'a dit que vous avez commencé à vous occuper d'elle du premier jour où vous l'avez connue.

— Oui; et l'espoir d'être mère n'a pas influé sur ma manière d'agir avec elle. Pensez-vous que je serais excusable si, après avoir placé quelqu'un dans une position où les circonstances qui peuvent former son caractère dépendent de moi seule, je négligeais de prendre les mesures convenables pour le diriger vers le bien? Il est très-vrai qu'en prenant des domestiques nous nous chargeons d'une tâche pénible en général; avec Thérèse, je n'y ai trouvé qu'une source de jouissances.

— Sans doute que pour récompense vous la garderez toujours. Je prévois que vous l'engagerez à ne pas se marier, ou du moins vous exigerez qu'elle reste avec

vous. Il serait trop triste de perdre le fruit de tant de soins.

— Quand Thérèse aura fait un choix, — et je pense que celui d'un cœur aussi droit sera bon, — elle se mariera, et entrera dans cette carrière nouvelle comme j'y suis entrée moi-même, avec le projet et dans le but d'être utile à la société, autant que cet état de vie peut le permettre. Ce devoir sera mieux rempli, si elle appartient entièrement à son mari, et qu'elle soit fixée dans son intérieur. Le jour de son mariage je cèderai tous mes droits sur elle.

— Par ce sacrifice vous espérez conserver au moins la moitié de ses affections. Mais, ma chère, quelle sera la conséquence pour vous ?

— Très-bonne; dans tous les cas, j'aurai une amie près de moi à laquelle je pourrai confier mes enfans quand je serai forcée de les quitter; ou bien il me restera le souvenir d'avoir heureusement travaillé au bonheur d'un autre. J'espère que Thérèse sera toujours pour moi un sujet de joie.

Lady Frances soupira, et commença à réfléchir de quelle manière elle s'y prendrait si elle pouvait s'accoutumer à vivre sans Philips, pour former une suivante qui pût aussi lui donner quelque satisfaction.

Létitia put s'apercevoir que lord F*** n'était pas le seul qui désirât son retour et sût apprécier le charme qu'elle répandait autour d'elle. Le temps de son absence s'était passé, comme on le passe d'ordinaire, à la campagne, dans ces réunions composées de gens qui préfèrent le séjour de Londres et dont les habitudes s'accordent avec le goût. Des jouissances de tout genre les entouraient, mais elles ne pouvaient être goûtées à chaque instant par ceux à qui on les offrait. Le soir

on regrettait le piano de Létitia; à table on sentait le vide que laissait cette conversation, qui tour à tour naïve et légère, saillante et solide, unissait les graces de la jeunesse aux avantages d'un âge plus mûr, et savait adresser à chacun le langage qui lui convenait le mieux. On désirait aussi sa présence quand le temps s'opposait à la promenade journalière, et surtout quand l'absence prolongée d'une partie des habitans du château forçait les femmes à se suffire à elles-mêmes. Ce n'était que dans ces occasions que Létitia sacrifiait les heures privilégiées qu'elle tenait chaque matin en réserve pour elle et pour son mari. Mais lorsqu'une pluie obstinée bannissait l'espérance de voir le soleil, on la trouvait disposée à jouer aux échecs, ou à faire de la musique avant le dîner; et toutes les fois que les hommes allaient passer la journée dans la ville voisine pour une assemblée publique, elle ne quittait pas le salon : il est vrai que ces circonstances n'étaient pas fréquentes; la dernière fois que l'une d'elles s'offrit, Létitia eut, pour agir ainsi, un motif personnel, indépendant du désir d'être agréable à ses hôtes. Lord F*** devait parler dans le *meeting;* la place qu'il occupait rendait son discours un des plus importans de la réunion; incertaine de la manière dont il s'acquitterait de cette mission, et de l'impression que produiraient ses paroles, Létitia ne pouvait être tout-à-fait tranquille, et ce fut en s'occupant des autres qu'elle chercha à cacher sa sollicitude et même à s'en distraire.

Le lendemain était le terme fixé pour le départ, qu'on avait retardé à cause du *meeting*; les voitures étaient demandées pour la matinée prochaine, et l'on ne devait revenir qu'assez tard dans la soirée.

Ce fut avec une éloquence presque égale à celle qu'a-

vait, suivant leur rapport, déployée lord F***, qu'ils peignirent l'effet que son discours avait produit. L'un protestait qu'il n'avait jamais rien entendu qui lui parût inspiré par une plus belle ame; un autre jurait que les ministres et leur candidat lui devaient beaucoup de reconnaissance; que les commettans de lord F*** seraient plus que jamais fiers de leur choix; — un membre du parlement, chargé de défendre les intérêts du commerce, ajouta que lord F***, après avoir démontré au peuple avec clarté et précision les cas où la baisse des profits était sans inconvénient, et ceux où elle en présentait, avait su lui en expliquer les causes; tous, sans excepter le comte, se plurent à répéter que ce jour commençait une nouvelle ère dans sa vie politique; — que sa voix serait à présent aussi puissante hors de la chambre que ses amis avaient toujours compté qu'elle le deviendrait dans la noble assemblée.

— Comment tout cela est-il arrivé, Henry? demanda tout bas Létitia avec un radieux sourire. Vous ne m'aviez préparée à rien de pareil.

— Je ne m'y attendais pas moi-même. Tout le charme gît dans la devise que j'ai adoptée à l'instar de nos voisins du village : *pour chacun et pour tous*.

— J'entends, je comprends. C'est assez à présent, jusqu'à ce que vous puissiez tout me dire en détail.

Le lendemain, quand tout le monde fut parti, ils s'enfermèrent dans la bibliothèque pour jouir du repos non interrompu que promet à la campagne la première neige. On est bien sûr de ne pas voir arriver une députation, de ne recevoir aucune visite d'ecclésiastiques, d'hommes de loi, encore moins des ladies et des oisifs baronets; on est même garanti des solliciteurs du village. Le désir d'être seuls ne les avait pas empêchés de presser leurs hôtes d'attendre un temps plus favorable; mais

aussi attachés à leurs projets que s'ils avaient eu des affaires réelles, rien ne put les engager à différer d'une heure le moment fixé : dans le fait, que leur importait la neige? cela ne regardait que leurs postillons et leurs chevaux.

— Répetez-moi tout de suite votre discours, furent les premiers mots de Létitia.

— J'ai dit au peuple, que nul homme ne pouvait douter que de nombreux changemens ne fussent nécessaires pour remédier aux maux dont une si grande partie de la société se plaint avec tant de justice; qu'il était nécessaire qu'on s'entendît mieux sur la nature et l'étendue de ces innovations, qu'on ne l'avait fait jusqu'ici; qu'il fallait donc arriver d'abord à une connaissance plus juste et plus générale du malaise actuel. J'ai présenté, comme exemple, les plaintes si souvent répétées sur la baisse des bénéfices et des salaires, et j'espère avoir démontré que la proportion de ces derniers est beaucoup plus élevée que ne le supposent quelques mécontens qui ont perdu le véritable point de vue au milieu de l'énorme accroissement de ceux qui se partagent le total des salaires. Quelque faible que soit par cette cause la part de chaque artisan, la division du produit entre le capitaliste et l'industriel, c'est-à-dire la proportion des profits et des gages, est plus égale que ne le prétendent les capitalistes qui se plaignent de la médiocrité de leurs bénéfices, et les ouvriers qui gémissent de celle de leur paie. Aucun d'eux ne gagnerait à agrandir sa portion aux dépens de l'autre; tout sacrifice leur est également impossible. Ils doivent chercher ailleurs le remède; et j'ai tâché d'indiquer où il pourrait se trouver en citant l'exemple de la Hollande et de ses vicissitudes commerciales.

— Riche à l'excès dans le quinzième siècle, presque

ruinée depuis. Quelle en fut la cause? est-ce le transfert d'une trop grande masse de capital dans l'étranger?

— Le mal est venu des causes qui ont amené ce transfert. Dans le temps de la prospérité de la Hollande les profits s'élevèrent d'abord, puis s'abaissèrent par degrés, en proportion des salaires, tout en continuant de s'accroître au total. Il n'en fut plus ainsi lorsque de lourds impôts réduisirent le taux des bénéfices fort au-dessous des autres pays.....

— Les impôts ne frappent-ils pas aussi sur les gages?

— Assurément; mais l'ouvrier se crée moins de besoins que le capitaliste, ce qui limite sa quotité d'impôts; le surplus des taxes retombe alors sur les bénéfices et les déprécie d'une manière aussi effective que pourrait le faire la détérioration de la terre. C'est le cas de la Hollande plus que celui des nations qui l'avoisinent, ses capitaux se sont répandus dans ces contrées, les Hollandais s'étant livrés au commerce extérieur, à des spéculations sur les fonds étrangers, et prêtant les leurs aux négocians des autres pays, parce qu'ils n'en auraient pas trouvé un emploi aussi avantagenx dans leur patrie. Nul peuple n'a besoin d'une telle épreuve ni ne doit y être exposé; car toutes les fois que le bienfait d'un gouvernement économe sera accordé, les impôts ne seront qu'une bagatelle, comparés à ceux qui écrasaient la Hollande après les guerres de la république; et partout où règnera un système libéral de commerce, c'est-à-dire exempt de ces entraves qui gênent la libre production des grains, l'accumulation peut prendre un essor indéfini sans porter aucun préjudice aux salaires ni aux bénéfices. C'est ainsi que la culture des terrains médiocres peut être rendue inutile, qu'on peut restreindre l'élé-

vation de la rente qui en est la conséquence, et arrêter la baisse des profits et des gages.

— Il faut donc régulariser l'emploi du travail, alléger les impôts et établir un système libéral de commerce. Mais, Henry, je ne vois dans tout cela nulle éloquence; je n'aperçois rien qui ressemble à ce qu'on appelle ainsi : je crois entendre une leçon plutôt qu'un discours.

— Et vous avez raison; mais nous sommes dans un temps où la plus simple vérité est pour le peuple la véritable éloquence. Il souffre, il cherche la route qui doit alléger ses souffrances; la plus facile est pour lui la plus belle. Cependant je suis entré dans quelques détails, inutiles à vous répéter, parce qu'ils vous sont connus. — J'ai tracé le tableau de l'esprit social tel qu'il devrait être selon moi, en contraste avec ce qu'il est. Je me suis étendu, — je ne sais si c'est avec éloquence, mais je suis sûr que c'est avec ferveur, — une ferveur égale à celle de tous les orateurs de l'association, — sur la règle : *pour chacun et pour tous*, leur prouvant qu'il existe une coopération effective, partout où les intérêts individuels sont rigoureusement respectés, puisque l'intérêt général ressort des intérêts particuliers. J'ai montré que la justice consacre la possession individuelle des fruits du travail personnel, c'est-à-dire le maintien de l'institution de la propriété; et que celui qui produit travaille pour tous autant que pour chacun, soit qu'il porte lui-même le résultat de son travail au marché, soit qu'il le verse dans une caisse commune.

— Par exemple : A. rend un aussi grand service public en fournissant une centaine de chapeaux en échange de tables, de bas ou de toute autre chose dont il peut avoir besoin, que B. en laissant ce même échange se faire par le moyen de l'association.

— C'est cela même. Laissons le peuple former des associations sur des bases aussi larges qu'il lui plaira, et faire des caisses d'épargne, s'il trouve qu'il le puisse; mais préservons-le de l'idée qu'aucune autre concurrence, excepté la lutte pour le nécessaire, soit la cause de sa misère; et cette lutte existera également sous les deux systèmes, à moins que l'un ou l'autre n'emploie les mêmes moyens pour la prévenir. Quant à la question de temps, la crise arrivera plus promptement en suivant la marche qui favorisera le moins les progrès de l'industrie. A présent, ma chère, vous avez l'essence de mon discours, si ce n'est, ce qui vaut le mieux peut-être, les considérations que vous m'avez suggérées et que nous avons discutées ensemble. Quant aux *écoutez*, *écoutez*, et aux *bravo*, on vous en a assez parlé hier.

— Je regrette de n'avoir pas été là, dit sa femme en soupirant.

— J'éprouve aussi le même regret; quoique l'aspect d'une foule attentive vous soit familier, vous ne pouvez vous figurer l'enivrante émotion de nos *meetings* politiques dans les circonstances actuelles

— Il me semble que je puis m'en faire une idée. Le vrai drame de la vie humaine se joue dans les classes les plus pauvres; c'est parmi elles que les vicissitudes sont plus rapides, les passions plus fortes, les émotions plus profondes, les épreuves plus réelles, les actions plus éloquentes, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Leur maintien, leurs gestes, tout en eux révèle la justesse de cette observation; et cependant les artistes ne paraissent pas l'avoir remarqué; c'est à peine si les poètes, les peintres, les romanciers daignent s'occuper des rangs obscurs de l'ordre social. Les riches, il est vrai, connaissent mieux ce qu'on nomme la monotonie

de l'existence, quelque peu probable que cela puisse paraître à leurs pauvres voisins qui les voient parcourir les routes comme si leur vie dépendait de la rapidité de leurs courses, et traverser sans cesse les mers et les royaumes. Les beaux-arts choisissent presque toujours leurs sujets dans les classes élevées et moyennes; c'est un tort : car le positif de la vie ne peut être connu par ouï-dire; et c'est cependant le seul genre de notion qu'en reçoivent ceux qui se sentent placés en dehors des combats et des difficultés, c'est-à-dire la plus grande partie des élus que la fortune a favorisés de ses dons.

— Graces au ciel! il n'en est ainsi ni pour vous, ni pour moi, répliqua son mari. Celui qui nous connaîtrait peu pourrait penser que nous n'échapperons pas au sort commun, en nous voyant assis comme nous le sommes à présent, regardant ces flocons de neige qui tombent entraînant avec eux les dernières feuilles, — avec la perspective de plusieurs semaines de solitude, et en apparence rien à désirer ni à faire. Mais, mon amour, vous avez assez éprouvé de luttes et de chagrins pour savoir juger la vie réelle, et j'ai depuis peu commencé à recevoir la même leçon. La monotonie, ce malheur d'une existence trop heureuse, n'est pas à redouter pour nous.

— Et non; puisqu'en vivant l'un pour l'autre, nous vivons aussi pour tout ce qui nous entoure. Mais, Henry, comment se fait-il que si peu de gens se chargent de nous faire connaître ce qu'il nous serait le plus utile, la vie positive, éprouvée par la meilleure des éducations, les vicissitudes des choses humaines?

— Parce que ceux qui tiennent le pinceau choisissent un autre point de vue, — et dans le fait connaissent peu celui-là.

— Ils peignent quelques-unes des plus importantes circonstantes qui constituent la vie dans le sens le plus ordinaire de ce mot; il retracent les grands évènemens qui arrivent à tous, ces lignes principales qui se retrouvent dans chaque existence, et ils passent des nuances de détails non moins dignes d'intérêt, pour n'être pas d'une application si universelle. S'ils parlent de l'amour, ils jugent plus convenable de peindre ma Létitia allant à l'autel avec un lord F***, qu'un tisserand et sa pensive fiancée s'établissant dans leur modeste demeure, après une longue attente et de pénibles sollicitudes. S'ils s'occupent de deuil, ils croient indifférent de décrire la mâle douleur d'un Ormond pour son brave Ossory, ou les silencieux regrets d'une pauvre veuve pour un fils laborieux et soumis. Si un nouveau-né attire leurs regards, ils donneront la préférence à lady F***, penchée sur le berceau de l'héritier d'une noble maison, avec une Thérèse près d'elle..... (pourquoi, ma chère, ne pas dire ce qui sera, aussi bien que ce qui a été?....); ils préféreront, dis-je, lady F*** et son fils, à la simple paysanne tenant son enfant entre ses bras et s'efforçant de lui apprendre le sourire qui doit accueillir son père au retour de ses travaux.—Tout cela est sans inconvénient, pourvu que la masse de la population ne soit pas oubliée, elle qui est le fondement des plus admirables efforts de la société,—elle par qui s'explique tout ce qui paraît inexplicable à tant de gens, dans ce monde où ils vivent. Si ceux qui sont placés au haut de l'échelle sociale ne peuvent en parcourir tous les degrés, s'il leur est impossible d'acquérir une connaissance personnelle de tous les sentiers de la vie, quoiqu'ils naissent, aiment, s'unissent, souffrent, jouissent et meurent comme le reste des hommes, que du moins on leur en présente l'image, qu'ils l'étudient dans un miroir fidèle.

— Oui; que ces vies simples et humbles leur soient dévoilées sous toutes leurs faces variées et bizarres. Qu'on ne se contente plus de décrire des intendans dévoués, des femmes de charge actives, de jolies laitières et de bavards barbiers. Il faut que nous retrouvions dans les livres, dans les tableaux, sur le théâtre, des ouvriers de tout genre parcourant les diverses périodes de leur laborieuse et pénible existence; ils verront alors que les heureux du monde cherchent moins qu'on ne le suppose, moins peut-être qu'ils ne le voudraient, — à ignorer ce qu'on fait, ce qu'on souffre de chaque côté de leur route, si douce, si unie et si insipide.

— Un peu de pitié pour les artistes, je vous prie, dit lord F*** en souriant. Considérons tout ce qu'on peut dire contre le projet de limiter ainsi le choix de leurs sujets, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes plus à l'aise. Que voulez-vous, par exemple, que fasse un romancier de notre vie présente?

— Pas une histoire, sans doute, mais un tableau, puisqu'elle offre, comme vous le disiez tout à l'heure, de profondes agitations, cachées sous une apparente monotonie. L'écrivain qui voudrait raconter, choisirait plutôt ma vie précédente, — semée d'angoisses, de privations, d'efforts pénibles, voilés sous l'éclat des succès, puis agitée par l'amour et faisant l'essai d'une position nouvelle. Ou bien il décrirait votre existence future, — les travaux honorables d'un homme d'Etat, mêlés aux peines et aux consolations d'un vrai patriote.

— Mais s'il avait de bonnes raisons pour prendre justement l'intervalle — depuis notre mariage jusqu'à présent, qu'en arriverait-il?

— Alors l'écrivain et le lecteur seraient obligés de se passer de faits, et de se contenter de connaître nos pensées. Mais croyez-vous donc que notre position, nos

ames, nos entretiens ne renferment rien dont le souvenir puisse être instructif ou agréable ?

— Ne nous refusons pas la consolation de croire, ma chère Létitia, que s'il en était ainsi, ce serait la faute de notre historien.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

---

## PROSPÉRITÉ ET DÉSASTRE A GARVELOCH.



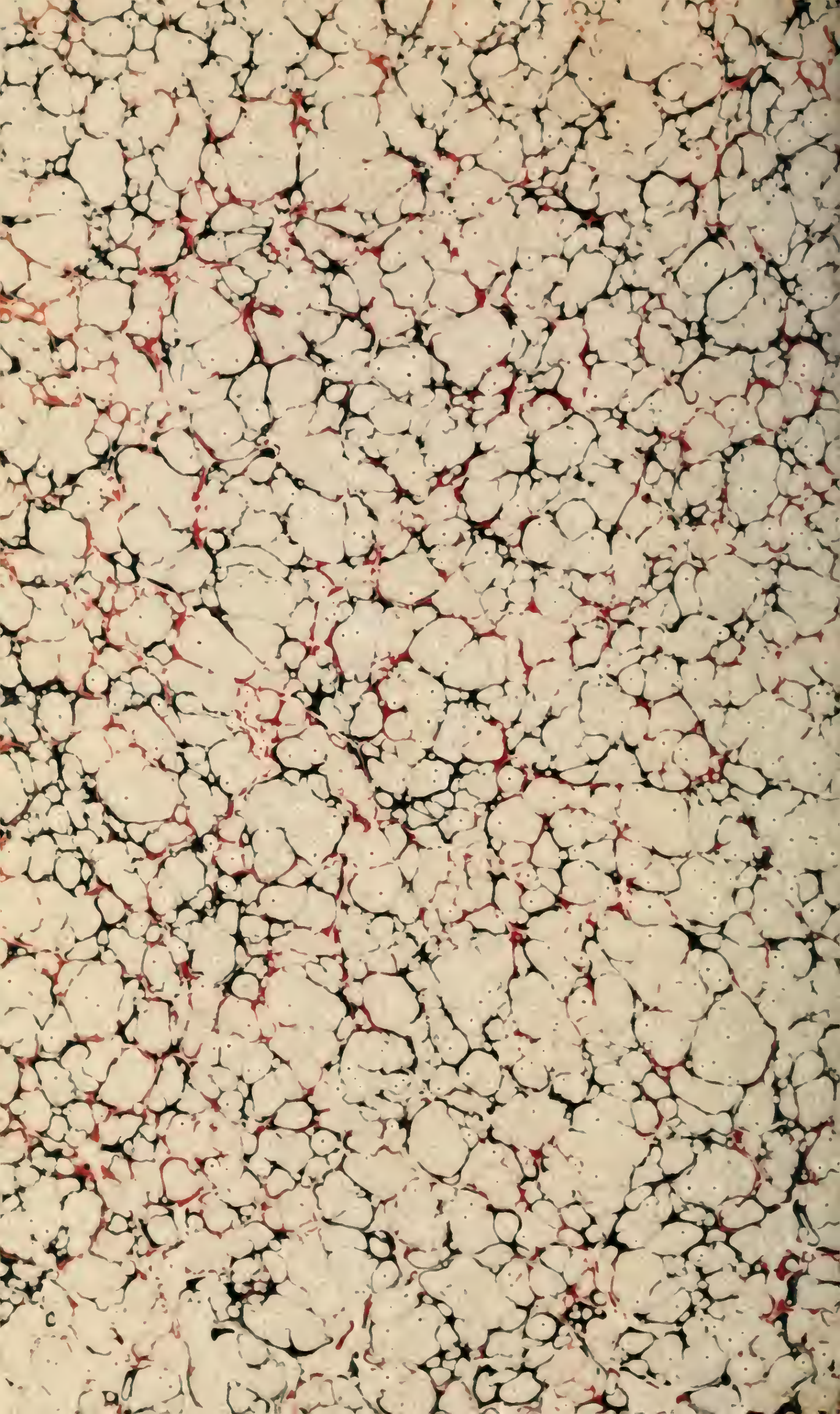
## LA COALITION D'OUVRIERS A MANCHESTER.

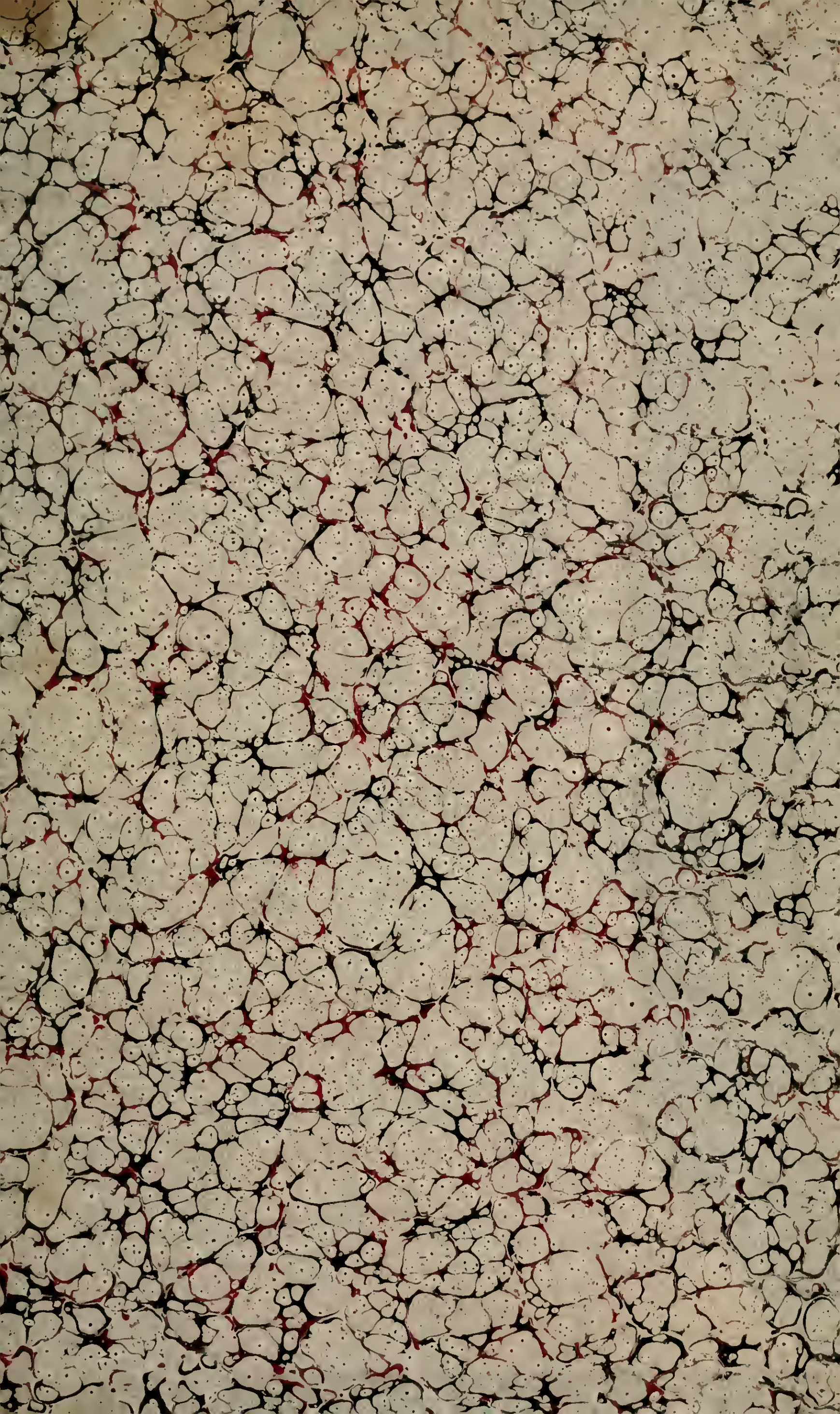
Pages.

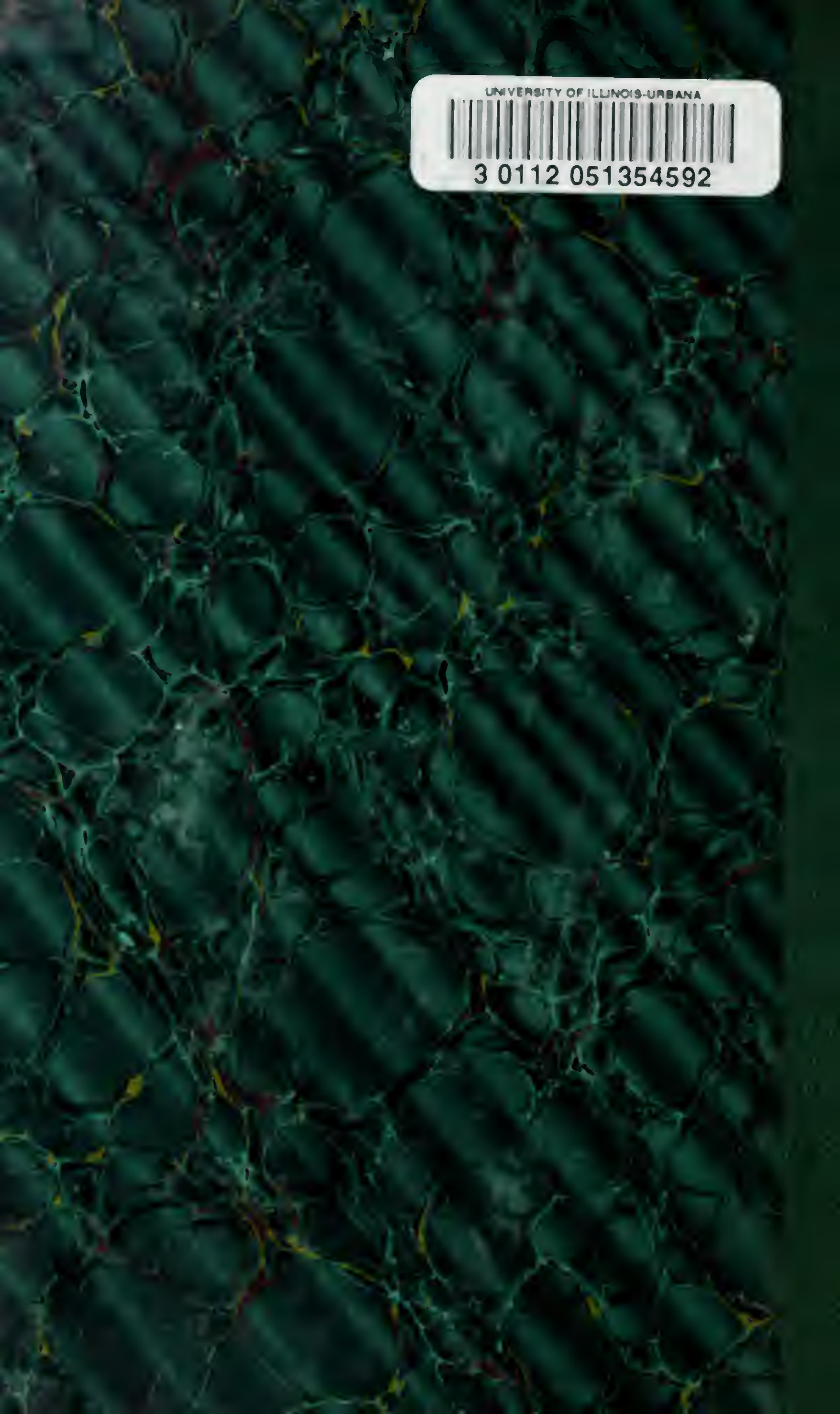
## POUR CHACUN ET POUR TOUS.



FIN DE LA TABLE.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 051354592